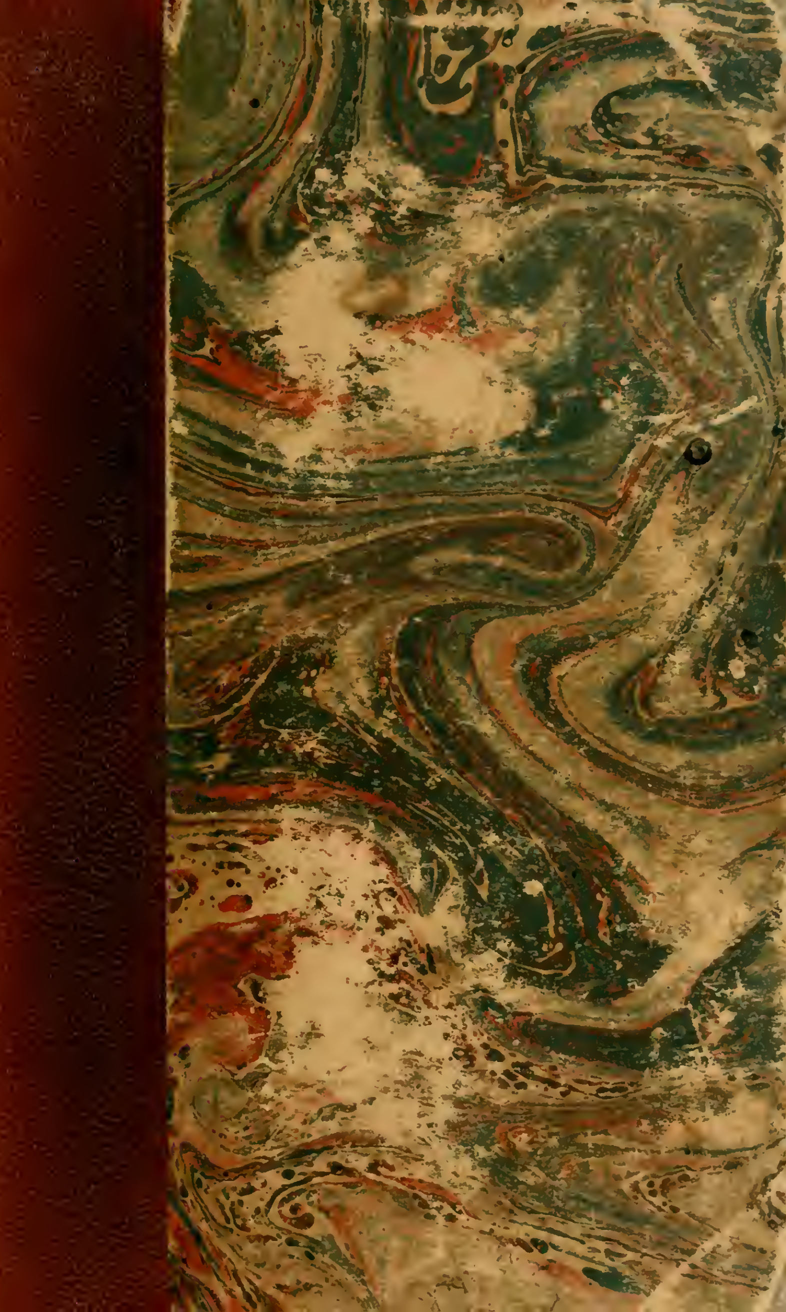


GILBERT CHINARD

L'AMÉRIQUE

ET LE RÊVE EXOTIQUE

DANS

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVII[e] ET AU XVIII[e] SIÈCLE

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LES BELLES LETTRES"

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

Ch. Hill
285.29

1080

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

L'Exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc. Un vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

En préparation.

L'Exotisme américain dans l'Œuvre de Chateaubriand.

John Greenleaf Whittier, le poète de la Nouvelle Angleterre.

258-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 7-13.

GILBERT CHINARD
Professeur à l'Université de Californie.

L'AMÉRIQUE
ET LE RÊVE EXOTIQUE
DANS
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE



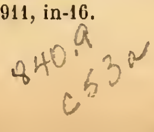
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1913

INTRODUCTION

Dans un volume précédent[1], nous avons essayé de montrer que les premiers récits de voyages, avec leur enthousiasme naïf pour les sauvages, leur admiration pour la vie simple et libre de ces peuplades du Nouveau Monde qui vivaient sans prêtres, sans lois et sans rois, et qui surtout ne connaissaient « ni tien ni mien », semblaient déjà annoncer les théories les plus hardies de Rousseau. Il nous a paru qu'il valait la peine de rechercher si quelques-unes de ces idées qui, au XVIe siècle, avaient causé une véritable révolution morale et que Montaigne avaient résumées dans le chapitre des *Cannibales*, puis dans le chapitre des *Coches*, avaient disparu pendant un long intervalle pour se manifester de nouveau avec les « philosophes ». Si on ne les trouve pas dans la grande littérature du XVIIIe siècle, il est cependant possible, grâce aux récits des voyageurs et des missionnaires, de suivre leur développement à travers plus d'un siècle, de montrer les points d'affleurement de ces courants souterrains et de reconstituer les anneaux de la chaîne qui relie Jean-

1. *L'Exotisme américain dans la Littérature française au XVIe siècle*, Paris, 1911, in-16.



Jacques Rousseau à Montaigne. Dans l'état actuel de la science, ce livre ne saurait être ni complet ni définitif. Le moment n'est pas encore venu où l'on pourra déterminer avec précision l'influence que la découverte de l'univers physique a exercée sur la pensée du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il faudrait tout d'abord que notre histoire coloniale fût mieux connue, que les écrits de nos marins, colons et missionnaires aient été étudiés et édités avec soin, ou, tout au moins, que nous ayons de bonnes bibliographies, ce qui n'est pas. Il nous a semblé cependant que, dès maintenant, il était possible d'arriver à quelques conclusions provisoires.

Dans son ensemble, la littérature américaniste est très nettement anti-sociale. Il n'en pouvait être autrement. Tout récit de voyage, toute étude des mœurs d'un peuple étranger est forcément une comparaison. Bien rares sont les voyageurs qui résistent au plaisir de faire la critique de leurs contemporains en exaltant la vertu, le bonheur et la prospérité des pays qu'ils visitent. Or, les hommes qui, au XVIIe siècle, ont le plus contribué à faire connaître l'Amérique, sont des missionnaires de toutes dénominations, mais surtout des Jésuites. Etant prêtres, congréganistes, habitués à vivre dans une société où les individus faisaient profession de pauvreté, ils ont été tout naturellement conduits à admirer le désintéressement des sauvages qui, tels les premiers chrétiens, vivaient en frères et négligeaient les biens de la terre. Mais ces prêtres étaient en même temps des hommes cultivés et quelques-uns des érudits, presque tous en tout cas d'anciens professeurs, qui avaient formé leur esprit à l'étude de Virgile, de Tacite et surtout du *Conciones*. Leur idéal de vie n'est pas purement chrétien, il est en même temps classique ou antique, et les sauvages américains vont leur apparaître sous les traits de Romains de la République; ils leur prêteront la gravité et l'éloquence de Caton et des personnages de Tite-Live. Enfin, pour ceux du moins des voyageurs qui allaient dans le Sud, la révélation d'un

monde nouveau, plus chaud que le nôtre, la nature luxuriante des Tropiques, le charme sensuel de la vie des Iles soudainement révélé, ne pouvaient manquer d'opérer sur des âmes encore toutes neuves et de les disposer à l'indulgence et à l'optimisme. Désir de faire la leçon à leurs contemporains, souvenirs de l'antiquité et de la primitive église, admiration de la nature, sont les trois éléments principaux que nous retrouverons chez tous les voyageurs.

Quelle impression pouvaient produire de tels tableaux sur l'esprit de gens qui vivaient dans une société où la liberté individuelle diminuait chaque jour, où tout s'ordonnait, se disciplinait et se centralisait de plus en plus? L'homme a toujours eu une tendance à oublier les misères de la vie présente dans la contemplation d'un passé lointain ou d'un avenir que son imagination colore à sa guise. L'antiquité avait eu l'Age d'or, le moyen âge le Paradis Terrestre; à un moment où les légendes antiques sont mortes, où la religion est en butte aux attaques de l'esprit de libre examen, vient se substituer un idéal plus actuel, si je puis dire, et en tout cas contemporain mais exotique. Le bon Indien va paraître réunir en lui toutes les vertus antiques et chrétiennes, c'est de l'Amérique et des Iles que l'on va rêver et c'est des récits de voyages que proviennent directement toutes les utopies qui abondent avant Rousseau, et dont Rousseau s'inspire. Pour un temps on croira sincèrement que le civilisé peut trouver le bonheur en se mettant à l'école des sauvages et en fait, nous le verrons, nombre d'Européens abandonneront la civilisation pour la vie errante et libre des Indiens. L'apogée de ce mouvement est marqué par le *Discours sur l'Inégalité*, résultat de deux siècles et demi de discussions, de révoltes et de rêves utopiques.

Dès cette date cependant, on voit une réaction se dessiner. Il s'en faut que tous les gens du XVIIIe siècle aient adopté sans protester la condamnation de la société. De plus, à mesure que l'on connaissait mieux les Indiens,

on s'apercevait que tous n'étaient point bons, qu'ils différaient de tribu à tribu et souvent d'individu à individu; et bientôt non seulement les adversaires de Rousseau, mais ses disciples mêmes n'osèrent plus se prononcer aussi absolument. S'ils condamnaient la société, ils ne défendaient pas la sauvagerie : de là le singulier découragement dont sont empreintes les Utopies de la fin du XVIII[e] siècle et l'*Histoire Philosophique des Indes*. Etudier de façon complète un sujet aussi complexe et aussi étendu aurait été faire l'histoire des idées pendant deux siècles, nous n'avons pas cette prétention. Nous avons seulement voulu indiquer l'origine de quelques théories, en suivre le développement et la transformation dans les récits de voyages et les ouvrages qui s'en inspirent directement, et surtout montrer comment, sur ce point au moins, il est impossible de séparer le XVII[e] du XVIII[e] siècle.

J'ai dû faire des recherches dans plusieurs bibliothèques tant en France qu'en Amérique. La Bibliothèque John Carter Brown de Providence m'a fourni de nombreux matériaux et j'ai pu, grâce à M. J. P. Winship, y consulter librement les ouvrages les plus rares; j'ai utilisé également la bibliothèque de Harvard et la Bibliothèque Newburry de Chicago. En France, j'ai surtout eu recours aux ouvrages de la Nationale, de Sainte-Geneviève, de l'Institut, de l'Arsenal, de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, et partout j'ai rencontré le plus aimable accueil.

Berkeley, Californie, 15 janvier 1913.

L'AMÉRIQUE

ET LE RÊVE EXOTIQUE

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

LES « ISLES » ET L'AMÉRIQUE MIÉRDIONALE

CHAPITRE I

LES « ISLES » ET L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE YVES D'ÉVREUX, CLAUDE D'ABEVILLE JEAN MOCQUET, FRANÇOIS PYRARD

Pour qui voudrait étudier à un point de vue purement historique l'expansion coloniale de la France en Amérique, il serait nécessaire de distinguer entre la Nouvelle France, ou Canada, et les « Isles » qui comprendraient les Antilles et l'Amérique du Sud. Au moins jusqu'à la découverte du Mississipi, c'est-à-dire jusqu'à la fin du xviie siècle, le Canada a son histoire à lui et doit être considéré à part. Au point de vue littéraire, nous ne pouvons cependant séparer les deux Amériques. S'il y a véritablement, comme nous le croyons, un exotisme américain au xviie siècle, exotisme méridional et exotisme septentrional présentent tant de ressemblances et leurs

influences respectives sur le mouvement des idées se confondent si bien qu'on est en droit de les réunir.

Chez les aventuriers des « Isles » nous rencontrerons, au total, les mêmes qualités et les mêmes défauts que chez les fondateurs de la Nouvelle France. Chez les uns comme chez les autres, nous trouverons les mêmes enthousiasmes et les mêmes préventions, les mêmes illusions et la même naïveté, les mêmes théories et le même optimisme. Les paysages peuvent différer, aux yeux de ces observateurs charmés par la nouveauté des spectacles qu'ils découvrent, les mœurs des sauvages se ressemblent fort. Pour les gens du XVIIe siècle et même du XVIIIe, Indiens des Iles, ou Caraïbes, Mexicains, Iroquois, Hurons ou Abénaquis, sont avant tout des sauvages. Il faudra attendre longtemps pour que le public, suivant de loin quelques voyageurs d'esprit plus scientifique, se décide à séparer ces sauvages en tribus ou en nations différant en coutumes, en degré de civilisation et en religion. Le sauvage américain, tel qu'on l'imaginera en France pendant très longtemps, sera aussi bien le sauvage du Nord que le sauvage du Sud. Aussi, tout en étudiant dans des chapitres séparés les voyageurs des Iles et les missionnaires du Canada, ne nous sommes-nous pas cru le droit de laisser de côté les premiers. Nous pouvions d'autant moins le faire que le portrait idéal du bon sauvage, tel que nous le traceront au siècle suivant des écrivains très « philosophes » mais qui auront peu voyagé, emprunte beaucoup de traits aux voyageurs du Sud. L'homme de la nature décrit par Jean-Jacques et par tant de voyageurs avant lui, ne peut exister et subsister que dans un paysage exotique et tropical.

Moins connue et moins explorée que l'histoire du Canada, l'histoire de nos colonies des Antilles et de la Guyane prolonge loin dans le XVIIe siècle l'esprit d'aventure et d'indépendance du XVIe. Les armateurs et chercheurs de fortune qui s'en allèrent vers l'Amérique du Sud au commencement du XVIIe siècle, pour essayer d'y

fonder, à côté même des possessions espagnoles, des comptoirs français et pour disputer aux ennemis de la France leur empire lointain, sont les dignes successeurs des Parmentier, des Jean Ribaut et des Dominique de Gourgues.

Pour la plupart, ils n'avaient ni plan bien établi, ni grandes visées politiques; on aurait tort cependant de croire qu'ils n'étaient dirigés et poussés que par l'esprit de lucre et de commerce. Même après l'édit de Nantes, les Protestants n'avaient pas renoncé à fonder quelque part en Amérique, dans ces contrées que les Espagnols et les Portugais se prétendaient seuls en droit de détenir et de coloniser, une puissance française et protestante qui aurait assuré aux Réformés un asile et une nouvelle patrie en cas de persécutions toujours possibles. Désir de faire fortune et de rivaliser dans une lutte commerciale avec les ennemis du roi de France, désir de fonder une France nouvelle et de ruiner les Espagnols persécuteurs acharnés des Réformés, tels sont les motifs qui, dès le début du XVIIe siècle, poussent vers l'Amérique Huguenots et Catholiques.

Au moment même où Champlain, dans l'espoir de découvrir la route des Indes par un passage au Nord-Ouest du Nouveau Monde, remontait le Saint-Laurent et fondait des villes, une expédition était faite dans l'Amérique du Sud par des explorateurs moins heureux. Pour oubliée qu'elle soit aujourd'hui, cette aventure coloniale n'en excita pas moins chez les Parisiens du temps un extraordinaire mouvement de curiosité, et n'est pas sans présenter un intérêt réel pour l'histoire de l'exotisme. Le roi Henri, lui-même, semble avoir eu sa réussite fort à cœur; si la mort n'était venue le surprendre au moment même où cette tentative curieuse allait plus que jamais avoir besoin de sa protection, peut-être un empire français se serait-il développé au XVIIe siècle dans l'Amérique du Sud. Dès 1605, il concède par décret à Daniel de la Touche, sieur de la Raverdière, les « isles de Maragnon, et contrées

adjacentes » et le nomme son lieutenant-général en terre de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusques à « l'isle de la Trinité ». Ce territoire, on le voit, était en somme celui où l'amiral François de Villegagnon avait essayé vainement, un demi-siècle auparavant, de fonder une colonie protestante.

L'élément protestant dominait du reste, au moins au début, dans la société qui fut fondée par la Raverdière après un premier voyage d'exploration au Brésil. Quand, en 1610, il organisa une compagnie régulière avec l'amiral François de Razilly et Nicolas de Harlay, un riche financier, la reine et le parti catholique en prirent même ombrage. Sans faire d'opposition ouverte, mais dans le but de sauvegarder les intérêts de la religion catholique, Marie de Médicis obtint qu'un certain nombre de missionnaires seraient joints à l'expédition qui se préparait. Elle écrivit elle-même au père Léonard, supérieur des Capucins de la rue Saint-Honoré, lui demandant quatre religieux chargés de veiller aux intérêts spirituels des marchands et des soldats que Razilly emmenait avec lui. Au reste, il faut avouer qu'à cette date la présence des braves Capucins ne venait contrecarrer aucun projet bien sérieux de la part des Protestants. Il s'agissait avant tout dans l'esprit des organisateurs d'un placement avantageux; la cargaison des vaisseaux consistait surtout en vivres et en pacotille destinée à être échangée contre des pierres précieuses et des épices : point d'outils, point d'instruments de labourage et de culture, point de vrais colons surtout, c'est-à-dire point de paysans. Les fautes de Villegagnon n'avaient rien appris aux Protestants; Razilly et la Raverdière n'avaient de commun que la confession religieuse avec les Puritains qui, partis eux aussi pour aller vers le Sud, devaient être jetés par une tempête providentielle sur la côte granitique du Massachussetts.

La flotte sortit de Cancale le 12 août 1611. Nous ne dirons pas comment la Raverdière, fait prisonnier et finalement relâché par les Portugais, ne put obtenir de la

reine régente qu'elle prît en main la cause des sujets du roi de France, attaqués et ruinés par les ennemis du royaume. L'histoire est du reste assez obscure et mal connue; il nous suffira de constater que, comme l'entreprise de Villegagnon, l'entreprise de la Raverdière échoua, et pour des raisons analogues, manque de protection de la part du pouvoir central, manque de discipline et manque de prévoyance surtout de la part des organisateurs, bien plus encore que par la faute des Portugais.

Si nulle trace ne reste aujourd'hui sur les rives du Maragnon des palissades de bois construites par les Français, le souvenir n'en est cependant pas tout à fait disparu, grâce à deux bons pères Capucins qui faisaient partie de la mission et qui nous en ont laissé le récit détaillé. C'est pour nous une bonne fortune singulière que de trouver sur une même expédition deux relations écrites par deux hommes portant la même robe, provenant du même couvent, braves prêtres qui pouvaient s'attendre à ne voir jamais d'autre horizon que les murs du cloître, et à n'avoir d'autre occupation que de s'endormir béatement dans des exercices de dévotion. Leurs jours auraient ainsi coulé, longs et calmes, et jamais ils n'auraient soupçonné qu'en eux dormait un peintre, sinon un très grand poète de la nature exotique, si, brusquement, ils n'avaient été arrachés de leur couvent et transportés sans préparation aucune, avec des yeux tout neufs, si j'ose dire, dans le plus luxuriant des paysages tropicaux. Je ne veux les donner ni pour de très grands artistes, ni même pour des natures d'une sensibilité extrême. Ils ne sont même pas des savants au sens du XVI[e] siècle; leur bagage scientifique est des plus légers : ils n'ont lu que la Bible et ceux des auteurs latins ou grecs qu'ils faisaient expliquer dans leurs classes.

Il ne semble pas non plus qu'ils aient eu le temps, avant leur départ précipité, de voir les ouvrages de leurs prédécesseurs et de consulter les relations de Thévet et du protestant Léry qui, avant eux, avaient visité les mêmes

pays. Mais ces deux bons moines ont subi une véritable transformation en mettant le pied sur la terre du Brésil; leurs yeux éblouis n'ont pu se rassasier du spectacle qui leur était offert; ils ont parfois senti avec une telle intensité que leur admiration naïve les a rendus poètes en dépit de l'indigence de leur vocabulaire. Ils prolongent dans le XVIIe siècle la tradition des voyageurs naïfs et colorés du moyen âge. Contemporains de Malherbe et de l'Hôtel de Rambouillet, ils ont un naturel et une fraîcheur d'expression, un sens du pittoresque qui disparaît peu à peu dans la littérature du grand siècle, mais que nous aurons plus d'une fois l'occasion de retrouver chez les missionnaires. Bien qu'ils aient de nombreux traits de ressemblance, nous les étudierons à part. Ces deux hommes qui appartenaient au même ordre, qui eurent l'un avec l'autre de longues conversations, qui s'émerveillèrent et tremblèrent ensemble devant les écrasantes beautés de la forêt américaine, diffèrent sensiblement par le talent et le caractère. L'un, Claude d'Abeville, est plus disposé à moraliser et à discuter des problèmes de philosophie et de religion; l'autre, le Père Yves d'Évreux, plus spontané, plus jeune et plus hardi, ne s'occupe guère des conséquences de ses assertions; il se laisse aller comme un enfant à la joie des spectacles nouveaux et multicolores, et traduit ses observations dans une langue savoureuse et simple qui parfois fait penser à celle de La Fontaine[1].

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins en l'Isle de Maragnon et terres circonvoisines...*, par le R. P. Claude d'Abeville, prédicateur-capucin, à Paris, chez François Huby, 1614. C'est à cette relation que nous avons emprunté la plupart des faits que nous avons indiqués sur l'histoire de l'expédition. La relation du Père Yves a pour titre : *Suitte de l'Histoire des choses plus Mémorables advenues en Maragnon ès années 1613 et 1614, second traité*, à Paris, chez François Huby, 1615. Il n'en reste qu'un exemplaire; il semble d'après une lettre de Razilly, qui forme préface, que le parti de la cour, qui favorisait les Espagnols, ne tenait pas à ce qu'on attirât sur le Brésil l'attention des Français, et fit détruire l'édition chez l'imprimeur. Ferdinand Denis en a donné une réédition, Leipzig et Paris, chez Albert-L. Hérold, 1864.

*
* *

Le Père Claude avoue, sans fausse honte et sans aucun embarras, qu'en partant il avait horriblement peur et qu'il avait fait à l'avance le sacrifice de sa vie. Dès le premier jour, il reconnaît la main de Satan dans une horrible tempête que leur « prépare le prince des ténèbres pour les faire couler ». Il sait bien, de plus, que si par miracle il échappe aux dangers de la mer, ce sera pour tomber entre les griffes des bêtes fauves qui hantent par milliers les forêts du Brésil, et que, si les tigres et les lions respectent l'envoyé du Seigneur, les abominables anthropophages qui habitent ce pays ne lui feront point grâce. « A la vérité, s'écrie-t-il, je pensais toujours trouver des bestes féroces, des hommes totalement agrestes, rudes et sauvages, comme nous les appelons, mais je me trouvai bien éloigné de mon compte[1] ».

La surprise fut en effet forte, mais plaisante : point de bêtes féroces et point d'âpres forêts; mais une nature souriante et bonne. « Si, estant là, vous avez un contentement nonpareil en regardant la terre, voir la diversité de tant d'animaux au milieu de la verdure qui est en tout tems, vous n'avez pas moins de plaisir levant les yeux en haut. Vous voyez divers arbres, tous couvers de Monnes et de Guenons de diverses sortes sautant d'arbres en arbres, avec une agilité et une dextérité admirables, faisant mille singeries comme s'ils vouloient vous donner du plaisir[2] ». Ailleurs, continuant ses promenades, il vit d'autres arbres « pleins d'oiseaux parmy les fruicts et les fleurs, gasouillans en tout tems comme font les nostres en un beau printems, tous de divers plumages si beaux et si agreables que les Princes et les Seigneurs les tiennent bien cher par deça[3] ». Aussi, est-ce dans une véritable

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins*, p. 210.
2. *Id.*, p. 311.
3. *Id.*, p. 215.

explosion d'enthousiasme, que le Père Claude, exalté par un spectacle aussi inattendu, élève vers le Créateur qui donne gratis à un pauvre Capucin la vue de merveilles que les grands de la terre ne peuvent se procurer qu'à grand'peine à prix d'or, une âme qui « reconnaît et magnifie la Providence et la bonté de ce grand Dieu ».

Cette nature luxuriante et l'aspect de cette terre bénie inclinent à l'indulgence le brave Capucin; il n'est point jusqu'aux sauvages qui ne profitent de ces heureuses dispositions d'esprit. A l'en croire, dès l'arrivée des Français, un « vénérable vieillard », du nom de Japy Ouassou, leur aurait adressé un discours à faire rougir d'envie un vieux courtisan : il aurait, dès le premier moment, manifesté le désir d'embrasser la religion chrétienne, offrant même de contribuer avec ses hommes à construire un fort aux Blancs et s'en remettant à eux de tous les soins du gouvernement. Humilité et renonciation assez singulières chez ce sauvage qui semble ne penser qu'à abdiquer son autorité et son indépendance. Il est au moins permis de croire que l'interprète qui traduisit le discours du bon vieillard modifia fortement ses paroles de bienvenue[1]. Cette bonne impression faite sur le Père Claude par les premiers sauvages qu'il rencontra, ne se démentit pas dans la suite, ce qui ne veut pas dire que l'on ne trouve pas chez lui des affirmations et des traits assez déconcertants. Nous pouvons, en effet, observer dans la relation du Père Claude une étrange contradiction que nous aurons l'occasion de signaler chez presque tous les missionnaires du Canada et des « Isles ». Si, laissant de côté la narration proprement dite, nous arrivons au chapitre qu'il a consacré plus particulièrement aux mœurs des sauvages, nous rencontrons dès l'abord cette proposition qui surprend après tous les éloges que nous avons déjà lus : « qu'il ne se trouve pas qu'il y ait jamais eu de nation plus barbare, plus cruelle et plus aliénée de toute

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins*, p. 67.

humanité que celle-là ». « C'est, ajoute-t-il, ce qu'on pourra voir dans la suite de ce discours[1]. »

Or, c'est précisément ce qu'on ne voit pas. Tout au contraire, ce chapitre commencé sur un ton de réquisitoire finit par un dithyrambe. Quel tableau plus élogieux et plus riant pourrait-on tracer de la vie de ces prétendus monstres que de nous les montrer « s'égayant et vivant continuellement en allégresse, en liesse, en plaisir, en soulas, sans soin ny soucy, sans inquiétude ny affaires, sans tristesse et sans oppressions ou chagrains qui dessèchent et consomment l'homme en moins de rien?[2] » Il y a dans cette tirade une admiration non déguisée, que le reste de ce chapitre ne parvient pas à effacer. Ne voyons-nous pas, par exemple, que les parents laissent aux enfants la liberté de faire ce qu'ils veulent, et que le respect qui leur est dû ne s'en trouve en rien diminué? Si bien que pour expliquer ces relations si étonnantes et si parfaites entre parents et enfants, Claude hasarde une hypothèse que n'aurait pas désavouée Montaigne. « Je ne scay, dit-il, si je dois attribuer tel respect de ces enfans sauvages à l'amour réciproque qu'ils portent à leurs parens; ou si je dois dire que la Nature n'est pas si vitiée, ny la jeunesse tant corrompue entre ces Barbares et Payens comme elle est entre les Chréstiens[3]. » Les enfants sont doués « d'une petite gravité si jolie et d'une modestie naturelle si honneste que cela les rend extrêmement agréables et aymables ». Les hommes, eux-mêmes, ont les « façons les plus délicates et les plus charmantes » pour leurs hôtes qu'ils considèrent comme des êtres divins. Que reste-t-il donc à la charge des Brésiliens qui puisse justifier les accusations du début : leur nudité? Sans doute, les yeux du bon Capucin n'ont pu se faire à cette absence complète de costume, et, comme tant d'autres

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins*, p. 259.
2. *Id.*, p. 265.
3. *Id.*, p. 282.

pieux voyageurs, il a été profondément scandalisé? Point du tout, il en fait presque un titre de vertu aux sauvages dans ce singulier chapitre qui traite *De la nudité des Indiens Topinambous et des atours dont ils usent quelquefois*[1]. Il y a pourtant là un grave problème de théologie qui ne laisse pas d'embarrasser un instant cet esprit si naïvement religieux.

Il lui est assez difficile d'expliquer comment les Topinambous « ayans esté faits participans de la coulpe d'Adam et héritiers de son péché n'ont pas hérité en même temps de la honte et vergongne (qui est un effet du péché) ainsi qu'ont fait toutes les autres nations du monde. » Faut-il donc admettre que les Topinambous n'ont pas eu part au péché originel et jouissent d'une sorte d'exemption?

Un moment, Claude d'Abeville semble pencher vers cette hypothèse qui sent terriblement le fagot. Il se ravise à temps et se raccroche à un argument assez faible, mais dont il se contente, faute d'un meilleur. Ces pauvres gens, aussi coupables que nous, diffèrent de nous en ce qu'ils ne se rendent même pas compte de l'énormité de la faute commise par nos premiers pères : « ils n'en ont pas eu connaissance, ayans toujours les yeux fermez aux plus profondes ténèbres du paganisme. » Par malheur, le Père Claude lui-même ne semble pas très convaincu de la valeur de cette explication de fortune, et, quelques lignes plus bas, il en détruit tout l'effet quand il démontre, avec les meilleures intentions du monde, que cette nudité n'est nullement impudique, qu'on s'y habitue très vite, et que la peinture dont les sauvages se couvrent le corps peut à la rigueur passer pour un costume. Ajoutons qu'il prend même leur défense contre ceux qui leur reprochent d'être inconstants : « ils sont à la vérité fort inconstans, si c'est estre inconstant que se laisser aller à la raison, car ils sont si dociles que par la raison vous les menez

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins*, p. 269.

aysément çà et là; ils vous obéyssent et aussitost leur faictes faire tout ce que vous désirez[1]. »

Faut-il donc croire que Claude d'Abeville ait tout à fait oublié son projet qui était de nous faire voir chez les Brésiliens la plus affreuse barbarie? Il n'en est rien. Le prêtre, venu au Brésil avec l'espoir de faire une riche moisson d'âmes et vite déçu dans ses espérances et ses ambitions apostoliques, va prendre sa revanche et nous livrer son secret dans le chapitre intitulé *De la Religion des Topinambous*[2]. C'est là qu'il a entassé ses critiques et ses attaques. Si beaucoup d'entre elles nous font sourire aujourd'hui, elles avaient cependant au commencement du XVIIe siècle et sous la plume d'un homme d'Église, une valeur qui n'était pas négligeable. Les Indiens n'ont en effet aucune espèce de religion : ils n'observent point le repos du dimanche, adorent le diable, et bien qu'ils se convertissent avec docilité, ils retournent avec une égale facilité à leur impiété primitive. En voilà assez pour que toutes les qualités reconnues antérieurement perdent toute importance et même cessent d'exister. Pour un chrétien convaincu comme le Père Claude, il ne saurait y avoir de salut, ni même de vertu véritable en dehors de l'Église. N'ayant aucune foi, ne s'attachant pas avec ferveur à la religion qui leur est révélée, et ne montrant au fond qu'une indifférence pire que l'impiété déclarée, les Indiens doivent être considérés comme des sortes d'animaux. La vérité force Claude d'Abeville à reconnaître chez ces malheureux un certain nombre de vertus naturelles : il le fait sans aucune peine et sans que sa théorie primitive sur la perversité des sauvages en soit ébranlée. Pour lui, comme pour tant d'autres missionnaires, ces qualités sont néant sans la religion qui est le tout de l'homme. Malgré tous les éloges qu'il accorde à la conduite des Brésiliens, Claude d'Abeville n'est donc

1. *Histoire de la Mission des Pères Capucins*, p. 321.
2. *Id.*, p. 321 et suiv.

pas un véritable prédécesseur de Jean-Jacques. Ses sauvages diffèrent essentiellement de l'homme de la nature tel que nous le trouvons dans le *Discours sur l'Inégalité*; ils ne sont pas vertueux à cause de leur barbarie, mais bien malgré leur barbarie, et les vertus naturelles qu'ils pratiquent ne comptent guère à ses yeux. Les adversaires de la civilisation ont pu lui emprunter directement ou indirectement quelques traits, on ne peut ranger Claude d'Abeville parmi les adversaires déclarés de la société. Il est trop persuadé de sa supériorité propre, et se retranche trop fortement derrière le dogme et la civilisation, pour que tous les éloges qu'il accorde aux gracieux et aimables indigènes des bords du Maragnon nous permettent d'oublier qu'il est avant tout un prêtre et un homme du XVII[e] siècle. « Je n'entens pas, dit-il pour finir, les relever au-dessus des esprits cultivez et civilisez ny les parangonner avec ceux qui ont estés polis es vertus et nourris es sciences ». Nous verrons qu'il en sera de même de tous les voyageurs purement et étroitement chrétiens, ceux-là seuls qui auront sucé le lait de la culture classique et se seront fait une âme antique, pourront reconnaître sans réserve l'originelle bonté des sauvages américains. Tels seront plus tard les Jésuites du Canada, mais tel était déjà à cette date le compagnon du Père Claude, Yves d'Evreux.

*
* *

Ce fut le père Yves qui, après le départ de Claude d'Abeville, prit la plume à sa place et continua la relation. Nous n'avons pas à le regretter, car ce moine est, en même temps qu'un naturaliste de valeur, un agréable peintre des paysages exotiques et un philosophe aimable qui devrait avoir sa place dans toutes les anthologies. Bien d'autres, avant lui, avaient dépeint les animaux des tropiques; Thévet en avait même donné des reproductions

plus que fantaisistes dans sa *Cosmographie*, et Léry en avait parlé avec quelque détail, mais personne avant Yves d'Evreux n'avait su les voir et nous les faire voir avec une telle vérité. Dans sa conscience d'observateur, il va jusqu'à recueillir les plus petits insectes et les étudie à la loupe. Il ne se contente pas de regarder de loin les mouches lumineuses prendre leurs ébats et rayer de traits de feu les nuits du Brésil, il en a capturé quelques-unes et a pu constater que « Dieu les a pourveües d'un flambeau qu'elles portent devant et derrière elles; le flambeau de devant est attaché sur leur estomach, et c'est une plaque de forme quadrangulaire, sinon que les deux angles qui touchent leur menton sont plus etroictes. faictes d'une pellicule diaphane et couvertes d'un poil fort délicat, avec lequel elles reçoivent l'humidité de la nuict[1]. »

Bien loin, comme tant d'autres, de prendre pour modèles les animaux empaillés et de croire avoir tout dit quand il a décrit leur forme et leur couleur, il se plaît à observer le manège des plus humbles bestioles. S'il parle du cameléon, c'est pour dire qu'on le voit d'ordinaire « couché sur les feuilles, les quatre pattes étendues et que le dessous de sa gorge lui bat perpétuellement. » Ailleurs, ce sont les oiseaux des tropiques, et surtout l'aigle, qui lui inspirent des phrases d'une majesté qui fait penser à Buffon. « Quelque grand oiseau que puisse porter la terre ferme, l'aigle demeure le maistre et le Roy, non par égalité de force, ains par la subtilité et légèreté de vol; l'Aigle se guindant en haut, quand il veut combattre les grands oyseaux, et descendant à plomb sur iceux, il les abbat et terrasse, leur fendant la teste à coups de bec. »

Ses observations ne devaient pas aller quelquefois sans un certain danger, auquel il ne paraît pas songer, car il se mettait souvent au guet dans la forêt pour épier les bêtes sauvages. C'est en chasse qu'il nous les montre, et

1. Yves d'Evreux, p. 191.

non au repos. Rien n'est plus curieux à cet égard que sa description de l'once, dont il connaît tous les jeux et toutes les ruses. « Tantost elle court aprez sa queue et tournoie comme vous voyez faire aux petits chats quand ils sont au milieu d'une salle, ou elles vont bellement le ventre contre terre, comme font les chats quand ils veulent prendre une soury. » Tantôt, au contraire, elle désire attirer à elle les singes qu'elle ne peut atteindre sur les branches souples où ils se jouent; « lors s'estend, faignans d'estre morte; et quand les guenons se sont ramassées autour d'elle la trépassée resuscite à leur voix[1]. » Son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre d'art animalier, se trouve certainement dans une partie du chapitre qui traite *des Guenons qui sont au Brésil*. Yves a passé des heures entières, couché sous un arbre, sans faire un mouvement, sans presque oser respirer, guettant les guenons « qui s'entresuivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, de sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles sont quelquefois une si grande procession que l'on en a veu telle fois deux ou trois cens sauter les unes après les autres. Je ne veux pas dire davantage, pour n'estonner point le lecteur. Je scay que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois esquels elles avaient coustume d'habiter, et vous diray, sans taxer le nombre, que j'en ay veu une très grande quantité faisans en la manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable qu'autre qu'on puisse imaginer; car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourrait faire un oyseau bien volant, et vont si vite que c'est tout ce que vous pouvez faire de jetter la veue dessus[2]. » Cette fois ce n'est plus à Buffon que nous fait penser le bon père Yves, mais à La Fontaine dont il avait les dons d'observateur s'il n'en avait pas tout

1. Yves d'Evreux, p. 197.
2. *Id.*, p. 199-200.

le génie. Il a d'ailleurs avec le grand fabuliste plus d'un point commun. Tous deux se ressemblent par leurs qualités, et surtout par leur naïveté, et même par leurs défauts qui sont ceux du vieil esprit gaulois observateur, chercheur, ami du pittoresque, mais, avant tout, grand amateur de contes et de bonnes histoires. Ce Capucin dont pour rien au monde je ne voudrais faire suspecter l'orthodoxie et la vertu, tout en réprouvant comme il le doit tous les péchés, montre pour le péché de la chair et pour la gourmandise une indulgence assez curieuse. Le récit qu'il nous fait de l'aventure d'un sauvage que sa femme avait trompé, est des plus caractéristiques et témoigne mieux que tout autre de la bonhomie du Père Yves.

Avant l'arrivée des Français au Brésil, quand un sauvage surprenait sa femme avec un esclave, c'est-à-dire avec un prisonnier de guerre, il tuait l'esclave et infligeait à la coupable tel châtiment qui lui semblait bon. Les Français avaient obtenu des indigènes que nulle exécution ne serait faite sans l'assentiment des Pères Capucins et du Gouverneur, aussi furent-ils assez embarrassés quand le cas suivant leur fut soumis. La femme du sauvage Ouyrapyran, allant à la fontaine, rencontra sur sa route un esclave « fort beau jeune homme » qui, poussant vivement son idylle à la sauvage, l'entraîna dans un bois voisin. Par malheur, le mari troubla la fête, et, conformément à la convention passée avec les Français, amena au fort, pieds et poings liés, les deux coupables. La perplexité fut grande : acquitter l'esclave et la femme adultère, c'était rabaisser la morale européenne aux yeux des Brésiliens; d'autre part, tuer un homme pour un péché aussi banal était dans la pensée du Père Yves un châtiment hors de proportion avec la faute. Il eut une inspiration soudaine, et s'avisa d'une solution qui conciliait les exigences de la morale et celles de l'humanité. Le mari outragé paraissait bien ne se plaindre que pour la forme et faisait à la dérobée de doux yeux à sa chère infidèle, qui prétendait d'ailleurs avoir jeté les hauts cris et avoir

subi la plus indigne violence. Yves d'Evreux allait habilement jouer de cette affection d'Ouyrapyran pour sauver la vie à l'esclave. La sentence portait en effet que le châtiment, laissé à la discrétion du mari, devrait être le même pour les deux coupables; dès lors il ne pouvait plus s'agir de peine de mort. On lui permit cependant de « fustiger l'esclave à son plaisir à condition qu'il donneroit quatre coups de corde à sa femme devant toutes les femmes du fort et au son de la trompette ». Ce ne fut pas sans verser lui-même force larmes, nous dit le Père Yves qui assista joyeusement à l'exécution, qu'il se résigna « à la sangler par quatre fois, y laissant marques bien grosses et entières, imprimées sur les reins, son ventre et ses costez. La victime gémissoit de même, et les femmes qui estoient là ne faisoient pas meilleure mine qu'elle, ains pleuroient toutes, tant de compassion que d'appréhension qu'il ne leur en vînt autant et davantage. Les hommes au contraire se réjouissoient de voir une si bonne justice et disoient en se gaussant à leurs femmes : Que je t'y trouve... Quant à l'esclave, il n'y eut place sur son corps pour les coups qu'il receut. La feste ainsi passée, Ouyrapyran reprit sa femme qui ne pleuroit déjà plus mais commençoit à rire, et ils s'en retournèrent comme si jamais rien ne fust arrivé[1]. »

C'est, on le voit, le ton des fabliaux du moyen âge, avec cette différence qu'en fin de compte la morale triomphe. Mais nulle part, et j'y insiste, on n'aperçoit l'indignation que Léry au siècle précédent ou un puritain n'auraient pas manqué de témoigner. Malgré sa robe, le Père Yves est un bon Normand et un franc Gaulois. Si cependant le péché de la chair a encore quelque importance à ses yeux, il n'en est pas de même de l'ivrognerie, qu'il ne peut se résigner à considérer même comme une faute vénielle. On peut juger sans faire insulte à sa mémoire qu'il était aussi franc buveur que franc Gaulois. Si lui-

1. Yves d'Evreux, p. 51, 52, 53.

même était sobre, ce qui m'étonnerait, il se délectait à faire boire les sauvages et à les observer quand ils avaient bu : « spécialement les femmes, qui font mille singeries dont elles provoqueroient les plus tristes à espleurer et à se débonder de rire. Pour moy, ajoute-t-il, je confesse que jamais en ma vie, je n'ay eu tant envie de rire, que lorsque ces femmes escrimoient les unes contre les autres, avec des gobelets de bois pleins de vin, beuvans l'une à l'autre, faisant mille grimaces et démarches [1]. »

Les délicats peuvent trouver que c'était là plaisir assez peu relevé; mais on ne peut garder rancune à ce joyeux Capucin qui promène au Brésil une face riante et un esprit exempt de tout préjugé. Il a cette liberté d'esprit si rare qui lui permet de rapporter les traits de mœurs les plus extraordinaires sans jamais s'indigner et sans crier à l'abomination. Sa bonne humeur et son indulgence sont d'autant plus méritoires qu'il menait une vie assez rude lui-même, et qu'il était loin de retrouver sur les rives du Maragnon tout le confort de son couvent de Paris. Il laisse à d'autres le soin de déclamer contre l'incroyable paresse des sauvages ou sur leur indifférence en matière de religion; pour lui, il s'est tellement et si heureusement abandonné à l'atmosphère de langueur et d'indolence des climats tropicaux qu'il admire et raconte, non sans quelque pointe d'envie à peine dissimulée, des traits qui auraient seulement scandalisé son prédécesseur. « Je vay ici réciter, dit-il ailleurs avec la joie d'un homme qui aime à dire de bonnes histoires, un exemple joyeux de la paresse des Topinamboux »; et, sans plus de préambule, le voilà qui se met à raconter comment quelques Français égarés à la poursuite du gibier dans une forêt brésilienne arrivèrent, au milieu du jour, fort affamés et très altérés, au village de Usaap. « A l'entrée des premières maisons, ils virent près d'un gril en bois sur lequel boucanoient des viandes fort appétis-

1. Yves d'Evreux, p. 42.

santes un sauvage couché dans son hamac, lequel se plaignait fort comme s'il eust esté malade. Nos François affamez et bien délibérez de faire feste à cette table préparée, luy demandèrent d'une voix douce et amoureuse : « Deomana. Chtouasap, estes-vous malade mon compère? Il respond qu'oui. Les François répliquèrent : Qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous faict mal? — Ma femme, dict-il, est dès le matin au jardin et je n'ay encore mangé. Les François luy dirent : Voilà de la farine et de la chair si prez de vous, que ne vous levez-vous pour en prendre? Il respond, Cheatum. Je suis paresseux, je ne sçaurois me lever. — Voulez-vous, dirent les François, que nous vous apportions de la farine et de la viande et nous mangerons avec vous? — Je le veux bien, respondit-il; et la peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan qu'il n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur escot [1]. »

Heureux Brésil, douce abbaye de Thélème, où Panurge, plus encore que Frère Jean, aurait aimé trouver refuge après ses navigations et pérégrinations, riant tableau qui dépasse toutes les descriptions de l'âge d'or que nous ont laissées les poètes, comme aurait dit Montaigne, comment aurait-on pu douter que ce ne fût là le paradis sur terre? Cependant, le portrait du Père Yves ne serait pas complet si nous nous bornions à le montrer sous cet aspect de conteur et de naturaliste. Ce franc Gaulois est un homme de la Renaissance, un humaniste qui aime à faire montre de ses connaissances et qui, dans ses sermons, s'appuie encore plus souvent sur les philosophes païens que sur les Pères de l'Église. Sa morale, si nous nous en rapportons aux textes qu'il cite, est une morale toute païenne et tout antique. Veut-il nous montrer qu'il est dangereux et inutile de perdre patience et de s'irriter avec les sauvages? c'est Socrate qu'il invoquera à l'appui de sa thèse : « Lequel avait coustume de dire que tout

1. Yves d'Evreux, p. 73-75.

ainsi que le vin aspre et dur rude est de mauvaise digestion et mal plaisant à boire, ainsi les humeurs aspres et fascheuses sont malpropres pour converser avec les hommes[1] ». Ailleurs, quand c'est aux civilisés de par deçà qu'il veut faire la leçon, il appelle à la rescousse grammairiens, historiens et orateurs : « Pittacus disait, ainsi que le rapporte Stobée, de luy, que cette famille est bien ordonnée, quand deux choses concurrent, scavoir, qu'il n'y ait aucune superfluité, soit au vivre, soit au mesnage, et pareillement qu'il n'y ait aucune disette de ces choses. Et Cicéron rapporte du grand Caton, lequel interrogé, lequel mesnage lui semblait le meilleur, c'est, respondit-il, où l'on donne competamant à manger, le vestir, et que le travail y soit chery[2] ». Voilà des autorités dont nous aurions pu très facilement nous passer, nous en aurions cru le Père Yves sur parole. Visiblement ces grands noms ne sont là que pour la montre. Il est cependant une de ces citations qui nous paraît avoir plus d'importance, car elle explique la singulière indulgence que le Père Yves, comme le Père Claude, témoigne pour la nudité des sauvages brésiliens. Yves d'Evreux va même plus loin que Claude d'Abeville, qui se contentait de trouver cette nudité sinon très recommandable, au moins inoffensive. Laissant de côté tout dogme et sans être embarrassé le moins du monde par le péché originel, Yves admire de tous ses yeux les formes harmonieuses de ces corps que nul travail n'est venu déformer, et éprouve à ce spectacle une véritable joie artistique. Aussi, est-ce Platon qu'il invoque cette fois et non la Bible : « Platon appelait la forme du corps un privilège de nature et Cratès le Philosophe, un Royaume solitaire », définitions admirables, qui lui servent à montrer qu'à défaut d'un costume qui, sous ce climat, n'est pas nécessaire, la nature a pris soin de donner aux sauvages une forme

1. Yves d'Evreux, p. 99.
2. *Id.*, p. 103.

physique parfaite, « stature du corps, proportion des membres, et physionomie de grandeur et noblesse[1]. » L'argument est curieux et assez inattendu; on n'en saurait trouver de moins chrétien. Est-ce là une boutade? Il ne semble pas. Yves d'Evreux avait souvent réfléchi à ce problème qui a occupé tous les voyageurs; il l'avait discuté avec ses compagnons en se promenant sur les rives du Maragnon, en regardant les sauvages prendre leurs ébats; la solution à laquelle il est arrivé est celle qui devait venir à un esprit simple, elle a pu lui être inspirée par les philosophes grecs, elle a des origines plus profondes et plus vulgaires. C'est une idée naturelle, populaire, qui, chez nous, a été partiellement oblitérée par le christianime et encore plus par le romantisme, mais qu'ils n'ont pu entièrement supprimer, que le corps est le vêtement de l'âme et en épouse toutes les formes. On admettait facilement que les monstrueux Monopèdes et les Acéphales des *Images du Monde* fussent pervertis; on pouvait croire, et on ne manquait pas de le faire, que la couleur des nègres reflétait leur dépravation morale, mais, avec les Topinambous, il n'était point possible de faire un raisonnement de ce genre. Ils étaient naturellement et extraordinairement beaux, tous les voyageurs s'accordent sur ce point, de couleur très claire, d'aspect sympathique, de mœurs douces; leur beauté physique devait déceler leur beauté morale. Ce n'est, si je ne me trompe, que de nos jours que date la réhabilitation des monstres; le vieux bon sens populaire, sans connaître Platon, admire la beauté physique et n'éprouve que de la répulsion devant la laideur. Les sauvages, même s'ils adoraient le démon, ne pouvaient être au fond très méchants, car ils étaient beaux, et beaux comme des dieux grecs. C'en était plus qu'il ne fallait pour autoriser des braves gens tout près du peuple, et de plus, imbus d'une assez forte culture classique, à oublier pour un ins-

1. Yves d'Evreux, p. 105, 106.

tant le dogme du péché originel et à proclamer la foncière et originelle bonté des Indiens. Je ne voudrais cependant pas faire de nos bons missionnaires des apôtres de la « religion de la beauté », car, chez eux, ce sentiment est dépourvu de toute métaphysique, ce n'est qu'un instinct populaire renforcé par des lectures de philosophes classiques et par ce culte du beau que partagent tous les humanistes. A leur insu même, cette notion esthétique jouera chez les voyageurs un si grand rôle, que nous les verrons longtemps encore continuer à mépriser les nègres, race inférieure et perverse, comme en témoigne la couleur de leur peau, et réserver toute leur indulgence pour les splendides et gracieux animaux qu'étaient les Indiens du Nouveau Monde.

La conclusion du Père Yves, comme celle de Claude d'Abeville, est pleine d'optimisme et de patriotisme; c'est celle de tous les voyageurs du xvii[e] siècle qui voudraient voir se développer outre-mer une France nouvelle. Dans ce pays fertile à souhait, où les maladies sont inconnues, où les habitants sont bons et hospitaliers, il faut établir des colonies qui pourront rivaliser victorieusement avec celles de l'Espagne. Successivement, il rejette toutes les objections qu'on pourrait lui adresser et, dans une péroraison vraiment éloquente dans sa simplicité, il fait appel à tous les jeunes nobles, épris de danger, de gloire et d'aventures, « qui n'ont rien que l'espée et le poignard quant aux biens de fortune, mais riches de courage, voire trop ». « Je voudray leur demander, s'écrie-t-il, que fayctes-vous en France, sinon espouser les querelles de vos frères aisnez? Que ne tentez-vous fortune et au moins n'enrichissez-vous votre esprit de la veue des choses nouvelles? Vous passeriez le temps tandis que votre cœur s'accoisiroit et vostre jugement s'affermiroit : vous feriez service à Dieu et à vostre Roy visitant cette Nouvelle France. Là vous iriez descouvrir terres nouvelles, vous pourriez trouver quelque chose de prix, soit pierres précieuses, soit autre chose; et quand il n'y aurait que ce

seul point qu'à vostre retour parmy les compagnies, vous ne demeuriez muetz; toujours celuy qui a voyagé a son pain acquis[1]. »

Cette bonhomie ravissante et cette éloquence familière ne purent malheureusement produire grand effet, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, la voix de l'humble Capucin fut étouffée. La colonisation du Brésil, deux fois tentée en cinquante ans, avait deux fois échoué, autant par la faute du pouvoir central que par celle des promoteurs de l'expédition. Mais si Razilly et la Ravardière ne retirèrent aucun profit de cette aventure, il n'en fut pas de même des bons religieux. Le Père Claude avait ramené de son voyage plusieurs sauvages brésiliens dont les Capucins se servirent très habilement pour faire une pieuse réclame à leur ordre.

*
* *

Ce fut en triomphe, précédés de tous les moines du couvent, que les Topinambous firent leur entrée dans la ville de Paris et traversèrent le faubourg Saint-Honoré. A leur baptême figurèrent le roi, la reine régente, l'archevêque d'Auxerre, et, pour permettre à un plus grand nombre de spectateurs de voir tous les détails de la cérémonie, on avait dressé dans l'église « un théâtre » qui supportait les fonts baptismaux. Les néophytes furent ensuite conduits par les rues de Paris au couvent des Clarisses : bien que cloîtrées les pieuses filles mouraient de l'envie de voir les Brésiliens. Elles avaient de plus adressé au ciel tant de ferventes prières pour le succès de l'expédition que l'on ne pouvait leur refuser ce plaisir. Les quatre sauvages dans leur costume de cérémonie furent donc menés devant elles : « estans revestus de leur robbes de taffetas blanc, le cremeau de satin blanc

1. Yves d'Evreux, p. 213.

dessus leurs testes, couvers de beaux chapeaux et de diverses fleurs, tenant une branche de lys en la main. » C'est ainsi qu'un vieux graveur les a représentés dans les quatre planches minutieuses et naïves qui ornent l'édition de Claude d'Abeville [1].

Pendant quelques semaines, on ne parla plus à Paris que des Brésiliens. Le couvent était tellement visité qu'il fallut que Sa Majesté envoyât des gardes pour en protéger l'accès, si bien, dit le Père Claude avec une joie évidente, que « nostre couvent n'estoit point nostre ; il n'estoit plus comme un couvent mais il sembloit une halle [2]. » Malherbe lui-même, que l'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, ne put résister à l'entraînement général, et lui aussi alla rendre visite aux sauvages. Il fut loin d'en être charmé, bien qu'il en parle jusqu'à trois fois dans sa correspondance. Sans doute, il s'attendait à voir monts et merveilles, toutes les pierreries de l'Eldorado et tous les trésors du Mexique. Les pauvres Brésiliens ne purent lui montrer à la place que des instruments de musique d'un travail rudimentaire et leurs lits en filet. Les travaux de cet art simple n'inspirèrent aucune admiration au poète. « Je crois, s'écriait-il en sortant, que ce butin ne fera grande envie à ceux qui n'y ont point esté d'y aller [3]. » Il était sans doute le seul à penser ainsi, puisque, quinze jours après, nous le voyons écrire au même correspondant une lettre dans laquelle il enregistre les nombreux succès des néophytes. On voit à son ton rageur que les dames de Paris devaient raffoler des sauvages. « Les Capucins, pour faire la courtoisie entière à ces pauvres gens, sont après à faire résoudre quelques dévotes à les épouser, à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé [4]. » Les Brésiliens ne devaient pas longtemps jouir de leur popularité ; ils ne tardèrent pas à

1. Claude d'Abeville, p. 367.
2. *Id.*, 340.
3. Malherbe, édit. Lalanne, III, p. 298.
4. *Id.*, III, 301, 316.

se trouver fort mal du changement de climat et de vie, et moururent à quelques semaines d'intervalle, de façon fort édifiante, s'il faut en croire le rapport du Père Claude qui eut au moins la satisfaction d'avoir sauvé leurs âmes. « Sans doute l'air de notre pays ne leur était pas sain », comme le constatait Malherbe sans aucun regret.

Un de ces sauvages qui, plus intelligent que les autres, avait été chargé de haranguer Leurs Majestés au Louvre, et qui répondait au nom pittoresque d'Itapoucau, eut la joie de retrouver à Paris parmi les visiteurs du couvent un voyageur à qui il avait autrefois servi de guide au Brésil et qui, entre deux aventures, prenait quelques mois de repos à Paris. C'était maître Jean Mocquet, Garde du Cabinet des Singularitez du Roy aux Tuilleries, et, par conséquent, successeur du Cordelier André Thévet [1].

*
* *

Le célèbre voyageur avait en effet accompagné Razilly au Brésil dès la première expédition, en 1604, sans aucune qualité officielle et simplement « parce qu'il avoit esté pris d'une merveilleuse curiosité de voir ces pays-là ». Ce n'était pas sa première expérience. Encore tout jeune à cette date, puisqu'il « était encore à la mamelle en 1575 » quand son père fut mis en prison pour dettes à Meaux, il avait fait son premier voyage en 1601, sur un vaisseau de faible tonnage, la *Serene*, qui faisait voile de Saint-Malo pour la Lybie. En quatorze ou quinze ans, Mocquet prit part à six expéditions différentes, poussé qu'il semble avoir été par une sorte de folie des aventures. Nous ne pouvons le suivre dans ces courses capri-

1. *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales, faits par Jean Mocquet, garde du Cabinet des singularitez du Roy aux Tuilleries. Divisez en six livres et enrichis de figures*, à Rouen, chez Jacques Cailloué, 1645. On indique la première édition, que je n'ai pas eue entre les mains, comme imprimée à Paris 1616, d'autres éditions parurent, Paris 1617 et Rouen 1645, au XVIIe siècle.

cieuses et non sans dangers, qui lui font visiter la totalité du monde connu alors. Bientôt, à cette première curiosité qui l'avait incité à abandonner la France, se joint un second motif plus relevé, qui est de s'instruire et de faire profiter les autres de la sagesse qu'il aura acquise de par le monde. « Car il ne faut pas que nous demourions acroupis dans les délices et les tendresses de nostre pays et des nostres, mais que par les peines et mésaises des voyages nous cherchions ce que c'est du bien et du mal. » On ne trouve du reste pas chez lui les conclusions morales que ce début nous promettait; il les a remplacées par des notations pleines de sincérité, des impressions éprouvées dans les étranges pays et, surtout, par des gasconnades naïves et des contes à dormir debout. Ce curieux mélange de fiction et d'observation fait du petit livre de Mocquet une œuvre tout à fait savoureuse et, si les historiens peuvent parfois lui reprocher trop de fantaisie, nous ne nous en plaindrons pas.

C'est avec une terreur délicieuse qu'il rappelle qu'en allant au Brésil, pendant que le vaisseau passait près de la côte d'Afrique, il put apercevoir couchés sur le rivage désert les grands lions de Lybie « bestes farouches qui n'en bougent pas le jour », et dont il entendait « quelquefois la nuict les terribles cris et rugissemens [1] ». Tout l'étonne et provoque son admiration, depuis le premier sauvage qu'il aperçut en arrivant au Brésil, « homme de bonne façon encore qu'il fut tout nud et qui parlait d'une telle grâce que l'on l'eust pris pour un homme du conseil », jusqu'aux « crocodiles ou poissons monstrueux » dont il fait l'anatomie. Accompagné de ce sauvage qu'il devait retrouver quelque dix ans plus tard au couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré, il s'enfonce dans la forêt, visite les tribus et les villages des Brésiliens, se faisant expliquer les coutumes des indigènes, apprenant d'eux la manière de faire du feu en frottant deux morceaux

1. Jean Mocquet, p. 76.

de bois, comme il en fit voir l'expérience « au Roy Henry le Grand à Fontainebleau, l'an 1605[1] ». Il ne tarit pas d'éloges sur les bons Caripous, « la nation des Indes la plus douce et humaine », ce qui ne l'empêche pas d'avouer sans aucune gêne que, dans le cas d'une disette extrême, comme il arriva sur le vaisseau qui le ramenait en France, les Indiens qui l'accompagnaient eussent passé les premiers. Plus encore qu'aux bons sauvages dont la vie est en somme assez monotone, Jean Mocquet s'intéresse aux histoires de pirates et de princesses enlevées, à des prisonniers qui fuient dans la nuit emportant en croupe une belle orientale toute chargée de diamants, à des trésors découverts et perdus en un clin d'œil, aux ruses amusantes des rôtisseurs chinois qui vendent aux matelots naïfs de belles volailles rôties de l'aspect le plus appétissant, mais dont la chair artistement enlevée a été remplacée par « du papier roulé sur des petits bâtons », à mille autres « singularités » encore qui vont des propriétés médicinales des pierres précieuses jusqu'à des discussions sur l'existence des Amazones. Une fois cependant Mocquet a été vraiment ému; l'histoire vaut qu'on la rapporte car nous la retrouverons bien des fois et elle sera reprise avec des modifications au XVIIIe siècle, et même de nos jours. C'est comme le germe de tous nos romans exotiques, et il n'est pas sans intérêt de constater que c'est chez un voyageur français qu'il apparaît pour la première fois. Rien n'est plus commun et de plus obligé dans les récits de voyages, que de voir un naufragé jeté sur la côte d'une contrée barbare, recueilli et sauvé par une jeune et belle sauvagesse qui s'éprend de lui et le sauve de la férocité des Cannibales. L'anecdote rapportée par Mocquet, si elle fait honneur à l'humanité des sauvages, montre les civilisés sous un assez triste jour. Un pilote anglais, laissé presque sans vie par une tourmente sur la côte du Brésil après avoir vu périr tous ses

1. Jean Mocquet, p. 87.

compagnons, trouva une Indienne dont il s'énamoura, « luy faisant de belles promesses par signes qu'il l'épouserait, ce qu'elle creut, le conduisant parmy ces déserts pendant plus de 800 lieues, et arrivèrent enfin dans un pays où ils trouvèrent un vaisseau anglois. Eux, le menèrent à bord pour luy faire bonne chère; mais, ayant honte de mener avec luy ceste Indienne, et d'avoir eu affaire avec elle, il la laissa à terre sans autre compte. Mais elle, se voyant ainsi délaissée de celuy qu'elle avoit tant aimé, et pour qui elle avoit abandonné son pays et les siens et l'avoit si bien guidé et accompagné par ces lieux où il fust mille fois mort sans elle, pleine de rage, après avoir fait quelques regrets, elle prit son enfant et le mettant en deux pièces, elle en jetta une moitié vers luy en la mer, comme voulant dire que c'estoit sa part; et l'autre, elle l'emporta avec soy, s'en retournant à la mercy de la fortune et pleine de deuil et desconfort... Comme les matelots lui demandoient quelle estoit ceste femme, il respondit que c'estoit une sauvage et qu'il n'en falloit faire aucun compte [1]. »

Mocquet est loin d'avoir la sensibilité d'un homme du XVIIIe siècle; il avait vu bien des aventures et son cœur avait dû s'endurcir; il confesse cependant que, lorsqu'en lui contant cette histoire on lui montra l'homme, il ne put s'empêcher de le regarder « avec horreur et détestation ». Ce n'est point là le ton ordinaire de Mocquet, et nous n'aurions pas rapporté cet épisode s'il n'avait été repris ensuite par tous les philosophes désireux de montrer la bonté des sauvages et la perversion des civilisés, depuis l'Anglais Steele, jusqu'à l'abbé Raynal auteur de l'*Histoire philosophique des Indes*. Le successeur du cordelier Thévet est plutôt un conteur qu'un moraliste, mais il sait merveilleusement narrer; nous le croyons aisément quand il nous dit que le grand roi Henry avait coutume de l'envoyer chercher pour s'entretenir avec lui

1. Jean Mocquet, p. 150.

les jours où il prenait médecine et était condamné à garder la chambre par ordonnance de la Faculté. Mocquet n'était du reste pas le seul; c'est une note tout à fait analogue que nous trouvons dans les discours d'un Angevin, maistre François Pyrard, qui parurent à peu près à la même date que la relation de ses voyages [1]. On peut y voir le même goût pour les histoires romanesques, le même éblouissement naïf devant les rajahs indiens, couverts de tant de pierreries qu'à peine les peuvent-ils porter et entourés des « dames de la cour » vêtues de soieries brodées de perles. Il ne nous appartient pas de discuter de la valeur historique de ces relations, il nous suffit d'avoir établi par des textes, qu'elles exercèrent une influence réelle sur les imaginations, au moment où elles parurent. Nous ne voudrions pas faire la part trop belle à l'Amérique, et nous n'oublions pas que l'Orient, la Turquie et les pirates de la Méditerranée excitaient au même degré et plus encore peut-être, l'intérêt et la curiosité du public; nous aurons cependant plus d'une fois l'occasion de constater que l'exotisme américain occupe, même au XVII[e] siècle, une place au moins aussi importante que l'exotisme oriental [2]. Avec leurs contes enchanteurs sur les Isles et les bons Caripous, Claude d'Abeville, Yves d'Évreux et Jean Mocquet perpétuent la légende du bon sauvage, créée au siècle précédent; par leur goût du merveilleux et de l'aventure, par leur talent de description et leur art minutieux de primitifs, ils continuent

1. *Discours du Voyage des François aux Indes Orientales, ensemble des divers accidens, adventures et dangers de l'auteur en plusieurs pays des Indes.... Dédié à la Reyne Régente par François Pyrard de Laval*, à Paris, chez David Le Clerc, 1611. Voir surtout p. 5, 27, 36, 154.

2. On commençait même à s'intéresser aux plantes, comme le prouve l'ouvrage suivant : *Histoire des Plantes nouvellement trouvées en l'Isle de Virginie et autres lieux, lesquelles ont esté prises et cultivées au Jardin de M. Robin, arboriste du Roy*, Paris, 1620; 16 pages avec figures et descriptions; on y trouve le cactus, « les grands lis », le « canna Indica », et, en général, des plantes qui peuvent servir à la décoration des jardins.

dans le xvii[e] siècle Jacques Cartier, Léry et Thévet. Leur critique n'est point toujours très sûre et l'on trouve chez eux quelques restes des inventions fantaisistes des *Images du monde*, ils marquent cependant un progrès certain sur les vieux voyageurs. Leur vocabulaire s'est enrichi de nouveaux termes; ils savent mieux voir et mieux peindre; leur œil plus exercé saisit mieux les détails. Ils subissent enfin, plus qu'eux, l'influence de la littérature contemporaine et s'attachent davantage à plaire au grand public. On voit poindre chez eux un goût des aventures romanesques, des scènes comiques qui font de quelques-unes de ces relations de voyages de véritables romans picaresques; ce goût nous allons le retrouver maintenant à un plus haut degré chez leurs successeurs immédiats, les Biet, les Rochefort et les Du Tertre.

CHAPITRE II

UN PRÉDÉCESSEUR DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — LE PÈRE DU TERTRE SES CONTRADICTEURS ET SES ÉMULES.

Bien que les renseignements soient des plus abondants, je n'entreprendrai pas d'esquisser l'histoire de la colonisation des Antilles dans la première moitié du xviie siècle. On ne parvient pas sans peine à se retrouver dans les luttes qui mirent aux prises, dès l'origine, Français, Anglais, Espagnols, Hollandais, corsaires indépendants appartenant à toutes les nations ou Flibustiers et Caraïbes. Les îles sont prises, perdues, reprises, échangées, partagées, souvent sans aucun égard aux instructions venues d'Europe; traités et armistices ne sont guère respectés par les gouverneurs et, pour mettre le comble à la confusion, les Chevaliers de l'Ile de la Tortue finissent par piller équitablement tous les vaisseaux, pourvu qu'ils soient lourdement chargés, car, comme le dit le P. Du Tertre, « c'est un crime que d'arriver avec une riche cargaison ». Il n'est pas de roman plus compliqué, plus invraisemblable et plus vrai. Essayons cependant d'en tracer les grandes lignes [1]. Les

1. Je ne connais pas d'histoire complète de nos établissements de l'Amérique Méridionale au début du xviie siècle. On peut consulter : Gaffarel, *Histoire de l'Amérique du Sud*, Paris, 1876, in-12; Rambaud, *la France coloniale*, Paris, 1886; Ternaux Compans, *Notice historique sur la Guyane*, 1843, volume 55 de sa collection, mais l'ouvrage principal reste l'*Histoire des Antilles* du P. Du Tertre, dont nous parlons plus loin.

Espagnols s'étaient établis aux Antilles depuis la découverte de l'Amérique, et, pendant plus d'un siècle, y régnèrent sans partage, mais sans faire toutefois de grands efforts pour les coloniser et les reconnaître, le Mexique et les pays qui produisaient de l'or attirant alors toute leur attention. Les Hollandais furent les premiers à les inquiéter dans leurs possessions. En 1615, ils prirent San Juan de Puerto Rico; en 1621, ils fondèrent la Compagnie Orientale des Indes et augmentèrent bientôt leurs colonies aux dépens de l'Espagne en s'emparant de Curaçao. Les Anglais, installés à la Guyane depuis la fin du XVIe siècle, s'établissent à Saint-Christophe en 1624, sous la conduite de Sir Thomas Warner; trois ans plus tard, les Français apparaissent à leur tour, pour ainsi dire accidentellement et involontairement. Le brave capitaine d'Esnambuc, qui arriva en vue de Saint-Christophe en 1627, n'avait guère songé, quand il était parti de France, à fonder une colonie; il avait un but beaucoup moins noble, mais qui semblait devoir lui promettre des résultats plus immédiats. Une compagnie de bons négociants français l'avait chargé de visiter soigneusement les vaisseaux espagnols qui pouvaient croiser dans ces parages, et de ne les laisser aller qu'après les avoir dépouillés de toutes les marchandises de valeur qu'ils pourraient contenir. Malheureusement, les vaisseaux espagnols étaient rares ou trop fortement armés, la mer des Antilles éprouva rudement navire et équipage, et M. d'Esnambuc fut forcé de relâcher à Saint-Christophe avec son navire à moitié désemparé. Là, il conclut une sorte d'alliance avec les Anglais, pour exterminer les Caraïbes; il devait recevoir comme prix de son intervention une notable portion de l'île.

D'Esnambuc revint en France, intéressa le cardinal de Richelieu à son projet et retourna avec une véritable escadre composée de six vaisseaux et deux pataches, sous Cussac. Malheureusement, l'entreprise si bien commencée ne devait pas fournir tous les profits qu'on aurait

pu en attendre; d'Esnambuc fonde compagnie sur compagnie, toutes finissent par se dissoudre par suite de leur mauvaise administration. La discorde ne tarde pas à se mettre parmi les nouveaux venus, les femmes prenant même part à ces querelles, s'il faut en croire Du Tertre, et publiant contre leurs ennemis des pamphlets comme la *Prosopopée de la nymphe Christophorine*, qui contient des vers « si diffamatoires et si satyriques qu'il n'y a rien de semblable ». En 1635 cependant, une nouvelle société, toujours soutenue par Richelieu, se fonde pour aller coloniser la Guadeloupe et le cardinal joint à l'expédition des Dominicains, qui partent avec l'assentiment formel du pape. Le fait a une importance considérable, puisque la bulle de 1493, qui divisait entre les Espagnols et les Portugais tous les pays trouvés et à trouver en Amérique, n'avait point été révoquée. Aussi ne sommes-nous pas surpris quand Du Tertre nous apprend que « Monsieur le Cardinal garda l'original de ce bref, comme un titre qui levait les défenses et censures portées par la bulle d'Alexandre VI et se contenta d'en envoyer copie à nos Pères, qui, l'ayant fait lire aux habitans, il fut reçu d'eux avec toute sorte de respect et des témoignages d'une joie particulière[1] ». Les Français, et en particulier les missionnaires, obtenaient, dès ce moment, libre franchise dans les îles; notre histoire littéraire aussi bien que nos colonies allaient en profiter. Désormais, nulle expédition ne partira sans emmener avec elle quelques Frères Prêcheurs ou quelques Dominicains destinés à convertir les Caraïbes et, plus encore, à retracer les événements du voyage, à en répandre la relation et à gagner le public à la cause de la colonisation. Plus lettrés et connaissant mieux l'art de persuader que les aventuriers des îles, les missionnaires, quelle que soit leur robe ou même leur confession, seront pendant tout le siècle

1. Du Tertre, I, p. 75. Nous ne faisons ici que résumer très brièvement le premier volume de l'*Histoire des Antilles*, « *contenant tout ce qui s'est passé dans l'establissement des colonies françaises* ».

les historiographes de toutes les expéditions lointaines et parfois les chantres de notre épopée coloniale.

De ces récits nombreux et de valeur très inégale, nous n'en retiendrons que trois qui nous paraissent se détacher de cette masse confuse de documents par leur valeur littéraire incontestable. Les relations du curé Biet, du P. Du Tertre, et du pasteur protestant Rochefort, écrites par des hommes de tempéraments différents, mais à peu près à la même époque, vont, aux environs de 1660, contribuer plus que tout autre ouvrage à répandre dans le public la connaissance des Antilles, le goût de l'aventure et l'admiration des exploits épiques des Flibustiers.

On imagine difficilement aujourd'hui l'intérêt passionné que le public prenait à certaines de ces expéditions. L'une d'elle, celle qui partit le 1er mai 1652 pour la France équinoxiale, autrement dite Cayenne, semble avoir suscité parmi les contemporains une véritable folie d'aventures. Loret, tout au commencement de l'année, nous apprend en effet que :

> Une prudente maréchale,
> Dans l'Amérique Occidentale
> Va, dit-on, planter le piquet.
> Ninon, la belle courtisane,
> Est aussi de la caravane [1].

Ce que Ninon allait chercher aux îles, c'était très probablement la fontaine de Jouvence. On vantait tellement le climat des Antilles, la longévité des indigènes, la vertu miraculeuse des sources que l'on y trouvait et qui « avaient guéri en moins que rien » M. le gouverneur Poincy, parti tout goutteux à la Martinique, que le rêve de tous les infirmes et de tous les souffrants était d'aller vivre sous ce ciel enchanté. Le pauvre Scarron lui-même, ne put résister à la tentation de former une compagnie pour fonder un établissement dans la Guyane. Il avait

1. Sur l'intérêt excité en France par cette expédition, voir Henri Chardon, *Scarron inconnu et les Personnages du Roman comique*, Paris, 1903, 2 vol.

fait la connaissance d'une jeune créole, Françoise d'Aubigné, appelée lors de son arrivée à Paris dans un petit cercle d'amis la « jeune Indienne », et venait de l'épouser; sans doute lui avait-elle vanté le climat des Iles car, dès 1651, Loret nous apprend l'extraordinaire projet du poète :

Monsieur Scarron, dit-on, se pique
De transporter dans l'Amérique
Son corps maigret, foible et menu
Quand le printemps sera venu.

Scarron se voyait déjà parti : dans une lettre à Sarrazin, il fait même ses adieux à la France :

« Mon chien de destin m'emmène dans un mois aux Indes Occidentales. Adieu France, adieu Paris... Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni Mazarins, ni faux béats, ni filoux de dévotion, ni inquisition, ni hiver, ni saison, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. »

Quand il écrit en vers, c'est d'un ton lyrique, comme il convient, qu'il célèbre non plus les Iles Fortunées, comme avait fait Ronsard au siècle précédent, mais Cayenne et la Guyane qui, à distance, nous semblent à peine mériter tant d'enthousiasme, et qui ont de nos jours un assez fâcheux renom.

Là, nulle fluxion, ni goutte,
Là, nul froid que tant je redoute,
La nuit seulement, un vent frais
Y semble fait tout exprès
Contre le chaud de la journée.
Là, le printemps toute l'année
Y conserve sa gaîté,
L'automne sa maturité,
Et l'été, sans brûler les herbes,
Chaque mois y donne des gerbes,
Et tous trois des fruits ravissans
A la fois mûrs, nés et naissans [1]

1. Scarron, *Œuvres*, VII, 186.

Du voyage devait être un autre poète, tout jeune alors, Segrais. Ninon, Françoise d'Aubigné, Scarron, Segrais, on ne saurait rêver plus étrange assemblage! Par malheur ils ne partirent pas; sans que nous puissions dire très bien pourquoi, le voyage à Cayenne se borna pour Scarron à un voyage en Touraine. On peut le regretter : peut-être le malheureux perclus y aurait-il recouvré la santé et, en tout cas, peut-être, lui ou Segrais nous auraient-ils laissé quelques notes ou quelques impressions de leur voyage[1]. Ils devaient être remplacés dans cette tâche d'historiographes par un brave prêtre de tempérament assez chagrin et de talent très médiocre : nous avons perdu au change.

Il s'en faut cependant que la relation du curé Biet, « prestre de Sainte-Geneviève de Senlis », soit dénuée de tout intérêt[2]; il semble même que Scarron ait prêté plus d'une fois sa plume au missionnaire. La description qu'il nous a laissée du départ de l'expédition pour Cayenne est un véritable chapitre de roman colonial, digne d'être mis à côté des bonnes pages du *Roman Comique*[3]. Il nous

1. Ce voyage manqué a cependant eu quelque influence sur Segrais, et l'a peut-être déterminé à écrire plus tard, en 1659, une *Relation de l'Ile imaginaire*, avec des pirates et des aventures romanesques qui rappellent le *Polexandre*. Voir Brédif, *Segrais, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1863, p. 15, 39, 40.

2. *Voyage de la France Equinoxiale en l'Isle de Cayenne, entrepris par les François, en l'année M.DC.LII, par M. Antoine Biet, curé de Sainte-Geneviève de Senlis, supérieur des Prestres qui ont passé dans le Païs*, à Paris, chez François Clouzier, 1664. La relation de Biet était dédiée à Mgr Henri-Albert de Cossé, duc de Brissac. Pour l'histoire de l'évangélisation de la Guyane, voir *Mission de Cayenne et de la Guyane française*, Paris, 1858, in-12, volume faisant partie d'une collection ayant pour titre : *Voyages et Travaux des missionnaires de la Compagnie de Jésus... Pour servir de complément aux Lettres édifiantes*. On trouvera encore des détails utiles sur l'expédition elle-même dans la *Véritable relation de tout ce qui s'est passé au voyage de M. de Brétigny, fait à l'Amérique Occidentale, par Paul Boyer, escuyer*, Paris, 1654; mais nous ne pouvons parler ici que des ouvrages principaux sur les Iles.

3. A cette occasion, Loret avait lâché la bride à sa Muse, et nous

peint les futurs colons descendant la Seine sur des chalands, jusqu'à Rouen où devait avoir lieu l'embarquement définitif; troupe étrange, composée de fils de famille et d'un grand nombre de gens, qui « ayant fait faillite en France et n'ayant plus de quoi vivre, croyaient qu'ils trouveraient là toutes sortes de biens en abondance sans mettre la main à l'ouvrage ». Ajoutons-y quantité de femmes qui n'étaient pas toutes irréprochables et devaient bientôt semer le désordre parmi les émigrants, et un certain nombre de « moines apostats[1] ». Tous ces pèlerins étranges traversent Paris en chantant, font la fête à Rouen en attendant que les navires soient prêts, courant les tavernes, gaspillant les provisions, vendant les habits pour jouer et, comme Panurge, mangeant leur blé en herbe. Quand ils s'embarquèrent enfin pour cette longue et pénible traversée, ils étaient déjà las et découragés; beaucoup regrettaient d'avoir signé le contrat qui les liait pour des années à la compagnie.

On devine ce que pouvait devenir cette expédition hétéroclite, une fois arrivée à Cayenne, et les traitements que pouvaient attendre de telles gens les malheureux indigènes. Aussi, Biet qui pourtant n'est pas suspect de partialité en faveur des sauvages, ne peut-il s'empêcher de

confirme les détails que donne Biet sur la composition de l'expédition :

Hier Samedi, chose certaine,
Sur le beau fleuve de la Seine,
S'embarquèrent dessous Paris,
Tant veufs, que garçons, que maris.
Non point pour aller en Afrique,
Mais en un coin de l'Amérique,
Des hommes jusques à sept cents
Sans y comprendre les absens,
Do plus sept douzaines de filles,
Pour y établir des familles
Et multiplier au dit lieu,
Suivant l'ordonnance de Dieu.
(*La Muse historique*, 16 mai 1652).

Voir également la *Muse historique*, 9 et 26 novembre de la même année.

1. Biet, p. 9.

reconnaître que, si parfois les indigènes traitaient férocement les Français qui tombaient entre leurs mains, ils avaient au moins quelque excuse. Il est très significatif de lui voir intituler un de ses chapitres *Motifs que les sauvages ont eus de nous faire la guerre*[1].

« Le premier motif que je remarque, dit-il, c'est qu'ils craignent que quelqu'un de plus puissant qu'eux ne les contraigne de se soumettre à quelques loix, et ne les oblige d'embrasser quelque religion qui leur donne de la crainte et serve de bride pour arrester le cours de leurs passions déréglées, auxquelles ils donnent une entière liberté, vivans comme de bestes brutes. » Mais il est forcé bientôt d'avouer que ce sont les pillages des gens de guerre et leurs enlèvements de femmes indiennes qui ont poussé les indigènes à la révolte, si bien que les malheureux, même dans son esprit, ne sont pas à blâmer en tout point. Il est un crime cependant qu'il ne peut leur pardonner et qui justifie tous les mauvais traitements qu'ils reçoivent : ils n'ont aucune espèce de religion et adorent le diable qui leur joue de bien méchants tours. Biet, dont la crédulité nous surprend un peu, nous raconte que le père Bernard, « capucin qui a esté plusieurs fois dans ce pais, et le sieur Vendangeur lui ont asseuré qu'estant à Suriname, parmy une petite nation amie des François, le diable, en leur présence, en prit un et l'emporta hors de la case, ayant fait une grande ouverture au haut du toit. Il fut trouvé à une lieue de là, demy mort, tout livide et noir des coups qu'il avoit receus[2]. » Accusation des plus graves, dont on ne doit pas sourire, puisque nous la verrons reparaître jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, et qu'elle contrebalancera en partie toutes les revendications en faveur des sauvages que nous aurons l'occasion d'étudier.

Peu indulgent pour les sauvages, Biet n'est pas plus

1. Biet, p. 159 et suiv.
2. *Id.*, p. 360.

tendre pour les Européens : les Français qui habitent aux Isles mènent une existence très dissolue; les missionnaires sont de qualité très suspecte, et beaucoup sont des prêtres interdits en France; mais le comble de l'abomination se rencontre à la Barbade, chez les protestants anglais. Comme on doit l'attendre d'hérétiques, « ils vivent dans une impudicité telle que c'est chose horrible d'y penser, les adultères, les incestes et autres crimes du même genre y sont choses habituelles ». Ils ne pensent qu'à leurs chevaux, à leurs équipages, et quand ils ont des différends à régler, au lieu d'aller sur le terrain comme des honnêtes gens, ils « vuident leurs querelles à coups de poing, ils se pochent les yeux, ils s'égratignent, ils s'arrachent les cheveux, et choses semblables [1] ». On ne saurait voir de tableau plus noir et plus répugnant à un Français. Biet n'avait évidemment pas la bonne humeur et la bienveillance alors, plus qu'aujourd'hui même, nécessaires aux voyageurs.

Fait pour rester dans sa cure de Sainte-Geneviève de Senlis, il eut le tort, on ne sait trop pourquoi, de vouloir courir les aventures et s'en repentit amèrement dans la suite. Ce fut avec une grande joie qu'après bien des souffrances il remit le pied sur le sol natal et retourna vers ses chers paroissiens, dans sa province qu'il n'aurait jamais dû quitter. On ne lui fut guère reconnaissant d'avoir publié des mémoires aussi sombres, et ses successeurs ne se firent point faute de dauber sur son compte. Cependant, si mal disposé que soit Biet à l'égard des sauvages, il a été forcé de reconnaître qu'ils étaient « beaux, bien faits, et d'aspect agréable », et que, peut-être, ils avaient été gâtés par le contact avec des civilisés inférieurs. Mais il n'attache guère d'importance à cette concession; dans l'ensemble, il est nettement hostile aux indigènes; c'est là une note dissonnante que nous avons tenu à signaler, tout en indiquant qu'elle est exceptionnelle,

1. Biet, p. 290 et suiv.

même au XVII[e] siècle. Dès cette date, nous n'allons plus trouver que des éloges, tous les sauvages seront de « bons sauvages ».

* * *

Personne, plus que le P. Du Tertre, n'a contribué à fixer les traits de l'« homme de la nature », tel qu'il sera décrit par Jean-Jacques, et les grandes lignes du paysage idyllique dans lequel il se meut[1]. Chateaubriand, qui lui a consacré un chapitre du *Génie du Christianisme*[2] et qui a pour lui une admiration toute particulière, a vainement essayé de le tirer de l'oubli; aujourd'hui les historiens seuls vont consulter son ouvrage qui reste, comme au commencement du XIX[e] siècle, « ce que l'on connaît de plus satisfaisant et de plus complet sur les Antilles ».

Le livre de Du Tertre comprend deux parties bien distinctes : la première, toute historique, contient « tout ce qui s'est passé aux Antilles depuis l'établissement des Français »; la seconde, où l'auteur laisse courir sa plume et s'attarde à raconter les scènes pittoresques dont il a été témoin, fourmille de considérations morales, de descriptions d'animaux, de plantes et de paysages, et présente pour nous plus d'intérêt. Nous ne pouvons nous

1. *Histoire Générale des Isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique.... Par le R. P. Jean-Baptiste du Tertre, religieux de l'ordre des FF. Prescheurs*, à Paris, chez Jacques et Emmanuel Langlois, 1654. L'ouvrage porte une dédicace à Messire Achille de Harlay. On y apprend que la publication avait été rendue nécessaire, le manuscrit ayant été dérobé « par un certain pirate qui s'apprêtait à le donner sous son nom ». Ce n'est que l'ébauche du grand ouvrage de Du Tertre, *Histoire Générale des Antilles, habitées par les François, divisée en deux tomes et enrichie de cartes et de figures, par le R. P. Du Tertre, de l'Ordre des FF. Prescheurs, de la Congrégation de Saint-Louis, missionnaire apostolique dans les Antilles*, à Paris, chez Thomas Jolly, 1667. Les volumes III et IV furent ajoutés en 1671, c'est à cette édition complète de Du Tertre que je renvoie.

2. *Génie du Christianisme*, livre IV, chap. VII.

attarder à l'analyse de ces premiers chapitres, et pourtant quel récit pathétique et quels extraordinaires romans d'aventures ne pourrait-on pas en extraire? C'est une source inépuisable de traits de bravoure et d'audace folle. On y voit toute une jeunesse française, exubérante et insubordonnée, qui, à un moment où la poudre à canon et les progrès de la stratégie achevaient de détruire en Europe l'esprit chevaleresque, allait, pendant plus de cinquante ans, donner libre cours aux Antilles à son amour du plaisir, de la gloire et du péril. La féodalité qui disparaissait en France et à qui Richelieu portait les derniers coups, se reconstruisit d'elle-même à l'île de la Tortue : comme aux plus beaux temps du moyen âge, le plus noble était le plus brave et conquérait ses titres, la hache d'abordage à la main. Du Tertre, qui est bien Français par son amour du panache et de la bravoure inutile, déplore, comme prêtre, les massacres et les cruautés dont les Flibustiers se rendaient coupables; mais, comme il n'est ni un philosophe humanitaire, ni une âme sensible, il ne cache pas son admiration sans bornes pour ces hardis compagnons, qui n'avaient sur le tien et le mien que des notions confuses, mais savaient si galamment manier l'épée.

C'est, nous l'avons vu, en 1635 que Richelieu avait obtenu du pape la révocation implicite de la bulle de 1493; cinq ans plus tard, le 17 janvier 1640; le P. Du Tertre s'embarquait, pour la seconde fois, pour les îles avec l'intention pieuse de convertir les sauvages, s'il se pouvait, mais encore plus avec la « passion de servir sa patrie et de faire œuvre utile à la conservation des colonies françaises[1] ».

Il partait sans crainte, sur une véritable coquille de noix, un vaisseau qui jaugeait « cent ou six vingt tonneaux, si remply de marchandises qu'à peine pouvait-on trouver place pour se coucher de son long. A bord, il y avait plus de deux cents personnes, tant hommes que femmes, de

1. Du Tertre, *Dédicace*.

tous âges, de diverses nations et de religion différente[1] ». Bientôt, les voyageurs furent éprouvés par l'infection insupportable du navire tout rempli de malades, par la rareté de l'eau potable et de surcroît par la vermine qui « pullulait en si prodigieuse quantité qu'on la voyait monter aux mâts par milliers, comme des matelots ».

Malgré ces désagréments, on ne perd pas une occasion de s'amuser à bord ; les grands événements de la traversée sont la rencontre des poissons volants, la pêche de requins ou « requiens » monstrueux et, surtout, le baptême des Tropiques que tous durent subir pour la plus grande joie des matelots qui arrosaient copieusement les passagers, quand ils ne les plongeaient pas entièrement dans une grande cuve d'eau. « Quant aux marins et officiers, dit Du Tertre, ils s'habillent le plus grotesquement qu'ils peuvent. La plupart sont armez de tridents, de harpons, et d'autres instruments de marine ; les autres courent aux poiles, broches, chaudrons, leschefrites et autres ustensiles de cuisine ; ils se barbouillent le visage avec le noir qu'ils prennent au-dessous des marmites, et se rendent si hideux et si laids qu'on les estimeroit de véritables démons ». La qualité des missionnaires ne les préserva pas de ce baptême tout fantaisiste, Du Tertre s'y soumit de bonne grâce, tout le premier, et en fut quitte pour une aspersion. Ces colons, en route pour les Indes, qui vont en chantant fonder une nouvelle France et qui organisent des fêtes quand la chère se fait rare, font oublier les tristes sires qu'avait rencontrés Biet. On n'a pas de plus grand espoir que de rencontrer quelque vaisseau ennemi pour échanger quelques bordées avec lui, et quand, par hasard, on peut jouer quelque bon tour aux Espagnols tout le monde se met gaiement de la partie.

Voyez, par exemple, l'arrivée de nos aventuriers à Foncal, siège épiscopal des îles Madère. Je ne m'excuse pas de citer, je n'aurais pas à le faire si Du Tertre était plus

1. Du Tertre, II, 44, 45, 47.

connu. L'île était soumise à la juridiction ecclésiastique la plus sévère, et nul n'y pouvait descendre qu'il n'eût auparavant prouvé qu'il était bon catholique. Aussi, quand les deux inquisiteurs arrivèrent, « le capitaine du navire bien qu'il fût huguenot, ayant eu soin de cacher tous ses livres, alla au devant d'eux un chapelet à la main et leur parla d'un ton très dévôt et très religieux ». Les naïfs inquisiteurs y furent pris, pour la plus grande joie de Du Tertre, qui considère visiblement son capitaine comme un homme de ressources. La descente à Foncal est merveilleuse de couleur : « Nous descendîmes à terre, où nous trouvasmes trois ou quatre mille personnes vestues de soutanes et de grands manteaux noirs, comme des Prestres, dont une grande partie avoit de grandes épées qui relevoient le manteau par derrière, et un gros chapelet à la main appuyée sur le pommeau de l'épée... Nous entrasmes dans la ville, où tout le petit peuple estoit à genoux des deux costez des rues, auxquels les officiers de l'Évêque nous vouloient obliger de donner la bénédiction, disant que c'estoit la coustume des religieux du pays. Nous estions suivis de plus de cent François fort lestement vestus, qui nous accompagnèrent dans le devoir que nous rendismes à Mgr. l'Évêque. Nous le trouvasmes dans une grande gallerie, qui luy servoit de bibliothèque, sous un beau daiz de velours violet frangé d'or, assis dans un fauteuil posé sur un tapis de pied, où il y avait deux grands carreaux de mesme parure que le daiz, les deux costez de la gallerie estaient bordez de chanoines revestus de très beaux surplis à dentelles[1] ».

Il faut faire effort en lisant ces lignes pour se rappeler la date de publication de l'*Histoire des Antilles*. Ne diraiton pas déjà une page de Gil Blas? N'y voit-on pas une observation des menus détails de costume et des gestes mêmes, que l'on considèrera comme une nouveauté cinquante ans plus tard chez La Bruyère et chez Lesage?

1. Du Tertre, II, 58.

Mais, bientôt, il fallut reprendre la mer, et tout ce monde, qui s'était tellement réjoui du spectacle offert par Mgr. l'Evêque de Foncal, ne tarda pas à trembler, quand une terrible tempête s'éleva, « si bien que pendant trois jours les marins et les passagers ne purent ni boire ni manger et qu'il fallut jeter par-dessus bord les pièces de canon et même les vivres, dans une nuit si épaisse que l'on ne voyait pas un homme d'un bout à l'autre du pont »[1]. Du Tertre, qui ne perd pas une occasion de s'instruire et d'observer, refusa de descendre avec les passagers, et resta avec les matelots, admirant la puissance de Dieu et la puissance des éléments, notant toutes les manœuvres, y aidant au besoin, puis, le calme revenu, il revint tranquillement à ses occupations ordinaires, en ajoutant avec bonhomie : « Cela passé, nous continuasmes notre route avec quelques autres tempestes dont je ne diray rien, puisque c'est chose ordinaire dans le retour des Indes. » Peut-on rien voir de plus admirable chez un voyageur? Nous ne sommes plus habitués aujourd'hui à cette modestie et à cet effacement volontaire chez nos romanciers exotiques qui, souvent, décrivent plus de tempêtes qu'ils n'en ont vu, et, en tout cas, ne nous feraient pas grâce d'un seul coup de vent.

Toutes ces misères furent oubliées dès que la terre fut signalée; les passagers, ouvrant coffres et paquets, s'empressèrent de revêtir leurs plus beaux habits; on fit la toilette du navire, « si bien que l'on vit, comme cela se void en tous les voyages, un hôpital changé en une cour et une troupe de gueux en apparence, ennoblis en un moment[2]. » La partie qui concerne le voyage est terminée; Du Tertre arrive maintenant à ce qu'il appelle « l'histoire naturelle et morale », c'est-à-dire à la description des plantes, des animaux et des habitants des Antilles; c'est là qu'il est vraiment de tout premier ordre et se révèle comme un grand écrivain.

1. Du Tertre, II, 54.
2. *Id.*, II, 49.

Bien qu'à l'occasion il soit capable de brosser une tempête avec un certain réalisme, on trouve chez lui peu de grands paysages. Il est visiblement contraint dans les grands sujets et dans les grands tableaux; mais il observe avec joie dès son débarquement, bêtes, plantes et gens, et les dépeint avec une véritable ivresse. Couleur, aspect, odeur, il n'est pas un détail qui lui échappe et qu'il ne sache rendre. Comme naturaliste, il est d'une exactitude scrupuleuse, ne se bornant pas à étudier les caractères extérieurs des animaux, mais, « les faisant ouvrir toutes les fois qu'il en a l'occasion, pour en noter les singularitez ». Pour Du Tertre, comme pour tout homme animé d'une curiosité vraiment scientifique, il n'est point d'animal, si répugnant qu'il soit, qui n'offre d'intérêt. Aussi, décrit-il en grand détail « les poux de bois, les araignées, les carets, fourmiz, sauterelles, ravets ou cancrelats », sans oublier même « les vermines comme poux, puces et chiques[1] ». Il ne se contente pas d'étudier ces vermisseaux dans son cabinet de travail, près de sa table d'anatomiste, armé de sa loupe et de ses pinces; il recherche encore leurs mœurs et leurs attitudes, et nous montre la « femelle du scorpion portant sa nichée sur son dos et qui, courbant sa queue par-dessus eux, les défend de son aiguillon[2]. » Son désir d'investigation ne recule devant rien et, par dévouement à la science, il va jusqu'à se laisser piquer par des moustiques pour avoir l'occasion d'examiner de plus près leur manège. « Ils se ruent sur toutes les parties du corps qui sont découvertes, et chacun d'eux ajuste son petit bec (qui ne pouvant estre veu des plus clairs-voyans se fait néanmoins cruellement sentir) dans un des pores de la peau, et si tost qu'ils ont encontré la veine, vous les voyez serrer les aisles, roidir les jarrets, succer le sang le plus pur, comme un enfant qui tire le lait du sein de sa nourrice; que si on les laisse

1. Du Tertre, II, 352.
2. *Id.*, II, 341.

faire, ils en tirent tant et tant qu'à peine peuvent-ils voler[1]. » Je ne sais ce que les savants peuvent penser d'un tel passage; permis d'ailleurs à chacun de vérifier l'exactitude de la description de Du Tertre; mais, dans toute la littérature du XVIIe siècle, je ne connais guère que *le Lion et le Moucheron* que l'on puisse rapprocher de cette page.

C'est surtout comme coloriste que Du Tertre est incomparable. Les chapitres qu'il consacre aux poissons et aux oiseaux forment une véritable succession d'aquarelles aux teintes les plus vives et les plus variées. Cet étonnant écrivain a su trouver, dans le vocabulaire assez restreint du XVIIe siècle, des nuances qui auraient ravi d'aise Buffon, Bernardin de Saint-Pierre et, je dirai presque, les Goncourt.

C'est lui, qui, le premier, a tracé du colibri une description éclatante et, peut-être trop spirituelle, mais dont s'est certainement servi Buffon et qui, à ce seul titre, mérite d'être citée.

« Le plus petit n'est pas plus gros que le petit bout du doigt, il a toutes les grandes plumes des aisles et celles de la queue noires : tout le reste du corps et le dessus des aisles est d'un verd brun, rehaussé d'un certain vermeil ou lustre, qui feroit honte à celuy du velours et du satin : il porte une petite huppe sur la teste de verd naissant, enrichy d'un surdoré, qui exposé au soleil brille et éclate, comme s'il y avait une petite estoile au milieu du front : il a le bec tout noir, droit, fort menu, et de la longueur d'une petite épingle... Le soleil n'est pas plus tost levé que vous les voyez voltiger autour des fleurs comme de petites fleurs célestes qui viennent courtiser celles de la terre et, sans jamais poser les pieds, vous leur voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue jusques au centre de la fleur, d'où ils tirent en mesme temps le plaisir et l'utilité, le miel et leur nourriture[2]. »

1. Du Tertre, II, 286-7.
2. *Id.*, II, 243.

Ce jour-là, le bon Père Du Tertre a dû être content de lui : il avait écrit une vraie page d'anthologie à laquelle les belles dames de Paris ne pourraient refuser leur approbation.

Plus inattendue encore est la description du poisson qui porte le nom peu poétique de cochon de mer; cette fois tout maniérisme et toute recherche d'esprit ont disparu, mais la palette de Du Tertre n'est pas moins riche. « Ce sont trois cartons pointus appliquez les uns contre les autres, en forme de triangle; le haut de ce triangle n'aboutit pas tout à coup à la gueule; mais un peu au-dessus il y a un petit creux, où sont les yeux, dont la prunelle est bleue, environnée d'un cercle jaune : de dessous les yeux sort un petit bec qui fait sa petite gueule; dans laquelle il y a deux rangs de petites dents. Tout son corps est couvert d'une peau grize, bleue, et jaune et toute parsemée de petites estoiles dorées; de sorte que lorsqu'on le regarde dans l'eau il paraît aussi beau que la dorade[1] ». Il y a encore plus éclatant en effet, et c'est pour ce dernier poisson que Du Tertre a réservé ses plus riches couleurs. « Toute la peau du dos est d'un vert doré tout parsemé de petites étoiles d'azur et de petites écailles d'or si joliment agencées, qu'autre que cette sagesse qui se joue dans la rondeur de la terre n'y pourrait avoir si bien réussi; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites écailles dorées, et semble estre un beau drap d'or. Tout le mufle est verd, mais tout surdoré; et, aux deux costez de la teste, s'eslèvent deux beaux gros yeux ronds, dorez et brillans; mais ce qui couronne tout cela est qu'il passe pour un des plus excellents poissons de la mer, j'en parle comme scavant pour en avoir plusieurs fois mangé[2] ». Il y a autre chose que de la bonhomie ou de la négligence dans ce trait final qui nous paraît tout d'abord assez malencontreux.

1. Du Tertre, II, 211.
2. *Id.*, II, 213.

Toutes ces descriptions et disgressions ont un but que Du Tertre ne perd jamais de vue : il s'agit avant tout pour lui, en effet, non pas de paraître éloquent et spirituel, mais d'attirer de nouveaux colons aux Antilles en leur peignant fidèlement les animaux et les productions des Iles. L'ambition du missionnaire et de l'auteur, qui écrit ce livre « sans autre passion que de servir sa patrie », est de composer une sorte de guide de l'émigrant : dans un ouvrage de ce genre les détails pratiques ne doivent pas être oubliés.

Après l'histoire naturelle vient fatalement ce que les écrivains du temps appelaient l'histoire morale. En ayant terminé avec les plantes et les animaux, il lui reste à s'occuper des hommes. Aux colonies habitent trois classes d'hommes que Du Tertre va étudier séparément : les sauvages, les colons, les esclaves. Nous ne suivrons pas le même ordre que Du Tertre et nous examinerons d'abord ce qu'il dit des civilisés. On ne saurait, à l'en croire, rêver d'existence plus voluptueusement heureuse, sinon plus morale que celle d'un colon des « Isles ». Si, pour ceux qui arrivent sans moyens d'existence, le travail est rude dans les premières années, il n'est pas de Français industrieux qui ne puisse bientôt acquérir quelques esclaves, et réduisant dès lors toutes ses occupations à la surveillance de ses terres, le colon peut se croire un petit souverain. Le luxe que l'on constate partout aux « Isles » est un signe certain de la richesse des habitants.

Les hommes sont « curieux de beau linge et parce que la pluspart ne portent pas de pourpoint, ils ont des chemises de toile de Hollande, fort belles avec des cravates au col qui ont plus d'une aune et demie de longueur : les hauts de chausses sont quelquefois de beau drap ou de quelque belle serge brodée de passement d'or et d'argent ou chargez de quantité de galand [1] ». Le bon Du Tertre dont la curiosité est universelle va jusqu'à observer les

1. Du Tertre, II, 474-486.

costume des femmes qu'il nous dépeint « comme toutes vestues d'étoffes de deshabillés de taffetas ou de satin de couleur, ornés de point de Gennes et d'une profusion de rubans » Il est seulement à regretter que ces belles créoles soient oisives et ne consentent en aucune circonstance à faire œuvre de leurs doigts, tandis que « le mari s'éventre à force de travailler ». Du Tertre, qui n'est pas féministe, aimerait évidemment mieux le contraire. Mais rien de tout cela n'est inutile pour décider les honnêtes femmes de France à pousser leurs maris à s'expatrier et à les accompagner vers les « Isles ». Une fois de plus, on sent percer chez Du Tertre le vulgarisateur et le propagandiste. Ce n'est à aucun motif intéressé cependant qu'on saurait attribuer l'éloge éclatant qu'il fait des sauvages : dès cette date, les malheureux avaient été refoulés dans la montagne et ne pouvaient inquiéter en aucune façon les nouveaux arrivants. Ils étaient en si petit nombre, d'ailleurs, que l'on avait depuis longtemps renoncé à les asservir pour les faire travailler et que les plantations étaient cultivées exclusivement par des blancs pauvres, qui s'engageaient à travailler un certain nombre d'années pour ceux qui avaient payé leur passage, et plus souvent encore par des esclaves noirs. Comment se fait-il que Du Tertre, qui rêve de constituer des villes et des industries prospères dans les Antilles et qui ne semble écrire que dans ce but, devienne tout à coup un contempteur et un détracteur de la société quand il arrive à traiter des sauvages Caraïbes? C'en est plus que nous ne saurions dire pour l'instant; peut-être, cependant, quand nous aurons analysé les chapitres qu'il a consacrés aux Indiens pourrons-nous mieux voir les raisons qui ont pu l'amener à une opinion aussi inattendue.

Dès les premiers mots, Du Tertre prend nettement position : il est résolument, et contre Biet, du parti des sauvages.

« Au seul mot de sauvage, la pluspart du monde se figure dans leurs esprits une sorte d'hommes barbares,

cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des géants, velus comme des ours : enfin plustost des monstres que des hommes raisonnables; quoyqu'en vérité nos sauvages ne soient sauvages que de nom, ainsi que les plantes et les fruits que la nature produit sans aucune culture dans les forests et dans les déserts, les quelles, quoyque nous les appelions sauvages, possèdent pourtant les vrayes vertus et proprietez dans leur force et leur entière vigueur, que bien souvent nous corrompons par nos artifices et altérons beaucoup, lorsque nous les plantons dans nos jardins. Il est à propos de faire voir dans ce traité, que les Sauvages de ces Isles sont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits et les moins tourmentez de maladie de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produits, c'est-à-dire dans une grande simplicité et naïfveté naturelle; ils sont tous égaux, sans que l'on connaisse presque aucune sorte de supériorité ny de servitude; et à peine peut-on reconnaître aucune sorte de respect, même entre parents comme du fils au père. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, et tous unanimement bornent leurs désirs à ce qui leur est utile et précisément nécessaire, et méprisent tout ce qu'ils ont de superflu comme chose indigne d'être possédée [1]. » Il ne s'agit plus cette fois du vague éloge des sauvages que nous avions rencontré chez les voyageurs de la première partie du siècle : il ne s'agit même pas des bons cannibales de Montaigne. Si les traits essentiels du portrait tel que l'auteur des *Essais* l'avait tracé, subsistent encore, on voit combien le tableau de Du Tertre est plus précis, plus détaillé, plus enthousiaste. Nous avons là, par avance, chose notable sous la plume d'un missionnaire, comme un sommaire du *Discours sur l'Inégalité*. Nous allons voir encore plus précis et plus curieux : quelques lignes plus loin, Du

1. Du Tertre, II, 356-7.

Tertre se range catégoriquement du côté des adversaires de la société. « Ils ont le raisonnement bon, dit-il encore en parlant de ses sauvages, et l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont jamais été subtilisez et polis par les sciences humaines qui bien souvent en nous subtilizant l'esprit nous le remplissent de malice [1] ».

Le peu d'empressement que les sauvages montraient à adopter la religion chrétienne, avait suffi à leur aliéner l'esprit de quelques missionnaires; Du Tertre n'est pas de ceux-là. Loin d'en faire un grief à ses chers Caraïbes, il en profite pour attaquer une fois de plus les civilisés. Enthousiaste quand il s'agit de l'avenir économique de la colonie, ce prêtre devient tout à coup d'un pessimisme étrange quand il s'agit du succès futur des missions. Il est absolument inutile d'essayer de convertir ces malheureux, voilà ce qu'il ne peut pas se dissimuler : « Tous les missionnaires ensemble, n'ont peut-être pas gagné à Dieu vingt sauvages adultes depuis trente-cinq ans, quoiqu'ils se soient sacrifiez à leur instruction; et que quelques-uns soient allez demeurer avec les anthropophages, en danger d'être tous les jours massacrez; je ne suis point, s'écrie-t-il, de ces faiseurs de relations qui font des miracles de toutes choses et qui remplissent leurs livres de conversions dont ceux qui sont allez aux Isles se moquent comme d'un conte fait à plaisir. » On ne doit accuser de cette triste situation ni l'endurcissement des sauvages ni, à proprement parler, leur impiété, car, si ce sont des pécheurs, ils ne sont pas foncièrement mauvais; mais bien la façon dont les Européens les ont traités dès leur arrivée aux « Isles », et plus encore la contradiction qu'il y avait entre les paroles et les actions de ces hommes qui, venus pour prêcher un évangile de paix, se sont conduits comme des bêtes féroces. « La mauvaise impression que les sauvages ont conçue de leur vie » est

1. Du Tertre, II, 359.

pour Du Tertre la raison principale de cet éloignement de la religion chrétienne : « car ils ont veu des hommes qui se sont venus emparer de leurs terres et de celles de leurs voisins avec ces cruautés inouies; qui ne cherchaient que de l'or, et dont la vie avait quelque chose de plus barbare que la leur[1] ». La conclusion de Du Tertre est un réquisitoire violent contre notre conduite; c'est au tribunal de Dieu qu'il cite les oppresseurs des Indiens. « Ne se lèveront-ils pas avec sujet le jour du jugement, contre les chrétiens et particulièrement contre ceux qui conversent et qui traitent tous les jours avec eux, et ne condamneront-ils point avec justice leur Ambition, leur Avarice, leur Luxe, leurs dissolutions, leurs trahisons, leurs envies, et mille autres pechez qui ne sont pas même connus parmy eux ». Nulle part, je crois, pas même chez Las Casas, le grand apôtre des Indiens, on ne trouverait une accusation plus terrible et plus éloquente contre la société et surtout contre les procédés de colonisation employés par tous les Européens dans les « Isles ». Aucune nation ne peut rejeter le blâme sur une autre : là-bas, les Anglais ont valu les Espagnols, et si les Français ont montré peut-être un peu plus d'humanité, c'est, il faut bien l'avouer, qu'en beaucoup d'endroits, ils sont arrivés quand la besogne était faite et l'extermination des indigènes accomplie. En tout cas, chez le P. Du Tertre comme chez tous les historiens des Iles, nous voyons qu'à chaque fois qu'ils s'allient avec les Anglais, ce qui arrive assez souvent, c'est toujours pour leur prêter main-forte contre les premiers possesseurs du sol. Ces malheureux disparaissent si complètement qu'un demi-siècle plus tard, le P. Labat, sera forcé d'organiser une véritable expédition pour trouver des Caraïbes authentiques et les considèrera comme des phénomènes.

Je sais que dans tout cela il n'y a rien d'absolument neuf; déjà, au siècle précédent, Lylio Geraldi avait écrit

1. Du Tertre, II, 414 et suiv.

une dissertation contre les lettres et les sciences, et nous avons ailleurs essayé de montrer comment toutes ces idées d'innocence des sauvages avaient pris naissance et s'étaient développées. Mais ni Lylio Geraldi, ni Ronsard, ni Montaigne n'étaient des voyageurs et n'avaient vécu parmi les « bons sauvages » dont ils prenaient la défense. Cette fois, nous avons affaire à un homme qui a vu de près les Indiens, qui a essayé de les convertir et qui n'a point réussi. Souvenirs de la rude vie qu'il a menée, préjugés et dépit de missionnaire, tout semblait concourir à tourner l'esprit du P. Du Tertre contre les Caraïbes; il avait toutes les raisons du monde pour imiter Biet et nous les peindre comme des monstres. Il n'en est rien cependant, et ce bon prêtre, sans paraître se douter de la hardiesse extraordinaire de ses idées, écrit des lignes que n'aurait pas reniées Jean-Jacques. Il y a là un fait qui, dès l'abord, nous semble sinon incompréhensible, au moins assez difficile à expliquer, mais dont nous trouverons l'explication plus tard, quand nous aurons examiné d'autres relations contenant des attaques analogues contre la civilisation. Les sauvages de Du Tertre qui se conduisent déjà à la façon des héros d'Ossian, « qui sont grands rèveurs, et portent sur leur visage une physionomie triste et mélancolique, passant des demy journées entières assis sur la pointe d'un roc, ou sur la rive, les yeux fichés en terre ou dans la mer, sans dire un seul mot », étaient cependant trop étranges et trop inattendus pour qu'ils pussent exercer une influence considérable sur les idées du temps.

Ces idées, qui nous semblent si hardies, maintenant que nous en connaissons la portée et qu'elles ont été reprises par l'éloquence passionnée de Jean-Jacques, passèrent presque inaperçues, ou tout au moins ne soulevèrent aucun scandale ; on n'en percevra l'entière portée que bien des années plus tard. Elles n'étaient cependant pas isolées [1]; mais je ne voudrais pas laisser croire que

1. Pour ne citer qu'un exemple, voici ce que disait le P. Pelleprat,

c'est là l'unique aspect du caractère du P. Du Tertre. Il n'est, au fond, ni prêcheur, ni « philosophe ». C'est dans un zèle chétien qu'il se laisse emporter à ces attaques contre la civilisation et contre les civilisés, il s'en faut qu'il soit l'ami du genre humain.

Autant il a de sympathie pour les Caraïbes, et se plaît à leur reconnaître toutes les qualités, autant il dissimule peu l'indifférence que lui inspirent les nègres. Abandonnant l'idée d'asservir des indigènes trop fiers et trop paresseux pour travailler dans les plantations, et qui aimaient mieux se laisser tuer que de renoncer à leur liberté et à leur indolence, les colons avaient été amenés de très bonne heure à faire venir aux Antilles des esclaves africains. Du Tertre qui se trouve en présence du fait accompli, refuse d'en discuter le principe : « je ne prétends pas traiter icy en jurisconsulte de la servitude, je me contenteray seulement d'en parler en historien et de faire connaistre au lecteur la condition de ces pauvres misérables dont nos Français se servent dans les Isles ». Il semble que tout son attendrissement et toute son indulgence aient disparu; il peut, en passant, s'arrêter à regarder jouer des petits nègres et trouver que c'est un plaisir non pareil que de les voir s'amuser ensemble pendant que leurs mères travaillent, « car ils se barbouillent, se renversent, et sont tantost dessus tantost dessous, sans

à peu près à la même date, des indigènes de la Guyane : « Personne n'aura sujet de soupçonner que je passe les bornes de la vérité quand je dirai que ces peuples vivent dans une merveilleuse innocence, et qu'on diroit à les voir qu'ils n'ont pas péché en Adam, comme les autres hommes, parce qu'on ne remarque en eux que peu ou point d'inclination au vice » (*Mission de Cayenne*, p. 143). L'éditeur moderne de Pelleprat, qui est un P. jésuite, a été fort embarrassé par cette phrase qu'il essaie d'expliquer, tant bien que mal, en prétendant » que le missionnaire n'excuse pas entièrement ces barbares, mais qu'il présente seulement des circonstances *atténuantes*, qui peuvent les rendre moins coupables devant Dieu ». Il y a évidemment, dans cette admiration sans bornes des missionnaires pour les sauvages, quelque chose qui doit gêner les orthodoxes rigoureux.

pourtant se faire aucun mal, si bien qu'ils ne crient pas et ne détournent pas leurs mères de leur besogne, si ce n'est pour téter »; mais il rapporte sans aucune indignation les supplices terribles infligés aux nègres rebelles et conclut par ce beau proverbe courant aux Isles « regarder son sauvage de travers, c'est le battre; le battre, c'est le tuer; battre un Nègre, c'est le nourrir. » Du Tertre n'est évidemment pas encore un philosophe humanitaire, et l'on peut soupçonner, comme pour Yves d'Évreux, qu'il entre un élément esthétique dans son admiration pour les sauvages américains.

*
* *

C'est en 1654 que le P. Du Tertre fit paraître son premier ouvrage qui n'est, en vérité, que le sommaire du second : il semble que la publication en ait été rendue nécessaire par le vol du manuscrit « qu'un certain pirate s'apprêtait à publier sous son nom ». Plus tard, dans sa seconde édition, il précisera et accusera formellement de plagiat un certain Rochefort, pasteur protestant, qui publia en 1658 à Rotterdam une *Histoire des Antilles*. Bien que Rochefort soit allé aux Iles et y ait vécu de 1636 à 1640, il professe modestement, dans son introduction, qu'il n'a « rien mis de lui dans son livre » et qu'il n'a fait que résumer les relations des plus fameux voyageurs. Modestie que Du Tertre, avec quelque apparence de raison, traite d'impudence. Nous ne prendrons cependant pas partie dans cette vieille querelle qui ne mérite pas de revivre; qu'il se soit ou non servi de Du Tertre, Rochefort ajoute de nombreux détails de son cru et utilise d'autres sources. Protestant lui-même, il a l'intention évidente de faire

1. *Histoire Naturelle et Moràle des Isles Antilles de l'Amérique. Enrichie de plusieurs belles figures des Raretez les plus considérables qui y sont décrites. Avec un vocabulaire Caraïbe*, Rotterdam, 1658. Deux autres éditions parurent également à Rotterdam en 1665 et 1681, c'est à la dernière que je renvoie.

pour ses coreligionnaires ce que Du Tertre faisait pour les Catholiques, et de les exciter à aller en Amérique fonder des colonies où ils pourront exercer leur culte en toute liberté[1]. Sur les sauvages et les habitants, il a fort peu ajouté, mais il montre plus d'originalité quand il arrive à la description des animaux. Pas plus que Du Tertre, il n'est capable de peindre un grand paysage, et moins encore que lui, il semble comprendre la majesté de la végétation des tropiques; ce qu'il admire le plus à Saint-Christophe, c'est la belle symétrie des jardins et des avenues plantées d'arbres, et surtout la maison de M. de Poincy « toute à la française, avec un jardin à la française, des parterres réguliers, un jet d'eau et des cordons d'arbres fruitiers. » Par bonheur, il a eu entre les mains des lettres d'un certain M. du Montel, qui sont de vrais petits chefs-d'œuvre de l'art épistolaire et qui nous montrent de quoi était capable un gentilhomme lettré, élevé probablement à l'école des Précieuses et transporté brusquement en Amérique. Tous les voyageurs, aux Antilles, avaient été frappés du spectacle qu'offraient, pendant les orageuses nuits d'été, les lucioles traversant l'air comme des traits de feu. Yves d'Évreux et Du Tertre après lui avaient décrit en détail l'appareil lumineux de ces insectes, mais, dans aucune de ces descriptions toutes

1. Cette intention est tout à fait manifeste dans la troisième édition, datée de 1681, laquelle est augmentée d'un appendice de 43 pages, consacré à une revue des travaux exécutés en Amérique par les protestants anglais. Il dit lui-même qu'il a fait ce petit traité « non pour contenter la curiosité de ceux qui, sans sortir de leur cabinet, veulent avoir quelques idées des païs étrangers, mais pour satisfaire aux louables et pieuses inclinations de plusieurs honnestes gens qui nous ont témoigné de désirer avec ardeur d'être informez des Colonies qu'on estime les plus propres à recueillir plusieurs familles protestantes, qui sont éparses en Europe, où, n'ayant pas les ailes de la colombe, elles gémissent en souhaitant un lieu où elles puissent adorer et servir Dieu en esprit et vérité », p. 41. — Voir encore Durans du Dauphiné, *Voyage d'un Français exilé pour la religion. Avec une description de la Virginie et Marilan dans l'Amérique*, La Haye, 1687, in-8.

charmantes qu'elles soient, nous n'avons senti ce frémissement d'une émotion personnelle qui vivifie le style du bon gentilhomme. « Nous les voyions sur les orangers voisins qu'ils mettoient en feu, écrit-il, nous rendant la veue de leurs beaux fruits dorez que la nuit nous avoit ravie, émaillant leurs fleurs, donnant un coloris si vif à leurs feuilles, que leur verd naturellement agréable redoubloit encore, et rehaussoit notablement son lustre, par cette riche enluminure. Je souhaitois alors l'industrie des peintres pour pouvoir représenter une nuit éclairée de tant de sens et un paysage si charmant et si lumineux[1] ». Voilà qui est déjà bien, mais M. du Montel n'est pas au bout de ses ressources et n'a pas épuisé tous ses tubes de couleurs.

On parle avec admiration, et avec raison, de la palette de Bernardin de Saint-Pierre, et l'on considère comme un miracle de trouver chez lui des couchers de soleil avec des notations de nuances dégradées. Je ne connais cependant pas chez Bernardin, je dirai presque chez Chateaubriand lui-même, de page d'un coloris plus riche et plus varié que la description du « Canide ou Arra » que possédait le même gentilhomme : « Je le consideray de si près et le maniay si souvent étant en ce lieu-là, dit-il, que j'en ay encore les idées toutes fraîches. Il avoit tout le plumage, sous le ventre et sous les aisles et sous le col, de couleur d'aurore tabizée; le dessus du dos et de la moitié des aisles, d'un bleu céleste, et vif au possible. La queue et les grandes plumes des aisles étoient entremêlées d'un incarnadin éclatant à merveilles, diversifié d'un bleu comme le dessus du dos, d'un verd naissant, et d'un noir luisant qui rehaussoit et faisoit paraître avec plus d'éclat l'or et l'azur de l'autre plumage. Mais ce qui étoit le plus beau, étoit sa teste couverte d'un petit duvet de couleur rose, marqueté de vert, de jaune et de bleu mourant qui s'étendoit en ondes jusques au dos. Ses paupières étoient

1. Rochefort, p. 157.

blanches et la prunelle de ses yeux jaune et rouge, comme un rubis dans un chaton d'or : il avoit sur la teste une toque de plume d'un rouge vermeil, étincelant comme un charbon allumé, qui étoit bordée de plusieurs autres plumes d'un gris de perle[1] ».

Voilà, en quelques lignes, une vingtaine de couleurs parfaitement observées et parfaitement rendues avec la délicatesse de touche d'un miniaturiste japonais. C'est à un de ces artistes orientaux qui peignent à la loupe, que notre bon gentilhomme ressemble le plus. Il en a les qualités et les limitations : incapable de peindre un grand paysage en quelques traits, mais incomparable dans les détails, « maniant » son ara comme un collectionneur tourne entre ses doigts et fait chatoyer le joyau de ses vitrines, M. du Montel, pas plus que Du Tertre et Yves d'Évreux, ne peut être considéré comme un très grand artiste. L'accumulation des détails même, nous montre très clairement que nous avons encore affaire à des « primitifs »; s'ils réussissent parfois à représenter une scène amusante ou originale, ou un oiseau de paravent, ils arrivent rarement à nous faire rêver. Ce sont toujours des descriptifs, ils ne font encore que de l'exotisme pittoresque, celui que nous rencontrerons dans tout le cours du siècle. Les documents qu'ils nous ont fournis, ont cependant leur importance au point de vue de l'histoire littéraire : c'est par eux que se prolonge et que survit à travers le XVIIe siècle, à côté de la grande littérature, l'art précis, minutieux et chercheur des conteurs du moyen âge et du XVIe siècle. Leurs trouvailles d'expressions, leurs notations colorées ne seront appréciées du grand public que du jour où Buffon et Daubenton et, plus tard, Bernardin de Saint-Pierre reprendront à leur tour les mêmes sujets. En plus d'un point cependant, ils se rattachent à leurs contemporains : M. du Montel écrit, toutes réserves faites, comme un habitué de l'Hôtel de

1. Rochefort, p. 171.

Rambouillet, et je ne serais pas surpris d'apprendre un jour que ses lettres étaient adressées à quelque belle marquise; chez Biet, comme chez Du Tertre et même chez Rochefort, nous pouvons constater des traces indéniables de la littérature à la mode et, en particulier, de la littérature picaresque; ils n'avaient rien négligé pour rendre leurs ouvrages attrayants et pour se faire lire des gens du monde. Il nous reste à examiner maintenant si ces braves gens qui, à travers près de deux siècles, nous permettent de rattacher l'exotisme pittoresque de Thévet et de Léry à celui de Bernardin de Saint-Pierre, et l'exotisme philosophique de Montaigne aux théories de Jean-Jacques Rousseau, ont exercé une action sur les écrivains qui, se bornant à voyager « en esprit » et dans le calme de leur cabinet de travail, composaient ces romans d'aventures galantes à cadre géographique dont le public du XVIIe siècle était si friand.

CHAPITRE III

LES « ISLES » DANS LE ROMAN DU XVII[e] SIÈCLE DU PÉRIER, GOMBERVILLE PIERRE BERGERON LE « MERCURE AMÉRICAIN »

On a souvent démontré que le XVII[e] siècle est traversé par un assez fort courant d'exotisme oriental ; les pirates de la Méditerranée, les Turcs de fantaisie se retrouvent dans les comédies et dans le roman, dans les farces et sur la scène tragique ; on serait au contraire assez embarrassé s'il fallait, à l'impromptu, citer une œuvre du grand siècle où apparaisse un sauvage américain. Les répertoires du théâtre ne nous présentent aucun titre, les *Bibliothèques des Romans* ne contiennent aucune indication de ce genre.

Il serait futile de prétendre que l'Amérique a occupé l'imagination des hommes du XVII[e] siècle à l'exclusion de toute autre contrée lointaine, de même qu'il serait exagéré d'attribuer à l'exotisme américain une importance de tout premier ordre dans la littérature du grand siècle. Les récits de voyages influent sur le mouvement des idées, nous l'avons déjà indiqué et nous le ferons voir plus clairement à mesure que nous avancerons ; mais leur influence sur les formes d'art, nous le reconnaissons sans hésiter, est des plus minimes.

Une publication documentaire, indispensable à tous ceux qui veulent s'occuper du XVII[e] siècle et s'écarter des chemins battus, nous montre cependant la quantité d'ou-

vrages de voyages qui figuraient dans la bibliothèque de Chapelain. Dans le catalogue récemment édité par un patient et un consciencieux érudit, M. Colbert Searles, je ne relève pas moins d'une centaine d'ouvrages concernant l'Amérique[1]. Le succès continu des relations de Garcilasso de la Vega, de Las Casas, du jésuite Acosta, pour ne citer que des étrangers, nous montre très clairement que l'intérêt pris, pendant le siècle précédent, aux richesses fabuleuses et aux aventures héroïques des Indes ne s'était pas ralenti. Il serait étrange que tant de relations de voyages, et tant de traductions sur la conquête des Indes Occidentales fussent demeurées sans effet et n'aient pas suscité quelques ouvrages. Aussi pouvons-nous constater chez quelques *scriptores minores* du XVII[e] siècle, écrivains inconnus ou méconnus, mais qui ont eu leur heure de célébrité, l'existence indéniable d'un exotisme américain nettement différencié de l'exotisme oriental. Cette société du XVIII[e] siècle commençant, qui applaudissait aux pièces de Corneille et se complaisait à la lecture de *l'Astrée*, s'est écartée quelquefois des bords du Lignon pour suivre des héros de romans aux Iles Fortunées, au Mexique ou au Pérou. Sans doute, dans les ouvrages que nous allons passer en revue, la couleur locale est assez pâle ; il n'en est pas moins certain que des romans comme ceux de Du Périer, de Gomberville et de Pierre Bergeron offrent des traces d'une documentation parfois très consciencieuse et un effort appréciable pour faire vrai.

*
* *

Le premier en date de ces romans à cadre exotique, *les Amours de Pistion, par Antoine Du Périer, Gentilhomme Bourdelois*, eut assez de succès pour qu'un certain Duha-

1. *Catalogue de tous les livres de feu M. Chapelain*, edited by Colbert Searles, Stanford University, California, 1912.

mel, dramaturge mentionné dans les bibliographies spéciales, en tirât une tragédie. A vrai dire, l'action se place au Canada, mais dans un Canada encore assez chimérique pour que nous puissions ranger *Pistion* dans la même catégorie que le *Polexandre*[1].

Bien que ce ne soit qu'une ébauche très imparfaite et très maladroite, *les Amours de Pistion* méritent cependant de retenir notre attention. C'est la première fois que nous trouvons une œuvre d'imagination à tournure romanesque, dont l'action se passe dans un pays lointain visité par l'auteur. Du Périer nous dit en effet, dans sa préface, qu'il a voulu « apparier des amours inventées avec le véritable discours de ce qu'il a veu en Canada ». Nous avons donc le droit de nous attendre à une certaine couleur locale de la part d'un homme qui, à en croire son ami « Fredericus Morel, interpres regius », aurait fait connaître cette « île éloignée ».

Famam Du Perier dedit Canadæ,
A mortalibus insulæ remotæ,

éloges confirmés par Garnier dans une pièce de vers à l'éloge du découvreur du Canada, qui, à l'en croire, ne serait autre que Du Périer :

Quel renom, Du Périer, quelle gloire ennoblie,
Te doivent les destins, quelle éternelle vie,

1. *Les Amours de Pistion, par Ant. du Périer, sieur de Sarlagues, gentilhomme Bourdelois,* à Paris, chez Thomas de la Ruelle, MDCI. Le privilège est du 20 octobre 1601. Il semble donc que ce soit la première édition. Or, toutes les bibliothèques et histoires du théâtre du XVIIe siècle donnent comme date de la première représentation d'*Acoubar ou la Loyauté trahie*, tragédie tirée des *Amours de Pistion et Fortunie* en leur *Voyage de Canada*, l'année 1586. Cette date a été acceptée par M. Faguet, *la Tragédie française du XVIe* siècle, Paris, 1883, in-8, p. 383, et par M. Rigal, *Littérature de Petit de Julleville*, III, 315. Seuls, M. Lanson, *Manuel de Bibliographie*, et M. G. Reynier, donnent comme date de première publication pour *Acoubar* l'année 1603; G. Reynier, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908, in-12, p. 183. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale que j'ai consulté est de 1611, c'est le seul que je connaisse.

Distillant à longs traits dans les plus beaux espris
Le nectar enfanté des voyages de pris,
Que tous pleins de labeurs et de peines diverses
Ta personne accomplit par de longues traverses,
Soit au sein d'Amphitrite, ou soit dans les désers,
De Sauvages crineus, et de bestes couvers?

Loin cependant d'apparier ses aventures à une histoire d'amour imaginaire, Du Périer a juxtaposé les deux éléments de la façon la plus déconcertante, mettant dans sa préface, et comme dans un coin, une description assez exacte du Canada, pour oublier ensuite totalement dans le récit le cadre qu'il avait ainsi tracé et retourner au pays des chimères, plus convenable sans doute à un roman d'amour. Du reste, il a conservé un assez mauvais souvenir de son voyage et ne se donne pas pour un admirateur de la barbarie, car, depuis qu'il a fait le voyage de Canada et qu'il a pu comparer « la rustique grâce de ces sauvages à la civilité des François », il est arrivé à cette conclusion que « ceux qui sont bien nez se peuvent dire les bergers de ces bestes, ou les Dieux de ces hommes ». Car la vérité est que « la conversation des hommes et des Muses donne le dernier embellissement à nos âmes, qui tirent des plus fascheuses humeurs, comme des diamans des rudes pierres qui les polissent, la douceur et l'esclat qu'elles n'ont pas[2]. » Il a observé cependant les sauvages et d'assez près, mais le portrait qu'il en trace n'est guère flatteur : « Ces pauvres gens n'ayant de l'homme que la forme, vivent des bestes comme des bestes, faisans des bois leur jardin et leur louvre, couvers de trois ou quatre

1. On peut se demander quelle est cette expédition dont aurait fait partie Du Périer. M. Reynier constate très justement que *les Amours de Pistion* sont antérieurs aux *Sauvages* de Champlain qui ne paraissent qu'en 1603; ils sont même antérieurs au voyage de Champlain; il me semble probable que Du Périer a fait partie de l'expédition du marquis de la Roche, dont nous parlerons plus loin, et qui, étant de 1598, est le seul voyage important que nous trouvions entre les voyages de Jacques Cartier et ceux de Champlain.

2. *Pistion*, p. 2-5.

peaux de castor cousues ensemble, non joinctes au corps pour en retirer de la chaleur, mais nonchalament mises sur les épaules, ausquelles leurs mains servent de crochet pour les empescher de tomber; ils ont quelque forme de société parmy eux, de guerre avec leurs voisins et, d'autant que ces deux choses sont communes aux animaux, ne les appeleray-je seulement hommes parce qu'ils parlent, mais plus heureux s'ils ne l'estoient pas, car vivans sans délices en ce monde, ils demeurent encore avec douleur éternelle en l'autre, à cause des démons qu'ils adorent, non dans des somptueux temples, mais dans des stériles campagnes. » Il est cependant forcé de reconnaître que les sauvages sont loin d'être repoussants car, dit-il, « ils ressemblent aux Français plus que nation que j'aye jamais veu, ayant comme eux une seule femme, et une jalousie extrême de leur honneur ». C'est avec le même sens rassis et le même réalisme que Du Périer décrit le pays lui-même; il en garde au total un souvenir peu agréable. « L'air y est extrêmement froid à cause que le soleil est couvert de continuels brouillards, hormis quelque heure du jour : les costes de la mer sont démesurément longues et larges, fort poissonneuses, la terre merveilleusement bonne, pleine d'oyseaux, d'animaux et de plusieurs sortes de graines et d'arbres de fruict ; et a faute d'estre déffrichées, d'inaccessibles forest dans lesquelles un gentilhomme qui faisoit le voiage ennuyé d'estre dans le vaisseau alla un jour si avant, porté du plaisir de la chasse, qu'il fust plus tost mort de faim qu'il n'eust trouvé le moyen de sortir de ce desert[1]. » Ces derniers mots servent de transition entre les deux parties du roman et amènent le récit des aventures de Pistion. Nous pouvons dire adieu à nos rudes sauvages, nous ne les reverrons plus que sous un déguisement qui les rendra méconnaissables aux meilleurs yeux. Après nous avoir dit qu'ils n'ont pas de roi, Du Périer nous montrera leur roi Castio,

1. *Pistion*, p. 5-8.

monarque d'une galanterie toute castillane. Nous verrons les indigènes du Canada prendre part à un tournoi en forme, les inaccessibles forêts deviendront des bois mystérieux, asile de Vénus et de sa cour, tout le décor traditionnel et banal de la pastorale mythologique va se substituer instantanément aux farouches campagnes et aux brouillards de la mer.

Nous ne dirons pas comment la jeune et belle princesse Fortunie, après avoir épousé par procuration Acoubar, roi du Guylan, est enlevée et conduite au Canada par un ambassadeur infidèle. La princesse, secourue à temps par Pistion, un jeune chevalier français, séduisant protégé de Vénus, oublie bientôt son mari légal et continuerait sans doute de vivre heureuse dans son palais canadien, si Acoubar, renseigné par ses magiciens, ne faisait une descente avec sa flotte sur les côtes d'Amérique. Merveilleuse occasion de décrire une bataille navale et de faire preuve de connaissances nautiques!

C'est le seul endroit du récit proprement dit où les sauvages reparaissent : « car tantost ils alloyent à la nage percer les vaisseaux soubs l'eau qui tout aussitost couloient à fonds : puis, avec leurs petits canouas (ainsy s'appellent leurs batteaux faicts d'ecorces d'arbres), se laissans porter doucement à l'eau, montoyent de nuict dans les navires ennemis si subtilement, qu'elles estoyent plus tost en feu qu'on eust trouvé le moyen de les éteindre. Ils sont si asseurez de leurs arcs, qui leur servent de levriers et d'harquebuses, pour prendre le gibier duquel ils vivent, qu'un soldat n'osoit monstrer l'œil, qu'une flèche tout aussitost ne le crevast [1]. »

Il y a de tout dans cette œuvre singulière, jusqu'à des analyses psychologiques et des monologues lyriques qui ont passé dans la tragédie de Du Hamel et que M. Faguet a justement loués, en attribuant injustement tout le mérite à l'auteur tragique. Nous ne pouvons songer à les

1. *Pistion*, p. 245-7.

reproduire et nous n'en retiendrons qu'un fait qui a son importance : tout maladroit qu'il soit, le roman de Du Périer n'en est pas moins un essai, tenté pour introduire un élément exotique, non pas fantaisiste, mais réel, dans le roman sentimental. Si le brave gentilhomme bordelais n'a pas osé faire vivre Fortunie « sous la hutte des sauvages » et s'il a construit pour elle dans les forêts du Canada un château merveilleux qui ressemble au palais d'Armide, il a eu soin de nous glisser doucement à l'oreille qu'il ne fallait pas trop prendre au sérieux ces jeux de son imagination et de sa fantaisie. Car le château dans lequel Fortunie est retenue par le misérable Acomat, n'est féerique qu'en apparence, « estant basti de pierres ou plutost de pierreries qui estant polies ont sinon le prix des plus fines, au moins l'eau, la couleur, et l'esclat, qui ne donne pas moins de contentement et d'admiration que les autres [1] ». Le compatriote de Montaigne reparaît dans cette remarque ironique. Le temps n'est cependant pas encore venu ou l'élément imaginaire et l'élément réel seront fondus harmonieusement dans le roman exotique. Dans *Pistion* ils ne sont encore que juxtaposés; mais bien que cette ébauche n'annonce en rien *Atala* ni même l'exotisme de l'abbé Prévost, il n'en reste pas moins que Pistion est très probablement le premier roman, ayant l'Amérique pour scène, qui ait jamais été écrit en français. A ce titre seul nous devions au moins le mentionner [2].

Dès cette date, cependant, le goût des aventures en pays lointains avait commencé à pénétrer la littérature romanesque; deux ans après la publication de Pistion, des Escuteaux dans ses *Amours de Clidamont et de Marilinde*, ne

1. *Pistion*, p. 59.

2. Le peu de couleur locale que contiennent *les Amours de Pistion* disparaît entièrement dans la tragédie d'*Acoubar*; le roi Castio n'apparaît guère que pour se faire tuer, au milieu de ses « gendarmes sauvages », et le pays est représenté comme le séjour d'affreux démons qui soufflent la tempête. On peut consulter sur la pièce : E. Faguet, *la Tragédie française au XVI[e] siècle*, Paris, 1883, p. 383.

se contentait pas de faire faire naufrage à ses amants, ce qui aurait été banal; il les jetait sur les côtes inhospitalières d'une île déserte et nous les montrait accommodant un endroit de l'île pour semer du blé, faisant des palissades, mettant à profit tous les débris du vaisseau pour se construire une demeure et se conduisant en un mot comme le fera plus tard Robinson[1]. On pourrait trouver encore plusieurs ouvrages de ce genre au début du XVII[e] siècle; mais le plus connu et probablement le chef-d'œuvre de ces romans d'aventures paraît bien être le *Polexandre* de Gomberville.

***

Il serait vain de tenter aujourd'hui de réhabiliter Gomberville. Sainte-Beuve l'a exécuté en une phrase: « Gomberville aujourd'hui, n'est plus lisible », a-t-il déclaré dans son *Port-Royal*[2]. La Harpe n'avait pas été plus indulgent et s'était amusé à faire une analyse moqueuse du *Polexandre*; seul M. Morillot, dans son ouvrage sur *le Roman en France*, a montré plus de sympathie pour cet ancêtre obscur de l'exotisme[3]. Je ne sais si Sainte-Beuve, qui cependant avait tout lu, avait bien pris la peine de lire tout Gomberville avant de se prononcer de façon aussi catégorique. Il me paraît bien s'être borné à jeter un coup d'œil rapide sur *la Jeune Alcidiane*, qui contient des discussions fastidieuses sur l'histoire du Jansénisme et mérite en effet toutes les sévérités. S'il avait parcouru les volumineux et nombreux tomes du *Polexandre*, peut-être aurait-il revisé son jugement.

1. C'est encore M. Reynier qui a signalé cet ouvrage si curieux, *le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 183.

2. *Port-Royal*, II, 267. A l'opposé de Sainte-Beuve, il faudrait citer M. Kerviller qui, dans une étude d'ailleurs excellente sur Gomberville, se montre peut-être un peu trop favorable à son compatriote : *Marin le Roy, sieur de Gomberville* (*extrait du Correspondant*, Paris, Claudin, 1876).

3. Morillot, *le Roman en France de 1610 à nos jours*, Paris, s. d., p. 47, 52.

Gomberville avait commencé sa carrière comme romancier exotique par un livre au titre assez inquiétant : *La Carithée de M. Le Roy, Sr. de Gomberville, contenant sous des temps, des provinces et des noms supposez, plusieurs rares et véritables histoires de notre temps. A Paris, chez Pierre Billaine, MDCXXI.* Titre menteur s'il en fut jamais, et dans lequel l'auteur semble se calomnier à plaisir.

Si l'on s'en tient en effet au titre, et même à la préface, dans laquelle Gomberville nous affirme qu'il a eu l'intention de peindre les amours de Charles IX qui, d'après lui, serait le plus accompli des rois de France, on peut croire que l'on se trouve en présence d'un de ces romans à clef que le XVIIe siècle a tant affectionnés, et que nous ne lisons plus aujourd'hui que par devoir. On aurait tort cependant de ne pas aller plus loin, car Gomberville, qui est l'homme du monde le plus incapable de tracer un plan et de s'y tenir, a fait un véritable roman égyptien pour lequel il s'est documenté autant que la science du temps lui permettait de le faire. Il y a dans *la Carithée* un effort très perceptible pour mettre une couleur locale authentique; et même si cette couleur locale aujourd'hui nous fait sourire, l'intention n'en était pas moins louable et rachète en partie les faiblesses et la fadeur des allégories. C'est là qu'on voit des crocodiles du Nil parcourir les rues des villes et enlever les jeunes filles et les jeunes femmes pour les emporter au milieu du fleuve « où l'on ne sait ce qu'elles deviennent [1] »; c'est là que nous assistons à la mort et à la résurrection de « l'oiseau Fenix », mais, par contre, c'est là aussi que nous suivons des processions en l'honneur des « Divinitez du Grand Dis, d'Apis, d'Osiris et de Sérapis ». Dans ce décor étrange et nouveau pour l'époque, Gomberville a eu l'idée de placer les amours de deux jeunes enfants, Népante et Panacée, histoire attendrie et relevée d'une pointe de sensualité qui fait penser plus à *Paul et Virginie* qu'à *l'Astrée*. Si

1. *La Carithée*, p. 611.

Gomberville n'avait d'autres titres à notre attention, il mériterait cependant d'être connu comme le créateur d'un genre qui devait compter des chefs-d'œuvre, la bergerie exotique. *La Carithée* n'est pourtant point le chef-d'œuvre de Gomberville; il devait le publier, huit années plus tard, avec le fameux roman du *Polexandre* [1].

Malgré tous ses défauts qui sont incontestables, il faut reconnaître à Gomberville un certain sens du pittoresque. Le début du roman nous transporte loin de France, dans une contrée mystérieuse : « Un navire qui sembloit triompher de la tempête dont il étoit combattu, vint relascher à la rade de cette Isle bien-heureuse, qui, par un miracle perpétuel, voit couler des feuilles de ses arbres les sources dont elle est arrouzée [2] ». Le Breton qu'était Gomberville n'a pu résister au plaisir d'évoquer, dès ses premières lignes, la mer qui forme la toile de fond de tout son décor et que nous ne quitterons plus désormais que pour de rares escales dans les îles lointaines et inconnues des géographes.

Nous n'essaierons pas de donner une analyse du *Polexandre*; nous ne pouvons ici entrer dans le détail de ce roman à tiroir, où pendant des centaines de pages on perd de vue et l'on oublie le héros principal, sans en être autrement fâché. D'intrigue, il n'y en a guère, ou c'est une intrigue si ténue et si artificielle que l'on peut la négliger complètement sans inconvénient. Nous ne raconterons donc pas comment Polexandre court le monde à la recherche de la belle Alcidiane, et comment cette beauté farouche et cruelle échappe à sa poursuite pendant cinq volumes, pour se rendre à la fin aux vœux d'un chevalier qui, par tant de constance, de bra-

1. Les deux premiers tomes du *Polexandre* parurent en 1629; le roman fut donné au public sous sa forme complète et définitive en 1637, en cinq volumes dédiés respectivement « au Roy, à Monseigneur l'Eminentissime cardinal de Richelieu, à Monseigneur le Chancelier, à Roger du Plessis, marquis de Liancourt, à Messire Charles de Schomberg ».

2. *Polexandre*, p. 1.

voure et de malheurs, s'est rendu digne d'une si douce conquête. Disons à la décharge de Gomberville que nos ancêtres avaient plus de patience et plus de temps que nous et que les aventures de Polexandre mirent plus de dix ans à paraître, alors que nous sommes obligés de les lire presque d'un trait. Ce sont là du reste les défauts de l'époque, et l'on ne saurait en faire un très sérieux grief à Gomberville.

Heureusement pour le lecteur moderne, des qualités très réelles de nouveauté et d'originalité viennent compenser ces imperfections. Le *Polexandre* est en effet, chose rare sinon unique au XVII[e] siècle, un roman maritime; par sa documentation exacte et sa couleur, c'est aussi un véritable roman exotique. C'est enfin en quelques endroits une sorte de roman utopique où l'on sent percer une lassitude de la vie de cour, un désir de réformer la société et un amour de l'aventure qui n'est pas la partie la moins curieuse du livre.

Polexandre, chevalier errant et soupirant inlassable, est en même temps un marin accompli qui a parfois de rudes compagnons, bien différents des personnages de l'Astrée et d'une assez contestable élégance de mœurs. Sur le vaisseau qui l'emporte vers l'Isle inaccessible, il surmonte des tempêtes nombreuses qui fournissent à Gomberville autant d'occasions de faire montre de sa science nautique dont il n'est pas peu fier. Il lutte contre toutes les fortunes de la mer, combat contre des pirates qui parfois ont une politesse un peu trop raffinée à notre gré, mais qui, d'autres fois au contraire, ont un langage et une conduite à faire frémir d'horreur les lectrices et même les lecteurs de *Polexandre*. Je n'en veux d'autre exemple que le corsaire Thalimut dont les discours sentent la hart à cent lieues à la ronde [1]. Si imparfaites et si conventionnelles que soient à nos yeux ces descriptions de la vie des gens de mer du XVII[e] siècle, Gomberville

1. *Polexandre*, I, p. 784.

n'en a pas moins eu l'originalité de nous peindre des pirates qui parlent et surtout qui agissent autrement que des bergères. Il nous les montre en action, dans leurs combats journaliers, embusqués sur la côte d'Afrique, à l'affût des navires qui reviennent chargés d'or des Indes Occidentales, s'embarquant avec des cris de joie pour monter à l'abordage des galions du roi d'Espagne, combattant avec une bravoure folle et ne ménageant leur vie ni dans la bataille ni dans les plaisirs.

Le souci de la documentation et de l'exactitude s'allie assez étrangement chez Gomberville à une crédulité qui rappelle celle des cosmographes du siècle précédent. L'île Inaccessible n'est autre pour lui que l'île de Saint-Brendan « en laquelle se sont perdus beaucoup de gens en y allant », ce qui nous ramène en pleine légende, aux *Images du Monde* et aux contes qui avaient cours avant la découverte de l'Amérique.

Par contre, Gomberville a bien soin de nous dire que les Iles fortunées, séjour du corsaire Bajazet, ne sont autres que les îles Canaries, et nous donne à ce propos toute leur histoire, de même qu'il n'oublie pas de mentionner que « les peuples qui vivent vers Paname », autrement dit les Caraïbes, sont d'une douceur et d'une bienveillance extrêmes pour les étrangers, ce qui nous reporte aux « bons cannibales » de Montaigne[2].

Même si l'auteur n'avait pas pris soin de nous indiquer quelques-unes de ses sources qui sont Jambole « dans la traduction de la Bibliothèque historique » pour la partie légendaire, et Gomara pour la partie moderne, il nous suffirait de parcourir l'épisode de Zelmatide, Inca du Pérou, pour reconnaître que sa documentation comprend non seulement Gomara, mais encore des voyageurs comme Acosta et Garcilasso de la Vega. Peut-être même s'est-il servi de Las Casas, que l'on continuait à rééditer. Si les aventures proprement dites de Polexandre

1. *Avertissement aux honnêtes gens*, *Polexandre*, V, 1325-1375.

sortent de notre sujet, il n'en est pas de même de cet épisode qui, à tant d'égards, annonce les romans mexicains et péruviens que nous retrouverons bien des fois au XVIII[e] siècle, et dont Marmontel a écrit le plus connu. Pendant que Polexandre est prisonnier du corsaire Bajazet, il accompagne son gardien sur mer et ne dédaigne pas, sans doute pour s'entretenir la main, de prendre part en amateur à l'attaque d'un vaisseau qui est signalé en vue de l'île. A sa grande surprise, il s'aperçoit que l'équipage est composé d'hommes entièrement nus et armés de façon splendide mais primitive. « Quelques-uns avaient des massues et des javelots et les autres des lances dont les pointes étaient couvertes d'or ou d'argent et des rondaches couvertes de ces deux métaux. » Quand ces malheureux, incapables de tenir longtemps devant l'armement perfectionné des pirates, se furent rendus après un court combat, Bajazet voulut entrer dans la chambre de poupe, mais fut contraint de s'arrêter à l'entrée « tant il fut eblouy par l'esclat de l'or et des pierreries qui lui frappèrent la veue [1] ». Dans un coin de la chambre, le corsaire aperçut, « sur des tapis aussi beaux que le reste de l'ameublement, un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans, qui par sa majesté et sa bonne mine, sembloit estre, luy tout seul, l'ornement de ce lieu. » C'était Zelmatide, « fils du Grand Inca Guiha Capa, consolateur des misérables et Monarque des sources de l'or, pour l'instant presque mort d'ennui [1] ».

Le malheureux avait quelques raisons de se plaindre de la destinée; on ne pourrait rêver d'existence plus traversée que la sienne. Il était né pendant une absence que son père avait été forcé de faire pour mettre à la raison une tribu rebelle. Pendant que le monarque guerroyait au loin, « un peuple voisin des Péruviens, barbares qui adorent les tygres et les lyons », s'empara de la ville privée de son meilleur défenseur. La reine n'attendait

1. *Polexandre*, I, 206.

que l'heure d'accoucher lorsque ces inhumains s'emparèrent de Quito. Ils la tirèrent de son lit, la traînèrent indignement par les cheveux et l'abandonnèrent « à deux tygres qui, accoustumez à semblables victimes suivaient ces barbares ». Contre toute attente, les monstres furent meilleurs que les hommes; ils flattèrent la pauvre femme et demeurèrent comme des gardes à ses côtés. « Cette princesse qui n'avoit plus de vie que pour mettre son enfant au monde, mourut dès qu'elle fut délivrée, mais les tygres le reçurent et le leichèrent et par leurs hurlements pitoiables sembloient dire qu'ils estoient bien affligez de ne pouvoir le secourir. » Nous ne referons pas l'histoire de Zelmatide et nous ne raconterons pas ses amours lamentables avec la princesse Izatide, pas plus que nous ne reproduirons les longs récits de combats et de carnages dont Zelmatide coupe sa narration. Il n'y a rien là-dedans de particulièrement mexicain ou d'américain. S'il y a une couleur locale quelconque, elle est bien faible et l'on ne saurait rien voir de plus fastidieux que ces comptes rendus interminables des troubles intérieurs et des révoltes du royaume des Incas. On trouve cependant de ci de là quelques pages plus pittoresques : le portrait de Zelmatide en costume de combat nous permet de saisir sur le vif les procédés d'adaptation de Gomberville et la façon dont il se servait de ses sources.

« Il portait un habillement de teste couvert d'un grand nombre de plumes qui luy descendoient sur les espaules et luy cachoient une partie du visage. Il avoit les bras à demy-nus, et pour toutes armes défensives, n'avoit qu'une cuirasse de cotton piqué, et un bouclier d'or sur lequel il avoit fait graver le mont Popocampèche tout en feu. Ces mots étoient gravés autour de ce bouclier : *Mon cœur conserve tout le sien*. Il avoit un carquois plein de flesches, un arc pendu en escharpe et deux longues javelines armées de pointes d'or[1] ».

1. *Polexandre*, I, 483.

Zelmatide est paré pour un ballet plus que pour le combat ; tout n'est pas fantaisie, cependant, dans cette description. Ce n'est là ni le costume d'un chevalier français, ni celui d'un gentilhomme du règne de Louis XIII. La cuirasse de « cotton piqué » n'a jamais été portée en France, alors que les voyageurs nous avaient décrit cette partie de l'armement des guerriers mexicains, qui leur donnait une protection suffisante contre les armes très imparfaites dont disposaient leurs ennemis ordinaires. La même combinaison de vérité et de fantaisie peut s'observer dans le portrait de la princesse Izatide ; c'est en quelque sorte le pendant du précédent : « Elle avoit une jupe et un corps formé de ces belles étoffes du Mexique qui par des nuances de plumes meslées de fils d'or et d'argent représentent toutes sortes de fleurs. Cette jupe étoit courte et laissoit voir la moitié de la jambe qui n'étoit couverte que d'un brodequin de broderies de perles et de rubis. Elle avoit des manches d'une espèce de gaze d'argent coupée à bandes et reprise avec des boutonnières de diamant. Sa gorge ètoit couverte d'un crèpe fort delié et fort blanc sur lequel flottoient ses cheveux noirs et bouclés. Sa coiffure n'étoit pas si riche qu'elle étoit agréable ; elle étoit en cordons de perles et de plumes qui formoient une espèce de diadème en haut de la tête, tomboit sur les côtés avec tant de grâce, qu'ils sembloient faire disputer à l'art les avantages que la nature avoit donnés à cette princesse ».

Traduisons en langue vulgaire : dans ces brodequins de perles et de rubis, nous reconnaîtrons précisément les brodequins de coquillages qui formaient la partie principale et parfois unique du costume des femmes caraïbes et qui comprimaient de façon si curieuse le bas de la jambe. Quant aux broderies de plumes, tous les voyageurs au Sud avaient admiré l'art avec lequel les Mexicains arrivaient à composer de véritables tableaux avec des plumes de différentes couleurs ; Gomberville et ses lecteurs avaient eu l'occasion de voir des spécimens

de ces sortes de tapisseries dans le cabinet du roi. On trouve même parfois chez l'auteur du *Polexandre* un effort pour nous donner une idée de ce que pouvait être le style emphatique et imagé des Mexicains; par exemple dans la lettre écrite par « *Coathelicomat, cacique de Thevic ou Mirzenia, indigne Archichectlides des sacrez Tlamacazques et le moindre serviteur des Dieux* », à Montézuma, pour annoncer l'arrivée des Espagnols [1]. Par la lettre même et par le détail des cérémonies, on voit que Gomberville était parfaitement au courant des cérémonies religieuses des Mexicains et qu'il n'ignorait rien de leur rituel. « Après avoir sacrifié cent esclaves panuciens que ta valeur souveraine destina pour les Dieux, au jour de ton triomphe, écrit le grand-prêtre; après avoir rougi leurs saintes images, baigné le pié de leurs autels, et lavé les carreaux de leurs chapelles de tant de sang qui leur estoit consacré; après avoir rempli les encensoirs royaux de la gomme précieuse du Copalli et parfumé les narines célestes d'une si douce odeur; j'ay versé mon propre sang de tous les endroits de mon corps et par mes purifications ay mérité la veue du grand Tezcatlipuza, dont la providence veille continuellement sur l'Empire du Mexique [2] ». Ce n'est point là du Chateaubriand, et j'oserai tout au plus rapprocher Gomberville de Marmontel; et cependant qui pourrait dire exactement quel effet pouvait produire sur des imaginations, qui n'étaient pas encore blasées par l'abus de la couleur locale, ces noms aux sonorités étranges, et l'évocation de ces cérémonies

1. *Polexandre*, I, 544-5.

2. Gomberville a les mêmes soucis d'exactitude quand il fait de l'exotisme oriental; il décrit en ces termes une procession de moines musulmans : « Ces moines Mahométans avoient en leurs mains des cierges allumez et chantoient sur un ton fort lugubre ces paroles : *Iahilac, Illala Mehemet, resullaha, tungavi birberemberac*, par lesquelles ils veulent dire que Dieu est Dieu et qu'il n'y a point d'autre Dieu que luy, et que Mahomet est son seul conseiller et son seul Prophète ». Le *Bourgeois Gentilhomme* a rendu le turc de fantaisie à tout jamais ridicule, c'est presque dommage pour Gomberville.

barbares? Le Mexique du *Polexandre* me semble, en tout cas, au moins aussi réel et même infiniment plus que l'Orient que l'on rencontre dans toutes les turqueries du XVIIe siècle; cela s'explique en partie par les ambitions d'historien que semble avoir eues, toute sa vie, Gomberville. A lire ses préfaces et surtout celle de la *Carithée*, on voit qu'il ne considère ses romans que comme une préparation aux œuvres plus sérieuses qu'il se promettait d'écrire un jour. Il ne reste cependant de lui comme ouvrage purement historique que la *Relation de la Rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol, mais qui contient une importante préface de Gomberville sur les découvertes des Espagnols et des Portugais dans l'Amérique du Sud [1]. Il y avait chez ce romancier fantaisiste, héroïque et galant, un politique et un philosophe à la Montaigne, que l'on ne peut qu'entrevoir dans le *Polexandre* et qui, peut-être, dans un genre plus sérieux, aurait fait montre de réelles qualités.

Je sais qu'il ne faut pas faire fond sur les théories d'un homme qui, à quatorze ans, composait un *tableau du bonheur de la vieillesse opposé au malheur de la jeunesse.* Je ne rappellerai même pas que la préface de la *Carithée* contient une dissertation dans le même ton sur la supériorité de la vie des champs comparée à la vie artificielle et contrainte des courtisans. Gomberville n'était en rien un prédécesseur de Jean-Jacques. S'il rêve d'une vie libre, naturelle et aventureuse, liberté et nature n'impliquent pas nécessairement vertu dans son esprit. Il n'a pu résister cependant au plaisir d'opposer les Mexicains aux Européens et de montrer la supériorité morale de leurs armées de citoyens sur nos armées de gentilshommes et de mercenaires. Le passage est curieux et pour sa date ne manque pas d'audace. « Parmy vous, dit Zelmatide, il n'y a que les gentilshommes et les gueux qui

1. *Relation de la Rivière des Amazones. Traduite par feu M. de Gomberville, sur l'original espagnol du P. Christophle d'Acugna, jésuite*, Paris, 1682.

aillent à la guerre, les premiers pour acquérir de l'honneur, et les derniers pour voler. Les autres, qui d'ordinaire sont les plus riches, demeurent en leurs maisons et ne contribuent que fort peu de chose aux frais de la guerre, en attendent le succès avec autant de repos que d'indifférence. Nous avons de bien plus louables et généreuses coustumes, nous sommes tous nez soldats; et à la première occasion qui se présente, on nous trouve prêts à marcher. Il ne demeure dans le village et dans les bourgs que les femmes et les enfans. Les hommes, vieux et jeunes, riches et pauvres, prennent les armes, et, parce qu'ils sont tous rendus égaux par leur valeur, ils vont tous avec une égale ardeur et affection où leur prince et leur party les appellent[1] ».

Voilà un tableau qui sent fort son utopiste et qui nous révèle Gomberville sous un aspect inattendu; mais l'auteur du *Polexandre* n'est point un optimiste béat. Bien des Utopies sociales avaient déjà été écrites à cette date, toutes fondées, comme celle de Thomas Morus, sur une croyance implicite ou exprimée, à la bonté naturelle de l'homme. L'Utopie de Gomberville, et ce fait seul suffirait à le distinguer de ses successeurs et de ses devanciers, ne se trouve pas chez des sauvages innocents, mais chez des pirates; elle est fondée non sur la vertu et la bonté, mais sur la crainte et l'intérêt; au lieu des « bons cannibales » nous allons voir des forbans et des criminels fonder une république idéale. L'île, où Bajazet a placé son quartier général, a été aménagée par ses soins; sous sa direction, les corsaires ont creusé des lacs, approfondi des ports, capté des sources, rasé des montagnes, si bien qu'il peut dire à ses hôtes en leur montrant son empire de quelques lieues carrées : « Vous avez raison de regarder un lieu que l'on peut justement appeler le chef-d'œuvre de l'esprit et de la force des hommes[2]! »

1. *Polexandre*, I, 282-3.
2. *Id.*, I, 175-7.

Bajazet a, du reste, traité ses sujets comme la nature elle-même; il a nivelé leurs passions. « Ils ont leurs lois et leurs maximes, aussi bien que les Estats les mieux policés. Au lieu que dans ceux-ci on voit beaucoup de vertus qui dégénèrent en vices, en celuy-cy j'ay remarqué qu'il y a beaucoup de vices qui sont fort approchans des vertus. J'avoue que l'honneur et la probité sont des ennemis avec lesquels nos corsaires ne font jamais de trêves ny de paix. Je scay que la conscience est la première chose dont se dépouillent ceux qui veulent estre faits citoyens de leur République, et que la Justice ne peut estre receue parmy des personnes qui se glorifient de n'avoir rien qui soit légitimement acquis. En un mot, je confesse qu'icy toutes les vertus morales sont condamnées; mais sçachez que ce qui dans un Estat bien réglé fait le respect qu'on porte aux bonnes loix; icy l'absolu pouvoir de celuy qui est le Maistre retient chacun dans son devoir. Il n'y a point de récompense pour ceux qui vivent bien; au moins, il y a une si générale crainte des supplices ordonnez pour les moindres fautes, qu'elle empesche que tous les jours il ne se commette quelque massacre ou ne se brasse quelque trahison [1] ».

Voilà certes qui n'est point une bergerie; Gomberville semble avoir terriblement ce qu'on appelle aujourd'hui le « sens des réalités ». Ce n'est pas là d'ailleurs une note jetée en passant, ces préoccupations politiques reparaissent à la fin du roman, puisque quand Polexandre a triomphé de la cruelle Alcidiane et qu'il est devenu souverain de l'Isle inaccessible, il s'occupe aussitôt de réformer les institutions de ses nouveaux sujets et les instruit dans la religion chrétienne. Plus tard même, quand, ayant renoncé à écrire des romans frivoles, Gomberville composa *la Jeune Alcidiane* en manière de pénitence, une fois de plus il écrivit un roman qui combinait l'exotisme et le souci de moraliser. Si ennuyeuses que

1. *Polexandre*, I, 173-4.

soient les conversations du pieux Hermite qui y a trouvé refuge et de l'Inca qui y fait naufrage, et sur ce point nous ne chercherons pas à réformer le jugement de Sainte-Beuve, il n'en est pas moins intéressant pour nous de retrouver une fois de plus cette sorte de poncif littéraire qui consiste à faire expliquer, soit par un sauvage, soit par un vieux solitaire, la sagesse et la vertu à un étranger jeté dans une île déserte. Le procédé apparaît déjà au XVIe siècle dans toutes les relations de voyages, pourrait-on dire; nous l'avons déjà rencontré chez Claude d'Abeville et chez Yves d'Evreux; il sera repris à l'infini au XVIIe et au XVIIIe siècle, dans le roman même, depuis l'*Histoire des Sévarambes*, jusqu'à *la Chaumière Indienne* de Bernardin de Saint-Pierre. De tels passages nous donnent des indications précieuses sur le travail qui s'opérait déjà dans les esprits sous l'influence des récits de voyages, et à un moment où Richelieu tentait par tous les moyens à sa disposition de créer un empire colonial.

Les contemporains furent-ils attirés vers le *Polexandre* par cet exotisme philosophique ou par le roman d'amour, qui nous semble si fade aujourd'hui, c'est ce qu'il nous est assez difficile de dire. Quelles qu'en soient les causes, le succès du livre fut considérable : on sait le cas qu'en faisaient Balzac, Segrais, Charles Sorel et surtout La Fontaine. Benserade écrivit un ballet qui avait pour titre *l'Exil de Polexandre et d'Ericlée*; Huet composa un roman intitulé *le Faux Inca*, resté heureusement manuscrit; Mme de la Calprenède publia une *Princesse Alcidiane*, et, au XVIIIe siècle encore, Mme de Gomez fit paraître une *Jeune Alcidiane*. Notre jugement sur Gomberville peut être sévère; mais, si nous nous plaçons simplement au point de vue de l'histoire des idées, nous ne pouvons négliger entièrement un homme qui a eu de tels lecteurs et de si nombreux imitateurs. En un certain sens, on peut même prétendre que Gomberville, au moins dans l'épisode des pirates, a peint la réalité contemporaine. Dans ce XVIIe siècle qui tend à se polir, à se raffiner et à vivre

d'une vie de plus en plus mondaine à mesure qu'il vieillit, il représente ce qu'on a appelé l'esprit chevaleresque, c'est-à-dire le goût des aventures, de la témérité folle et de la bravoure dépensée sans compter, des courses sur les mers lointaines, non point par désir de la gloire, mais par dédain et par lassitude de la vie rétrécie de la cour et des villes. A cette même date, des esprits inquiets, ceux qui répugnaient à toute discipline et rêvaient d'une vie libre et sans entraves, les aventuriers, ou plutôt, comme ils s'appelleront eux-mêmes, les « chevaliers de l'aventure », vont aller, non pas aux Canaries comme les corsaires de Bajazet, mais à l'île de la Tortue, fonder une association qui ressemble singulièrement à celle décrite par Gomberville. Ces hommes qui, loin du monde et de la civilisation qu'ils méprisent, se sont réunis dans une île qu'ils ont pu rendre imprenable et reconnaissent dans le danger et au combat l'autorité sans limite du chef qu'ils se sont librement choisi, ce sont les compagnons de Morgan, de Pierre l'Olonois, de Bras de Fer et de tant d'autres, dont on commençait à apprendre les exploits, plutôt que les pirates sans grandeur et sans gloire qui infestaient la Méditerranée.

*
* *

Quelques années après la publication de l'édition complète de *Polexandre*, un savantasse de très mince valeur, Pierre Bergeron, faisait paraître un curieux volume qu'il donnait comme les mémoires authentiques d'un marin marseillais du XVI[e] siècle, Vincent Leblanc [1]. Bien qu'il

1. *Les Voyages fameux du sieur Vincent Leblanc, marseillois. Qu'il a fait depuis l'aage de douze ans jusques à soixante aux quatre parties du monde... Rédigez fidelement sur ses Mémoires par Pierre Bergeron, Parisien, et nouvellement reveu, corrigé et augmenté par le sieur Coulon, à Troyes par Nicolas Oudot, et se vendent à Paris chez Gervais Clousier,* MDCLVIII. Brunet indique une première édition à Paris, 1649; je ne l'ai pas eue entre les mains.

soit assez difficile de déterminer la part qui revient à P. Bergeron dans la rédaction de cette relation fantaisiste, on peut cependant présumer sans trop d'audace, qu'il a eu entre les mains un manuscrit qu'il a modifié et arrangé au goût du jour, car on ne voit pas comment l'auteur du peu pittoresque *Traité de la Navigation*[1] et d'une *Relation de voyage en Tartarie* aurait pu inventer les péripéties extravagantes de ce récit. C'est dans ce livre modeste et oublié, mais qui eut cependant deux éditions assez rapprochées au XVI[e] siècle, autant que dans le *Polexandre* qu'il faut chercher les origines de notre roman exotique. Comme plus tard Robinson, Leblanc était un enfant terrible qui, dès ses plus tendres années, ne rêvait qu'aventures et voyages sur mer. Il était bien placé pour satisfaire ses goûts, en sa double qualité de Marseillais et de fils d'armateur. Son père, comme tous les bons bourgeois de sens rassis et prudent, consentait bien à tenter la fortune en risquant ses capitaux sur mer, mais aurait voulu faire de son fils un notaire ou un magistrat. Le jeune Vincent, dont la tête s'était échauffée aux contes que les matelots ne manquaient pas de faire au retour de leurs croisières dans le Levant, ne pouvant arracher à son père son approbation, décida de passer outre, et, à l'âge de douze ans, se cacha à bord d'un vaisseau en partance pour le Caire. La *Notre-Dame des Victoires* était déjà loin du port quand il fut découvert; il était trop tard pour revenir, le capitaine dut garder le jeune aventurier qui comptait en être quitte pour un voyage de quelques mois et pensait revenir bientôt dans sa ville natale. Mais la *Notre-Dame des Victoires* ne devait jamais revoir Marseille. Le capitaine décida en effet de faire relâche à Candie pour réparer une avarie du gouvernail. « Là, tous les mariniers et marchands s'estans mis un jour de feste à faire bonne chère par les hostelleries, furent

1. *Traicté de la Navigation et des Voyages de Descouvertes et Conquestes modernes et principalement des François*, à Paris, chez Jean de Heuqueville, MDCXXIX.

si bien attirez par la beauté et l'artifice des courtisanes de cette isle, que non seulement ils y consumèrent tout leur argent, mais encore vendirent à vil prix la pluspart de leurs marchandises pour satisfaire à leurs plaisirs, dont ils se saoulèrent de telle sorte que quelques-uns moururent misérablement[1]. » Les survivants n'étaient guère rassurés sur les suites de cette conduite peu délicate et le capitaine qui avait cédé à l'entraînement général ne voyait point comment il pourrait expliquer à son armateur la disparition des marchandises qui lui avaient été confiées. Comme il était homme de ressources, il s'avisa d'un aimable stratagème qui nous en dit long sur la moralité du personnage. La *Notre-Dame des Victoires*, habilement dirigée sur un écueil, sombra comme par hasard; avec elle disparaissait tout espoir de retour pour le pauvre Vincent. Pendant près de cinquante ans, il allait errer de par le monde et visiter les pays les plus étranges et de préférence ceux où jamais Européen n'avait pénétré avant lui. A sa suite nous voyageons en Asie, puis au royaume du prêtre Jean, au Mononotapa, et même, ce qui pour nous est plus intéressant, aux Antilles qu'il décrit sous un aspect tellement différent de celui que nous trouvons dans les relations authentiques, que nous avons les meilleures raisons de nous défier de l'imagination par trop méridionale de notre auteur. Le Canada, pays enseveli sous la glace, l'avait laissé indifférent, mais à ses yeux les « Isles » et la Floride sont de vrais paradis où les esclaves rivalisent de bonheur avec leurs maîtres. Nous avons pu voir chez Du Tertre et chez bien d'autres l'énumération terrifiante des supplices infligés aux noirs dans les Iles; les fêtes que, d'après Vincent Leblanc, les esclaves célèbrent reposent de ce musée d'horreurs. « Les Portugais de Saint-Thomas ont une telle vanité, suivant l'humeur de la nation, qu'ils veulent que leurs esclaves s'enrichissent et

1. *Vincent Leblanc*, p. 3.

marchent avec gravité comme eux, et leur donnent cent ou deux cens escus pour acheter des Turcs dont ils profitent et se mettent à leur aise. Ils les font baptiser pour la pluspart et marier ensemble, et leur donnent de quoy vivre. Ils célèbrent certaines festes avec des tambours à la façon de ceux des Basques, touchez avec la main, et des chansons et font leurs assemblées à la fraîcheur des arbres. Tous les ans, ces esclaves élisent un Prince entre eux pour leur commander et régenter dans leurs assemblées, qui se met au milieu, et aussitôt on luy donne un de ces tambours, haussant ses deux mains sur sa teste, en sonne fort harmonieusement, accompagné de flustes, musetes et autres instruments, regardans tous leurs maistresses avec mille grimasses; et elles, avec de belles chemises tissues de soye, en font de mesme avec des sauts et gambades, dansans des Sarabandes à la Moresque. Ils vont quérir leur Prince chez son maistre, couronnés de fleurs, au son des instruments de musique et le maistre leur donne la colation puis emmenant le Prince tout fleurissant, le sceptre en main et le bouquet de l'autre, dans un palanquin sur leurs épaules, le portent au lieu du bal ou se trouvent les maistresses[1] ».

Il est malheureusement fort probable que ce voyage n'a aucune authenticité. On aimerait à croire que les esclaves des Isles étaient bien traités et à accepter le témoignage de Vincent Leblanc plutôt que celui de Du Tertre, mais on ne peut faire fond sur un homme qui très gravement nous rapporte qu'il y a des émeraudes qui se fendent, quand la personne qui les porte est infidèle à sa maîtresse et qui cite de ce fait des preuves trop concluantes pour nous persuader. Le Blanc accepte sans sourciller tous les contes sur l'existence de la licorne, et même nous affirme avoir vu chez le Négus un serpent à six ailes, ce qui, cette fois, dépasse vraiment les limites permises à un voyageur, si menteur qu'il soit, et nous

1. *Vincent Leblanc*, p. 108.

reporte en plein moyen âge. C'est encore à quelque conteur du moyen âge qu'il nous fait penser, dans certaines histoires galantes dont il entrelarde son récit, et surtout dans les aventures de la Princesse Abdérame et du bel Abdelami, où l'on voit cette charmante princesse consentir, par pure bonté d'âme, à partager son mari avec une de ses meilleures amies qui se meurt d'amour pour lui. L'opération se fait grâce à un stratagème d'Abdérame, à l'insu du principal intéressé qui joue là-dedans un rôle assez ridicule. Il est vrai que cela se passe au royaume du Monotapa où tout est possible. Chez Leblanc, il ne faut s'attendre à trouver aucune idée, aucune théorie; il est naïf et enfantin par sa crédulité comme par son amour du merveilleux. Seules, les premières pages de son récit, par la ressemblance qu'elles offrent avec les premiers chapitres du roman de De Foë, ont pour nous quelque intérêt : elles montrent à n'en pas douter que, contrairement à ce que l'on dit trop souvent, le goût de l'aventure, de la mer, et des îles désertes n'a pas été apporté chez nous par le Robinson anglais.

*
* *

Il y a plus de réalisme dans un recueil de trois nouvelles, publiées à Rouen sous le titre de *Mercure Américain* en 1678. Je n'ai pu en découvrir l'auteur qui me paraît s'être inspiré en même temps de Du Tertre et de quelque *novela* espagnole [1].

L'auteur, qui n'a d'autre prétention que de divertir le public, a bien soin, dès les premières lignes, de rassurer ses lecteurs. Il ne veut nous parler ni de sauvages répugnants, ni de mœurs étranges, car, si le paysage peut changer, les sentiments des hommes sont les mêmes sous

1. *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Amériquain. Où sont contenues trois histoires véritables arrivées de notre temps*, à Rouen, chez François Vaultier le Jeune, imprimeur et libraire, rue aux Juifs, près le palais, MDCLXXVIII, avec privilège de la cour.

toutes les latitudes : « Pour venir d'un pays étranger, dit-il dans son avertissement, ces histoires ne doivent pas être suspectes; la vérité ne change pas de nature pour changer de climat, les peuples de l'Amérique ne sont pas d'autre nature que ceux de France. » Fort heureusement, ces petits récits renferment plus de pittoresque que ne nous en promettait la préface. Rien de moins français que la première histoire dont l'action se passe à Lima et à Santa Fé de Bogota. C'est une aventure d'amour assez extraordinaire avec des enlèvements nocturnes, des déguisements et des sérénades; la couleur pourrait être espagnole aussi bien qu'américaine, si, au dénouement, l'héroïne Léonore ne tombait à la mer et n'avait la jambe coupée par un requin, tandis que son malheureux amant, Don Diego de Rivera, est tellement désespéré qu'il se fait corsaire, ce qui vaut évidemment mieux aux yeux de l'auteur que d'entrer dans quelque Trappe.

La seconde histoire est plus curieuse; l'état d'esprit du héros, Monval, est assez proche de celui que nous avons essayé de déterminer et de montrer chez quelques contemporains de Gomberville. Je ne serais point étonné que l'auteur du *Mercure Américain* ne se fût servi, pour la rédiger, de mémoires authentiques ou du récit d'un gentilhomme normand qui, après avoir couru le monde, serait revenu, « plein d'usage et raison », passer dans sa chère Normandie le reste de ses jours. Monval est en effet un de ces curieux tempéraments de XVIIe siècle « qui ayant assez de bien pour vivre en honnête homme », furent poussés par la soif des aventures à s'embarquer à la légère pour les « pais étrangers ». Pour son malheur, il rencontra, sur les quais du Havre, un de ses amis qu'il avait perdu de vue depuis longtemps et qui, après avoir visité l'Amérique et en particulier les « Isles », en racontait monts et merveilles, se promettant d'y retourner bientôt. Le naïf Monval crut qu'il ne pouvait mieux faire que de prendre pour guide un homme si bien informé. Sur les avis de ce beau parleur, il arma à ses frais un

vaisseau, le chargea de pacotille, et joyeusement mit à la la voile. Arrivé à Saint-Christophe, le traître La Rivière, ayant vendu les marchandises un prix fort avantageux, trouva expédient de se débarrasser de Monval. En homme au courant des habitudes des « Isles », il répandit le bruit que ce dernier était un jeune débauché qu'une famille honorable cherchait à faire disparaître sans bruit et sans scandale, et le céda comme engagé pour trois ans à un colon de l'île [1].

Sans un sou pour se racheter, n'ayant aucune connaissance qui aurait pu l'aider à se tirer d'affaire, Monval est chargé de faire la cuisine aux esclaves et aux autres engagés de la plantation : « arrachant de certaines racines qu'ils nomment patates, il les lavait et les mettait cuire : pendant ce temps, il faisait de certaines mangeailles pour les bestiaux. » Voilà qui nous change de la littérature polie et des héros de romans! On a fait grande gloire à l'auteur de Robinson d'avoir introduit dans son livre des détails de ce genre et l'on admire fort son réalisme, il est bon de remarquer, au moins en passant, que tout comme le héros de De Foë, Monval doit lutter et travailler pour se procurer sa nourriture; il semble même, à vrai dire, que le malheureux n'ait eu pour un temps d'autre préoccupation.

Ses aventures ne font cependant que commencer. Il s'échappe bientôt en canot pour tomber entre les mains d'Espagnols lâches et vantards, qui, à bord d'un navire à demi-pourri, le mettent aux pompes tandis qu'ils fai-

1. Il y avait aux Antilles deux sortes de colons : ceux qui avaient le moyen de payer leur passage et d'acheter des esclaves dès leur arrivée, et aussi de pauvres gens qui, n'ayant pu réunir la somme nécessaire à un premier établissement, consentaient à se louer pour deux ou trois ans à un riche colon qui leur payait le passage, les défrayait de tout et, quelquefois, leur service terminé, leur donnait une certaine indemnité. La condition de ces malheureux était à peine meilleure que celle des esclaves noirs, et, malgré la protection du gouverneur et les édits royaux, la mortalité parmi eux était effrayante. Les voyageurs, et en particulier Du Tertre, nous ont tracé un tableau pathétique de leur vie (*Du Tertre*, II, 455-480).

néantent. Entre temps, et malgré son humble situation, il trouve moyen de tirer des mains d'un capitaine trop entreprenant, une jeune passagère à la touchante et lamentable histoire. Sauvé des pirates espagnols par des corsaires français, il escorte galamment sa jeune beauté qui retrouve bientôt sa famille et sa fortune. Nous nous attendons à une histoire d'amour que bien des romanciers n'auraient pas manqué d'introduire à cet endroit, mais notre aventurier est peu sentimental. Il a trop de désir de revoir son pays et de connaître enfin le repos pour s'attarder à faire de doux compliments, fut-ce à « une jeune Espagnole de la plus grande beauté ». Bien que « cette jeune personne le comble de bons traitements qui semblaient passer les bornes d'une reconnaissance ordinaire », il fait la sourde oreille et, dédaignant l'offre de son cœur, il n'accepte d'elle que les moyens de regagner la France. En se séparant de lui, elle lui fit présent d'une bourse de deux cents pistoles d'or qui le consolèrent quelque peu de la perte que lui avait fait subir le traître La Rivière. Il arriva à bon port en Espagne « où il séjourna fort peu, pour se rendre en son pais natal, où il est à présent, mais sans dessein de retourner voir l'Amérique ».

Le dernier récit du recueil n'est guère plus encourageant. Il a pour titre : *Le destin de l'homme ou les aventures de Dom Bartelemi de la Cueba*. Cette fois, le héros est un franc vaurien; tout jeune encore, il badine de façon peu séante avec la fille de sa gouvernante, poignarde son précepteur qui lui adresse des reproches bien mérités, se fait cordelier pour échapper à la justice, et pour éviter le couvent, s'embarque sur un vaisseau en partance pour le Brésil. Lassé du voyage qui pourtant n'est guère monotone, il s'arrête en chemin dans les Antilles et lie compagnie avec une douzaine de bons garçons qui, comme lui, avaient eu maille à partir avec la justice de leurs pays et logeaient le diable dans leur bourse. Avec leur concours, il arme une barque, se fait corsaire, pillant indifféremment Espagnols, Anglais et Français, suivant

la louable coutume des fils de la Flibuste. Ayant fait une rapide fortune dans cet honorable métier, il veut revenir en Europe et se faire honnête homme, espérant que ses peccadilles auront été oubliées; mais, par un juste retour de la destinée, il est fait prisonnier, à son tour, par les pirates barbaresques et « emmené captif en Alger ». Il profite de l'expédition du duc de Beaufort pour s'échapper, ce qui nous donne la date approximative de ses aventures, et prend la fuite avec une belle Turque, la fille de son maître, à qui il a su inspirer de doux sentiments. Il se serait trouvé fort embarrassé de la donzelle dans la suite de sa vie agitée; par bonheur, les deux fugitifs, serrés de près par leurs poursuivants, tombent à la mer. Bartelemi s'en tire avec aisance, tandis que la malheureuse orientale, trop chargée de bijoux, va au fond, malgré les efforts de son amant qui aurait bien voulu au moins sauver la bourse. De nouveau, le voilà ruiné et sans ressources; qu'à cela ne tienne! La mer n'est-elle point toujours là, chargée de riches vaisseaux qui appartiennent à qui sait s'en emparer? Sans un mot de regret, Bartelemi repart pour les Isles où les Flibustiers mènent si joyeuse vie. Nous ne le suivrons pas plus longtemps dans ses aventures qui sont loin d'être terminées : fait prisonnier, il se sauve à la nage sans savoir nager; traverse des rivières infestées de crocodiles, à cheval sur un tronc d'arbre et battant l'eau d'une longue perche pour effrayer les monstres. Don Juan de bas étage, c'est toujours grâce à ses conquêtes qu'il se tire d'affaire; de la fille d'auberge à la Créole des Iles, en passant par la belle Turque, il n'est point d'expérience amoureuse qu'il n'ait faite et où il ne se soit conduit en goujat. Il meurt enfin aux Antilles, après fortune réalisée, des blessures que lui fait un crocodile un jour qu'imprudemment il est allé seul à la chasse. La morale de l'histoire est courte et assez peu satisfaisante. « Voilà comment, s'écrie l'auteur, le destin de Bartelemi le tira des délices où il était né pour lui faire passer une vie de traverses et de peines »; on aurait

voulu au moins un mot de blâme pour ce cynique aventurier que le narrateur semble plutôt plaindre que réprouver. A notre gré, la punition du ciel ne s'est que trop longtemps faite attendre; nous aurions vu avec plaisir Bartelemi disparaître dans la mâchoire du premier crocodile qu'il a rencontré. Au reste, il ne faut pas chercher à retirer de ces histoires fantaisistes, pleines d'aventures galantes et périlleuses, une morale qui n'y est point contenue. Ce qu'il en faut retenir, comme du *Polexandre* et des *Aventures de Vincent Leblanc*, c'est l'intérêt certain que prenait le public du XVIIe siècle à ces récits de vie libre et débridée; nous y voyons la preuve de l'attraction qu'exerçaient sur les imaginations les récits de voyages. Les Français de ce temps semblent avoir été, plus encore qu'au XVIe siècle, possédés du désir de courir le monde, rarement, par malheur, pour y fonder des colonies, pour y défricher un coin de terre et pour y couler le reste de leurs jours au milieu de leurs enfants. Ce sera et c'était déjà l'idéal des *Pilgrim Fathers* de la Nouvelle Angleterre, des *Quakers* de Penn, et des *Cavaliers* de Virginie; ce ne sera jamais l'idéal de la masse de nos colons français en Amérique et surtout des colons des Antilles. Au début, ils ne verront dans ce voyage lointain qu'un moyen de faire une fortune rapide pour retourner, comme Monval, vivre en paix dans leur pays natal le reste de leurs jours. Ils vont aux Iles pour y dépenser leur trop plein de jeunesse et de force, pour satisfaire à leur désir de voir du pays. Qu'ils courent les mers à la recherche de la princesse Alcidiane, comme Polexandre, ou que, comme Bartelemi, ils rançonnent des vaisseaux, ils représentent l'élément le plus turbulent de la nation. Aussi n'avons-nous pas le droit d'accuser d'invraisemblance les aventures que nous venons d'analyser : on en trouverait sans peine d'aussi extraordinaires et d'aussi désordonnées dans des relations authentiques. Le nombre de ces révoltés, qui rompaient en visière avec la civilisation, était plus considérable qu'on ne l'imagine. Même aux Iles, il en était

beaucoup qui ne pouvaient s'astreindre à la vie pourtant très libre et facile que l'on menait dans les habitations et qui, au confort de la maison coloniale, préféraient la liberté et le sort précaire des Boucaniers. Du Tertre nous a tracé un tableau saisissant de leur existence « laborieuse et pleine de périls ». Il les montre « vestus d'un calleçon, et tout au plus d'une chemise, chaussés de la peau du jaret d'un porc, liée par dessus et par derrière le pied avec des éguillettes de la mesme peau, et ceints par le milieu du corps d'un sac qui leur sert pour se coucher dedans pour se garantir d'un nombre innombrable de maringouins qui les piquent et leur sucent le sang de toutes les parties du corps qui demeurent à découvert. » Il nous dit en avoir vu qui « avaient fait cette misérable vie l'espace de vingt ans sans voir de Prestre et sans manger de pain »; mais il n'en a jamais trouvé aucun, qui consentît à échanger cette vie de misère et de liberté contre l'existence d'un civilisé[1]. Nous les retrouverons bientôt au Canada, où, sous le nom de coureurs des bois, ils donneront de la tablature aux Jésuites et aux gouverneurs. Ce ne sont pas encore des « philosophes », ils auraient été bien incapables de faire aucune théorie et de systématiser leurs tendances; mais ils avaient senti se réveiller en eux les appétits de l'homme primitif, ce que les Américains appellent aujourd'hui « *the call of the wild* ». Joueurs incorrigibles, mauvais prêtres, mauvais sujets de toute sorte, cadets de famille aux instincts trop violents pour se résigner au sacerdoce ou à quelque position inférieure dans l'armée, ils apparaissent à distance, avec tout leur héroïsme, comme des sortes de Cadets de Gascogne et semblent n'avoir guère d'importance pour l'histoire des idées.

Les relations de voyages, qui célèbrent leurs exploits, n'en contribuent pas moins, pour leur faible part, à la destruction du vieil édifice social. Du Tertre lui-même a,

1. *Histoire des Antilles*, II, 142.

pour ces libres fils de la mer et du désert, une admiration non déguisée, assez difficilement concevable chez un prêtre, et l'auteur du *Mercure Américain* n'a pas moins d'indulgence. Coureurs des mers, Frères de la Côte, Boucaniers surtout, qui ne connaissent d'autres maîtres qu'eux-mêmes, vivent de leurs propres moyens, restant des années sans manger un morceau de pain et sans voir un prêtre, ce sont déjà en un certain sens de frustes « Rousseauistes ».

Ayant à choisir entre la civilisation et la barbarie, c'est volontairement qu'ils s'enfoncent dans les mornes et dans les savanes des Antilles, renonçant sans regret à l'existence capitonnée qu'ils auraient pu avoir dans quelque couvent de France ou d'Espagne, à leurs titres, à leurs héritages, pour aller à quatre ou cinq, et parfois en isolés, vivre la rude existence des Boucaniers. Ce ne sont ni des anachorètes, ni des moines; ils ne sont poussés ni par l'esprit de sacrifice, comme les missionnaires, ni par l'esprit de lucre, comme les marchands; ils ne s'enfuient pas de France pour fonder une colonie où ils pourront librement exercer leur religion, comme les Protestants du XVIe siècle ou les Puritains de la Nouvelle Angleterre; ce sont véritablement des anarchistes qui ne peuvent accepter les liens sociaux. Si les récits de voyages aux Antilles n'avaient éu d'autre influence, on ne pourrait nier, au moins, qu'en dépeignant aux imaginations inquiètes et aux esprits mécontents la libre vie des « chevaliers de l'aventure », en vantant l'innocence des Caraïbes qui, eux aussi, sont à leur manière des sortes d'anarchistes, ils n'aient contribué, au moins dans une certaine mesure, à préparer un mouvement de révolte contre les vieilles formes de civilisation et de gouvernement. Nous allons maintenant, et de façon plus nette encore, retrouver les mêmes aspirations chez les voyageurs au Nord qui, plus systématiquement et peut-être plus consciemment, annoncent, à travers le XVIIe siècle, les théories de Jean-Jacques Rousseau.

DEUXIÈME PARTIE

LA NOUVELLE FRANCE

CHAPITRE I

LES PIONNIERS : LA ROCHE, CHAMPLAIN, LESCARBOT, SAGARD.

Ce fut, grâce à des marchands et à des armateurs, que le projet d'établir une Nouvelle France dans l'Amérique du Nord ne fut pas complètement abandonné après l'échec des expéditions de Jacques Cartier et de Roberval. Basques, Malouins et Rochelais continuèrent, en effet, d'armer des navires pour la pêche sur les bancs de Terre-Neuve, dans toute la seconde moitié du XVI[e] siècle : leur désir le plus vif était, par suite, de fonder, à proximité des pêcheries, des établissements définitifs qui formeraient, au delà des mers, un point d'appui solide et permanent pour leurs flottilles. Certains même, plus hardis, n'avaient pas renoncé à l'espoir de trouver par le Nord un passage rapide vers l'Inde, et c'est, en somme, à l'ambition très légitime d'enlever aux Portugais le monopole du commerce avec l'Orient, qu'est due la fondation de cet empire français d'Amérique qui, après cent cinquante ans de luttes, devait finir par rester entre les mains d'une autre puissance, sans que nous ayons gardé autre chose que la gloire de l'avoir fondé. Bien que forcé de faire

souvent allusion à des faits historiques, nous ne pouvons retracer ici, même brièvement, les diverses phases de cette épopée coloniale, où l'on put voir une poignée d'hommes lutter avec une énergie unique contre l'indifférence de la métropole, guerroyer avec les Indiens et défendre pied à pied contre les Anglais le territoire si chèrement conquis sur la barbarie. Nous ne pouvons songer à énumérer, et encore moins à étudier en détail, la masse énorme de documents publiés dès le XVIIe siècle sur la Nouvelle France. Il nous faut faire un choix et ce choix sera forcément arbitraire. Nous laisserons de côté toutes les relations qui n'ont trait qu'à la conquête; nous ne montrerons pas les progrès effectués par la colonisation française; nous ne nous occuperons pas, ou presque pas, des documents qui n'ont qu'un intérêt purement géographique ou historique. Dans toutes ces publications, nous ne rechercherons que celles qui ont été connues en France, y ont été lues et discutées, et ont été, par conséquent, susceptibles d'exercer une action sur les idées de la métropole. Pour nous en tenir au XVIIe siècle, nous diviserons ces documents en deux classes qui correspondent à peu près à deux époques de la colonisation. Dans la première qui est la seule dont nous parlerons dans ce chapitre, nous ne rencontrerons que des pionniers, de hardis chercheurs d'aventures, dont quelques-uns cependant furent des fondateurs, comme Champlain, et, par conséquent, nous trouverons sur l'Amérique et les sauvages américains les opinions les plus diverses et souvent les plus contradictoires. Dans la seconde, nous n'aurons guère à examiner que les relations des Jésuites, c'est-à-dire des publications ayant un caractère officiel, éditées, dans un but bien déterminé, par une société dont tous les membres avaient les mêmes désirs, les mêmes aspirations, la même formation intellectuelle; nous verrons comment, grâce à eux, ces théories s'unifièrent, se fondirent, et comment s'établit à la fin du siècle une sorte d'orthodoxie sur les habitants du Nouveau Monde.

*
* *

C'est vers 1543 qu'était revenue en France l'expédition de secours qui ramenait les débris des équipages de Roberval. Il nous faudra attendre jusqu'en 1598 pour voir un gentilhomme breton, le marquis de la Roche, essayer de reprendre la tentative de Jacques Cartier et partir de Saint-Malo, avec des lettres de crédit signées du roi, pour établir une colonie dans le Nouveau Monde. Peu importante par ses résultats, l'expédition du marquis de la Roche nous permettra cependant de voir quels contes on faisait encore, au commencement du XVIIe siècle, sur le Canada et sous quelles riantes couleurs on le peignait. Elle fut en effet précédée d'une très curieuse réimpression ou plutôt d'une traduction du second voyage de Jacques Cartier. Longtemps on n'en avait connu que la version italienne qu'en avait publiée Ramusio, « on voulut le donner en françois, tant pour aider et servir comme de guide à ceux qui aurayent désir d'entreprendre le dit voyage, que pour le contentement de ceux qui se complaisent en curieuses recherches et contemplations[1]. » L'imprimeur était celui qui venait de donner au public la commission du marquis de la Roche et qui devait imprimer la tragédie exotique de Du Hamel, cinq ans plus tard. Cependant les ouvrages de Cartier répondaient peu au but évident et avoué de l'éditeur d'attirer des colons au Canada. Un coup d'œil sur les relations du bon pilote malouin suffit à nous apprendre qu'il n'avait ni la couleur ni l'agrément de style qui pouvaient enflammer les imaginations. Aussi fut-il jugé bon d'ajouter à la relation proprement dite un poème, sorte de curieux appel à l'éner-

1. *Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier : aux Terres-Neuves de Canada, Norembergue, Hochelage, Labrador et pays adiacens dites Nouvelle France, avec particulières mœurs, language et cérémonies des habitants d'icelle.* A Rouen, chez Raphaël du Petit Val, MDXCVIII. Réimpression, Paris, 1865, par Michelant.

gie française qui vaut la peine d'être analysé. L'auteur, évident disciple de la Pléiade, n'y mit que ses initiales, C. B. et je ne pense pas qu'il ait jamais été identifié. Dans cette pièce de circonstance, on trouve tout d'abord le parallèle habituel entre la civilisation corrompue, qui, à en croire le poète, était alors le lot de la France, et le bonheur qui attend les nouveaux colons dans le Nouveau Monde. Allons, s'écriait-il non sans quelque éloquence :

Allons où le bonheur et le Ciel nous appellent
Et provignons plus loin une France plus belle.

Aux yeux prévenus de ce poète mal informé, le Canada apparaît comme un pays de Cocagne, où les jouissances les plus rares seront à la portée des plus humbles membres de l'expédition :

C'est pour vous que de laict gazouillent les rivières,
Que maçonnent es troncs les mouches mesnagères,
Que le champ volontaire en drus espies jaunit,
Que le fidèle sep sans peine se fournit
D'un fruit qui sous le miel ne couvre la tristesse,
Ains enclot, innocent, la vermeille liesse.
La maratre n'y sçait l'aconite tremper,
Ny la fièvre altérée aux entrailles camper.
Le favorable trait de Proserpine envoie
Aux champs Élyséens l'âme soule de joie.

Existence enchantée, terminée par une mort douce et naturelle, en vérité, il y avait là de quoi contenter les plus difficiles. Aussi, le poète prévoit-il qu'à son appel tous quitteront leurs chaumières et leurs étroites maisons pour aller par delà les mers fonder une France nouvelle que, dans son zèle patriotique il croit déjà voir comme elle n'a malheureusement jamais été :

O quels remparts je voy. Quelles tours se lever,
Quels fleuves à fons d'or de nouveaux murs laver.
Quels royaumes s'enfler d'honorables conquestes,
Quels lauriers ombrager de généreuses testes.

Voilà qui est fort beau, mais nous avons cependant quelque peine à croire à la sincérité du poète. Sous cet

enthousiasme, il me semble voir pointer le nez enluminé et le chapeau en bataille du sergent recruteur. Rien n'a changé; afin de réunir des colons pour son entreprise. La Roche employait en somme les procédés dont usent encore aujourd'hui les agences d'émigration, en Italie ou en Hongrie. Mines d'or, champs qui produisent sans culture, fortunes à qui veut les ramasser sont encore le leurre que l'on fait miroiter aux yeux des misérables émigrants : nous savons ce qu'il en faut penser. J'admets cependant que La Roche ait cru, de bonne foi, qu'il allait assurer le bonheur et la richesse de ses compagnons; ceux-ci n'en durent pas moins éprouver une terrible désillusion. Au lieu d'un climat délicieux où pousse la vigne et où les champs donnent double moisson, les rigueurs d'un hiver canadien; au lieu des ruisseaux de lait, des fleuves de glace; au lieu de l'abondance promise, la famine, le scorbut et la mort, tel était le sort qui attendait les membres de l'expédition du marquis de la Roche. Combien durent alors regretter les grasses campagnes de la Normandie et leur humble toit, dans cette île sauvage sur les bords de laquelle ils furent abandonnés par leur chef, et comme ils durent se repentir d'avoir cru le poète menteur plutôt que le consciencieux mais peu enthousiaste voyageur qu'était Jacques Cartier! Ce dernier terminait sa description de l'île de Blanc Sablon par ce trait assez sombre : « En somme je pense que ceste terre est celle que Dieu donna à Caïn ». Par une triste ironie de la destinée, c'est dans cette même île que devaient finir par échouer les survivants de l'expédition.

*
* *

Les explorateurs français du Nouveau Monde ne furent pas découragés pour autant; cinq ans après, Samuel de Champlain, le véritable père de la Nouvelle France, le fondateur de Québec et le découvreur des Grands Lacs, l'homme qui, pendant près de trente ans, devait consacrer

tous ses instants et son activité à développer notre empire colonial, publiait la relation de son premier voyage[1].

Ce n'était, à vrai dire, qu'une reconnaissance qui avait duré quelques semaines et qui avait permis à Champlain de se rendre compte de l'étendue de ce pays que l'on continuait à prendre pour une île située sur la route du Cathay. Dans une épître en vers mise en tête des « *Sauvages* », le sieur La Franchise nous explique très clairement que Champlain ne considérait ce premier voyage que comme un commencement, et qu'il avait la même ambition que Jacques Cartier : trouver le fameux passage vers les Indes.

> Il nous promet encore de pousser plus avant,
> Réduire les Gentils et trouver le Levant,
> Par le Nord ou le Sud, pour aller à la Chine[2].

Ce fut donc, à tout le moins d'abord, involontairement que Champlain redécouvrit le Canada. Quoi qu'on en ait dit dans ces derniers mois, Champlain n'a été en rien un prédécesseur de nos romanciers exotiques[3].

Comme Jacques Cartier, son illustre devancier, Champlain est, avant tout, un marin et un chef; aussi son premier soin est-il de reconnaître les ressources de ce pays qu'il ne voulut tout d'abord considérer que comme une escale inévitable sur la route des Indes. Comme

1. *Des Sauvages ou Voyage de Samuel Champlain de Brouage, fait en la France Nouvelle, l'an mil six cens trois...*, à Paris, chez Claude de Monstr'œil, s. d. Le privilège est daté du 15 novembre 1603.

2. C'est cette véritable obsession qui a fait donner à l'un des rapides situés au-dessus de Montréal, le nom de Rivière de la Chine, qu'il porte encore.

3. Les fêtes qui ont eu lieu récemment aux États-Unis et au Canada à propos de Champlain, ont très justement attiré l'attention du public sur le fondateur de la Nouvelle France. A cette occasion on a publié quantité d'articles et même de livres qui surfont peut-être un peu la gloire littéraire du bon gentilhomme charentais; ce n'est ni un grand écrivain, ni un grand artiste; ses ouvrages ne peuvent supporter la comparaison avec ceux d'Yves d'Evreux, qui écrivait à la même date, ni même avec ceux de son compagnon, l'avocat Lescarbot.

Jacques Cartier, cependant, il a été frappé par ces sortes de ballets barbares que les Indiens, séparés en deux groupes, exécutaient pour fêter l'arrivée des étrangers. Telles les anciennes sauvagesses qui avaient accueilli Colomb lors de son premier voyage, les femmes « Algoumequines » se dépouillent de leurs robes pour aller à la rencontre des Français et manifestent leur joie par des danses. Mais Champlain, qui manque évidemment de littérature, ne songe à les comparer ni à des nymphes, ni à des divinités champêtres; il se borne à mentionner le fait qui lui paraît curieux, décrivant assez longuement les attitudes des danseuses, sans qu'un seul mot nous permette de supposer qu'il ait pris un intérêt artistique quelconque à leurs évolutions, ou même que sa pudeur en ait été offensée[1]. Sont-ils bons, sont-ils méchants ces habitants du Nouveau Monde? Peu lui importe; il suffit qu'ils soient inoffensifs et ne constituent point de sérieux obstacle aux explorateurs. C'est pour lui le point essentiel, le seul qu'il s'attache à mettre en lumière. Pour les sauvages canadiens, nous le verrons encore plus clairement dans ses relations suivantes, il a plutôt une pitié un peu méprisante que de l'admiration ou un désir quelconque de nous les faire admirer. Champlain est trop occupé de sa responsabilité de chef, trop anxieux pour la sûreté de son navire pour s'attarder à regarder le paysage. De plus, il n'a lu ni Homère, ni les poètes latins; il n'est point hanté par des réminiscences de l'âge d'or; c'est encore un marin du xvie siècle, dont l'âme est encore toute pleine de l'horreur des terres inconnues et des dangers de la mer. On le voit très clairement dans le chapitre xiii qui termine sa relation et qui a pour titre : « D'un monstre espouvantable que les sauvages appellent Gougou, et de nostre brief et heureux retour en France[2]. ». Sans oser trop l'affirmer, mais aussi sans le nier de façon positive,

1. *Des Sauvages*, chap. iii, p. 11.
2. *Id.*, chap. xiii, p. 61, 62.

Champlain y raconte que plusieurs sauvages lui ont affirmé « que, proche la Baye des Chaleurs, tirant au Sud, est une ville où faict résidence un monstre espouvantable que les Sauvages appellent Gougou, et m'ont dict qu'il avoit la forme d'une femme, mais fort effroyable, et d'une telle grandeur qu'ils me disoient que le bout des mâts de nostre vaisseau ne luy fust pas venu jusques à la ceinture, tant ils le peignent grand; et que souvent il a dévoré beaucoup de sauvages; lesquels il met dedans une grande poche, quand il les peut attraper et puis les mange; et disoient ceux qui avoient esvité le peril de ceste malheureuse beste que sa poche estoit si grande, qu'il y eust pu mettre nostre vaisseau. Ce monstre faisoit des bruits horribles dedans ceste isle, que les sauvages appellent le Gougou; et quand ils en parlent, ce n'est qu'avec une peur si étrange qu'il ne se peut dire plus et m'ont asseuré l'avoir veu. » L'esprit du moyen âge, on le voit, n'était pas encore tout à fait mort au commencement du XVII[e] siècle, au moins chez les marins. Le *Gougou* est un monstre qui ressemble au fameux *Géant des Tempêtes*, que nous trouvons dans le poème de Camoëns, en même temps qu'au *Kraken* des légendes du Nord; il faudra attendre encore longtemps pour que la mer soit dépouillée de son mystère et de ses terreurs.

Dans ses relations ultérieures, Champlain, plus sûr de son terrain et aguerri par plusieurs voyages, ne mentionne plus ces superstitions et ces contes effrayants; il en resta cependant toujours quelque chose dans son esprit; jamais il n'a cru avoir trouvé le Jardin d'Eden et, même dans les parties les plus optimistes de son œuvre, il garde toujours une mesure et une retenue qui contrastent avec l'enthousiasme de nos voyageurs qui allaient au Sud. Il avait trop peu d'imagination pour embellir la réalité et être la dupe de ses lectures[1]. Des sauvages, là encore, il

1. *Les Voyages du sieur de Champlain, Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roy en la marine...*, Paris, 1613. Meilleure et plus complète que la réimpression qu'on en publia en 1632.

parle peu et réduit ses informations sur eux au strict minimum : ce sont pour lui de bonnes gens, mais surtout de pauvres gens quiv ivent dans une misère épouvantable et que la nécessité contraint de manger les plus répugnantes charognes[1]. Jamais il n'a pu s'habituer au froid canadien; la grande affaire pour lui est de passer l'hiver et de ramasser des provisions pour traverser cette terrible saison. Des splendeurs d'un hiver du Nord, des merveilles des rives du Saint-Laurent, qui encore aujourd'hui attirent et retiennent des yeux blasés, il n'a rien vu; comme tant d'autres, il est resté foncièrement français de France, et, si je puis dire, terrien. Non pas qu'il s'épanche longuement en stériles regrets de la terre natale; on ne trouve rien qui ressemble à une effusion dans son œuvre pourtant volumineuse, mais on sent que la douceur du paysage charentais et le beau jardin à la française, bien peigné et bien ordonné, sont restés son idéal. Je sais bien qu'en dépouillant avec soin ses voyages et en choisissant ses citations, on pourrait trouver deux ou trois passages qui permettraient d'affirmer que Champlain n'était pas insensible aux charmes de la nature; mais cette nature n'a rien d'exotique, c'est là pour nous le point important.

Il ne cherche pas, comme feront plus tard quelques Pères Jésuites, à domestiquer quelques plantes sauvages et à les cultiver pour leurs formes étranges. Quand, le sieur de Monts parti, il reste seul à la tête d'une petite troupe de quarante soldats, il fait faire un jardin pour occuper ses hommes; mais il le dessine de telle façon qu'on pourrait se croire dans le verger de quelque gentilhomme du Poitou, et non à plus de mille lieues de la France. « J'en fis un aussi pour éviter oisiveté, entouré de fossez pleins d'eau, esquels y avoit de fort belles truites que j'y avois mises. Ce lieu estoit tout environné de prairies, où j'accommoday un cabinet avec de beaux arbres, pour aller y prendre la fraischeur. J'y fis

1. Champlain, *Voyages*, p. 44.

aussi un petit réservoir pour y mettre du poisson d'eau sallée, que nous prenions quand nous en avions besoin. J'y semay quelques graines, qui profitèrent bien; et y prenois un singulier plaisir; mais auparavant il avoit fallu bien travailler. Nous y alions souvent passer le temps : et me sembloit que les petits oiseaux d'alentour en eussent du contentement : car ils s'y amenoient en quantité; et y faisoient un ramage et gazouillis si agréable, que je ne pense pas en avoir ouy de semblable[1] ».

Le tableau est charmant, et nous avons grand plaisir à nous représenter le grand voyageur se délectant à contempler son jardin; mais il faut bien reconnaître qu'un homme, qui avait conservé à ce point dans les yeux la vision du paysage natal et avait encore dans l'oreille le chant des oisillons des campagnes françaises, ne pouvait apprécier la beauté sévère des forêts du Nord. Grand administrateur et grand capitaine, Champlain ne peut passer ni pour un poète, ni même pour un grand descripteur. Ses voyages sont d'une importance primordiale pour l'histoire de la Nouvelle France; ce n'est le diminuer en rien que de constater qu'ils étaient trop exacts et trop précis pour exercer une réelle influence sur l'imagination du public. Fort heureusement, un homme dont la plume était autrement souple et le style plus pittoresque, avait accompagné Champlain dans un de ses voyages vers la Nouvelle France, et y avait fait un séjour suffisamment long pour en rapporter une moisson de souvenirs, d'anecdotes, de tableaux pittoresques, de vers légers et de réflexions morales, qui ont plus d'importance au point de vue de l'histoire de l'exotisme.

***

Publiée pour la première fois en 1609, l'*Histoire de la Nouvelle France* de l'avocat Lescarbot eut un tel succès

1. Champlain, *Voyages*, p. 79.

qu'en 1617 elle était arrivée à sa troisième édition[1]. L'auteur n'avait rien négligé pour assurer à son livre un bon accueil. Il semble avoir été un fin matois cet homme qui dédie son ouvrage « au Roy Très Chrestien de France et de Navarre; à la Reyne; à Monseigneur le Dauphin; à la Reyne Marguerite; à la France ». Personne n'était oublié. Le but avoué et évident de Lescarbot, est d'attirer des colons dans le Nouveau Monde. C'est par patriotisme qu'il écrit son livre; et c'est pour montrer que nous avons autant et plus de droits que les Espagnols et les Portugais à la possession des pays d'outre-mer, qu'il consacre les premiers chapitres de son livre à faire l'historique de nos découvertes dans le Nouveau Monde. Aller fonder une colonie au Canada, n'est pour lui que reprendre une tradition; c'est se remettre à la tâche entreprise par Jacques Cartier, Villegagnon, Dominique de Gourgues et tant d'autres au XVI[e] siècle. C'est là le sens évident de l'épigraphe empruntée à Horace qu'il a mise en tête de son *Histoire de la Nouvelle France* :

Multa renascentur quæ jam cecidere...

Mais, cette fois, Lescarbot a la conviction profonde que, son éloquence aidant, l'entreprise réussira. Il faut pour

1. *Histoire de la Nouvelle France, contenant les navigations découvertes et habitations faites par les Français ès Indes Occidentales et Nouvelle France sous l'avœu et authorite de nos Rois Très Chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusques à hui. En quoy est comprise l'Histoire morale, naturelle et géographique de la dite province, avec les tables et figures d'icelle. Par Marc Lescarbot, advocat en Parlement, témoin oculaire d'une partie des choses ici récitées*, à Paris, chez Jean Millot, MDCIX.

On paraît s'être occupé de Lescarbot, et M. Lanson cite dans sa bibliographie trois ouvrages ou articles qui lui sont consacrés : Noël, *Vie et Œuvres de Marc Lescarbot*, Thiérache, 1873; E. Piette, *Un opuscule rare de Marc Lescarbot*, Thiérache, 1876; G. Lecocq, *Notice bibliographique sur un ouvrage inconnu de Marc Lescarbot* (*Le Bout de l'an sur le repos de la France*, par Le Franc-Gaulois, 1618), Thiérache, 1877. Je n'ai pu me procurer ces ouvrages; par contre, je signalerai un article récent, qui a d'autant plus de valeur qu'il est écrit par un étranger, Bernard Muddiman, *Marc Lescarbot*, Academy, 31 août 1912.

cela profiter des fautes de nos devanciers, et attirer dans nos colonies « non point des soldats et des chercheurs d'or, mais des gens qui y fassent génération. » Aussi considère-t-il comme du devoir de « tout bon François et de tout bon Chrestien de passer en Canada », et ce faisant, d'accroître le domaine de la France, « tout en faisant son bien particulier ».

Nous avons donc quelque chose de très différent de la relation de Champlain : l'*Histoire de la Nouvelle France* est un ouvrage de propagande, et non le rapport officiel d'un chef d'expédition. De plus, Lescarbot est avocat et sait plaider une cause. Il n'ignore pas que la gaieté, l'optimisme, l'imagination même, sont utiles à ceux qui veulent convaincre et entraîner les hommes; aussi, sans trop farder la vérité, aura-t-il soin de l'accommoder, et laissant de côté toutes les ombres, tracera-t-il du Canada une peinture qui fait pâlir toutes les descriptions du Paradis Terrestre. Nous l'étudierons plus loin comme moraliste et comme philosophe; nous allons d'abord le considérer comme poète. En même temps que l'*Histoire de la Nouvelle France*, et comme en appendice, Lescarbot publia en effet sous le titre de *Les Muses de la Nouvelle France* les vers qu'il avait composés pendant son voyage[1].

Même quand il sacrifie aux Muses, Lescarbot ne perd pas de vue son dessein qui est d'attirer des colons dans la Nouvelle France : pour cela, il était nécessaire, tout d'abord, de détruire un certain nombre de préjugés sur les périls de la traversée, sur les ennuis de l'hivernage, et de faire oublier l'impression fâcheuse qu'avait pu créer l'échec du marquis de la Roche et même la première relation de Champlain. Ce n'était point assez de dire à

1. *Les Muses de la Nouvelle France* ont une pagination à part, la première édition, celle de 1609, comprend 66 pages, la troisième, celle de 1617, 77 pages, et renferme quelques additions, entre autres, des pièces consacrées à célébrer les découvreurs du Nouveau Monde, Dominique de Gourgues, Champlain, et autres. Toutes sont inspirées par le même patriotisme colonial.

des Français qu'ils allaient faire fortune en traversant les mers, il fallait encore les convaincre, qu'ils ne mourraient pas d'ennui en route et une fois arrivés au Canada.

Si l'on en croit Lescarbot, rien n'était plus gai qu'une traversée de ce genre; pas la moindre trace et pas le moindre souvenir du *Gougou*, mais une série de joyeuses fêtes et de beuveries à rendre jaloux les compagnons de Pantagruel. Tous ces gais lurons, qui s'embarquent pour aller fonder une France nouvelle, semblent avoir pris pour devise « Trink ». On boit tout le jour et fort avant dans la nuit; si l'on aperçoit un vaisseau, on s'approche assez pour échanger des souhaits de bon voyage, puis, ajoute Lescarbot, « la dessuz ils beurent à nous, et nous à eux et reprindrent une nouvelle route. » Ce nouveau protocole de la mer remplace heureusement les salves d'artillerie chez les voyageurs sans prétentions. Comme pour ajouter une ressemblance avec les « navigations de Pantagruel, » Lescarbot essuie une tempête et même plusieurs tempêtes; mais il ne paraît pas qu'il se soit trouvé aucun couard Panurge à bord, et que la gaîté de ces braves gens ait désarmé devant la colère de Neptune : « S'il y avoit quelque coffre mal amarré, on l'entendoit faire un beau sabat. Quelquefois la marmite étoit renversée, et en dînant ou en soupant, nos plats voloient d'un bout de la table à l'autre s'ils n'étoient bien tenus. Pour le boire, il falloit porter la bouche et le verre ensemble selon le mouvement du navire. Bref, c'étoit un passe-temps, mais un peu rude à ceux qui ne portent pas aisément ce branlement. Nous ne laissions pourtant de rire pour la pluspart. Quelquefois aussi nous avions des calmes bien importuns durant lesquels on se baignoit en la mer, on dansoit sur le tillac, on grimpoit à la hune, nous chantions en musique; puis, quand on voyoit sortir de dessous l'horizon un petit nuage, c'étoit alors qu'il falloit quitter ces exercises et se prendre garde d'un grain de vent enveloppé là-dedans, lequel se desserant, grondant, sifflant, bruant, tempestant, bourdonnant, étoit capable

de renverser nostre vaisseau c'en dessus dessous »[1]. Voilà une bonne et vraie tempête qui ne doit rien à Virgile; nous en avons vu tant d'autres décrites en un style académique et mythologique, que nous avons, pour notre part, une reconnaissance infinie à Lescarbot de n'avoir parlé ni de Borée, ni de Neptune, ni de « l'humide élément » et de ne s'être souvenu que de maître François.

Cette gaîté, qu'apportait avec lui Lescarbot, se montre d'un bout à l'autre des *Muses de la Nouvelle France,* et c'est elle qui donne une saveur toute particulière aux œuvres poétiques de celui qui se nommait lui-même le Franc-Gaulois. Ce n'est pas qu'il n'ait parfois des ambitions plus élevées; il a voulu un jour écrire un poème épique, essai plutôt malheureux, mais où l'on rencontre cependant une certaine couleur locale, on peut même dire qu'on en trouve trop. Loin de chercher à franciser les noms de ses héros sauvages comme on pouvait le craindre, on dirait qu'il a pris plaisir à les rendre encore plus rébarbatifs qu'ils n'étaient, témoins ces deux vers où il énumère les chefs des Archimouquois :

> Chkoudun, Oagimont, Memembouré, Kich'Kou,
> Messamoet, Ouzagat et Anadabijou[2].

Quand ces braves se ruent au combat, ils ne clament ni Montjoie, ni Saint-Denis, mais leurs cris de guerre qui font assez singulière figure dans des vers français :

> Arrive le surplus criant à haute voix
> He, He, oukchegouia, et parmi la mêlée,
> Se voit incontinent cette troupe mêlée

Ailleurs, Lescarbot, qui ne doute de rien à certaines heures, a l'intention, après avoir écrit l'*Enéide* de la Nouvelle France, d'en composer les *Géorgiques* et, dans un poème didactique assez ennuyeux, il énumère les plantes,

1. *Histoire de la Nouvelle France,* 517-520.
2. *Muses de la Nouvelle France : La défaite des Sauvages Archimouquois par le Sagamos Membertou, et ses alliés sauvages en la Nouvelle France, au mois de juillet 1607.* Le poème n'a pas moins de 436 vers.

fruits et animaux dont peut s'enorgueillir le Canada. Il force visiblement son talent et n'avait point le génie qu'aurait nécessité une telle entreprise. Il y a peu à retenir de cette fastidieuse énumération : on doit cependant remarquer que Lescarbot qui, comme tous les voyageurs, a fait sa description de l'oiseau mouche, a eu soin de lui laisser son nom indien :

Nitidau, c'est ton nom que je ne veux changer
Pour t'en imposer un qui te soit étranger.
Nitidau, oiseau délicat de nature,
Qui de l'abeille prend la tendre nourriture,
Pillant de nos jardins les odorantes fleurs
Et des rives des bois les plus rares douceurs [1].

Champlain nous dit, dans sa relation, que lorsque Poutrincourt et ses gens revinrent d'une expédition contre les sauvages, « Lescarbot qui étoit demeuré en l'habitation leur fit quelques gaillardises avec les gens qui y estoient restés pour les resjouir. » Ces gaillardises nous ont été conservées par Lescarbot lui-même, qui, malgré une modestie feinte, n'en est pas médiocrement fier; il leur a donné le nom pompeux de *Théâtre de Neptune, représenté sur les flots du Port Royal, le quatorzième de novembre mil-six-cens-six, au retour du Sieur de Poutrincourt du pais des Archimouquois*. C'est une sorte de « triomphe » dans le goût italien, une sorte de représentation en plein air qui devait produire grand effet sur les Indiens et remplir de joie les Français, toujours avides de spectacles de ce genre. On y voyait Neptune « revêtu d'un voile de couleur bleue et de brodequins, ayant la chevelure et la barbe longues et chenues, tenant son trident en main, assis sur son chariot paré de ses couleurs, ledit chariot traîné sur les ondes par six Tritons. » Bien que Lescarbot

1. *Muses de la Nouvelle France*, p. 27. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter une note pour faire remarquer que les oiseaux-mouches se rencontrent assez haut dans le nord et non pas seulement sous les Tropiques : j'en ai, pour ma part, observé d'assez nombreux dans le Massachussets.

ait écrit pour Neptune et ses compagnons des couplets assez galants, et qu'il sache bien tourner la flatterie, il ne se sent dans son élément que dans la dernière partie du spectacle, quand Neptune et sa suite sont reçus à l'entrée du fort par un compagnon de gaillarde humeur, qui « les attendait de pied ferme » et leur adressa la parole en ces termes :

Sus doncques rôtisseurs, dépensiers, cuisiniers,
Marmitons, pâtissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus-dessous potz et platz et cuisine,
Qu'on baille à ces gens-ci chacun sa quarte pleine.
Je les voy alterez *sicut terra sine aqua.*
Garçon dépesche-toy, baille à chacun son K.
Cuisiniers, ces canards sont-ils point à la broche?
Qu'on tue ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compagnons
Autant délibérez des dents que des roignons.
Entrez dedans, Messieurs, pour votre bienvenue,
Qu'avant de boire chacun hautement éternue
Afin de décharger toutes froides humeurs
Et remplir vos cerveaux de plus douces vapeurs.

Lescarbot est tout le premier à se rendre compte des défauts de sa poésie, il n'a nulle prétention à la gloire littéraire, et s'il s'est décidé à publier ces vers, c'est uniquement « pour ce qu'ils servent à notre histoire et pour montrer que nous vivons joyeusement[1]. »

Si son ambition se bornait à ce dernier point, il a parfaitement réussi; rien n'est plus touchant pour nous que de voir cette poignée de Français, dont nous connaissons les souffrances par les écrits de Champlain, se consoler de leurs peines en chantant et en organisant des représentations théâtrales. Non seulement, Lescarbot est parvenu à consoler et à réconforter ces malheureux, mais il est arrivé à presque leur persuader dans son « Adieu aux François retournans de la Nouvelle France en la France Gauloise » qu'ils étaient plus heureux qu'ils ne sauraient être dans leur pays natal. Il écrit, dès son arrivée, « parmy

1. *Muses de la Nouvelle France*, p. 27.

le tintamarre d'un peuple confus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens »[1], et ne croyez pas que ce soit pour se plaindre de ne pouvoir se recueillir, qu'il signale tout ce bruit et toute cette animation. Rien ne pouvait réjouir davantage son cœur de patriote ; dans ces humbles baraques, il voyait déjà le noyau de la cité énorme qui, dans sa pensée, devait devenir rapidement la capitale de notre empire colonial. Il ne nie pas que ceux qui vont revoir fumer le toit de leur chaumière, ne soient de fortunés mortels ; mais, pour lui, il a une autre ambition. Il veut que ses compagnons regardent autour d'eux et surtout devant eux. Dans ce pays qu'ils ouvrent aux Français, ils vont rencontrer des rivières majestueuses, de larges horizons, des rivages baignés par une mer sans limites et des échos qui répercutent trente fois la voix humaine ; mais, surtout, chacun y pourra vivre en liberté, y satisfaire ses désirs, s'y sentir les coudées franches et

En toute saison vivre joyeusement.

Lescarbot s'est écrié quelque part : « Les anciens ont dit : *Sine Cerere et Baccho friget Venus*, et nous Français nous disons vive l'amour, mais qu'on dîne[2]... » C'est là, en effet, son refrain et, plus encore, le refrain de l'équipage, des colons et des soldats. « A boire », est le mot qui revient à chaque page, et c'est Lescarbot qui, leur a, tout en étant des mieux disposés à l'égard des Indiens, cependant reproché fort sérieusement de ne point connaître l'usage du vin : « Je ne scay si je ne doy mettre entre les plus grands aveuglements des Indiens Occidentaux d'avoir abondamment le fruit le plus excellent que Dieu nous ait donné et de n'en scavoir l'usage[3]. » Aussi, peu importe que, le plus souvent, on n'ait à se mettre sous la dent que des morues « toutes vermolues »

1. *Muses de la Nouvelle France*, p. 12.
2. *Histoire de la Nouvelle France*, p. 833.
3. *Id.*, p. 842.

pourvu que le vin soit en abondance et que l'on puisse répéter :

Ça garçon, de ce bon vin,
Et buvons à pleine gorge!

Je sais fort bien que ce n'est pas là du grand art : les plaisanteries de Lescarbot sont, au fond, des plaisanteries de soldats français. Cet avocat madré se faisait le compère de tous les Fanfans la Tulipe qu'il y avait à bord, les consolait de la misère présente par le souvenir des festins passés et leur affirmait avec une si belle assurance que la morue et le lard salé, dont ils avaient souvent « l'estomac offensé », dépassaient en saveur tous les plats des rôtisseurs de Paris, qu'ils devaient finir par presque le croire. Qui pourrait s'irriter ou se plaindre, avec un homme qui, au milieu des pires souffrances, trouve le moyen de s'exclamer avec enthousiasme :

Qu'on ne parle maintenant
Que des îles du Ponant,
Car les îles Fortunées
Sont certes infortunées,
Au prix de celles-ci
Qui nous fournissent ici
Pour néant ce que l'on achète
Es rues de la Huchette
Ou aux Ours bien chèrement [1].

Ce n'est pas une des particularités les moins plaisantes de tous ces vieux récits de voyages, que cette gaîté saine et cette verve gauloise, dont ils sont empreints. Les grognards de Napoléon, qui trouvaient le mot pour rire dans les glaces de Russie, à l'heure de la mort, avaient de dignes ancêtres dans ces Parisiens, ces Saintongeois et ces Normands, qui fondaient une colonie en chantant. Lescarbot, bien qu'il ait plus de culture, est de la même lignée; il se reconnut un jour un Franc-Gaulois, ce qui ne

1. *Muses de la Nouvelle France*, p. 69 et suiv. La *Tabagie marine*, d'où sont extraits ces vers, peut passer pour le chef-d'œuvre de Lescarbot.

l'empêche pas d'être à son heure un bon Français et un sage.

La physionomie de Lescarbot serait incomplète si nous ne montrions pas le philosophe à la Montaigne qu'il y avait en lui. C'est surtout dans les chapitres qu'il consacre aux sauvages, qu'il apparaît sous ce nouvel aspect. Dès le début de sa relation, sans doute parce qu'il était avocat, et par scrupule de juriste, il avait été amené à discuter un problème de droit que Champlain n'avait même pas soupçonné; à savoir si nous avions le droit de nous emparer d'un pays qui ne nous appartenait pas et, ce faisant, de dépouiller, au moins en apparence, les propriétaires véritables, c'est-à-dire les sauvages. La question avait son importance à cette date : elle avait déjà été longuement débattue au siècle précédent à la suite des plaidoyers que Las Casas avait écrits en faveur des Indiens, et quelques esprits commençaient à mettre en doute le droit des Européens à établir des colonies dans le Nouveau Monde. C'est, en somme, un scrupule de ce genre qui poussera Penn, un Quaker, il est vrai, et qui se piquait d'une honnêteté au-dessus de la moyenne, à acheter une certaine portion de leur territoire aux Indiens, dès son débarquement : acte dans lequel il y avait autant de politique que d'honnêteté, mais qui a fait l'admiration de tous les philosophes du XVIIIe siècle. Lescarbot, en homme rompu à tous les procédés du Palais, traite la question beaucoup plus cavalièrement : « La terre appartenant de droit divin aux enfans de Dieu, dit-il, il n'est pas question de recevoir le droit des Gens et politique, par lequel il ne seroit loisible d'usurper la terre d'autrui [1]. » Étant infidèles, les sauvages ne peuvent pas être propriétaires, notre conscience est maintenant à l'aise; voilà les pauvres Indiens congrument déboutés, et nous pouvons fonder notre colonie avec une conscience tranquille.

1. *Histoire de la Nouvelle France*, p. 21.

Evidemment, Lescarbot ne pense ici qu'à justifier en droit, et par le droit divin, si le droit des gens n'y peut réussir, l'expédition de Champlain; nous ne nous attarderons pas à discuter cet argument qui avait déjà été réfuté au siècle précédent. Notre auteur est plus à l'aise quand, au nom de l'humanité il proteste contre les préjugés qui régnaient encore dans quelques esprits sur les habitants du Nouveau Monde. « Nos peuples de la Nouvelle France ne sont si brutaux, stupides ou lourdeaux qu'on pourrait penser; et trouve que c'est à grand tort qu'on dit d'eux que ce sont des bestes, gens cruels et sans raison. Car je n'y ai point vu de niais comme il s'en trouve quelquefois es pais d'Europe; ils parlent avec beaucoup de jugement, et pour la cruauté, quand je révoque en mémoire nos troubles derniers, je crois que ny Hespagnols, ny Flamens, ni François ne leur devons rien en ce regard, voire les surpassons de plus juste mesure. Car ils ne scavent que c'est de donner le fronteau, de chauffer la plante des pieds, de serrer les doigts et autres choses horribles que je ne veux enseigner. Mais s'ils ont à faire mourir quelqu'un, ils le font sans supplices excogités. Et diray plus, que sans faire mention de nos troubles et prenant nos nations de l'Europe en l'état qu'elles sont aujourd'hui, je puis assurer qu'ils ont autant d'humanité et plus d'hospitalité que nous[1]. »

Ce n'est rien de nouveau quand on a lu les relations de Léry, de Benzoni et le chapitre des *Coches* de Montaigne; mais cette ressemblance même a son importance; nous voyons que la tradition établie, dès le XVIe siècle, sur les sauvages Américains du Sud se perpétuait, au début du XVIIe, chez les voyageurs au Nord ou tout au moins chez l'un d'entre eux. Il est piquant de constater qu'en écrivant ces lignes, Lescarbot se mettait en contradiction

1. Première édition, p. 8. Ce passage a disparu dans l'édition de 1617. Il y a un certain nombre de différences entre les deux éditions. En général, les corrections apportées par Lescarbot ne sont pas heureuses, sa première rédaction a beaucoup plus de naturel.

flagrante avec Champlain lui-même qui, ayant visité les mêmes pays, en même temps que notre auteur, avait déclaré que les sauvages étaient de pauvres gens grossiers et peu intéressants.

Une fois de plus, nous nous retrouvons face à face avec le problème que nous avons déjà signalé à propos d'Yves d'Evreux, de Biet et de Du Tertre et nous sommes amenés à nous demander quelles étaient les raisons de cet enthousiasme si curieux chez un homme qui ne peut passer ni pour un pessimiste, ni pour un ennemi de la civilisation, et qui, de plus, est très simplement et très sincèrement chrétien. Jusqu'ici, nous avons été forcés de n'avancer qu'avec prudence, car nous avions affaire à des missionnaires et nous pouvions hésiter; avec Lescarbot, le doute n'est plus possible : Si les sauvages américains sont supérieurs aux civilisés, ce n'est point parce que, sous le ciel du Canada, nous rencontrons une nature féconde, des paysages luxuriants qui disposent l'âme à l'indulgence; c'est uniquement parce que les traits essentiels des civilisations antiques se retrouvent chez eux et que les souvenirs classiques interposent leur voile coloré entre les yeux de l'observateur et la réalité.

La véritable originalité de Lescarbot est dans le parallèle en forme qu'il établit entre les sauvages américains et les peuples de l'antiquité, et, en particulier, les Lacédémoniens. Il consacre tout un chapitre à étudier « *Les mœurs, coutumes et façons de vivre des Indiens Occidentaux de la Nouvelle France, comparées à celle des anciens peuples de par deça* »[1]. Il n'est point besoin d'insister sur l'importance de ce rapprochement que, jusqu'à présent, nous n'avons rencontré qu'à l'état fragmentaire. De Lescarbot à Jean-Jacques, nous allons le retrouver partout. Ce fait a pour nous une importance considérable, car l'influence de Les-

1. Ce livre encore a été fort transformé après coup par Lescarbot. Les rapprochements de détails avec les mœurs anciennes sont beaucoup plus nombreux dans la seconde édition. L'auteur cherche évidemment à faire montre de sa science de l'antiquité.

carbot ne se borne pas aux premières années du XVII[e] siècle. On sait quelle était la façon de composer des faiseurs de relations ; même quand ils étaient de très honnêtes gens, tous compilaient sans aucun scrupule et démarquaient les ouvrages de leurs devanciers ; ils n'eurent garde de laisser tomber une si belle occasion de faire montre de leur érudition. Le parallèle institué par Lescarbot va devenir un des lieux communs de la littérature exotique. De plus, ce rapprochement qui avait déjà été fait par les gens de la Renaissance, mais qui, chez eux, était plutôt plastique que moral, la nudité des sauvages leur rappelant les lignes des statues grecques, devient chez Lescarbot un parallèle moral. C'est sous cette forme que nous le retrouverons chez tous les Jésuites, et c'est par eux qu'il arrivera jusqu'à Jean-Jacques qui ne cessera de vanter la simplicité des premiers temps, modifiée par un idéal stoïcien ou lacédémonien, qui se trouve déjà chez Lescarbot.

Les sauvages de Lescarbot ne sont plus des misérables mourant de faim ; ce sont des Spartiates accoutumant leur corps à supporter les intempéries ; comme eux, habitués à la plus stricte sobriété, et, comme eux, honorant la vieillesse. Lescarbot veut-il nous dépeindre les danses et les fêtes publiques des indigènes du Canada, c'est Plutarque qui se présente immédiatement à son esprit : « Je veux encore dire ici que les Lacédémoniens avaient une certaine manière de bal ou de danse dont ils usaient en toutes leurs fêtes et solennités, laquelle représentait trois temps : scavoir le passé par les vieillards qui disaient en chantant ce refrain : Nous fusmes jadis valeureux ; le présent par les jeunes hommes en fleur d'âge disans : Nous le sommes présentement ; l'avenir par les enfants qui disaient : Nous le serons à notre tour [1] ». Quels reproches pouvons nous, en somme, adresser à ces bons et vertueux sauvages que nous n'avons pas le droit

1. *Histoire de la Nouvelle France*, p. 771.

d'accuser de cannibalisme? Ils manquent de religion, c'est vrai; mais ils mettent une telle ardeur à s'instruire des mystères de la religion chrétienne, et ils ont déjà tant de qualités naturelles que Lescarbot prévoit le temps où leur foi sera plus vive et plus sincère que la nôtre. Par contre, ils ignorent la politesse et les belles manières; ils ne savent pas manger; ils se tiennent mal à table; ils sont sales et mal peignés et, malheureusement, ils montrent peu de dispositions à s'amender sur ce point. Surtout, ils n'ont aucune galanterie; mais, sur ce point, les Français sont d'excellents maîtres, et leurs élèves feront de rapides progrès.

« Ç'a été une coutume fort ancienne et authourizée par la nature de se baiser entre les amourettes, de quoi font même mention les loix impériales. Mais nos sauvages étoient, je pense, brutaux avant la venue des François en leurs contrées : car ils n'avoient l'usage de ce doux miel que succent les amants sur les lèvres de leurs maîtresses, quand ils se mettent à colombiner et préparer la nature à rendre les offrandes de l'amour sur les autels de Cypris [1] ».

Je demande pardon de la liberté du vieil auteur, mais nous rencontrerons tant de « philosophes » qui, de bonne foi, nous feront l'éloge de l'amour à la sauvage que j'ai cru bon de laisser le Franc-Gaulois exprimer une opinion contraire.

En somme, et pour résumer les opinions de Lescarbot sur les sauvages, si nous laissons de côté la religion et la civilité, les sauvages ne diffèrent pas beaucoup des Européens; ils leur sont même, en quelques cas et sur quelques points, supérieurs, autant que nous étaient supérieurs les hommes de Plutarque. Au nom d'Aristote, Lescarbot proclame même que « les sauvages quoy que nuds ne laissent pas d'avoir les vertus qui se trouvent es hommes civilisés. Car un chascun, dit Aristote, dès sa nais-

1. *Histoire de la Nouvelle France*, p. 880.

sance ha en soy les principes et semence des vertus. Prenant donc les quatre vertus par leur chef nous trouvons qu'ils en participent beaucoup ». Ces quatre vertus sont la Force ou le Courage, la Tempérance, la Libéralité, la Justice. Pour ce qui est des trois premières, il est inutile d'insister, les sauvages sont courageux, nul n'a jamais songé à le nier; ils sont tempérants, souvent par force il est vrai, surtout si nous en croyons Champlain; ils sont généreux et font part de ce qu'ils ont à leurs hôtes et à leurs voisins, tous les voyageurs l'admettent. Pour ce qui est de la justice « ils n'ont d'autre aucune loy divine ny humaine sinon celle que la nature leur enseigne qu'il ne faut point offenser autrui »; et dans leur société primitive cette loi dont ils trouvent le principe en eux-mêmes suffit dans toutes les occasions[1].

Nous commençons maintenant à distinguer les différents éléments qui ont contribué à former le portrait du « bon sauvage »; jusqu'ici cependant on n'a encore reconnu aux Indiens que des qualités purement païennes ou, pour parler plus exactement, laïques; les voyageurs ont dû oublier pour un temps qu'ils étaient chrétiens, reléguer la religion au second plan. Il semble que des gens qui étaient simplement des chrétiens convaincus, qui n'avaient aucun sens artistique, aucun amour des belles formes, aucune connaissance des vertus définies par Aristote et qui n'admettaient d'autre loi que l'Évangile, auraient dû nécessairement se montrer plus sévères à l'égard de ces pauvres gens. Or, dans la majorité des cas il n'en est rien, nous le verrons, surtout chez les Jésuites; mais c'est à un Père Récollet que revient l'honneur de cette découverte que les Sauvages américains sont, au fond, de bien meilleurs chrétiens que les « chrétiens de

1. Je crois inutile de faire remarquer à tout instant combien ces théories sont proches de celles de Jean-Jacques, j'y reviendrai plus tard, et me borne ici à rappeler que j'ai déjà indiqué ces ressemblances dans un article publié dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, XXVI, 476-495.

par deça ». Il ne s'agit point ici d'une gageure, mais d'une conviction profonde, raisonnée et qui ne fit point scandale; il vaut donc la peine que nous nous y arrêtions [1].

*
* *

Bien avant que les Jésuites aient envoyé des missionnaires au Canada, les Pères Récollets y avaient construit des églises et avaient préparé le terrain à l'établissement de la foi.

Moins bien appuyés à la cour, moins habiles à faire valoir leurs services, ils furent bientôt relégués au second plan, mais ne succombèrent pas sans lutter et se défendre du bec et des ongles contre leurs rivaux. Bien qu'ils soient généralement oubliés, il en est un cependant, le frère Gabriel Sagard, dont l'ouvrage sur l'histoire du Canada a eu les honneurs d'une réimpression moderne et qui peut passer pour avoir une certaine notoriété. C'est une bien curieuse et amusante figure que celle de ce fils de saint François, qui part, à pied et sans argent, de Paris, « selon la coutume des pauvres frères mineurs », pour aller s'embarquer au Havre, n'emportant pour tout bagage que la bénédiction apostolique et un fonds inépuisable de bonne humeur. Ce n'est cependant point par goût qu'il va au Canada; surtout, ce n'est point pour s'instruire, car « il n'a jamais été d'une si enragée humeur d'apprendre en voyageant ». Aussi, ne cesse-t-il de trem-

1. *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs Récollects y ont faicts pour la conversion des Infidèles... faict et composé par le F. Gabriel Sagard Théodat, mineur Récollect de la province de Paris*, MDCXXXVI. Réimpression à Paris, chez Tross, 4 vol., 1866, avec une vie de Sagard, par Émile Chevalier, à la fin de l'ouvrage. Ce n'est qu'un résumé de la relation de Sagard, et ça ne nous apprend rien sur le Récollet qu'il ne nous dise lui-même. C'est le grand ouvrage de Sagard; quatre ans auparavant il en avait publié une sorte d'ébauche : *Le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en l'Amérique, vers la mer douce, es confins de la Nouvelle France, dite Canada*, Paris, M.DC.XXXII.

bler tout le long de la traversée et fait-il une peinture effroyable des périls qui attendent les malheureux voyageurs; puis, presque sans transition, à peine a-t-il mis le pied sur le rivage, et se sent-il en sûreté, que le voilà qui éclate de rire en voyant l'effarement de deux pauvres ânes destinés aux colons et qui se mettent à braire de façon retentissante pour la plus grande terreur des Indiens [1]. Sa naïveté désarme la critique. Dépeint-il les dangers qui attendent le pauvre missionnaire dans ses voyages au fond d'un canot, à la discrétion d'Indiens dont il ne peut se faire comprendre, dévoré par les moustiques et les maringouins; parfois rôti par le soleil, et plus souvent mouillé par l'écume des rapides, ne pensez pas qu'il regrette sa cellule ou qu'il recommande son âme à Dieu et lui demande du courage. Du courage, il en aurait assez, s'il avait seulement « deux ou trois bouteilles d'eau de vie pour se fortifier le cœur en chemin [2] ». Frère Jean aurait aimé le caractère de ce moine. Il reste insensible à la beauté du paysage, ne cesse de gémir sur la cuisine vraiment diabolique des Indiens et nous apprend que l'on y met « des œufs de canars si vieux et pourris que les petits y estoient tout formez, et partant fort mauvais, y ajoustant encore des poissons entiers sans estre habillez, puis des pois, des prunes, du bled d'Inde, qu'on fait bouillir dans une grande chaudière, brouille et remue le tout avec un grand aviron [3]. » Ajoutons à cela qu'il n'a nuls souvenirs classiques et qu'en fait de science, il ne connaît que « la discipline de l'ordre séraphique de Saint-François, où l'on apprend la science solide des saints et hors de laquelle tout ce qu'on peut apprendre n'est que le vain amusement d'un esprit curieux [4] ». On peut s'attendre après cela à un tableau plutôt sombre de la vie des Indiens, surtout quand on voit, dans la préface, que

1. Sagard, *Histoire du Canada*, p. 676.
2. *Id.*, p. 179.
3. *Id.*, p. 441.
4. *Le Grand voyage*, p. 3.

Sagard promet de nous donner « comme un tableau en relief et en riche taille douce, de la misère de la nature humaine, vitiée en son origine, privée de la culture de la foy, destituée des bonnes mœurs, en proye à la plus funeste barbarie que l'esloignement de la lumière céleste peut grotesquement concevoir [1]. »

Une partie de la description de Sagard répond en effet à ces promesses : à l'en croire, ces pauvres gens sont possédés du démon, qui ne leur laisse pas un instant de répit, et pousse même les femmes à s'attaquer à la vertu des jeunes missionnaires récollets. Ce ne sont pendant quelques chapitres qu'apparitions, scènes de sabbat, évocations d'esprits infernaux, et cauchemars horribles. Le pauvre Sagard semble considérer les Indiens avec une pitié mélangée de terreur. Si, un moment, il prend plaisir à leurs danses, il se le reproche bientôt : « les jeunes femmes et filles sembloient des Nymphes tant elles étoient légères du pied ; vous les voyez, la teste levée, par le village, couvertes de matachias, sauter, courir et se resjouir plaisamment comme si elles eussent este asseurées d'une éternelle félicité, ainsy au vray dire elles n'ont pas peur d'un Enfer ny de perdre un Paradis ; qu'elles aient quelque chose à manger, les voyla contentes ; si elles n'ont rien elles ont patience [2]. » Dans tout cela, on ne sent qu'une admiration très modérée pour le spectacle qui lui était offert. Cependant, ces réserves faites, Sagard passe bientôt du réquisitoire à l'apologie : une fois de plus nous retrouvons la contradiction que nous avons tant de fois signalée. Tout d'abord, ces sauvages et ces sauvagesses sont beaux et bien faits « bien plus que nos mignons et muguettes de par deça [3]. » Ils diffèrent de nous, il est vrai, autant qu'il est possible, mais au lieu de leur en faire un grief, Sagard donne de ce fait une explication toute naturelle : « Les climats ont pour l'ordi-

1. *Histoire du Canada*, p. 6.
2. *Id.*, p. 815.
3. *Id.*, p. 369.

naire un grand pouvoir sur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit-on de sortes de mœurs et de disparitez d'esprits, l'air estant divers en chaque climat. Ainsi voyons-nous que les habitants de la Suisse sont autres que ceux de l'Italie [1]. »

Surtout, ces gens que Sagard avait prétendu nous peindre comme des sortes de dégénérés, sont plus heureux que nous, et il va jusqu'à dire qu'ils sont plus heureux parce que plus vertueux. Malgré les attaques des démons, la famine qui les torture, les épidémies qui les déciment, ils ont une égalité de caractère, une bonté et une charité que l'on chercherait en vain chez des civilisés. Avec une candeur toute monacale, Sagard va nous en donner la raison sans se douter que, plus d'un siècle après, Jean-Jacques devait en tirer des conséquences terribles pour la société. Tout d'abord, les sauvages ont un meilleur gouvernement que nous, car chacun d'eux a plus de liberté qu'un Européen et ne connaît d'autre maître que lui-même; leur conseil ne s'assemble que dans les cas qui intéressent toute la nation et n'a d'autre objet que de régler leurs rapports avec les peuples voisins. Mais ce qui remplit Sagard d'une admiration profonde et le fait revenir entièrement de son opinion d'abord défavorable, c'est qu'ils n'ont que mépris pour les biens de la terre, « qu'ils possèdent comme ne les possedans point, ainsi que dit l'Apostre [2]. » Voilà bien, au fond, la raison principale, sinon la seule de l'admiration de tous les missionnaires pour tous les sauvages. Venant d'une société qui repose sur la propriété, où chacun lutte pour la conquête de la fortune et écrase le voisin sous ses pieds, Cordeliers, Récollets et Jésuites, se trouvent brusquement trans-

1. Je ne veux pas pour autant, et malgré ce passage, donner Sagard comme un prédécesseur de Montesquieu, qui est loin d'ailleurs d'avoir inventé la théorie des climats; on la trouve couramment chez bien des voyageurs et il est naturel qu'il en soit ainsi; mais on ne s'attendait guère à la rencontrer chez un esprit aussi peu philosophique que Sagard.

2. *Histoire du Canada*, p. 256.

portés chez des gens « qui n'ont ni tien ni mien ». Bien qu'étant des barbares, les Indiens vivent au milieu de leurs forêts comme des moines dans leur couvent, s'en remettant encore plus qu'eux sur la Providence du soin d'assurer leur subsistance, ne possédant rien en propre, et traitant leurs voisins comme les membres de leur propre famille. On peut pardonner beaucoup à ces sauvages qui, tout en ignorant la loi du Christ, mettent en action le principe le plus important de la morale chrétienne, regardent tous les hommes comme leurs frères, sont toujours disposés à partager avec eux leur humble fortune et, comme les disciples du bon saint François, observent une pauvreté monacale.

Sagard, dans son enthousiasme, va plus loin, et une telle hardiesse nous surprend chez ce simple; bien que le Canada soit loin d'être entièrement colonisé et exploré, il a pu déjà constater qu'au contact de la civilisation, ces vertus si rares se corrompent et disparaissent. « Que pleust à Dieu, s'écrie-t-il, qu'ils fussent convertis, mais à même temps qu'ils seront faicts Chrestiens, je crains bien fort qu'ils perdront cette simplicité et repos; non pas que la Loy de Dieu porte cette nécessité, mais la corruption glissée entre les Chrestiens se communique facilement entre les barbares convertis, qui sucent avec la doctrine des Saincts le mauvais esprit de ceux qui les fréquentent [1] ». Sagard ne va pas jusqu'à dire que la civilisation contient en soi un germe corrupteur, mais il n'en est pas loin, et d'autres plus tard le diront sans aucune hésitation. Ce n'est là chez lui qu'un doute passager, un regret qui passe comme un éclair, j'en conviens sans effort; mais n'est-il pas déjà très signicatif qu'un pauvre moine, écrivant le résultat de ses observations, après avoir vécu plus de douze ans chez les sauvages, et comparant leur état passé à ce qu'ils deviennent au contact des civilisés, ait eu cette hésitation et ce doute

1. *Histoire du Canada*, p. 256.

sur la bonté de la tâche qu'il avait entreprise. Montaigne déjà s'était demandé si c'était bien rendre service aux Sauvages que de leur faire cadeau de la civilisation; mais Montaigne ne connaissait les sauvages que par les récits de voyages et par les Brésiliens qu'il avait vus à Rouen du temps du roi Charles IX. Si dans le chapitre des *Coches,* il réclame au nom de l'humanité contre les traitements infligés par les Espagnols aux habitants du Nouveau Monde, il ne prétend pas que les Européens ne puissent rien leur apprendre, tout au contraire. Il pense qu'il aurait fallu traiter par la douceur ce « monde enfant », et, si le mot avait été trouvé de son temps, il aurait parlé assez volontiers de la mission civilisatrice de l'Europe. Avec Sagard, nous avons quelque chose d'entièrement différent. Quel réquisitoire contre la société pourrait être comparé à ce doute du missionnaire arrivé à la fin de sa journée, à cette réflexion découragée d'un homme qui avait pu constater *de visu* la transition de l'état de « sauvagerie » à l'état de demi-civilisation, et qui dans les sauvages convertis ne reconnaissait plus les êtres simplement et naturellement vertueux qu'il avait rencontrés au moment de son arrivée [1].

*
* *

Que ce soit parce que les sauvages sont beaux comme des dieux grecs, ou parce qu'ils mènent l'existence rude et simple des Lacédémoniens, ou encore parce qu'ils observent les vertus chrétiennes de pauvreté et de fraternité, tous les voyageurs que nous avons rencontrés jus-

1. Il me vient cependant un scrupule : le moment où Sagard écrit sa relation est précisément celui où les jésuites commencent à affirmer leur suprématie sur tous les ordres religieux au Canada. Peut-être Sagard veut-il simplement dire que seuls les Récollets, qui font profession de pauvreté, ont qualité pour convertir les Indiens; il ne faudrait alors voir dans ce passage qu'une pointe lancée contre les Jésuites. Nous retrouverons cependant les mêmes constatations chez les Jésuites eux-mêmes.

qu'ici, Champlain excepté, s'accordent pour reconnaître aux indigènes du Nouveau Monde les plus grandes et les plus rares qualités. Chez aucun d'entre eux les préjugés orgueilleux du civilisé n'ont résisté à la fréquentation de ces hommes primitifs : le fait est d'autant plus important pour nous que beaucoup étaient, au départ, convaincus de l'excellence de notre état social ou de notre système judiciaire. Je ne veux faire ni de Lescarbot qui réclamait à grands cris l'envoi de missionnaires, ni de Sagard qui a la foi d'un enfant, de véritables précurseurs des révoltés et des philosophes du siècle suivant. Si l'on peut trouver chez eux, sans aucune peine, des idées qui, à nos esprits informés des doctrines de Rousseau, peuvent sembler révolutionnaires, nous ne pouvons oublier que tous sont des gens du XVIIe siècle, de fervents chrétiens, de bons royalistes et des hommes qui ne cessent de rêver pour la France un plus grand domaine et une plus grande puissance coloniale que celle de l'Espagne. Précurseurs de Rousseau, si l'on veut, ils sont, en plus d'un sens, des précurseurs involontaires qui auraient renié et repoussé avec horreur les théories du *Discours sur les Origines de l'Inégalité*. De plus, ce sont des isolés, et leurs doctrines ne forment pas corps; leur influence sur la marche des idées a été indirecte et ne se fera sentir que bien longtemps après eux. Il était bon cependant de remarquer, dès maintenant, que, sur les points essentiels, ils se trouvaient en parfait accord avec les Pères jésuites qui, pendant plus de cinquante ans, dans leurs relations officielles, allaient exprimer les mêmes idées, leur donner toute l'autorité de leur société et en assurer la diffusion dans un public plus large que celui auquel pouvaient prétendre un obscur avocat au Parlement ou de pauvres Récollets qui n'avaient jamais passé pour de bien grands savants ou pour de profonds moralistes.

CHAPITRE II

LES JÉSUITES DANS LA NOUVELLE FRANCE

Quand on parcourt aujourd'hui les relations des Jésuites, on ne peut s'empêcher de se demander comment la critique a pu si longtemps ignorer des documents de cette importance. Dans son ouvrage sur *l'Orient dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, M. Martino a indiqué, sinon étudié, quelques récits de voyages en Orient et signalé l'admiration des Jésuites pour la civilisation et pour l'administration chinoises; on ne semble pas s'être demandé ce que contenaient leurs relations de l'Amérique, et c'est cette lacune que nous voudrions essayer de combler, au moins en partie, aussi

1. Pour cette étude, je me suis servi de la réimpression publiée sous le titre suivant : *The Jesuit Relations and allied documents. Travels, explorations of the Jesuit Missionnaries in New France (1610-1791). The original French, Latin and Italian texts, with English translation and notes, by R. G. Thwaites, Cleveland, The Burrows Brothers*, 73 volumes. Pour plus de commodité j'indique à la fois l'année de la relation et le renvoi à la page et au volume de cette édition. Les travaux sur les relations des Jésuites sont nombreux, presque tous sont faits à un point de vue purement historique; j'indiquerai seulement : Parkman, *Jesuits in New France*, Boston, 1910, 2 vol., et Salone, *la Colonisation de la Nouvelle France*, Paris, 1905. Dans un article, M. Duméril a étudié l'*Influence des Jésuites considérés comme missionnaires, sur le mouvement des idées au XVIII[e] siècle* (*Mémoires de l'Académie de Dijon, section des Lettres*, II, 1-33); mais M. Duméril s'est servi surtout des *Lettres Edifiantes*, et parle peu des voyages en Amérique. On trouvera également quelques indications utiles dans Lichtenberger, *le Socialisme au XVIII[e] siècle*, Paris, 1895, p. 55-63.

clairement et aussi brièvement que possible. On ne peut songer à résumer en un chapitre une série de publications qui ne comprend pas moins de soixante-dix volumes, dans la réimpression moderne; il est cependant permis d'essayer de dégager quelques idées directrices de ces annales qui contiennent de tout, depuis des réflexions philosophiques et des théories politiques jusqu'à des sermons pieux, des énumérations interminables de conversions et de morts édifiantes, et surtout des narrations détaillées des combats que les missionnaires avaient à livrer à Satan. Pour en bien comprendre l'esprit, il n'est, peut-être, pas inutile d'indiquer, tout d'abord, dans quel but les relations furent composées et publiées.

Les relations des Jésuites ne sont pas des rapports confidentiels envoyés au Père Provincial ou au Général de la Société, et publiés tels quels. Ce sont des publications faites dans le but avoué d'attirer l'attention du public sur les missions du Nouveau Monde. Des extraits en paraissent, dès le début, dans le *Mercure*; les livres eux-mêmes sont destinés aux personnes qui, à Paris ou en province, soutenaient de leur argent ou de leur influence les établissements d'Outre-mer. Suivant leurs dispositions et suivant l'état de l'opinion publique, l'auteur de la relation sera donc forcé de ménager, d'accommoder les faits et de les présenter non pas sous leur jour le plus favorable mais le plus immédiatement utile. Les missions doivent en effet se soutenir par leurs propres moyens et par des contributions venues de France; la règle leur défend d'avoir recours au fonds général de la société. De là, pour les annalistes du Canada, une situation particulièrement délicate; peindre la Nouvelle France, en suivant l'exemple de Lescarbot, comme une terre où le blé pousse sans culture, où le sol produit d'abondantes moissons, et, en même temps, demander de l'argent et des provisions dont le besoin se faisait cruellement sentir, aurait été une absurdité et une maladresse. D'autre part,

représenter les sauvages comme de noirs scélérats, irrémédiablement enfoncés dans le péché, aurait été décourager les bonnes âmes qui aiment, même dans les fondations pieuses, à en avoir pour leur argent, si j'ose m'exprimer aussi familièrement, et qui se seraient vite lassées de sortir des fonds de leur cassette pour des entreprises déclarées stériles, ou tout au moins extrêmement longues et difficiles. Aussi, est-il certain que les Jésuites ne disaient pas tout et ne pouvaient pas tout dire. La publication du journal des missions faite récemment ne permet pas d'en douter; avant d'être imprimées les relations envoyées de la Nouvelle France étaient expurgées, retravaillées, modifiées suivant les besoins[1]. Qu'il me soit permis de dire, une fois pour toutes, qu'il n'entre pas dans ma pensée d'en faire un grief même léger aux missionnaires ou à la Société elle-même; si on peut regretter à un point de vue purement historique qu'il en ait été ainsi, il importe de se rendre compte du caractère particulier de ces ouvrages qui sont des ouvrages de propagande et non des rapports scientifiques. Ce défaut ne leur enlève rien de leur valeur pour notre étude, puisque nous cherchons uniquement à déterminer non pas quels pouvaient être en réalité les sauvages américains et le pays qu'ils habitaient, mais l'impression que pouvaient arriver à s'en former les gens du XVIIe siècle, d'après les documents qu'ils avaient en main. Ils y prirent le plus grand intérêt. Les historiens de la Nouvelle France, et en particulier Parkman, ont montré que les plus grands personnages du royaume soutinrent au moins les missions du Canada, depuis le roi Henri jusqu'au cardinal de Richelieu, depuis Mme d'Aiguillon, qui fonde un hôpital à Québec, jusqu'à Colbert et même à Fénelon dont le frère fut missionnaire au Canada. Par les relations elles-mêmes, nous savons que les curés de Paris ne cessaient

1. Voir Thwaites, LVII, le texte original de la relation de 1673 avec les modifications apportées par le P. Provincial.

de recommander aux prières des fidèles les établissements fondés par les pères Jésuites; les mémoires publiés tous les ans régulièrement chez Clousier, les extraits qu'en donnait le *Mercure*, ne permettaient à personne d'ignorer la lutte entreprise pour la propagation de la foi par les pères de la compagnie de Jésus On les lisait donc, nous n'en pouvons douter; il nous reste maintenant à nous demander ce qu'on y trouvait, et quelle influence ont pu exercer sur les contemporains et sur le mouvement des idées, ces relations pittoresques, ces descriptions des mœurs des sauvages et, surtout dans le dernier quart du siècle, ces critiques extraordinairement hardies de la société contemporaine et même du gouvernement monarchique.

*
* *

Le public dut être attiré vers les premières relations par leur ton de bonhomie plaisante et par cette naïveté que nous avons constatée chez tous nos vieux voyageurs. Elles sont en grande partie consacrées à la narration du voyage et surtout de la traversée. On n'était pas encore blasé, et ces luttes contre les tempêtes et les vents contraires, qui duraient quelquefois plusieurs mois, avaient pour le lecteur l'attrait d'un roman d'aventures. De plus, il n'était pas inutile de montrer aux âmes pieuses quels dangers couraient les bons pères dans ces voyages d'outre-mer. Pour les missionnaires eux-mêmes, qui étaient loin d'être préparés à ce genre de vie et qui n'avaient nulle expérience de la mer, c'était là une rude épreuve. Aussi, dès qu'ils ont mis le pied à terre, sont-ils pénétrés d'une telle joie que le plus affreux désert leur aurait semblé un véritable Eden. Écoutez plutôt le Père Lejeune, qui enseignait paisiblement la rhétorique en province et qui, de sa vie, n'avait songé au Canada, quand il reçut brusquement l'ordre de s'embarquer, tel un soldat ou un marin. Mourir en martyr chez les sauvages, il s'y attend, ce sont les

risques du métier; il a fait à l'avance le sacrifice de sa vie, mais il ne peut songer sans un frisson de terreur qu'il aurait pu mourir en mer, dans la nuit et dans la tempête. « Je m'estois résolu à mourir dans les eaux, dès le premier jour que je mis le pied dans le vaisseau, dit-il, et j'avois prou exercé cette résolution dans les tempêtes que nous avons passé sur mer. » Pourtant, malgré cette sorte de préparation à la mort, il ne peut s'empêcher de trembler de tout son corps, quand le navire embarque des paquets de mer et que chacun à bord s'attend à périr d'un moment à l'autre. Tout son beau stoïcisme de surface disparaît alors; il ne reste plus au fond du cœur en de telles circonstances qu'une peur dont les plus braves ne sont pas à l'abri. « J'avois quelquefois vu la mer en cholère des fenestres de notre petite maison de Dieppe : mais c'est bien autre chose de sentir dessous soy la fureur de l'Océan que de la contempler du rivage. C'est une autre chose que de méditer la mort dans sa cellule devant l'image d'un crucifix, autre chose d'y penser dans une tempeste et devant la mort elle-même... Quand je me figurois que, peut-estre, dans peu d'heures, je me verrois au milieu des vagues,et par aventure, dans l'épaisseur d'une nuict très obscure, j'avois quelque consolation en cette pensée, m'imaginant que là où il y auroit moins de la créature, il y auroit plus du créateur, et que ce seroit là proprement mourir de sa main; mais ma faiblesse me fait craindre que si peu-estre cela fust arrivé, j'eusse bien changé de pensée et d'opinion[1]. » Ce passage naïf et sans apprêt où l'on sent la révolte de l'être qui ne veut pas mourir, me semble plus touchant que le beau chapitre de Montaigne sur la préparation à la mort. J'y distingue une note humaine qui manque chez l'auteur des « Essais » qui, de sa librairie, étayé par tous les anciens philosophes, essayait de nous prêcher une résignation impossible, pour se convaincre lui-même.

1. *Relation de 1632*, V, 12-14.

Ces héros, le mot n'est pas trop fort et nous aurons plus d'une fois l'occasion de le répéter, n'étaient pas exempts des faiblesses humaines ; ils ne cherchaient pas à se guinder et à prendre une belle attitude pour la postérité. Beaucoup, dans les forêts du Canada, regrettaient le confort de la maison où ils enseignaient, leur cellule douillette et leurs chères études ; malgré tout leur zèle évangélique, ils ne cachent pas qu'ils donneraient gros pour se retrouver dans leur classe de rhétorique, au milieu de leurs livres préférés. Aussi, les plaintes sur la vie grossière des sauvages, les privations et les fatigues forment-elles un des thèmes principaux de ces premières relations. Nous ne le leur reprocherons point. Les Pères avaient à s'aventurer, presque sans guide, dans une région tout à fait inconnue ; à confier absolument leur vie à des peuplades qu'ils croyaient amies, mais qui, en mettant tout au mieux, ne pouvaient guère les traiter autrement que leurs vieux parents incapables de suivre la tribu dans ses migrations, et qui avaient à subir le sort que l'on sait.

Le tableau que nous trace Brébeuf de son existence chez les Hurons, est assez peu engageant pour les jeunes prêtres qui auraient voulu, sans une vocation bien assurée, aller convertir les sauvages. Bien des enthousiasmes qui auraient souffert le martyre sans proférer une plainte, se seraient sans doute refroidis au contact des longues et obscures souffrances qui les attendaient au Canada. D'autant, qu'au moins dans les débuts, la probabilité du martyre était assez éloignée et les privations trop certaines.

« Soyes avec qui vous voudrez il vous faut attendre à estre trois ou quatre semaines par les chemins, tout au moins ; de n'avoir pour compagnie que des personnes que vous n'aurez veu, d'estre dans un canot d'escorces dans une posture assez incommode, sans avoir la liberté de vous tourner d'un costé ou d'autre, en danger, cinquante fois le jour, de verser ou de briser sur les roches. Pendant le jour, le Soleil vous brusle, pendant la nuict

vous courez le risque d'estre la proie des maringouins. Vous montez quelque fois cinq ou six saults en un jour, et n'avez le soir pour tout réconfort qu'un peu de bled battu entre deux pierres et cuit avec de la belle eau claire; pour lit la terre et bien souvent des roches inégales et raboteuses, d'ordinaire point d'autre abri que les estoiles, et tout cela dans un silence perpétuel; si vous vous blessez à quelque rencontre n'attendez de ces barbares d'assistance, car où la prendraient-ils[1]? »

Dans ces notations assez sombres il y avait autre chose que le désir d'exalter les souffrances des missionnaires; il était utile, presque nécessaire, de rabattre les illusions créées par des récits de voyages trop enthousiastes comme ceux de Lescarbot. A les entretenir, on risquait de voir trop de gens se monter l'imagination et s'embarquer pour le Canada, sur la foi d'annalistes bien intentionnés mais qui n'avaient pas réfléchi aux conséquences désastreuses que pouvait avoir pour la colonie ce contraste vraiment trop fort entre la réalité et la peinture qu'ils avaient faite de ces prétendues Iles Fortunées. « Mais icy, dit le P. Biart, après avoir indiqué les ressources du pays, faut esviter une illusion de laquelle plusieurs par mesgarde sont abusez, en oyants parler ceux qui viennent de pays loingtains, et qui en racontent les biens et fertilité, prou souvent avec amplification (car ainsi pensent-ils devoir faire pour estre plus attentivement escoutez). Je dy cecy parce que ceste prudence importe beaucoup à ceux qui vont défricher nouvelles contrées, ainsi que nous autres François y allons volontiers à yeux clos, et teste baissée : croyants par exemple, qu'estants en Canada, et ayants faim nous ne ferons qu'aller dans une Isle, et là escrimants d'un gros bâton à dextre et à senestre, autant de coups, autant arresterons nous d'oiseaux, desquels chacun vaudra bien un canart. Cela va fort bien, si vous n'avies jamais faim sinon au temps que ces oiseaux se

1. Brébeuf, *Relation de 1636*, X, 89.

trouvent en ces isles, et si lors mesme vous estiez proches d'eux. Car si vous en estes à cinquante ou soixante lieues que ferez-vous? » Il n'était point inutile de faire entendre ces paroles sensées après toutes les publications volontairement inexactes que les futurs émigrants avaient pu lire dans les premières années du siècle[1].

Quand le missionnaire est arrivé au village des Indiens qu'il doit convertir, la vie n'est guère moins rude; pendant la mauvaise saison elle devient presque intolérable. En été, en effet, dans sa petite cabane d'écorces, « n'ayant pour tout lit qu'une natte et pour oreiller qu'un rouleau de bois », le prêtre a encore de bons moments car il peut vivre en plein air; mais, dès qu'arrive l'hiver et que la disette commence à se faire sentir, que va devenir l'hôte que les Indiens avaient accueilli à bras ouverts pendant la période d'abondance? Ne va-t-on pas alors le considérer comme une bouche inutile et comme un intrus qui vit sur les maigres provisions de la cabane sans être capable par sa chasse de contribuer au bien-être de la communauté? C'est alors que le pauvre prêtre connaît les longues journées passées dans la hutte de neige, remplie d'une fumée asphyxiante, qu'il est suffoqué par l'odeur qui se dégage de cette accumulation de corps entassés. Le maigre feu le défend bien mal contre le froid extérieur; le missionnaire reste couché des jour-

1. Biart, *Relation de 1626*, III, 64-66. L'allusion à Lescarbot est ici évidente, mais les légendes ne se détruisent pas en un jour. Encore vers le milieu du siècle, bien des gens devaient continuer à prendre la Nouvelle France pour un vrai pays de Cocagne. Dans une Mazarinade on la voit décrite comme « un lieu tellement voluptueux et délectable, qu'on ne peut en trouver un semblable... la violette, la myrrhe et toutes sortes de fleurs rendent une odeur suave dans les jardins ». Et pour repousser le Mazarin, qui s'apprête à se réfugier dans cet heureux pays, les Hurons sont mobilisés. *L'Arrivée des ambassadeurs du royaume de Patagoce et de la Nouvelle France, traduit par le Sieur I. R.*, à Paris, chez la Vve Jean Remy, MDC.XLIX. Une note manuscrite attribue l'ouvrage à un Jésuite; il semble, à lire ce pamphlet, que Mazarin aurait eu l'idée de mettre la main sur les richesses de la Nouvelle France.

nées entières, grelottant sous une mince couverture, heureux que les chiens viennent se coucher autour de lui et sur lui pour leur emprunter un peu de chaleur.

Mais bientôt, dès que la neige est devenue assez résistante pour supporter le poids d'un homme, il lui faut suivre les Indiens dans leurs migrations à la recherche du gibier, avançant péniblement à l'aide de raquettes, et tirant derrière lui, sur un traîneau formé de quelques branches d'arbres, les objets du culte et son mince bagage de voyageur[1].

Ceux qui avaient mené cette vie rude et précaire avaient droit, à meilleur titre que Chateaubriand, de dire qu'ils avaient composé leurs relations « sous la hutte du sauvage ». Mais si réalistes et parfois si touchantes que nous paraissent aujourd'hui ces pages simples, il leur manque quelque chose pour plaire entièrement au goût moderne; on s'étonne de ne pas y trouver un sentiment de la nature plus développé. Si dure que soit après tout l'existence dans un camp de sauvages et si répugnante que soit la cuisine, les bons pères sont intarissables sur ce sujet, la vie des chasseurs a ses charmes et les pays traversés valent bien la peine qu'on leur accorde quelque attention. Le paysage canadien, surtout en plein hiver, nous prend étrangement; les neiges et les glaces ont trouvé leurs poètes, et l'auteur de *Snow Bound*, pour ne citer que celui-là, nous a dit quelle était la magie des hivers américains[2]. On s'attendrait à rencontrer chez les voyageurs au Nord un peu de la curiosité émerveillée de Du Tertre ou de Rochefort. En fait il n'y a rien ou presque rien de tel, il semble que les Jésuites aient voyagé en aveugles.

De cette énorme masse de volumes, on ne pourrait pas extraire cinq ou six paysages vraiment dignes de ce nom. Il y a là une absence de pittoresque dont on ne peut pas s'empêcher d'être frappé. En fait, la seule page que je

1. Voir Lejeune, *Relation de 1634*, VII; toute la relation est à lire.
2. J. G. Whittier, le poète de la Nouvelle Angleterre.

puisse citer est, on va le voir, loin de témoigner d'un sentiment de la nature très vif. C'est la description de « l'île de Cachibariouachcate » ou île des oies blanches. « Elle est bordée, nous dit le père Lejeune, de rochers si hauts, si gros et si entrecouppez, et peuplée néanmoins de cèdres et de pins si proprement qu'un peintre tiendrait à faveur d'en avoir la veue pour en tirer l'idée d'un désert affreux par ses précipices, et très agréable pour la variété et quantité d'arbres qu'on dirait avoir été plantés par la main de l'art plustost que de la nature [1] ».

Sur les plantes et sur les animaux, ils se montrent moins avares de détails; il n'est guère de relation qui ne contienne la description de quelque insecte curieux et plus souvent encore de l'oiseau-mouche, dont la description forme comme un thème sur lequel s'exercent tous ces anciens professeurs du beau style. « Ceux qui l'appellent l'oiseau-fleur, diroient mieux en mon jugement en la nommant la fleur des oiseaux », dit Lejeune, qui termine par ce trait à la Mascarille qui dut ravir d'aise ses belles lectrices par ses variations sur cet air connu [2]. Nulle part dans tout cela, nous ne voyons l'immense solitude couverte de neige, infinie comme l'océan, et parfois angoissante comme lui, des plaines du Nouveau Monde. Les Jésuites ne sont pas des poètes de la nature, et j'avoue en être assez surpris, car on s'attendrait à trouver chez eux des descriptions soignées, à défaut d'impressions très vives et très originales.

Ils avaient cependant un agréable crayon, mais la nature sans les hommes n'avait évidemment que peu d'attraits pour eux. Dans les chapitres qu'ils consacrent aux fêtes des Indiens, aux grands événements de la colonie, ils se dédommagent et déploient leur talent plus à l'aise. Parfois même, ils écrivent des pages qui ont vraiment une certaine grandeur. Je pense surtout en ce moment à la description

1. Lejeune, *Relation de 1634*, VII, 78.
2. *Id.*, VI, 316.

de la fête des morts, telle qu'on la trouve chez Brébeuf, un des rares missionnaires qui ait pu y assister, ces fêtes n'ayant lieu qu'à des intervalles très éloignés et ayant été bientôt interdites comme présentant un caractère trop païen. Brébeuf s'y montre vraiment grand écrivain, et le passage a d'autant plus d'importance que tous ses successeurs reproduiront ses réflexions, en les modifiant suivant leur caractère, jusqu'à Chateaubriand qui n'a pas manqué de nous faire voir les Natchez réunis pour cette étrange célébration.

« Je me trouvay à ce spectacle, dit le P. Brebeuf, et y invitai volontiers tous nos domestiques; car je ne pense pas qu'il se puisse voir au monde une plus vive image et une plus parfaite représentation de ce que c'est que l'homme. Il est vrai qu'en France nos cimetières preschent puissamment, et que tous ces os entassés les uns sur les autres sans discrétion des pauvres d'avec les riches, ou des petits d'avec les grands, sont autant de voix qui nous crient continuellement la pensée de la mort, la vanité des choses du monde et le mépris de la vie présente, mais il me semble que ce que font nos sauvages à cette occasion touche encore davantage, et nous fait voir de plus près et appréhender plus sensiblement notre misère. Car, après avoir fait l'ouverture des tombeaux, ils vous étalent sur la place toutes ces carcasses, et les laissent assez longtemps ainsi découvertes, donnant tout loisir aux spectateurs d'apprendre une bonne fois ce qu'ils seront quelque jour. Les unes sont toutes décharnées et n'ont qu'un parchemin sur les os; les autres ne sont que comme recuites et boucanées, sans montrer quasi aucune apparence de pourriture; et les autres encore toute grouillantes de vers [1] ». J'arrête ici la citation : dans le but de nous édifier Brebeuf ne recule devant aucun détail et nos délicatesses modernes s'accommodent assez mal de ce réalisme par trop macabre. Le père Brébeuf n'est pas

1. Brébeuf, *Relation de 1636*, V, 280-2.

une exception; dans les relations du père Lejeune, on trouve un morceau encore bien supérieur comme art : c'est la description d'un tremblement de terre qui détruisit une partie de Montréal. « Les toicts sembloient se courber en bas d'un costé, puis se renverser de l'autre; les cloches sonnaient d'elles-mêmes, les poutres, les soliveaux, et les planches craquoient... Alors chacun sort dehors, les animaux s'enfuient, les enfants pleurent dans les rues, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne savent où se réfugier, pensant à tout moment devoir être ou accablés sous les ruines des maisons, ou ensevelis dans quelque abysme qui alloit s'ouvrir sous leurs pieds; les uns prosternez à genoux dans la neige, crient miséricorde, les autres passent le reste de la nuict en prières. Le désordre estoit bien plus grand dans les forêts, il sembloit qu'il y eust combat entre les arbres qui se heurtoient ensemble; et non seulement dans leurs branches, mais même on eust dit que les troncs se destachaient de leurs places pour sauter les uns sur les autres avec un fracas et un bouleversement qui fit dire à nos sauvages que la forêt estoit yvre[1] ». Il est inutile d'insister, tout le monde peut saluer au passage les souvenirs de Virgile, dont le style du bon père est imprégné; ce n'est pas impunément qu'on a enseigné la rhétorique au collège de la Flèche.

Mais, il faut le répéter, c'est de vérité morale que les Jésuites sont épris : ils sont passionnément curieux d'étudier les mœurs des sauvages, pour les réformer, cela va sans dire, mais aussi et tout autant pour en tirer un enseignement à l'usage des gens de par deçà. Pour indiquer les divisions de notre étude et suivre les usages de la vieille rhétorique, ce qui n'aurait pas déplu à nos auteurs, étudions donc maintenant ce que les Jésuites ont dit des Indiens : voyons tout d'abord le mal qu'ils ont constaté chez eux et les moyens qu'ils ont employés

1. Lallemant, *Relation de 1662*, XLVIII, 42.

pour les corriger de leurs vices et de leurs défauts; nous examinerons ensuite le bien qu'ils en ont dit et la critique de la société monarchique et aristocratique du XVII[e] siècle qu'on en peut dégager, ou plutôt qui s'en dégage d'elle-même.

*
* *

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler plusieurs fois chez nos voyageurs des persistances de traditions du moyen âge sur les contrées lointaines et les animaux fantastiques qui les peuplent. Il est assez surprenant de constater que les Jésuites, qui sont pourtant plus grands clercs que Sagard ou les bons pères Capucins du Brésil, n'ont pas été à l'abri de ces illusions étranges. Dans les premières relations tout au moins, on trouve fermement établie cette croyance que le Canada est par excellence la terre des démons; vieux souvenir sans doute de la fameuse île des Démons, qui avait inspiré à Rabelais un des épisodes du voyage de Pantagruel.

Si nous en croyons les Jésuites, il n'est pas de contrée où l'empire de Satan soit plus fermement établi. Dans leurs récits, on voit se succéder scènes de diableries arrangées par les jongleurs des tribus, cérémonies d'exorcisme, morts terrifiantes où le démon attend au pied du lit d'un moribond que l'âme s'échappe de ses lèvres pour la saisir, apparitions nocturnes dans les forêts, que sais-je encore? Certains de ces chapitres, qui, dans les premières relations au moins, sont ceux qui occupent le plus grand espace, sont véritablement hallucinants comme un conte d'Edgard Poë; car les narrateurs sont convaincus de la vérité des faits qu'ils rapportent. On peut sourire aujourd'hui de ces superstitions assez grossières, mais il faut reconnaître qu'en allant chez les sauvages, les bons prêtres croyaient qu'ils allaient se prendre corps à corps avec Satan, non plus un Satan symbolique qui n'est que la personnification des péchés et des erreurs, mais, si

j'ose dire, avec un Satan en chair et en os, toujours présent, agissant et acharné. Le chapitre qui termine la relation de 1639 et qui a pour titre : *Du règne de Satan en ces contrées et des diverses superstitions qui s'y trouvent introduites et établies comme premiers principes et lois fondamentales de l'Estat et conservation de ces peuples*, est tout à fait caractéristique à cet égard[1]. Nous épargnerons au lecteur ce cauchemar affreux qui, au XVIIe siècle, dans une société où les procès de sorcellerie étaient encore nombreux, devait produire une impression saisissante sur l'esprit du lecteur. Nous sommes loin de vouloir faire de cet état d'esprit un grief sérieux aux missionnaires; nous nous bornons à constater, sans rien plus. Plus tard, nous verrons qu'ils n'eurent que plus de mérite à ne vouloir employer que la douceur et la persuasion pour convertir les victimes infortunées de l'esprit des ténèbres.

Tout en cherchant à développer les bonnes tendances des Indiens, les Jésuites se servirent d'abord de leur croyance au Démon pour les amener à la foi : « et tout d'abord, dit l'un d'eux, tout en leur prêchant la bonté de l'Évangile, il est nécessaire de les bien convaincre des châtiments qui les attendent dans l'autre vie, s'ils persistent dans leur endurcissement. » Lejeune avait apporté avec lui et ne cessait de réclamer des images représentant les supplices des damnés; il est assez amusant de lui voir reproduire les discours qu'il adressait aux Indiens en les leur montrant : « Tenez, disait-il, voilà la figure de ceux qui n'ont pas voulu croire; voyez comme ils sont liés de fers, comme ils sont enragés; ces autres qui sont là-haut, ce sont ceux qui ont cru et obéi à celui qui a tout fait. Les Hérétiques, dit-il en terminant, sont grandement blâmables de briser les images qui ont de si bons effets ». Dans le même chapitre, et toujours dans le même ordre d'idées, le bon Père se plaint que les images qu'on lui a envoyées, ne soient pas assez claires « si bien

1. Lallemant, *Relation de 1634*, XVII, 144.

que les diables sont si bien mêlés avec les hommes qu'on n'en peut rien connaître qu'avec une particulière attention. Qui dépeindrait quatre ou cinq démons tourmentant une âme de divers supplices, l'un lui appliquant les feux, l'autre les serpents, l'autre la tenaillant, l'autre la tenant liée avec des chaînes, cela aurait un bon effet, notamment si tout était bien distingué et que la rage et la tristesse parussent bien en la face de cette âme désespérée ; la crainte est avant-courrière de la foi dans ces esprits barbares [1] ». Parfois même, les missionnaires s'irritent jusqu'à oublier la charité chrétienne, surtout quand ils ont affaire à un de ces Indiens qui, l'hiver, la famine étant extrême, venaient se convertir pour un morceau de pain, et reniaient leur nouvelle foi aux premiers rayons du soleil printanier. En nous racontant un cas de mort subite chez un de ces renégats, Lejeune ajoute avec une sainte colère : « Ils avaient eu recours à sa bonté dans la famine extrême, il les avait secourus, leur donnant de quoi manger abondamment, *Adhuc escae erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos* ; ils n'avaient pas encore avalé le morceau que Dieu les prit à la gorge [2] ». Même si l'on ne partage pas l'opinion de Lejeune, il est difficile de ne pas admirer la vigueur de sa traduction. Dirons-nous encore comment il avait fait mettre devant l'église des affiches défendant « de blasphémer, de s'enyvrer, de perdre la messe et le service divin aux jours de festes ». « Ensuite de quoi un carcan fut attaché au même pilier et un chevalet auprès pour les délinquants. Les meilleures lois du monde ne valent rien si on ne les fait garder [3] », ajoute-t-il, avec bon sens, ce qui ne l'empêche pas de conclure : « quant à la juridiction ecclésiastique, elle ne s'est encore exercée que dans les cœurs et dans les consciences », ce qui est au moins amusant. Sans doute ce ne sont pas là les idées de tolérance auxquelles

1. Lejeune, *Relation de 1636*, IX, 88.
2. *Id.*, IX, 72 et suiv.
3. *Id.*, IX, 144.

nous sommes aujourd'hui si attachés et qui nous sont devenues si familières. Gardons-nous cependant d'une indignation facile; telle qu'elle s'exerçait à la fois sur les colons et les indigènes, la juridiction ecclésiastique était-elle beaucoup plus redoutable que la juridiction des puritains de la Nouvelle Angleterre? Surtout, était-elle plus terrible que la Sainte Inquisition en Espagne ou au Mexique? Il ne faudrait pas, et, nous tenons à le dire encore, rien n'est plus loin de notre dessein, faire un reproche aux Jésuites de ce qui était la faute de leur temps et non de leur robe. A tout prendre, les flammes peintes de cet enfer, bon tout au plus à faire peur aux sauvages et aux petits enfants, valaient mieux que les flammes trop réelles et les tortures raffinées que les pauvres païens de la Nouvelle Espagne avaient eu à souffrir au siècle précédent. Je ne sache pas que, dans la Nouvelle France, il y ait eu jamais d'exécution ordonnée pour des crimes purement religieux; il serait injuste de ne pas admirer la douceur et la patience qu'ont déployées les Jésuites dans l'exécution de leur pénible et périlleuse tâche.

Ce père Lejeune, que nous venons de voir se laissant aller à une sainte colère contre les mécréants, est le même homme qui, dans ses relations, dans les instructions qu'il fait imprimer à l'usage des jeunes missionnaires, ne se lasse pas de répéter que la conversion des sauvages ne peut s'opérer qu'à force de temps et de soins. « Les premières six ou sept années sembleront stériles à quelques-uns. Et si j'ajoutais jusqu'aux dix ou douze possible, ne m'éloignerais-je de la vérité[1] ». Il faut en effet se garder de baptiser les sauvages prématurément et ne point accepter les conversions en masse, si flatteuses qu'elles paraissent à première vue, et si utiles qu'elles soient aux intérêts

1. C'est une notation qui se retrouve chez tous : *Lettre du P. Lallemant*, IV, 222; Lejeune, *Relation de 1635*, VIII, 168 et suiv.; Lejeune, *Relation de 1636*, IX, 92 : « *Referunt fructum in patientia*, les affaires les plus précipitées ne sont pas les mieux faites ».

immédiats de la société. Le souci de la vraie religion doit passer avant tout. En vérité, cette indulgence, à côté de la dureté que nous venons de constater dans quelques passages, semble étrange. Pourquoi faut-il donc montrer tant de douceur à l'égard de ces nations qui, on nous l'a démontré, ont un gouvernement fondé sur l'empire de Satan? C'est que, en dépit de leur aveuglement, les sauvages ne sont pas mauvais. Ici, nous arrivons au moment le plus délicat de notre exposition, nous allons rencontrer une fois de plus chez nos Jésuites les contradictions que nous avons rencontrées chez tous les missionnaires.

* * *

L'aspect extérieur des habitants du Canada a produit une très favorable impression sur tous ces humanistes qui ont retrouvé en eux quelques-unes des caractéristiques morales et même beaucoup des traits physiques de leurs chers Anciens. Il y a en vérité deux hommes chez tout Jésuite missionnaire, et ces deux hommes sont loin de toujours s'accorder : tout d'abord un prêtre qui voit dans les sauvages des monstres et presque des démons, et un ancien professeur de rhétorique, ou tout au moins, un ancien élève du collège de la Flèche qui ne peut oublier les poètes et les historiens latins dans le fond des forêts américaines.

De plus, dans ces relations destinées au public, qui sont des livres de circonstance et de propagande, il importe de faire voir aux âmes pieuses la misère des sauvages sans Dieu et la bonté des sauvages convertis. De là, ces longs chapitres consacrés au récit de la conversion des Indiens, ces discours émouvants et interminables que les nouveaux chrétiens, à peine touchés de la grâce du baptême, adressent à leurs frères, ces scènes aujourd'hui extrêmement pénibles où nous voyons des villages entiers se déchirer à coups de discipline sous les yeux d'un missionnaire attendri. De là, la nécessité de peindre les

Indiens comme des réprouvés pour faire apprécier à leur juste valeur les efforts des Jésuites et, en même temps, la nécessité de ne pas décourager les lecteurs par des peintures trop uniformément noires. Les Jésuites ont su doser ces deux éléments avec une habileté telle qu'on ne peut les séparer qu'avec la plus grande prudence et qu'il n'est point aisé de distinguer quelle était leur opinion intime sur les indigènes du Nouveau Monde.

Tout d'abord, en effet, les sauvages ont une beauté antique. Dans le chapitre qu'il intitule *Les choses bonnes qui se trouvent dans les sauvages*, le P. Lejeune ne cherche en rien à dissimuler l'enthousiasme tout païen qu'il a ressenti à la vue de ces êtres qui lui paraissaient une vivante illustration des textes antiques. « Si nous commençons par les biens du corps, je diroi qu'ils sont bien faits, grands, droits, forts, bien proportionnés, agiles, rien d'effeminé ne paraît en eux. Ces petits damoiseaux qu'on voit ailleurs ne sont que des hommes en peinture à la comparaison de nos sauvages. J'ay quasi creu autrefois que les images des empereurs romains représentaient l'idée des peintres, plus tost que des hommes qui eussent jamais esté, tant leurs testes sont grosses et puissantes, mais je vis icy sur les espaules de ce peuple les testes de Jules César, de Pompée, d'Auguste, d'Othon et des autres que j'ai veu en France tirées sur le papier ou relevées en médailles.[1] » S'imagine-t-on les délices d'un humaniste comme Lejeune à se croire ainsi transporté en pleine antiquité? Ajoutons qu'il avait raison, et que non seulement par leurs têtes, mais par leur allure générale, leur façon de se draper dans leurs robes de fourrures, les sauvages américains évoquaient plutôt l'idée de statues antiques que de barbares[2]. Cet élément artistique va

1. Lejeune, *Relation de 1634*, VI, 228.

2. A la même époque, Grotius, qui lui aussi était persuadé de l'excellence des Indiens, voyait en eux les descendants de ces Germains vertueux que Tacite avait célébrés; il multipliait les rapprochements avec Tacite, prétendait établir l'identité presque absolue

influer sur l'appréciation du caractère des Indiens. Chez les Jésuites les sauvages américains vont devenir des anciens, des Romains du *Conciones*, je dirais presque des Romains de ce Corneille dont les missionnaires allaient voir jouer les pièces à Québec entre deux séjours dans la barbarie [1]. Ces bons humanistes n'avaient pu se défendre d'emporter avec eux au Canada leurs habitudes de beau style et les souvenirs antiques qu'ils devaient à tant de lectures de Tite-Live et à tant de discours latins amoureusement polis dans l'ombre studieuse du collège.

Mais si les sauvages ressemblent aux anciens, non seulement physiquement mais encore moralement, ne nous sont-ils pas supérieurs? Ne vont-ils pas bénéficier, dans une certaine mesure, de l'admiration que nous avons pour le caractère des héros de l'antiquité? C'est en effet ce qui est arrivé, et, presque à leur insu, les Jésuites vont nous peindre des sauvages qui rappelleront curieusement, dans leurs discours et dans leur gouvernement le républicanisme des vieux Romains.

Si nous en croyons Brébeuf, qui a passé parmi eux de longues années et qui est considéré comme une autorité par tous ses successeurs, chez eux comme chez les anciens, on trouve ce respect des vieillards qui est comme le fondement des républiques [2], et cette dignité qui est la marque

de l'allemand et des dialectes des Indiens du Nord, retrouvait chez eux le même culte, les mêmes Dieux et les mêmes qualités, *Hugonis Grotii, de Origine Gentium Americanarum Dissertatio altera adversus obrectatorem. Parisiis, Sebastien Cramoisy*, MDCXLIII. Il disait en débutant : *Bipartita est mea disputatio, de gentibus cis Isthmum Panamensem; de gentibus ultra eum Isthmum. In utraque parte dixi primum, quid censerem in universum, illos a Norwegia ortum, hos ab austrinis terris, quæ ultra fretum sunt Magellani*, p. 7. Tout cela aidait encore à créer la confusion; de plus Cramoisy était l'éditeur des Jésuites.

1. *Relation de 1650*, XXXVI, 149, compte rendu d'une représentation d'*Héraclius*; XXVIII, 320, XXXVII, 251, représentations du *Cid*.

2. *Relation de 1636*, X, 210-214. Brébeuf un peu plus loin (p. 244), rapporte le discours d'un chef et conclut : « Voilà la harangue du capitaine, qui passerait à mon avis et au jugement de plusieurs pour une de celles de Tite-Live, si le sujet le comportait. »

des vrais citoyens. « A la vérité vous n'y voyez pas tous ces baise-mains, ces compliments et ces vaines offres de service qui ne passent pas le bout des lèvres; mais néanmoins ils se rendent de certains devoirs les uns aux autres, et gardent par bienséance de certaines coutumes en leurs visites, danses et festins, auxquelles si quelqu'un avoit manqué, il ne manqueroit pas d'estre relevé sur l'heure. A la rencontre pour toute saluade, ils s'appellent chacun de leur nom, ou disent mon amy, mon camarade, mon oncle, si c'est un ancien? Ce sont de petites choses à la vérité, mais qui montrent néanmoins que ces peuples ne sont pas tout à fait si rudes et mal polis que quelqu'un pourrait bien se figurer. En outre, si les lois sont la maîtresse roue qui règle les communautés, ou pour mieux dire l'âme des Républiques, il me semble que j'ay droit, eu égard à cette si parfaite intelligence qu'ils ont entre eux de maintenir qu'ils ne sont pas sans loix. »

A côté de cette admiration, nous allons bientôt voir poindre la critique de notre société. Ces républicains convaincus, ces hommes si épris de liberté reconnaissent cependant qu'il y a des circonstances où un chef est nécessaire. C'est tout d'abord à la guerre, c'est aussi et surtout dans le conseil, pour les ambassades et pour déterminer le protocole à suivre dans les rapports avec les tribus voisines; mais jamais ces chefs n'interviennent pour les décisions qui concernent les affaires intérieures de la communauté; ces matières sont laissées au conseil où les vieillards ont voix prépondérante; de plus, ces chefs ne ressemblent que de fort loin à nos rois. Brébeuf laisse même entrevoir qu'ils leur sont supérieurs. « Ceux là, dit-il, ne laissent pas de tenir le premier rang tant dans les affaires particulières du village que de tout le pays, qui sont les plus grands en mérite et en esprit. Ils arrivent à ce degré d'honneur, partie par succession, partie par élection, leurs enfants ne leur succèdent pas d'ordinaire, mais bien leurs neveux et leurs petits-fils. Et ceux cy encore ne viennent pas à la succession de ces

petites royautés comme les Dauphins en France, ou les enfants en l'héritage de leurs pères; mais en tant qu'ils ont les qualités convenables, et qu'ils les acceptent et sont acceptez de tout le pays. Il s'en trouve parmy eux qui refusent ces honneurs, tant parce qu'ils n'ont pas le discours en main, ni assez de retenue ny de patience, que parce qu'ils ayment le repos et que ces charges sont plustost des servitudes qu'autre chose[1]. »

Ce n'est pas là une critique directe du gouvernement français, et je ne voudrais pas insinuer que Brébeuf ait eu l'intention de battre en brèche la monarchie. C'est, une fois de plus, la conclusion du chapitre des Cannibales de Montaigne, avec cette différence cependant, que Brébeuf parle en son propre nom et que Montaigne se contentait de rapporter les paroles du Brésilien qui ne pouvait comprendre que tant d'hommes barbus, grands et forts se soumissent à un enfant. Je ne veux faire de Brébeuf ni un révolté ni un « philosophe », et cependant je ne suis pas sûr que ces paroles lui aient involontairement et comme inconsciemment échappé. Il suffit de lire les relations pour s'apercevoir que, si les Jésuites n'étaient pas des républicains au sens moderne du mot, ils étaient opposés au pouvoir royal, sinon en France, du moins en Amérique. Leur idéal de gouvernement peut ne pas être la démocratie, mais, avec toutes leurs précautions oratoires, leurs dédicaces, leurs protestations de respect, ils sont des indépendants. Leur rêve aurait été, dès le début, d'organiser dans la Nouvelle France un état jésuite ou théocratique, comme ils feront plus tard au Paraguay et en Californie; et, comme rois et ministres étaient loin de les aider dans l'accomplissement de leurs desseins, ils se posent tantôt en victimes, tantôt en ennemis de la royauté, sinon de façon déclarée, au moins dans des termes assez clairs pour qu'on ne puisse s'y tromper. Que ce soit pour des raisons toutes personnelles, ou simplement parce qu'ils se lais-

1. Brébeuf, *Relation de 1636*, X, 232.

saient emporter par leurs souvenirs classiques, ils n'en ont pas moins indiqué de façon nette les points faibles de notre système monarchique. Ces notations de Brébeuf et de bien d'autres vont passer après eux dans tous les dictionnaires, dans toutes les histoires de voyages et ont influé sur le mouvement des idées, bien avant que les philosophes aient fait le voyage d'Angleterre. Si, au lieu de chercher les origines étrangères de l'*Esprit des lois* ou du *Contrat Social*, on en étudiait les origines françaises et lointaines, c'est très probablement dans les relations des Jésuites qu'on les pourrait trouver.

*
* *

Il est encore plus curieux de rencontrer chez eux des critiques implicites de la religion qu'ils prêchaient et un tableau fort noir de notre civilisation. Nous avons vu tout à l'heure les procédés de conversion employés par les missionnaires de l'école de Lejeune, qui croyaient bon d'épouvanter les âmes crédules des néophytes par la vision des châtiments épouvantables qu'ils auraient à subir dans l'autre monde. Ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de gagner les sympathies des sauvages que de leur représenter le Dieu des chrétiens comme un Dieu de colère et de vengeance. Au siècle suivant, Marmontel nous montrera de bons Péruviens répliquant aux Espagnols, qui leur dépeignent les supplices de l'Enfer, que leurs idoles sont moins féroces que le Dieu qu'on veut leur faire adorer, car, elles au moins, ne réclament pas des châtiments éternels. Les naïfs Hurons n'avaient pas manqué d'adresser aux missionnaires les mêmes réflexions. « Il me souvient, dit Lejeune, que leur ayant parlé bien amplement de l'Enfer et du Paradis, du chastiment et de la récompense, l'un d'eux me dit : la moitié de ton discours est bonne, l'autre ne vaut rien, ne nous parle pas de ces feux, cela nous desgoute, parle nous des biens du ciel, de vivre longtemps ça bas, de passer nostre vie à

nostre aise; d'estre dans les plaisirs après nostre mort. C'est par là que les hommes se gaignent[1]. » Brave sauvage! Qui pourrait être plus sévère que Lejeune, et lui reprocher bien vivement de ne pas embrasser aveuglément une religion qu'on lui dépeignait sous des couleurs aussi peu attrayantes?

Dans l'ordre civil, nous ne sommes pas moins cruels que dans notre religion, et souvent les Jésuites ont peine à défendre nos lois contre le naïf bon sens des sauvages; les arguments qu'ils leur donnent, se retournent assez facilement contre eux. Ecoutez Lemercier qui, forcé d'assister en témoin impuissant et indigné, au supplice de deux prisonniers que l'on brûle tout vivants, adresse d'amers reproches à un ancien. « Pourquoy es-tu si marry que nous les tourmentions? demande le vieux sauvage. — Je ne trouve pas mauvais que vous les fassiez mourir, mais de ce que vous les traitez de la sorte. — Eh quoy! comment faites-vous, vous autres François, n'en faites-vous pas mourir? — Ouy dea, nous en faisons mourir, mais non pas avec cette cruauté. — Eh quoy, n'en brûlez-vous jamais? — Assez rarement, dit le Père, et encores, le feu n'est que pour les crimes énormes; et puis on ne les fait pas languir si longtemps, souvent on les étrangle auparavant, et pour l'ordinaire, on les jette tout d'un coup dans le feu, où ils sont incontinent estouffez et consomez[2] ». Certainement l'excellent Jésuite est tout confit d'admiration pour notre humanité, et je ne crois pas qu'il faille voir dans ce dialogue la moindre ironie; mais ne dirait-on pas une page de Voltaire et l'on voit, en tout cas, tout le parti qu'un écrivain du XVIIIe siècle aurait pu en tirer.

Ailleurs, c'en est un autre qui nous rapporte, avec grand scandale, la mort d'un sauvage qui, au dernier moment, refuse de se laisser convertir et témoigne d'un endurcisse-

1. Lejeune, *Relation de 1637*, XI, 206.
2. *Id.*, XIII, 74.

ment du plus mauvais exemple. « Ce barbare passoit dans le jugement commun des sauvages comme un des plus honnêtes hommes et des plus gens de bien de tout le pays. Que si vous leur demandez en vertu de quoy? C'est, disoient-ils, qu'ils ne faisoit de mal à personne et qu'il se plaisoit fort à se réjouir et à faire festin. Si le jugement des sauvages est véritable, je laisse à penser ce que valent tous les autres[1] ». Là encore, on ne saurait admettre que le bon Père approuve, en quoi que ce soit, la conduite de son sauvage; mais il est bien dangereux de montrer ainsi un honnête homme qui n'a point de religion, fût-ce un sauvage; et, même au xviie siècle, je ne suis pas sûr que tous les lecteurs de Lallemant aient partagé son horreur pour une telle philosophie. Il y a plus : ces braves missionnaires ont dans leur cœur des trésors d'indulgence, qu'ils ne consentent pas toujours à montrer aux Indiens. Ce qui leur donnait le plus peine avec les nouveaux convertis, était de les faire renoncer à la polygamie. Pour les décider, ils les menacent de les jeter dans un cul de basse-fosse, s'ils commettent le péché d'adultère après leur baptême, mais quelle singulière façon de vanter la sainteté et l'indissolubilité du mariage que de dire : « Il faut qu'ils baissent le col sous le joug du mariage, qui peut estre leur semblera un jour bien rude. Il est vray qu'il ne s'est jamais trouvé au monde d'alliances plus saintes et plus parfaites que celles des chrétiens, mais cela n'empêche pas que les maris « *tribulationem carnis habeant* », ne soient assez souvent troublés dans leurs mesnages et que ce soit une espèce de martyre d'estre lié inséparablement avec un homme ou une femme qui aura plus de dureté qu'un chardon, ou moins de douceur qu'une épine ». Qui oserait, après cela, blâmer la résistance des sauvages à se plier à ce joug que leurs convertisseurs eux-mêmes reconnaissaient si dur?

J'ai scrupule à insister et ne voudrais pas interpréter

1. Lallemant, *Relation de 1639*, XVII.

trop largement les textes; il semble cependant que la bienveillance des Jésuites pour les sauvages, leur admiration pour leurs mœurs antiques, leur aient fait quelquefois oublier qu'ils étaient chargés de convertir et de civiliser ces malheureux. Ces subtils dialecticiens ont un tel amour des raisonnements bien déduits, qu'ils ne peuvent s'empêcher de rapporter tout au long les discours que leur adressent les Indiens, rebelles à leur influence, et, parfois même, ils avouent tout bas que, peut-être bien, leurs interlocuteurs ont raison [1].

Eux qui pénétraient courageusement, en pionniers, dans les tribus les plus sauvages, et qui pouvaient voir la transformation qu'opérait en quelques années le contact de la civilisation, ils étaient parfois effrayés de leur œuvre et laissent échapper des cris de découragement : « Les sauvages ont tous les sujets que le raisonnement peut leur suggérer, dit la relation de 1642, d'avoir de l'éloignement de la loy, ou plustost de la rebuter. Depuis que nous avons publié la loy de Jésus-Christ dans ces contrées, les fléaux se sont jettez comme à la foule. Combien de fois nous a-t-on reproché que partout où nous mettions le pied, la mort y entroit avec nous ? » Les maladies contagieuses, la guerre, la famine sont les cadeaux apportés par les Français aux sauvages, alors que les Iroquois qui sont rebelles à la religion et à la civilisation vivent en paix et prospèrent. La conclusion qui s'impose alors à ces âmes simples est que le Dieu des Chrétiens est un esprit malfaisant qui ne cesse de tourmenter ceux qui l'adorent et n'a même pas le pouvoir de les défendre contre leurs ennemis. La seule réponse qu'il convienne de faire à de tels arguments, dit le missionnaire, qui ne peut trouver dans sa dialectique aucun raisonnement qui puisse prévaloir contre ces faits qu'il donne comme indiscutables, « c'est que Dieu est le maître [2] ».

1. Vimont, *Relation de 1640*, XVIII, 125.
2. *Relation de 1642*, XXV, 34.

Mais qui ne voit que si un chrétien fervent a déjà quelque peine à s'en contenter, un sauvage aura toute raison de conserver ses doutes sur l'excellence de la religion qui amène à sa suite de tels fléaux?

Ce n'est pas là un fait isolé; quand on laisse de côté tous ces livres poudreux, il s'en dégage l'impression très nette que, malgré toutes leurs réserves, les Jésuites ont aimé et admiré les Indiens. Leur conviction de la bonté foncière de leur genre de vie et de leurs qualités naturelles, est si profondément fixée dans leurs esprits d'humanistes que rien ne l'en peut déraciner. Les Iroquois peuvent les torturer, comme ils firent à Brébeuf et à tant d'autres; ils peuvent, après s'être convertis, retourner à leur impiété; toujours, même après les pires descriptions des supplices supportés pour la foi par un de leurs frères, on voit reparaître cette conclusion déconcertante : « et pourtant ils sont bons ». A la fin du siècle encore, alors que très certainement on ne peut plus expliquer cet optimisme par le désir de faire de la propagande, alors que la Compagnie de Jésus avait perdu bien du terrain au Canada et qu'elle était assez mal vue des gouverneurs, nous retrouvons partout le même couplet sur la bonté des sauvages, non seulement dans des relations officielles, mais, ce qui est plus important pour nous, dans des correspondances particulières. En 1694, le P. Chauchetière écrivait à son frère : « Nous voyons dans les sauvages les beaux restes de la nature humaine qui sont entièrement corrompus dans les peuples policés. De toutes les onze passions ils n'en ont que deux, la colère est la plus grande; mais encore en ont-ils peu dans l'excès, lors de la guerre. Vivre en commun sans procès, se contenter de peu sans avarice, estre assidus au travail, on ne peut rien voir de plus patient, de plus hospitalier, affables, libéraux, modéres dans leur parler : enfin, tous nos P. P. et les Français qui ont fréquenté les sauvages estiment que la vie se passe plus doucement parmi eux que parmi nous[1]. »

1. *Relation des Jésuites*, LXIV, 130.

Soixante ans auparavant Lejeune s'écriait : « Il n'est pas à propos que tout le monde sache combien il fait bon dans les sacrées horreurs de ces forests, et combien on trouve de lumières du ciel dans les ténèbres épaisses de cette barbarie, nous aurions trop de monde et nos habitations ne seraient pas capables de loger tant de gens[1] ».

A plus d'un demi-siècle d'intervalle les deux missionnaires avaient ressenti la même impression; ils avaient cédé à l'enchantement de la grande forêt primitive, à l'attrait de la vie libre et des courses errantes. Partis par devoir et souvent avec répugnance, malgré les périls qui les menacent de toute part, le froid, la famine, bien que souvent, comme le dit l'un d'eux, « on ait veu les pelotes de neige, les bastons, les troignons de bled et autres fatras à faute de pierres qu'on ne trouve pas toujours quand on veut dans ce pays-là, voler sur les testes de nos Pères pendant les catéchismes », les vaillants missionnaires trouvent leur vie « fort douce et fort agréable[2] ». Au contact de ces hommes de la nature » chez qui l'on voit la fidélité et l'honnêteté reluire comme deux clairs rayons au milieu des ténèbres[3] », ils se sont sentis subitement transformés ; venus pour convertir les sauvages ils étaient d'abord édifiés par eux et l'un d'eux, un étranger pourtant s'écriait avec enthousiasme :

Qui velit melior fieri, transeat in Novam Franciam[4] !

*
* *

Peu nous importent maintenant les raisons qui ont déterminé la conviction des missionnaires. Elles sont variées et de valeur très inégale : Il est certain qu'en montrant

1. Lejeune, *Relation de 1635*, VIII, 168.
2. Lallemant, *Relation de 1639*, XVII, 75-116.
3. Perrault, *Relation de 1635*, VIII, 162.
4. Lettre au P. Vitteleschi, général de la Société, XVII, 234.

les ravages faits par la civilisation parmi les sauvages, les bons Pères visent à éloigner de leurs missions les civilisés très suspects, aventuriers, révoltés, émigrants de toute sorte, cadets de famille déportés au Canada à la suite de quelque méfait, et qui ne pouvaient que compromettre leur œuvre.

Mais, qu'ils aient fait l'éloge des sauvages américains parce qu'ils retrouvaient en eux une image vivante de l'antiquité; qu'ils aient admiré leur désintéressement et leur charité dignes des chrétiens des premiers temps; qu'ils aient, peut-être, eux-mêmes subi l'attraction qu'exercent sur tous les civilisés la vie libre et les courses errantes à travers un pays vierge, ce qu'il nous faut chercher à dégager maintenant, c'est l'impression qu'a pu produire sur l'esprit des contemporains la série des *Relations de la Nouvelle France*. Or, cette impression semble bien avoir été contraire aux intérêts de la société monarchique et de la religion.

Vanter le bonheur des sauvages et la sagesse avec laquelle ils conduisent les affaires de la nation dans leurs conseils, n'est-ce pas faire la critique indirecte de notre système gouvernemental? Exciter les Français « à se jeter dans les grands bois comme dans le sein de la paix, pour vivre icy avec plus de piété, plus de franchise et de liberté[1] », n'est-ce point déjà les engager à retourner à la nature? Reproduire les discours des sauvages, et souvent les reprendre à leur propre compte et montrer que « parmy eux les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les assassinats, les perfidies, les inimitiez, les malices noires, ne se voyent ici qu'une fois l'an sur les papiers et sur les gazettes de quelques-uns », n'était-ce pas là, bien avant Rousseau, dresser un terrible réquisitoire contre la société[2]? Enfin, en rapportant fidèlement les objections naïves, naturelles, raisonnables que les

1. Lejeune, *Relation de 1636*, IX, 92 et suiv.
2. *Id.*, même passage; tout le chapitre serait à citer.

sauvages leur opposaient sur des points de religion, les Jésuites ne donnaient-ils point des armes aux incrédules? Ils s'adressaient, je le veux bien, à un public qui ne s'embarrassait pas des raisons que la raison peut trouver contre la foi : mais le jour est bien proche où la confiance dans la raison humaine va augmenter, où les philosophes se croiront en droit de discuter tous les problèmes sociaux ou religieux. Ce jour-là, les *Relations de la Nouvelle France* et les *Lettres Edifiantes* qui les résument et les continuent, fourniront aux incrédules toutes les armes qu'ils pourront désirer. Si des scrupules théologiques venaient parfois réfréner l'enthousiasme des bons Pères pour la vie libre, vertueuse et heureuse des sauvages, les laïques n'auront pas les mêmes raisons d'observer une aussi prudente réserve.

A tous les mécontents, à tous les esprits impatients de liberté, sur qui pèse de plus en plus lourdement le joug de la civilisation à mesure que le gouvernement se centralise, les Jésuites viennent offrir, comme une invite et comme un modèle, le tableau, renouvelé de l'Age d'or, d'une société simple et qui permet à l'individu d'exercer son activité sans contrainte. Les philosophes du XVIIIe siècle peuvent venir; leurs idées trouveront un terrain bien préparé.

CHAPITRE III

LES ADVERSAIRES DES JÉSUITES : JANSÉNISTES, RÉCOLLETS ET LIBERTINS

Dès leur arrivée au Canada, les Jésuites s'étaient trouvés en conflit avec les Récollets, qui faisaient sonner bien haut leurs droits de premiers occupants et qui ne voyaient pas sans crainte de puissants et dangereux rivaux s'établir à côté d'eux. Plus tard, les Jésuites durent employer tous leurs efforts pour empêcher des prélats, suspects de jansénisme, d'être nommés au Canada et d'entraver le succès de leurs missions. Enfin, dans le dernier tiers du XVII[e] siècle, ils eurent à lutter contre des représentants du pouvoir royal, qui leur étaient assez peu favorables, et, plus encore, contre un certain nombre d'esprits indépendants qui, étant passés dans la Nouvelle France pour y trouver plus de liberté, s'accommodaient fort mal de la discipline stricte que les bons Pères essayaient de faire prévaloir dans les villes et dans leurs missions. Nous n'entrerons pas dans ces querelles, elles forment un épisode peu réconfortant de l'histoire de notre colonisation, et nous ne pouvons énumérer les pamphlets, brochures ou volumineux traités, imprimés soit à Paris, soit même dans la Nouvelle France, soit encore en Hollande, et dirigés contre les missions de la Société de Jésus. Nous ne nous occuperons que de trois de ces ouvrages qui, tous les trois conçus dans un esprit hostile aux Jésuites, eurent un certain retentissement en France. Dans tous,

nous retrouverons comme une sorte de dogme inébranlable, la croyance à la bonté primitive des Indiens. Que les Jésuites eux-mêmes reprochent aux Protestants ou aux Libertins de corrompre les sauvages; que les Récollets et les Jansénistes reprochent aux Jésuites de transformer les nouveaux convertis en bêtes de somme, tous s'accordent pour reconnaître que les indigènes du Nouveau Monde ont dégénéré au contact de la civilisation, et tous ajoutent de nouveaux arguments au réquisitoire contre la société que, depuis Ronsard et Montaigne, tous les écrivains qui s'étaient occupés de l'Amérique n'avaient cessé de faire entendre.

*
* *

Quand, en 1657, au fort de la bataille janséniste, les fondateurs de Montréal avaient appelé à leur aide quatre Sulpiciens, Queylus, Souart, Galinie et Allet, et avaient essayé de faire nommer Queylus évêque de Montréal, l'attention de Port-Royal avait été attirée vers le Canada. Les Jésuites triomphèrent non sans peine; ils firent attribuer le siège de coadjuteur de l'évêque de Québec à l'un des leurs, François Xavier de Laval Montmorency, abbé de Montigni, sectateur de ce Bernières de Louvigni, qui avait établi à Caen une Compagnie de l'Hermitage destinée à faire la guerre aux Jansénistes[1]. Mais la querelle avait pris en France même des proportions assez considérables. Ce fut, probablement, à cette occasion que les Jansénistes publièrent en 1659 la traduction d'une lettre adressée au pape Innocent X, quelque dix ans auparavant, par un prélat espagnol qui, dans son diocèse de la Nouvelle Espagne, avait eu à se plaindre des agissements des Jésuites[2]. L'affaire en elle-même était peu importante; il

1. Pour cette querelle, voir Parkman, *The Old Regime in Canada*, I, 141 et suiv.

2. *Lettre de l'Illustrissime Jean de Palafox, de Mendoza, évêque d'Angélopolis dans l'Amérique, et doyen du Conseil des Indes, au pape*

s'agissait d'une question de préséance; elle parut cependant assez sérieuse aux Jésuites pour que le Père Annat répondît immédiatement par un écrit fulminant, dans lequel il mettait ses adversaires au défi de montrer l'original de la fameuse lettre et accusait formellement les Jansénistes de l'avoir fabriquée de toutes pièces. « Toutes ces pieuses affections, disait-il, sentent les méditations de Port Royal », et du reste, même en admettant que la lettre soit vraie, n'avons nous pas un archevêque pour nous démontrer la fausseté de l'argumentation. « Eh bien, cher lecteur, quel party prendrez-vous? Un Evesque accuse les Jésuites, un archevesque les défend. Qu'y a-t-il à faire? L'Evesque est un homme de bien, il est vray qu'il le dit luy-même dans sa lettre, et le dit en plusieurs façons, mais disant qu'il est homme de bien, qui nous à dit que l'archevesque est un méchant homme? » L'argument est en effet triomphant, comment ne pas croire un archevêque [1]?

La querelle fit assez de bruit, pour qu'à la fin du siècle, Antoine Arnauld en traçât l'historique dans un volumineux traité de 478 pages [2]. Qu'il me suffise de dire que l'argument principal de Juan de Palafox contre les

Innocent X. Contenant diverses plaintes de cet Evesque contre les entreprises et violenees des Jésuites, et leur manière peu évangélique de prescher l'Evangile dans les Indes. Du 8 janvier 1649, traduit sur l'original latin, MDC.LIX, s. l.

1. *Faussetez et imposture d'un Cahier qui a pour titre : Lettre de l'Illustrissime Jean de Palafox de Mendoza, évesque d'Angelopolis, par le R. P. François Annat, de la Compagnie de Jésus.* A Paris, chez Florentin Lambert..., M.DC.LIX.

La lettre existait en effet, on la trouvera dans les œuvres complètes de Palafox, *Obras del illustrissimo y venerabile siervo de Dios. Don Juani de Palafox y Mendoza*, Madrid, M.DCC.LXII, t. XII, en même temps que plusieurs autres sur le même sujet.

2. *Histoire de Don Juan de Palafox, évêque d'Angélopolis et depuis d'Osne, et des Différens qu'il a eus avec les PP. Jésuites*, s. l., 1690. On y revint au XVIIIe siècle dans un ouvrage au titre presque analogue, mais dont le fond est différent et qui me paraît une traduction, *Vie du Vénérable Don Juan de Palafox, évêque d'Angélopolis et ensuite évêque d'Osne. Dédié à Sa Majesté Catholique*, Cologne et Paris, 1757, in-8.

Jésuites, était qu'ils convertissaient les Indiens en masse avant de les avoir suffisamment instruits et favorisaient leurs dérèglements[1]. Entre temps on avait publié à Paris, peut-être à l'instigation des Jansénistes, un fort curieux traité de Palafox sur les *Vertus des Indiens*[2].

C'est une apologie en règle des habitants du Nouveau Monde ; jamais encore depuis Las Casas, le fameux apôtre des Indiens du siècle précédent, on n'avait établi un tel contraste entre les vices des civilisés et les vertus de ces peuples innocents. Il n'est point de qualité que le bon Palafox ne leur reconnaisse : « Ils ne sont point superbes, point ambitieux, ny sujets à l'avarice, à la colère, à l'envie, au jeu, ny aux blasphêmes[3]. » Ils ont un bon sens naturel qui, en bien des cas, triomphe des perfidies des Espagnols, et c'est Palafox qui, le premier, raconte la fameuse histoire de l'Indien à qui un Espagnol a volé un cheval et qui confond le voleur en lui demandant de quel œil le cheval était borgne alors que ses deux yeux étaient parfaitement sains[4]. Ils sont pauvres, la plupart par élection, et le choix de ce genre de vie sans ambition et sans avarice, les rend encore plus conformes aux lois du Christianisme. Dirons-nous que cet amour de la pauvreté est poussé si loin que le bon saint François lui-même prit soin d'apparaître en personne, un jour, à un religieux de son ordre, à Tagouakam, pour lui faire remarquer que

1. C'est, en somme, le même reproche que Pascal adresse aux Jésuites de la Chine, *Cinquième Provinciale*, I, 88, édit. Havet. Je ne crois du reste pas que les relations de voyages aient fourni quoi que ce soit à Pascal, il ne me paraît connaître les *Cannibales* que par Montaigne. Il est très possible que ce chapitre de Montaigne lui ait inspiré quelques-uns des traits du morceau sur l'*imagination*.

2. Publié dans Thévenot, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point esté publiés...*, qui parurent de 1663 à 1672. Voici le titre donné par Thévenot au traité de Palafox : *l'Indien ou Portrait au naturel des Indiens, présenté au Roy d'Espagne par D. Juan de Palafox, évesque de la Puebla de Los Angeles*, à Paris, chez Cramoisy, MDCLXXII. L'ouvrage espagnol, *Virtutes del Indio*, avait paru sans date et sans lieu, vers 1650.

3. *Palafox*, p. 6.

4. *Id.*, p. 11.

« les Indiens exerçaient l'obédience, la patience et la pauvreté dont les Franciscains font profession[1] ». Enfin, dernier détail qui montre que l'excellent Palafox est un véritable Espagnol, et qui, dans son esprit, doit emporter les dernières préventions contre les habitants du Nouveau Monde : « Ils sont polis et aiment les courses de taureaux ». Si on lui représente que pourtant, bien souvent la conduite des Indiens est loin de prouver tant de mansuétude et tant de vertus évangéliques, Palafox a, toute prête, la réponse que nous avons déjà tant de fois trouvée sous la plume des Jésuites : « Je sais bien qu'on pourra me dire qu'il se trouve des Indiens brutaux, cruels, avaricieux, superbes, colères, sensuels, et sujets à toutes sortes de vices : à quoy je répons que je n'ai pas traité en ce discours du naturel de chaque Indien en particulier, mais j'ay entendu parler de toute la nation en général; aussi on ne décriera pas un Couvent tout entier pour un ou deux religieux qui ne vivent pas bien, ny tout l'Estat ecclésiastique pour les imperfections de cinq ou six Preslats[2] ». Ajoutons pour terminer ce portrait que, si les Indiens sont assez souvent voleurs, c'est à l'école des Espagnols qu'ils ont appris la rapacité et « une avarice qui est bien éloignée de leur nature ». Palafox n'était entré en contact qu'avec des Indiens du Sud, dont tous les Européens avaient reconnu la douceur sinon l'intelligence; chez les voyageurs allant au Nord, chez des laïques mêmes, qui n'ont pas les mêmes raisons que des religieux d'apprécier le désintéressement chrétien des indigènes, on retrouve la même admiration. Je n'en citerai qu'un. Le personnage qui devait avoir quelque importance, si nous nous en rapportons aux titres qu'il se donne, c'est M. Denys, « Gouverneur Lieutenant Général pour le Roy, et propriétaire de toutes les Terres et Isles qui sont depuis le Cap de Campseaux jusques au Cap des Roziers ». Lui aussi a constaté qu'au contact de la civili-

1. *Palafox*, p. 8.
2. *Id.*, p. 19.

sation, les Indiens dégénèrent; il consacre son dernier chapitre à traiter de « *La Différence qu'il y a entre les coustumes anciennes des Sauvages et celles d'à présent*[1]. » « La loy qu'ils observaient anciennement estoit celle de ne faire à autruy que ce qu'ils souhaitaient leur estre fait; ils n'avoient aucun culte; tous vivaient en bonne amitié et intelligence; ils ne se refusaient rien les uns aux autres... Ils vivaient dans la pureté, les femmes estoient fidelles à leurs maris et les filles fort chastes... A présent ils se saoulent, se battent et s'assomment, sont devenus voleurs. se querellent pour des riens; quant aux femmes, elles sont entièremment perdues, et ne se soucient plus de la religion, elles jurent le nom de Dieu, elles sont larronesses et fourbes et n'ont plus la pureté du passé. Ils se vengent les uns des autres, dépouillent les étrangers quand ils peuvent, au lieu de les accueillir comme des frères, et ceux qui sont allés en France, et que les matelots ont promenés, pour s'amuser, dans des cabarets et des lieux infâmes, répondent quand on leur fait des reproches, que nous en faisons bien d'autres[2]. »

Ainsi, partout jusqu'ici, nous retrouvons les mêmes constatations attristées ou indignées, les mêmes accusations contre les civilisés; nous allons voir maintenant que, si de l'aveu même des missionnaires, les sauvages ne s'amélioraient guère au contact des colons européens, qu'ils fussent français ou espagnols, un certain nombre de ces derniers au contact des sauvages retournaient sinon à la barbarie au moins à la « sauvagerie » et devenaient incapables de supporter le joug de la civilisation et de la religion[3].

1. *Description géographique et historique des Costes de l'Amérique Septentrionale, avec l'histoire naturelle du pais, par M. Denys*, Paris, MDC.LXXII, 2 vol. Le brave homme, qui n'a rien d'un philosophe consacre le premier volume à la pêche de la morue et le second presque entier à l'histoire naturelle. Son dernier chapitre n'en prend que plus d'importance.

2. Denys, p. 393-477.

3. A tout cela se mêle encore le désir d'attaquer le catholicisme;

*
* *

En effet de même qu'aux Isles on avait vu les boucaniers refuser de vivre dans les villes et s'enfuir pour mener une existence précaire mais libre dans les savanes et dans les montagnes de l'intérieur, on vit bientôt apparaître au Canada une curieuse classe de révoltés : ils se moquaient des arrêtés et des édits du gouverneur comme des réprimandes des prêtres, passant leur vie à errer de tribu en tribu et ayant parfois une femme et des enfants dans chacun des villages qu'ils visitaient à époques fixes : ce sont les fameux « coureurs des bois ». Ils n'avaient cependant pas rompu tout lien avec la colonie : l'Anglais ou l'Iroquois menaçaient-ils un fort isolé, on les voyait courir en foule à la défense du point attaqué. Leur connaissance du pays et des mœurs des sauvages, leur folle bravoure, les rendaient des plus utiles en cas de guerre. Par contre, quand ils revenaient à Montréal ou à Québec vendre les fourrures qu'ils avaient amassées pendant l'hiver, ils menaient une vie scandaleuse que le gouverneur était impuissant à réprimer ; car on ne devait pas songer à punir de mort, selon les édits, des gens à qui l'on ne pouvait reprocher que de ne vouloir point vivre dans les villes. M. Salone estime qu'en 1680 leur nombre était de 500 à 800 et formait près du tiers de la population du Canada en état de porter les armes[1], ce qui ne laissait pas que de donner des inquiétudes sérieuses aux administrateurs et encore plus aux prêtres.

La faute était évidemment que l'on avait voulu régir la colonie avec les lois que l'on appliquait au peuple de France. Si la première génération supportait assez facilement le joug ecclésiastique et gouvernemental, les

Las Casas est réimprimé pour faire pièce aux Jésuites; encore à Londres en 1745 on traduit la *Brève Relation*, sous le titre de *Popery and Slavery Displayed.*

1. E. Salone, *la Colonisation de la Nouvelle France*, p. 256.

jeunes qui n'avaient point connu les conditions métropolitaines, et qui avaient sans cesse sous les yeux la vie libre et en somme heureuse menée par les sauvages; qui voyaient aussi que les missionnaires et les officiers du roi s'occupaient plus souvent de leurs intérêts propres que de l'avenir du pays, obéissaient à l'attraction qu'exerçaient sur eux les forêts et les solitudes canadiennes. Subissant ce qu'un romancier américain a appelé d'un mot intraduisible en français *the call of the wild*, ils allaient chez les Indiens où ils trouvaient à la fois une liberté morale, pour ne pas dire un libertinage qui les changeait des règles étroites que les Jésuites avaient fait prévaloir à Montréal et à Québec et dont tous les indépendants se plaignaient amèrement.

Les conditions climatériques venaient aussi contribuer pour une assez large part à former cet état d'esprit curieux. Au lieu des saisons qui se succèdent lentement et graduellement, du ciel humide et doux de la Normandie ou de la Charente, ces nouveaux colons devaient brusquement s'adapter aux changements de température soudains et extrêmes du climat canadien. Après les chaleurs étouffantes de l'été, venait ce curieux automne américain, l'été indien, *Indian summer*, comme on l'appelle encore, où les feuilles prennent les colorations les plus étranges, allant du jaune d'or au rouge vif sans aucune des nuances neutres et douces de notre automne européen; puis, sans aucune transition, le froid âpre et sec, qui fouette le sang de ses tempêtes glaciales et surexcite tout l'organisme; ensuite et sans avertissement, les grands vents qui précipitent la débâcle des glaces, font disparaître les neiges en quelques jours, enfin la pousse soudaine des feuilles et des plantes, comme une explosion de vie végétale. Dans aucun pays peut-être, on n'éprouve plus vivement la force de la nature; nulle part et en nul autre temps ne se fait davantage sentir le besoin d'activité physique et de courses au grand air. Encore aujourd'hui, aux États-Unis, on voit des milliers d'ouvriers étrangers, Italiens,

Norvégiens, Slaves ou Irlandais quitter l'usine et la ferme pour quelques mois de vie errante et libre, en proie à cette étrange maladie que les Américains appellent « spring fever », la fièvre du printemps. Beaucoup même trouvent un tel charme à cette vie précaire que jamais ils ne consentent à revenir à l'atelier ou aux manufactures de Pittsburg ou de Chicago; tels des philosophes errants, parfois assez dangereux du reste, ils parcourent, sans pouvoir se fixer nulle part, le continent américain de l'Atlantique au Pacifique et des Grands Lacs au Golfe du Mexique.

Il dut, au Canada, se passer quelque chose d'analogue. Parmi les colons, quelques-uns étaient venus assez involontairement; beaucoup avaient été embarqués, soit par leurs familles, soit par l'autorité royale, apportant des habitudes de désordre et d'insoumission : d'autres, qu'ils fussent des missionnaires las de la vie de couvent, ou des officiers rêvant d'aventures, de combats, de découvertes et de fortunes gagnées en quelques mois, n'étaient point faits davantage pour s'accommoder de la vie de Québec et de Montréal. Quand ils étaient envoyés dans un poste lointain, ils trouvaient dans leur indépendance quelque compensation à l'exil; mais, quand il leur fallait subir dans quelque ville la discipline étroite d'une garnison française ou se plier de nouveau à la règle du couvent, on les voyait alors, laissant là l'épaulette ou la robe, se lancer à l'aventure, avec quelques Indiens comme guides, pour aller vers l'Ouest, la contrée qui a toujours attiré les émigrants, le seul pays où il y avait encore du mystère et peut-être des mines d'or.

C'est précisément le cas de Hennepin et Lahontan qui, mieux servis par les circonstances, auraient peut-être été de grands découvreurs, mais qui, forcés de vivre à Québec pendant plusieurs années, emprisonnés, en quelque sorte, dans une ville où ils étouffaient, se sont évadés et sont devenus des sortes d'anarchistes, plus proches des vagabonds de Gorki que des Français du XVIIe siècle.

Bien que l'un d'eux soit un Récollet et l'autre un libre penseur, que l'un vienne des Flandres et l'autre des Pyrénées, tous deux ont en commun le même goût de l'aventure, la même haine des Pères Jésuites, le même manque complet de patriotisme, le même amour et la même admiration pour la vie libre des sauvages. Tous deux enfin, par rancœur personnelle, dédient leurs relations à des souverains ennemis de la France; ils ont trop voyagé et vu trop de mœurs étranges pour avoir conservé le sens du patriotisme. On ne saurait les oublier dans une histoire du cosmopolitisme.

C'est une bien curieuse figure que celle du P. Hennepin, missionnaire Récollet et notaire apostolique, qui dédie sa relation principale à sa Majesté Britannique Guillaume III, dont il invoque l'appui pour coloniser les pays nouveaux qu'il prétend avoir découverts et qui ne sont autres que le cours du Bas Mississipi et la Louisiane [1]. « Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, Sire, s'écrie-t-il, s'ils pouvaient contribuer à faire connoître un jour ces vastes pais sous l'auguste nom de votre Majesté [1]. » Voilà qui dès l'abord est extrêmement déplaisant. Même en admettant que le Père Hennepin qui est Flamand, ne soit pas tenu à une loyauté absolue à l'égard de Louis XIV, il n'en est pas moins certain que c'est comme missionnaire français qu'il passe au Canada, que c'est grâce au secours des Français qu'il voyage dans l'intérieur, et de plus on ne comprend pas très bien comment ce Récollet peut demander à un souverain protestant de venir protéger les missions catholiques [2].

1. Il y a en réalité trois relations du Père Hennepin : 1° *Description de la Louisiane, par le R. P. Hennepin*, à Paris, 1683, avec privilège, 312 p. auxquelles sont jointes un opuscule sur les *Mœurs des Sauvages*, par un certain M. De la Borde; 2° *Nouvelle Découverte d'un très grand Pays, situé dans l'Amérique entre le Nouveau Mexique et la Mer Glaciale, le tout dédié à sa Majesté Britannique Guillaume III*, Utrecht, 1697; 3° *Nouveau voyage d'un Pais plus grand que l'Europe*, Utrecht, 1698. Pour la bibliographie de Hennepin, je me borne à renvoyer à la réimpression de M. Thwaites.

2. *Nouvelle Découverte*, préface.

S'il est allé en Amérique, ce n'est point qu'il eût grand désir de convertir les sauvages et encore moins de faire œuvre utile, il est poussé uniquement par la curiosité. « J'ai aimé toute ma vie à voiager, dit-il, et ma curiosité naturelle m'a poussé successivement à visiter plusieurs parties de l'Europe. Mais, n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes vues plus loin et j'ai souhaité de voir les Pays les plus élognez et les nations les plus inconnues[1]. » Il est assez difficile d'accorder cette humeur vagabonde avec « ce grand penchant à fuir le monde et à vivre dans les règles d'une vertu pure et sévère »[2] qui le fit entrer tout jeune dans l'ordre de Saint-François; mais Hennepin ne se pique pas de logique, et nous trouverons bien d'autres contradictions chez lui. Sa pieuse et sainte résolution ne dura guère, si tant est qu'elle ait jamais existé. Dès son arrivée au couvent, dans un louable souci d'édification, il s'informe de l'histoire de son ordre et son imagination ne tarde pas à s'enflammer à la lecture des voyages effectués par les bons Pères Récollets, convertisseurs des Indes et seuls vrais propagateurs de la foi, à l'exclusion de tous autres religieux et surtout des abominables Jésuites. Si nous en croyons Hennepin, en effet, les Jésuites, ces ouvriers de la onzième heure, sont venus récolter ce que les « pauvres petits frères » avaient semé à grand'peine, aussi bien au Canada qu'en Extrême Orient. Dès les premières pages de son livre, il commence à dénigrer l'œuvre de la Société de Jésus et partout il s'appliquera à montrer combien superficiels ont été les résultats obtenus par les concurrents des Récollets.

Comme avait fait Thévet autrefois, Hennepin visite d'abord l'Europe. Il part à pied, son bâton de pèlerin à la main en frère quêteur, retournant à son couvent à des intervalles très éloignés et toujours pour solliciter une nouvelle mission qui lui permettra de voir d'autres pays.

1. *Nouvelle Découverte*, p. 5.
2. *Id.*, p. 8.

Il parcourt ainsi l'Artois, la Picardie, l'Allemagne, assiste en spectateur à la bataille de Seneffe où il soigne plus de 3 000 blessés, chiffre qui témoigne à la fois de son activité et de son zèle charitable; il se trouve à Calais et à « Dunkerken, au moment où l'on travaillait à saller des harans ». C'est dans cette dernière ville qu'il sent sa vocation s'éveiller, impérieuse et irrésistible. « Estant là, nous dit-il, ma plus forte passion estoit d'entendre les relations que les capitaines de vaisseaux faisoient de leurs longs voyages. Je retournai ensuite à mon couvent de Biez par Dunkerken, mais je me cachois souvent derrière les portes des cabarets pendant que les matelots parloient de leurs navigations. La fumée du tabac me causoit de grands maux d'estomac en m'attachant ainsi à les écouter, cependant j'estois attentif à ce que ces gens-là racontoient des rencontres qu'ils avoient eues sur mer, des hazards qu'ils avoient courus et des divers incidents de leurs voyages dans les pays éloignez. J'aurois passé des jours et des nuits entières sans manger, dans cette occupation qui m'estoit si agréable[1]. »

Ce sont de telles pages qui font pardonner beaucoup à Hennepin : avec sa curiosité naïve, son amour des contes merveilleux, son ignorance crasse, il est encore un homme du moyen âge. A grand'peine, et malgré les représentations de sa famille, il obtient enfin la permission de passer au Canada qu'il se représente, sur la foi de marins hâbleurs, comme une sorte d'Eden. Dès son arrivée, tout ce beau rêve s'évanouit; point de sauvages et point d'aventures; les missions sont monopolisées par les Jésuites; au lieu de la vie qu'avait espérée Hennepin, il se voit offrir un poste d'aumônier chez les Augustines de Québec. La désillusion fut rude : était-ce la peine de braver les périls de la mer pour finir par confesser de braves et sottes filles dans une ville ou dominaient les ennemis des Récollets? Sa charge lui laissant heureusement de nombreux

1. *Nouvelle Découverte*, p. 12.

loisirs, Hennepin en profita pour échapper le plus souvent qu'il put à la détestable atmosphère de la ville et pour s'exercer à la fatigue et aux longs voyages. Il n'a pas de plus grande joie que d'aller célébrer sa messe à vingt ou trente lieues, par la neige, accompagné d'un chien qui traîne les objets du culte. Ces courses sont pour lui une occasion d'exhaler sa bile et de se répandre en imprécations contre les Jésuites qui ne laissent rien à faire aux pauvres Récollets; une seule pensée le console : Dieu, qui est meilleur chrétien que les gouverneurs de la Nouvelle France, « ne laissera rien impuni et vengera quelque jour le tort qu'ils ont fait aux fils de Saint-François[1] ». Malgré sa répugnance, Hennepin resta quatre ans dans la partie civilisée du Canada, attendant une occasion favorable et se préparant au grand voyage qu'il veut entreprendre. Quand il se croit enfin prêt, il part plus aigri que jamais, « maudissant le génie qui règne au Canada », et se déclarant incapable de supporter plus longtemps l'existence dans une ville où l'on ne retrouve « ni cette belle simplicité flamande, ni cette candeur et cette droiture de cœur qui font le vrai caractère du chrétien[2] ».

C'est donc bien par lassitude de la civilisation et pour chercher dans le sein des forêts une paix qu'il ne peut trouver dans une ville où les Jésuites sont trop nombreux, qu'il se lance dans l'inconnu. Disons aussi que c'est avec le naïf espoir de faire de grandes découvertes qui le rendront célèbre. Ce moine, assez ignorant au total, est affligé d'un orgueil rare; il ne cesse de se compter au nombre de ces « hommes hardis et curieux, d'un courage ferme et magnanime » qui ont hasardé leur vie pour la gloire de Dieu et pour le bien public. Quand il arrive au Niagara et aux Grands Lacs il éclate enfin : aucun Européen n'a encore fait le tour de cette immense mer inté-

1. *Nouvelle Découverte*, p. 39.
2. *Id.*, p. 58.

rieure : « il n'y a que moi et ceux qui ont travaillé à cette découverte qui en avons considéré une grande partie[1] ».

Quant aux sauvages, il leur est tout d'abord assez peu favorable; ce qui s'explique aisément, à défaut de toute autre raison, par son désir de contredire en tout point les relations des Jésuites. Parfois même il va trop loin et ne prouve plus rien pour vouloir trop prouver. Les Jésuites font sonner bien haut la gloire de leurs martyrs et s'en prévalent pour vanter les difficultés de leur tâche : sornettes! « Il ne faut point aller dans l'Amérique dans l'espérance de souffrir le martyre, en prenant ce mot dans le sens théologique. Les sauvages ne font jamais mourir les chrétiens pour cause de religion. Ils laissent à chacun sa créance. Ces Barbares ne font la guerre que pour les intérêts de la nation. Ils ne tuent les gens que pour des querelles particulières, ou par brutalité ou par ivrognerie, par vengeance, par entêtement de songe ou de quelque vision extravagante. Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa religion. Tout est brutal dans leurs inclinations[2] ». La conclusion est ravissante! Au reste ils ont tous les défauts et vices imaginables; prenons les Illinois par exemple : nous voyons qu'ils sont « errans, paresseux, craintifs, libertins, presque sans respect pour leurs chefs; ajoutez à cela qu'ils sont colères et grands larrons, qu'ils n'ont aucune industrie, que les Hermaphrodites sont nombreux parmi eux, qu'ils tombent dans le péché contre nature, et sont polygames[3] ». Ces sauvages, de même que tous ceux de l'Amérique, sont fort peu disposés aux lumières de la foi. Certes, ils ne font aucune difficulté quand on veut les convertir; Hennepin essaya une fois d'en baptiser un, mais il retomba aussitôt dans son péché « *duplo filius gehennae* ». Il y renonça vite; il aurait fallu s'arrêter trop longtemps; il faudrait y demeurer des années entières pour y faire quelque pro-

1. *Nouvelle Découverte*, p. 49.
2. *Id.*, p. 146.
3. *Id.*, p. 218-222.

grès. Ce n'est point là son fait. Pendant des centaines de pages, Hennepin va ainsi son train, réfutant à droite et à gauche les bons pères Jésuites, intitulant un chapitre : *Description des sauvages qui sont habillés et de ceux qui ne le sont pas*, pour arriver à cette conclusion mirifique que ni les uns ni les autres ne le sont beaucoup, ce qui l'emplit d'étonnement. N'auraient-ils point part au péché d'Adam, se demande-t-il un jour avec inquiétude? Mais il rejette bien vite cette impossible supposition; ce sont des bêtes et voilà tout; il faut les rendre hommes avant que de les rendre chrétiens [1].

Conclusion : les Jésuites n'ont rien fait pour les sauvages, « ces peuples sont encore ce qu'ils estoient il y a quarante ans et plus. Et cependant on a publié plusieurs livres qui traitoient des grandes conversions qui s'étoient faites, disait-on, parmi les Iroquois et les Hurons, on assurait qu'ils bâtissoient des églises, il n'y paraît guère aujourd'hui ». Hennepin va-t-il donc proclamer la faillite des missions? Non pas : on doit attribuer l'état lamentable du Canada à « ces pécores du Bon Dieu, à cette compagnie de marchands qui ne pensent qu'à leurs intérêts et sont tout à fait insensibles à la propagation de la foi », entendez aux Jésuites [2]. Tout irait autrement si les Récollets avait carte blanche, car autant les sauvages sont rebelles à l'influence des Jésuites, autant ils se transforment en doux agneaux quand ils ont affaire à un Récollet. Il y a, d'après Hennepin, plusieurs raisons à cela. La première aurait bien étonné Montaigne; c'est que, comme les sauvages, les Récollets ne portent point de hauts de chausses ou, pour parler plus exactement, qu'ils vont pieds nus, comme le recommande la règle de leur

1. *Nouvelle Découverte*, p. 187.

2. *Nouveau voyage*, p. 132. Il est certain en effet que les Jésuites faisaient du commerce au Canada, il serait d'ailleurs injuste de les en blâmer. La règle de l'ordre voulait que les missions se suffisent à elles-mêmes; du jour où les subsides cessèrent d'arriver de France, les missionnaires durent se créer des ressources ou disparaître.

ordre, alors que les autres missionnaires sont vêtus chaudement ou luxueusement. La seconde raison est plus sérieuse, c'est que les Récollets, comme les sauvages, sont habitués de vivre en commun et ne possèdent rien en particulier « aussi les sauvages aiment-ils tendrement nos religieux de Saint-François », alors qu'ils ne veulent rien entendre des Jésuites et des Sulpiciens[1]. Cet idéal de vie communiste, qui a tant charmé les vieux voyageurs, est encore chrétien; nous le verrons bientôt se transformer et passer dans des ouvrages purement laïques ou philosophiques.

A cette date de 1698, il était assez dangereux de nous donner comme une preuve de l'endurcissement des sauvages « qu'ils ont coutume de ne contredire personne, et qu'ils croient devoir laisser chacun de son opinion sans entreprendre de la combattre[2] ». On parlait déjà de tolérance, surtout depuis la révocation de l'édit de Nantes, et il y avait un assez grand nombre de bons esprits en Europe, qui auraient vu là une raison de plus d'admirer la sagesse des Indiens. Quand, ailleurs, Hennepin, toujours dans la même intention, nous rapporte que les sauvages n'ont jamais pu s'astreindre à respecter l'indissolubilité du mariage, je ne suis pas très sûr que dans le secret de leur cœur quelques libertins n'aient été tentés de les approuver. « Ne vois-tu pas, disent-ils quand on raisonne avec eux sur ce sujet, que tu n'as point d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi, je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois-tu que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours[3]? » C'est déjà la théorie de l'amour libre, théorie qui n'est point nouvelle, et que nous allons bientôt retrouver dans quelques écrits du XVIIIe siècle

1. *Nouvelle Découverte*, p. 70 et 331.
2. *Id.*, p. 146.
3. *Id.*, p. 145.

sous le nom « d'amour à la sauvage ». Qu'il l'ait voulu ou non, ce Récollet, hâbleur et fielleux, a fait œuvre plutôt nuisible qu'utile à la religion et à la société, bien qu'il se soit vanté de travailler pour la foi et le bien public. La diffusion de ses écrits en Hollande et en Angleterre prouve du reste son succès dans les milieux anti-catholiques et anti-français. Je ne saurais dire ce qu'on retint de ses attaques contre les sauvages; je ne pense pas qu'elles aient pu contrebalancer les éloges des Jésuites. Elles ne pouvaient avoir grande influence dans une société où le goût de la morale commençait à se perdre, où la foi s'éteignait et où les théories du retour à la nature, c'est-à-dire à l'instinct, se faisaient de plus en plus nombreuses.

*
* *

On voit ces différentes tendances se dessiner très nettement chez un contemporain de Hennepin qui, comme lui, et à peu près à la même date, visita des peuplades reculées et signala les mêmes particularités chez les sauvages américains [1].

Avant d'arriver à l'étude de l'œuvre, il n'est point inutile d'esquisser en quelques traits la figure du baron de Lahontan [2]. Il était né à La Hontan, petit bourg des Pyré-

1. Les éditions de Lahontan sont nombreuses et diffèrent entre elles de façon appréciable. Elles ont été décrites par M. Victor Hugo Palsists dans la réimpression de La Hontan donnée par M. Thwaites, *New Voyages to North America, by the Baron de La Hontan*, Chicago, 1905. Ces voyages comprennent trois parties : 1° *Lettres* à un sien cousin, écrites, dit-il, au jour le jour et envoyées du Canada aux environs de 1683; 2° Des *Mémoires sur l'Amérique*, où il reprend et développe les renseignements donnés dans les lettres; 3° *les Dialogues du baron de La Hontan avec le sauvage Adario*. On s'accorde à voir l'œuvre du baron dans les deux premières parties, la troisième est attribuée, d'après une autorité qui remonte au XVIIIe siècle, à Gueudeville. Je discuterai plus loin cette hypothèse qui me paraît en partie erronée.

2. M. J.-Edmond Roy, *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, 1894, p. 63-192, a tracé une biographie très complète du baron de Lahontan, il a découvert de très curieux détails sur l'enfance et la famille de notre aventurier.

nées où Montaigne possédait une redevance et dont il a parlé dans les *Essais*. Son père avait dépensé des sommes considérables pour rendre navigables les torrents de son pays et mourut à l'âge de 80 ans, complètement ruiné. La baronnie fut saisie et mise sous séquestre trois ans après, en 1677, et Lahontan, tout jeune encore, conçut à partir de ce moment une horreur insurmontable des gens de loi qui l'avaient chassé de l'héritage paternel. Sa famille lui obtint une lieutenance au régiment de Bourbon, mais bientôt, dans l'espoir de faire fortune et de racheter le château de ses ancêtres, il se fait verser dans le corps de la marine et arrive en rade de Québec, le 8 novembre 1683. Il avait alors 17 ans. Turbulent et audacieux, parti avec la ferme résolution de s'enrichir en quelques mois, il ne tarda pas à être déçu. L'époque des grandes randonnées héroïques à travers le continent était passée, et le Canada était loin d'être le Pérou ou le Mexique. Lahontan mène une vie assez monotone à Québec d'abord, puis dans un fort perdu dans la forêt, écrivant lettres sur lettres pour s'enquérir du sort de sa baronnie que les gens de loi achevaient de dévorer, pendant que, sans en retirer aucun profit, il passait sa jeunesse et dépensait son activité au service du roi. Bientôt, il n'y tient plus; il abandonne son poste pour se lancer à l'aventure vers la région des Grands Lacs, se fiant aux racontars de quelques Indiens, et n'ayant pour tout guide qu'une carte grossière dessinée sur une peau de bœuf par le chef de la tribu des Gnacsitares. A l'en croire, il découvrit monts et merveilles; ses beaux récits sont malheureusement très suspects, et quelques historiens ont poussé la malveillance jusqu'à l'accuser d'avoir inventé ce voyage de toutes pièces. Il ne serait pas le premier voyageur qui aurait ainsi fait de belles découvertes en chambre. De retour à Québec, en 1689, il apprend que la baronnie a été définitivement vendue; il demande un congé qui lui est refusé, et, sans plus hésiter, déserte une seconde fois. A partir de ce moment, il parcourt l'Europe, allant de ville en ville et d'état en état,

et ne cessant de réclamer vengeance à cor et à cri. La dernière lettre que nous ayons de lui, est datée de Saragosse, 8 octobre 1695. C'est à l'aide de ses préfaces que nous pouvons ensuite retracer sa vie : nous le voyons en Angleterre, en Hollande, puis en Allemagne, menant à l'étranger une campagne acharnée contre Pontchartrain et contre le roi de France; proposant au roi d'Angleterre un plan pour « s'emparer sans danger des colonies françaises », et prêt à tout sacrifier pour obtenir un commandement de Sa Majesté Britannique. Il mourut en exil en 1715, sans avoir pu réaliser aucune de ses ambitions. Au total, c'était un assez triste personnage, mais les faiblesses de son caractère n'enlèvent rien à l'importance de ses œuvres qui doivent être comptées parmi celles qui ont eu le plus d'influence sur le mouvement des idées au XVIIIe siècle.

Lahontan est en effet un « philosophe », qui dépasse en hardiesse bien des « philosophes ». Haine des prêtres, et même de la religion, éloge de la nature, absence de sens moral et goût du libertinage, éloquence volontiers déclamatoire, il a tous les mauvais côtés des Encyclopédistes, sans leur génie. Il n'est guère connu et, de son vivant même, on a tenté de lui dénier toute originalité littéraire, de même qu'on refusait toute foi à ses découvertes. Les historiens de la littérature qui parlent de lui attribuent à un certain Gueudeville ses *Dialogues avec le sauvage Adario*, et passent. Il mérite cependant mieux qu'une courte mention.

Qu'on nous permette tout d'abord de discuter un petit problème d'histoire littéraire et de rendre à Lahontan ce qui lui appartient.

La première édition de Lahontan parut en 1703 à la Haye chez les Frères l'Honoré en deux volumes in-12, bientôt suivis d'un troisième ayant pour titre : « *Supplément aux voyages du Baron de Lahontan. Où l'on trouve des Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé. L'on y voit aussi plusieurs observations faites par le*

même auteur dans ses voyages en Portugal, en Espagne, en Hollande et en Danemark. » C'est là l'édition originale de Lahontan, et la seule authentique. Les deux premiers volumes, traduits en anglais dès leur apparition et publiés la même année, étaient précédés d'une importante préface. Il en ressort que, pendant que le livre était imprimé en Hollande, Lahontan se trouvait en Angleterre et que plusieurs de ses amis le pressèrent de développer la partie qu'il avait consacrée à décrire les mœurs des sauvages. Il leur communiqua alors des notes prises pendant les entretiens qu'il aurait eus dans un certain village avec un Huron nommé Rat. A son retour à Québec, il aurait montré ce manuscrit au comte de Frontenac qui en fut si charmé qu'il prit soin d'aider Lahontan à mettre en ordre ses notes et à leur donner la forme de dialogues, car auparavant « ce n'étaient que des entretiens interrompus sans suite et sans liaison[1] ». Ce manuscrit revu par Frontenac fut donné à un traducteur et publié en anglais avant de paraître en français.

Donc, jusqu'ici rien ne nous autorise à affirmer que Gueudeville ait pris une part quelconque à la rédaction des *Dialogues*. Si Lahontan a eu un collaborateur ce ne serait autre que le comte de Frontenac, et le fait n'aurait rien d'étonnant, car Frontenac était en mauvais termes avec les Jésuites et ne devait pas être fâché de leur jouer ce mauvais tour.

En 1705, parut à la Haye une seconde édition revue et corrigée, précédée d'une note de l'éditeur dans laquelle il était dit : « On a presque refondu toutes les lettres, et l'on croit que le style en paraîtra plus pur, plus net, plus dégagé. On a conservé le sens de l'auteur mais on a donné un tour nouveau à la meilleure partie de son ouvrage. » L'éditeur, peu tendre pour Lahontan ajoutait que les *Dialogues* étaient primitivement remplis « d'un long et ennuyeux galimatias qui avait été supprimé pour rendre l'ouvrage plus digne du public ».

1. *Dialogues* (Avis de l'auteur au lecteur), édit. de 1703.

C'est très probablement à ce moment que Gueudeville a dû intervenir pour faire la toilette de l'œuvre prétendue informe de Lahontan, et de là provient l'erreur des bibliographes qui attribuent à Gueudeville la paternité des *Dialogues*. J'ai soigneusement comparé les deux éditions en attendant l'édition critique de Lahontan, qu'il ne serait peut-être pas inutile de faire. De cette comparaison, on peut dégager les résultats suivants. En ce qui concerne les *Lettres*, Gueudeville n'a ajouté presque rien, sauf quelques plaisanteries des plus vulgaires sur les moines, les religieuses et les filles de joie qui débarquent au Canada; il n'a rien changé aux *Voyages*, et les corrections de style sont même rares. Les transformations opérées dans la troisième partie, les *Dialogues*, sont plus importantes. Dans la première édition, ils comprennent 103 pages d'environ 32 lettres à la ligne et de 35 lignes à la page, dans la seconde 127 pages du même format. Il y a donc eu des additions : en fait, le troisième dialogue, qui est un des plus importants, est presque tout entier ajouté; de plus, la séparation entre les différents dialogues est nettement marquée, alors que chez Lahontan ces divisions étaient assez vagues. Pour les idées et le style, enfin, l'auteur de la revision insiste sur la critique de la société moderne et donne aux remarques de Lahontan un ton oratoire qui n'était point dans la première rédaction. Toute une série de développements sur les médecins, les vices des femmes, la luxure des Français, a été supprimée et remplacée par une attaque en forme contre l'idée de propriété. Pour les *Lettres* et les *Voyages*, je renverrai à l'édition de 1703 et, pour les *Dialogues*, à l'édition de 1705, puisque c'est sous cette forme, revue et corrigée, que les « *Dialogues du baron de Lahontan avec un sauvage* » ont été publiés à partir de cette date et qu'ils ont été connus des gens du XVIIIe siècle.

Les lettres, qui forment la première partie des œuvres de Lahontan, nous donnent de précieux renseignements sur son caractère. Il est, tout d'abord et avant tout, un

ennemi des prêtres. Il n'est pas de calomnies sur les rapports des curés avec leurs pénitentes, sur la gourmandise et la paresse des moines que l'on n'y puisse trouver. D'après lui, les misérables Jésuites pénètrent dans les familles et prétendent tout y régenter; ils font les mariages et même les imposent au mieux de leurs intérêts, sans avoir aucun égard aux convenances des pauvres amoureux; leur tyrannie va jusqu'à demander que les jeunes gens qui ont compromis une de leurs paroissiennes, l'épousent ou quittent la ville. Lahontan lui-même en saurait bien que dire, puisqu'il se vit sur le point d'être marié malgré lui pour avoir été trop galant. Il échappa pour cette fois au lien conjugal, mais ne put pardonner au prêtre qui avait voulu le lui imposer. Il y a plus fort : lisez plutôt comment un curé de Québec encourageait le culte des belles-lettres. « Ce cruel, entrant chez mon hôte, raconte Lahontan, et trouvant des livres sur ma table, se jetta à corps perdu sur le roman d'aventures de Pétrone, que j'estimois plus que ma vie parce qu'il n'étoit pas mutilé. Il en arracha presque tous les feuillets avec si peu de raison que si mon hôte ne m'eût retenu lorsque je vis ce malheureux débris, j'eusse à lors accouru chez ce turbulent pasteur pour lui arracher ainsi tous les poils de la barbe. Ils ne se contentent pas d'étudier les actions des gens, il leur faut encore fouiller dans leurs pensées. Jugez après cela, Monsieur, l'agrément qu'on peut avoir ici[1]. » Remarquons simplement que cette lettre est datée du 28 juin 1685; Lahontan était né en 1666, il avait donc tout juste dix-neuf ans. Sans doute, la conduite du curé est sans excuse, mais, avant de la condamner formellement, j'aimerais avoir l'avis d'un censeur de lycée moderne sur ce Pétrone non mutilé. Tout cela n'est pas bien grave au fond, non plus que les accusations lancées contre les Jésuites qui bâtissent des églises de marbre aux frais de leurs fidèles (vérification faite le marbre était du stuc,

1. Lahontan, I, 61.

plût au ciel qu'ils eussent employé du marbre!), et qui se font construire de splendides maisons, munies de glacières, « pour avoir le plaisir de boire frais en été », conduite évidemment peu chrétienne[1].

C'est sans doute Pétrone qui lui inspirait le tableau réaliste qu'il nous trace de l'arrivée des filles de joie à la Nouvelle France. Le passage est important, c'est comme une ébauche bien grossière de Manon : « On envoya de France plusieurs vaisseaux chargés de filles de moyenne vertu, sous la direction de quelques vieilles béguines qui les divisèrent en trois classes. Ces vestales étoient pour ainsi dire entassées les unes sur les autres en trois différentes salles, où les époux choisissoient leurs épouses de la manière que le boucher va choisir les moutons au milieu d'un troupeau. Il y avoit de quoi contenter les fantasques dans la diversité des filles de ces trois séries, car on en voyait de grandes, de petites, de blondes, de brunes, de grasses et de maigres; enfin chacun y trouvoit chaussure à son pied. Il n'en resta pas une au bout de quinze jours[2]. »

Nous retrouverons dans les *Dialogues* ces critiques dirigées contre la vertu des femmes de la Nouvelle France et contre les ordres religieux. On pardonnerait à Lahontan, si, avec tous ses défauts, il était au moins courageux; or, jamais homme plus couard n'a mis le pied au Canada et ne s'est plus cyniquement vanté de sa lâcheté. Quand la petite troupe, que commandait Denonville, se trouve brusquement en présence d'un parti d'Iroquois préparés à vendre chèrement leur vie, Lahontan ne cherche pas à faire croire qu'il renouvela les exploits d'Achille. « Jugez, Monsieur, dit-il à son correspondant, si nous n'avions pas sujet d'être alarmés et si nous hésitâmes à

1. Lahontan, I, 17.

2. *Id.*, I, 11. Dans la seconde édition, le correcteur a ajouté des plaisanteries d'un goût très douteux sur les religieuses qui accompagnaient ces pauvres filles. M. Le Roy les reproche vivement à Lahontan qui, ici au moins, n'est pas coupable.

tout sacrifier au désir naturel que tous les hommes ont de conserver leur vie. Ce n'était pas bagatelle pour moi que d'être pris par ces tyrans, *il morir è niente, ma il vivere brugiando è troppo*, mais mourir à petit feu, c'est trop [1] ». Ce n'est point là une note isolée et ce ton ne se comprend guère chez un officier du roi. Mais Lahontan est un soldat d'une espèce particulière et heureusement rare. Il a beau assurer que les persécutions ont excité son ressentiment contre son ingrate patrie, jamais il n'a compris la signification de ce mot. « Vous reconnaîtrez facilement, dit-il ailleurs, que j'ai renoncé à toute sorte d'attachement de Patrie pour dire la vérité, depuis l'année 1683 jusqu'à présent [2]. » Voilà qui me semble justifier amplement l'obstination de M. de Pontchartrain à refuser d'écouter les réclamations de ce singulier officier.

Avec cela, Lahontan est très vivant et très original. Il a une verve gasconne des plus amusantes. Que faut-il croire exactement de ses récits de chasse? Je n'entreprendrai pas de le démêler. Il semble bien, pourtant, que là seulement il se soit trouvé dans son véritable élément. Quelles joies il éprouve à se sentir loin de la tyrannie des bons pères, à suivre sur la neige la trace des bêtes sauvages, orignaux, cariboux et cerfs! « J'ai pris un tel goût pour la chasse, raconte-t-il après une de ces expéditions qui n'avait pas duré moins de trois mois, que j'ai résolu de ne faire autre métier pendant que j'en aurai le loisir. Les mêmes sauvages m'ont promis de me faire voir dans trois mois d'autres chasses moins pénibles mais plus agréables [3]. »

Mais, dans ces longues courses, Lahontan est souvent à la poursuite d'un tout autre gibier. Il y trouve une occasion de causer, loin des missionnaires, avec les Indiens et d'avoir de longs entretiens avec ces enfants de la

1. Lahontan, I, 107.
2. *Id.*, I, 266.
3. *Id.*, I, 77. Remarquons en passant que c'est à lui que, directement ou non, Chateaubriand doit le récit des chasses dans son *Voyage en Amérique*.

nature. Il est inutile de dire que, dans ces conversations qui annoncent déjà les *Dialogues* et qui en contiennent l'ébauche, le sauvage avec son simple bon sens réduit toujours à qui a le civilisé. Le tout est conté dans un style qui, quoi qu'en dise l'éditeur de 1705, est vivant, alerte, passionné, emporté et irrégulier, mais d'une vie extraordinaire. « J'ecrivois tout simplement ce qui m'arrivoit à un de mes parents qui l'avoit exigé de moi », dit-il dans sa préface; et ce style naturel comme celui d'une conversation est parfois très plaisant.

Du reste, il ne faut pas se fier trop à cette négligence apparente. Avec ce singulier personnage, on ne sait trop que penser. Son âge et sa vie assez traversée, même avant son départ pour le Canada, nous font supposer que son éducation première avait été négligée; pourtant il n'est pas tout à fait illettré. S'il faut l'en croire, en plus de Pétrone, il avait emporté bien d'autres livres et lisait les classiques sous la tente de l'Indien. « Enfin, Monsieur », disait-il à ce même parent à qui il écrit par devoir et par plaisir, « outre le plaisir de tant de choses différentes, j'ai encore celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des siècles passés. Le bonhomme Homère, l'aimable Anacréon, et mon cher Lucien n'ont jamais voulu me quitter. Aristote mourait d'envie de me suivre, mais mon canot, n'etoit pas assez grand pour le contenir avec son équipage de sillogismes Péripatéticiens, il fut contraint de retourner chez les Jésuites qui l'entretiennent fort généreusement[1]. » Ce dernier trait est curieux; Lahontan empruntait donc des volumes à la bibliothèque des Pères Jésuites; il paraît à son style qu'il a dû causer plus d'une fois avec eux, et je ne serais pas étonné que ce fût à leur école qu'il ait affiné sa plume.

Il se sert très visiblement de leurs relations dans ses *Mémoires sur l'Amérique*, tout en criant bien haut, suivant

1. Lahontan, I, 87-88.

la coutume des voyageurs du temps, que personne avant lui n'a su voir et n'a su décrire les mœurs des Indiens. « J'ai lu quelques histoires du Canada que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques descriptions assez simples et exactes des Pais qui leur étaient connus. Mais ils se sont grossièrement trompez dans le récit qu'ils font des mœurs des sauvages. Les Récollets les traitent de gens stupides et grossiers, rustiques incapables de penser et de réfléchir à quoi que ce soit. Les Jésuites tiennent un langage tout différent, car ils soutiennent qu'ils ont du bon sens, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers disent qu'il est inutile de passer son temps à prêcher l'Evangile à des gens moins éclairez que des animaus. Les seconds prétendent, au contraire, que les Sauvages se font un plaisir d'écouter la parole de Dieu, et qu'ils entendent l'Écriture avec beaucoup de facilité. Je sai les raisons qui font ainsi parler les uns et les autres; elles sont assez connues aux personnes qui sçavent que ces deux ordres de personnes ne s'accordent pas trop bien en Canada. J'ai déjà vu tant de relations pleines d'absurditez, quoique les Auteurs passassent pour des Saints, qu'à présent je commence à croire que toute l'histoire est un Pyrrhonisme perpétuel [1]. » Il n'a point tout à fait tort, ce compatriote de Montaigne; il est seulement à regretter qu'il n'ait pas mieux su se défendre des préjugés que les Jésuites et Récollets.

Quelle que soit la valeur de sa relation, qu'il ait ou non, comme il le prétend, découvert des pays nouveaux (on a été jusqu'à dire que peut-être il était arrivé jusqu'au Grand Lac Salé), Lahontan nous donne un merveilleux résumé des relations des Jésuites. Il n'est pas un détail de mœurs, une cérémonie religieuse, une danse des Indiens qu'il ne décrive en grand détail; à tous ceux que les trop volumineuses publications des bons pères auraient

1. Lahontan, *Voyages*, II, 93-94.

pu effrayer, il apportait, en quelques centaines de pages, tout ce que l'on savait à cette date sur les sauvages américains. A notre grand regret, nous ne pouvons le suivre dans ses voyages à travers l'Amérique. Il faudrait un volume pour l'étudier comme il le mérite, et pour montrer ce que Charlevoix et, par conséquent, Chateaubriand lui-même, lui doivent. Laissons donc de côté des pages purement pittoresques pour arriver aux endroits où Lahontan indique ses conclusions et s'en prend résolument à la civilisation et à la religion, des maux dont nous souffrons. « Ils sont libres et nous sommes esclaves » est la phrase qui résume assez bien l'opinion de Lahontan sur les sauvages. Ne dirait-on pas déjà une phrase de Jean-Jacques, et n'est-ce point de façon presque semblable que commence le *Contrat Social*? Nous sommes en effet esclaves de la coutume et de nos préjugés que nous appelons morale, esclaves du point d'honneur qui nous pousse à égorger nos semblables, esclaves surtout des prêtres qui nous forcent à accepter des dogmes absurdes. En Amérique, tout au contraire, une aimable facilité dans les mœurs assure le bonheur des Indiens. « Ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appelons amour. Ils se contentent d'une amitié tendre, et qui n'est point sujette à tous les excès que cette passion cause à ceux qui en sont possedez, en un mot, ils aiment si tranquillement qu'on pourrait appeler leur amour une simple bienveillance : ils sont discrets au delà de tout ce qu'on peut imaginer, leur amitié, quoique forte est sans emportement, veillant toujours à se conserver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le trésor le plus précieux qu'il y ait au monde. D'où je conclus qu'ils ne sont pas tout à fait si sauvages que nous [1]. » On comprend alors la résistance qu'ils opposaient aux Jésuites qui voulaient les convertir et les obliger à la fidelité conjugale car « ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un

1. Lahontan, *Voyages*, II, 133.

avec l'autre, sans espérance de jamais pouvoir rompre ce nœud; enfin de quelque bonne raison qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes et immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, et que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude [1]. »

Il est plus étrange de vouloir faire passer les sauvages pour des « pacifistes ». D'après Lahontan cependant, le sauvage *le Rat*, que nous retrouverons dans ses *Dialogues*, était loin de partager sur la guerre les appétits sanguinaires des Européens. Il lui adressa un jour un long discours sur l'absurdité de s'entredétruire pour des questions futiles. Après quoi Lahontan conclut triomphalement : « Voilà la morale d'un sauvage qui se mêle de philosopher sur la coutume de tuer les hommes avec justice et sans honneur. Les Jésuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises, ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matières; les sauvages les écoutent, mais leur avouent qu'ils ne les conçoivent pas [2]. »

Sur la religion, les Indiens ne font pas preuve de moins de bon sens. Il est à peine besoin, dit Lahontan, de montrer qu'ils ne croient pas au diable comme l'ont prétendu les missionnaires, du moins à ce que nous appelons le diable, « c'est à dire un homme à longue queue, à grandes cornes et avec des griffes [3] ». Ils ne peuvent davantage accorder créance aux dogmes que leur prêchent les Jésuites et, tout en les écoutant courtoisement, conservent leur façon de penser. « Quand on leur prêche l'incarnation de Jésus-Christ, ils répondent que *cela est admirable*; lorsqu'on leur demande s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est-à-dire qu'ils penseront à cela. Et si, nous autres Européens, nous les exhortons d'accourir en foule à l'église pour y enten-

1. Lahontan, *Voyages*, II, 137.
2. *Id.*, II, 177.
3. *Id.*, II, 129.

dre la parole de Dieu, ils disent *que cela est raisonnable*, c'est-à-dire qu'ils y viendront ; mais au bout du compte, ce n'est que pour attraper quelque pipe de tabac qu'ils s'approchent de ce lieu saint, ou pour se moquer des Pères comme je vous l'ai déjà dit[1]. » Les Indiens soutiennent en effet que « l'homme ne doit jamais se dépouiller des privilèges de la Raison, puisque c'est la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi » ; ils ne peuvent donc accepter de bon gré une religion qui leur demande de sacrifier leur jugement comme première condition. C'est pour mettre ces idées mieux en lumière que Lahontan se décida à publier ses *Dialogues avec un sauvage* ; nous allons y trouver comme un résumé de toutes les attaques contre la religion et contre la société, que l'étude des peuples primitifs avait pu suggérer aux voyageurs et aux philosophes.

L'idée de faire converser un sauvage et un civilisé sur leurs conditions de vie respective, n'avait rien de nouveau. Depuis la découverte de l'Amérique, il n'est pas une relation qui ne contienne une scène de ce genre ; mais, jamais encore, on n'avait mis en scène un sauvage ayant visité la France et connaissant à fond nos institutions, doué d'une pareille éloquence, et qui, libre de choisir entre la sauvagerie et la civilisation, était retourné joyeusement à sa forêt américaine, conservant des années passées en Europe comme le souvenir d'un horrible cauchemar. C'est le cas du fameux Adario, comme plus tard ce sera le cas de Chactas dans les *Natchez*.

Sous leur forme définitive, les *Dialogues* sont divisés en trois parties : la première traite de la religion ; la seconde des lois ; la troisième de l'intérêt propre, c'est-à-dire de l'idée de propriété, c'est de beaucoup la plus importante.

Je passerai très rapidement sur le premier dialogue. Ces attaques grossières contre le pape, les religieuses et

1. Lahontan, *Voyages*, II, 119.

les moines, bien que Voltaire ne se soit pas toujours gardé de ce genre d'esprit, n'ont rien qui puisse nous retenir. La conclusion cependant est plus élevée, et de ton plus sérieux. « La maxime de l'Église *pauci electi* est une monstruosité qui révolte à la fois notre raison et notre sens intime de la justice; il faudrait admettre que le Grand Esprit n'est pas tout bonté, ce qui est absurde. Au lieu de s'emprisonner dans les bornes étroites d'une religion révélée, il faut donc, avant tout, faire prévaloir la bonté et la vertu. « Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon ami, de tes connaissances, de tes lumières, de ta foi, fusses-tu le plus éclairé des hommes, tu n'entreras jamais dans le bon pais des Macs si tu ne vis en Huron. L'éloignement du vice, l'humanité envers tes semblables, le repos de l'esprit, causé par un sincère et généreux désintéressement sont trois points que le Grand Esprit exige de tous les hommes[1] ». Notre seule religion doit être de suivre la raison et d'obéir à la voix qui nous crie sans cesse : « Tout multiplie ici bas, la Fécondité est l'Ame de la Nature et fait sa conservation. Les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes, jusqu'aux arbres mêmes et aux plantes, tout renaît et se renouvelle. Chaque espèce nous fait une leçon constante et invariable : les Hommes qui ne la suivent pas sont inutiles sur la terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, et laquelle néanmoins ils ont l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien[2]. »

Diderot ne dira rien de plus et la plupart des Encyclopédistes auraient pu souscrire à cette profession de foi d'un sauvage américain.

Dans sa critique de nos lois, Adario n'est pas moins hardi et moins original. Pris tout d'abord d'un scrupule de bon raisonneur, il veut définir les termes qu'il emploie et indiquer ce qu'il faut entendre par loi. Un philosophe

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 229.
2. *Id.*, III, 238.

comme lui ne peut reconnaître ni concevoir de contrainte morale ni physique; il est donc évident que la loi ne saurait être l'expression ni de la volonté des puissants, ni des superstitions des prêtres. *La loi est cette impulsion naturelle gravée dans nos âmes qui nous prescrit ou qui nous défend une chose suivant que cette chose est conforme ou opposée à la justice et à la droite raison*[1].

Voilà qui est déjà bien, mais lisez la suite : « Nous n'avons pas d'autre loi et nous n'en voulons pas d'autre. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans dégradez de votre dignité, honte et déshonneur de la nature, qui ne vous a faits que pour jouir de vous-mêmes, vous qui faites consister tout votre bonheur à défendre un tyran. Oh! que le Français est une charmante figure d'homme. Écoutez-le : personne à l'entendre n'a plus d'horreur que lui pour l'esclavage; qui dit Français dit le plus intrépide des bretteurs pour la gloire de la nature humaine. Mais ne passez pas de la fanfaronnade du Français à sa conduite, vous verriez alors que le Français est le plus esclave de tous les animaux, et que s'il parle de la liberté comme un Dieu, sûrement il en jouit moins qu'une bête[2]. » En effet, les Français, comme a pu le constater Adario dans ses voyages, se laissent opprimer sans protester au nom de ces lois qui ne servent qu'à faire des victimes. Elles épargnent les puissants, mais tombent de tout leur poids sur les innocents et sur les faibles, qu'on livre aux épouvantables douleurs de la torture, pour leur arracher l'aveu d'une faute souvent imaginaire. Au moins, les Iroquois ne supplicient que les guerriers, tandis que les femmes même ne sont pas exemptes de la question; si bien que l'on peut dire en vérité que « les diables noirs et crochus ne sont pas en Enfer » : ce sont les juges qui siègent au Palais. A quoi Lahontan de répliquer au Huron : « Personne ne connaît mieux que moi le mérite

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 241.
2. *Id.*, III, 246.

évangélique de la magistrature française. Les juges de Paris m'ont fait la grâce de me décharger du pesant fardeau de mon patrimoine, et, par la perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont laissé que mon épée pour vivre; mais penses-tu qu'à cause de cela je les taxe d'injustice, tu t'abuserais fort[1]. »

Mais les juges ne sont que des instruments d'un pouvoir supérieur qui est le régime monarchique, c'est sur lui que doit tomber toute la responsabilité. Qu'on me permette de citer encore : « J'ai vu sur le chemin de Paris à Versailles, dit le sauvage, un paysan prêt à être fouetté publiquement par la main du bourreau pour avoir attaqué quelque menu gibier. Allant de la Rochelle à Paris, je rencontrai un homme condamné aux galères pour avoir été trouvé portant un sac de sel. Ces deux infortunés subirent le châtiment : mais en quoi consistait le crime? L'un avait tué quelque bête, l'autre avait pris secrètement un peu d'eau de mer condensée; tous deux cherchaient à faire subsister leur pauvre famille, beau sujet de punition! Pendant qu'on se prosterne devant ceux qui volent impunément les peuples, et qui, pour fournir à leur horrible superflu, égorgent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une passion déréglée, font couler des torrens de sang et dépeuplent le genre humain[2]. »

Mais, réplique Lahontan qui feint d'être épouvanté par la hardiesse de son interlocuteur, que peut-on faire? « Quand le monarque règne par les Lois, rien de mieux; quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis. Quand on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces oppresseurs, il faut détrôner le Tyran. Les Français qui souffrent et qui sont opprimés, ne sont-ils pas la masse, ne constituent-ils pas l'armée et n'ont-ils pas entre

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 253.

2. *Id.*, III, 257. Les deux dernières phrases ne se trouvent pas dans la 1re édition.

les mains les moyens de faire cesser à l'instant une telle iniquité?[1] » Il faut faire effort pour se rappeler que ces lignes ont été écrites plus de quatre-vingts ans avant la Révolution Française. Le Huron de Voltaire paraît bien timoré à côté de ce véritable Huron qui déjà, sous le règne du roi Soleil, entonne le *Ça ira*. Les temps ne sont pas encore venus cependant, et l'auteur du *Dialogue* est le premier à s'en rendre compte. Comment peut-on espérer que le peuple, abêti par les prêtres et les exactions du pouvoir, puisse jamais prendre conscience de sa force : « les Docteurs ont fait croire au peuple que c'était Dieu qui avait établi le roi sur eux, et qu'ils devaient lui obéir, fut-il le plus exécrable des monstres », les malheureux n'ont même plus la force de se révolter. Religion absurde et royauté de droit divin, tels sont les maux dont souffrent les Français, ou plutôt ce ne sont que les manifestations d'un mal unique : la propriété. « C'est de la distinction entre le tien et le mien que proviennent tous les maux de la société humaine, » dit Adario au commencement du troisième dialogue, celui-ci dû presque entièrement à l'éditeur. « Il est inutile d'en venir à l'induction, la chose est claire comme deux et deux font quatre[2]. » Cette fois, cinquante ans avant Rousseau, nous trouvons posé en axiome le principe fondamental du *Discours sur l'Inégalité*. C'est l'argent qui corrompt tout, c'est lui qui soutient l'Église, et le pouvoir même du roi s'écroulera sans révolution et sans effusion de sang, si l'on supprime la propriété. « Je suppose, ce qui probablement n'arrivera pas de sitôt, qu'on abolisse la Roiauté en France, et que chaque Ville devenant Souveraine, établisse une communauté de biens entre les habitans; en quoi votre France seroit-elle moins puissante? » « Peut-être, répond Lahontan, mais, pour changer l'ordre des choses établies, il ne faudrait rien qu'un nouveau Déluge. » C'est alors que le

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 260.
2. *Id.*, III, 274.

sauvage éclate : « Arrête, Baron, j'ai été en France, comme tu sais; je connais le Gouvernement et je te soutiens qu'en ton pays, les gens sans capital et sans fortune sont le plus grand nombre : rien n'empècheroit donc qu'ils ne se rendissent les plus forts. Ils pourroient le faire d'autant plus aisément que le gros de la puissance de la Nation est de l'ordre des Infortunez. Car, dis-moi, je te prie, qu'est-ce que c'est que ces trois cens mille soldats, plus ou moins, que votre Monarque a dans son Roiaume, et qui le rendent si formidable et si fier? Ne sont-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques sols par jour veulent bien se faire tuer, et pour qui? Pour le Riche depuis le premier jusqu'au dernier; pour la conservation de sa plénitude, pour le maintien de ses plaisirs et de ses excès, pour l'augmentation de sa prospérité. Il ne tiendrait qu'à ces troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la propriété des particuliers, de faire une égale et juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de gouvernement que tous les membres de la société participassent, chacun suivant sa fortune, à la félicité commune [1]. »

Lahontan ayant fait observer au Huron, au moment où ce dernier est le mieux lancé, qu'il a eu l'honneur de manger le pain du roi et qu'il sera de son devoir de le faire taire s'il continue sur ce ton, le sauvage foudroie son interlocuteur. « Ne voilà-t-il pas mon vil esclave. Dis-moi, indigne *Français*, es-tu plus à ton Roi qu'à ta Patrie? Est-ce le pain du Roi que tu manges? N'est-ce pas celui de la Nation et conséquemment le tien? Mais vous êtes tous logez là, vous autres gens de votre continent, qui dépendez de l'autorité d'un seul homme. Ce n'est pas assez qu'il vous épuise et qu'il vous succe jusqu'à la moëlle des os, vous autorisez encore ses violences en le traitant de Propriétaire Universel. C'est l'armée du

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 280.

Prince, c'est l'argent du Prince, et fut-il le plus grand tyran du Monde, de l'aveu de ses sujets même, il ne prend que ce qui lui appartient[1]. »

Comme pendant, nous avons le tableau de la société parfaite telle qu'elle se trouve chez les Hurons qui n'ont ni roi, ni loi, ni Dieu. « Ce sont des hommes chez qui le droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinctions, ni de prééminence dans la fabrique des individus d'une même espèce, aussi sommes-nous tous égaux, et le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller et pour agir. Le pauvre, dénué de tout moyen pour vivre *a un droit naturel sur le superflu des Riches*, mais nous ne sommes jamais en peine de faire valoir ce principe et d'observer cette loi... Cette aimable observation du Droit Naturel est le seul et unique bien de notre société, c'est elle qui nous tient lieu de Lois, d'usages et de coutumes. Nous consultons uniquement la Lumière Naturelle, et nous y ajoutons nos sentimens et nos volontés[2]. » Maintenant, nous pouvons comprendre la pleine signification de la gravure qui reparaît dans toutes les éditions de Lahontan et qui représente, comme le dit l'auteur, un pauvre sauvage américain *qui leges et sceptra terit*, c'est-à-dire qui foule aux pieds, une main de justice, une couronne et la Bible. Rebelle à toute contrainte, à toute loi, à toute supériorité, le baron de Lahontan ou Gueudeville, peu importe, et son sauvage américain sont à proprement parler des anarchistes. Les *Dialogues avec un Sauvage* ne sont ni un traité politique, ni une dissertation savante; c'est le coup de clairon d'un journaliste révolutionnaire; ce que Lahontan annonce, c'est non seulement Jean-Jacques Rousseau, c'est le père Duchesne et les socialistes révolutionnaires modernes, et cela dix ans avant la mort de Louis XIV.

1. Lahontan, *Dialogues*, III, 307.
2. *Id.*, III, 308 et suiv.

*
* *

Bien que Lahontan dépasse étrangement son temps, on ne peut dire qu'il n'ait exercé aucune influence sur les contemporains. Cet anarchiste, ce « sans-patrie », fréquenta la cour des rois, fut en correspondance avec Leibnitz qui admirait fort le sauvage Adario et même le trouvait encore trop timide dans sa dénonciation furieuse de la religion chrétienne : les éditions se succédèrent avec une rapidité inouïe pour le temps. Du vivant même de Lahontan, les voyages, sous leur forme revue, corrigée et singulièrement aggravée, furent publiés dans toutes les langues, et, quelques années après la mort de l'auteur, le Régent lui-même nomma un commissaire, chargé de rechercher ce qu'il pouvait y avoir de bon à prendre dans un ouvrage qui faisait un tel bruit[1]. Nous avons indiqué en passant ce que peuvent lui devoir Diderot et Rousseau; c'est à Jean-Jacques, plus qu'à aucun autre écrivain, que ressemble l'auteur des *Dialogues avec un sauvage.* Avec tous les défauts, ses motifs au fond peu nobles, il a mis dans son style une passion, un enthousiasme qui n'ont d'équivalent que dans le *Discours sur l'Inégalité.* Comme Rousseau, il est un anarchiste; comme lui, il est dépourvu de sens moral, et à un degré beaucoup plus considérable; comme lui, il s'imagine être en proie aux persécutions du genre humain ligué contre lui; comme lui, il s'indigne des souffrances des misérables et, plus que lui encore, il lance l'appel aux armes; et comme lui, surtout, il attribue à la propriété tous les maux dont nous souffrons. En cela, il nous permet d'établir une filiation directe entre les Jésuites missionnaires et Jean-Jacques.

Pleins des souvenirs de l'Évangile, les missionnaires avaient, pendant plus de cent ans, admiré et fait admirer au public le désintéressement des sauvages américains

1. Sur la diffusion des *Voyages de Lahontan*, voir E. Roy, ouv. cité.

qui, dans leur barbarie, vivaient comme les chrétiens primitifs, partageant en frères avec leurs voisins, « n'ayant ni tien, ni mien », les missionnaires avaient opposé cet état idyllique à l'avarice et à l'avidité des civilisés. A leur insu, ils avaient fait œuvre de socialistes; mais ils s'étaient arrêtés à mi-chemin ; jamais il n'était entré dans leur pensée de réformer la vieille société, tâche impossible et trop dangereuse. Leur ambition se bornait à vouloir conserver ces vertus primitives dans le Nouveau Monde et, pour cela, à préserver autant que possible leurs nouveaux convertis du contact des blancs. Capucins, Récollets, Jésuites, tous, quelle que fût leur robe, quelles que fussent leurs préventions contre les sauvages, n'avaient pu résister au plaisir de refaire à leur façon la *Germanie* de Tacite et de critiquer des mœurs contemporaines. Ils ne se doutaient pas qu'un jour viendrait où des esprits révolutionnaires voudraient transformer notre société et, tout échauffés encore par la lecture des relations, nous ramener à l'état des sauvages américains. Je n'irai pas jusqu'à dire que la Révolution Française a pour auteurs uniques les excellents missionnaires que nous avons étudiés; ils n'en ont pas moins contribué pour une grande part à la formation de cet esprit de révolte qui va grandissant à travers le XVIII[e] siècle.

CHAPITRE IV

LES RELATIONS DE VOYAGES ET LES ROMANS UTOPIQUES. CYRANO DE BERGERAC, GABRIEL FOIGNY DENIS DE VAIRASSE, TYSSOT DE PATOT. FÉNELON

M. Lanson a tout récemment montré, dans une étude magistrale, que le XVIIIe siècle français n'avait pas construit *a priori* une philosophie abstraite, ou formé des concepts généraux de l'homme, de l'égalité, de la justice et de la raison, d'où il aurait déduit la morale et la politique, sans regarder les réalités ni consulter l'expérience. Si, à la fin du XVIIe siècle, il existe une sincérité intellectuelle et une raison active qui ont conduit les Français à critiquer toutes les règles, ils n'ont entrepris cette critique que sous la pression de faits extérieurs ou intérieurs, sentiments de la conscience ou données de l'expérience[1]. Or, il nous paraît certain que beaucoup de ces faits d'expérience avaient été fournis aux philosophes par les voyageurs, laïques et ecclésiastiques. Depuis près de deux siècles, sans se douter le moins du monde qu'ils accomplissaient une besogne de destruction, ils avaient entassé une multitude de faits souvent contradictoires,

1. G. Lanson, *La Transformation des idées morales et la naissance des morales rationnelles de 1680 à 1715* (*Revue du Mois*, IX, p. 4 et suiv., et IX, 409 et suiv.). Voir aussi du même auteur : *Les Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française de 1675 à 1748* (*Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909).

mais presque tous curieux, qui forçaient le public à réfléchir, à comparer, et qui allaient devenir autant d'armes entre les mains des adversaires de l'ancien régime. Que l'idéal social soit situé dans le passé, comme chez Fénelon et chez Rousseau, chez les Troglodytes ou les Persans, comme chez Montesquieu, ou même dans ces continents que l'on croyait s'étendre vers le pôle Austral au dire de certains navigateurs, c'est presque toujours à des relations de voyages, qu'ils avaient lieu de croire exactes, que les architectes des cités utopiques empruntent leurs matériaux. Partout, chez eux, nous pourrons retrouver les traits qui faisaient tant admirer les sauvages américains. On ne saurait trop répéter que le goût des voyages n'est pas un sentiment moderne, en France moins qu'ailleurs; rien n'est plus faux que de dire que les Français ne voyagent pas. Il faudrait plusieurs volumes pour indiquer les titres des relations publiées au XVIIe siècle seulement, et beaucoup d'entre elles ont eu plusieurs éditions [1]. Les annalistes de la conquête du Mexique et du Pérou sont traduits et retraduits dans tout le cours du XVIIe siècle; les livres composés sur la Nouvelle France se montent à plusieurs centaines, et l'on en compterait presqu'autant sur les Antilles. Il n'était pas une famille française qui n'eût un ou plusieurs de ses membres aux colonies; qu'on lise Du Tertre ou les relations des Jésuites, et l'on rencontrera à toutes les pages les plus grands noms de la noblesse. D'ailleurs, notre expansion coloniale suffirait à prouver qu'au moins une certaine classe de Français continuait les traditions des grands navigateurs du XVIe siècle. Ceux qui ne voyageaient pas en fait, pouvaient au moins voyager en esprit, et, « sans bouger du coin des tisons », comme avait dit le vieux poète Baif, suivre dans

1. On peut s'en former une idée en consultant Sabin, *Dictionary of Books relating to America*, New-York, 1868, 20 vol., ou des catalogues comme celui de la *J. C. Brown Library*, qui ne contient que des ouvrages publiés antérieurement à 1800 et qui ne forme cependant pas moins de deux énormes volumes.

les forêts du Nouveau Monde ceux que l'on a appelés les pionniers français.

D'assez bonne heure même, on ne s'était pas contenté des relations authentiques qui offraient trop peu de place à la fantaisie; le public avait réclamé des voyages imaginaires ou extraordinaires, et les récits de ce genre vont se multiplier à mesure que se dessine plus nettement l'opposition à l'ancien régime. Par eux, nous allons pouvoir mesurer plus exactement l'impression produite sur les Français d'alors par les découvertes géographiques.

Dès l'origine même, à commencer par la célèbre *Utopia* de Thomas Morus, il existe un rapport certain entre les récits de voyages imaginaires et les voyages véritables. L'Utopie est située quelque part à l'Ouest des terres nouvellement découvertes, et le héros de Morus est un compagnon de Magellan. Il n'est pas besoin de rappeler, après la démonstration qu'en a faite M. Lefranc et qui subsiste dans son ensemble, malgré les corrections qui ont pu y être apportées, que Pantagruel visite sinon l'Amérique du moins ces îles de la mer Océane qui, dans la pensée des vieux cosmographes, formaient comme un lien entre l'ancien et le nouveau monde. Au début du XVII[e] siècle, la *Nova Atlantis* de Bacon nous offre des scènes de quarantaine et de débarquement évidemment empruntées à la navigation du temps. En France même, à peu près à la même date, une œuvre satirique, et à première vue entièrement allégorique, contient un rappel des explorations effectuées par les grands navigateurs du siècle précédent[1]. Jacophile et Limne, interlocuteurs d'un dialogue destiné à nous peindre sous des couleurs peu favorables les mœurs de la cour d'Henri III, cherchent vers quel pays ils pourraient bien se diriger : « Faisons

1. *Description de l'Isle des Hermaphrodites*, à Cologne, chez les héritiers de Herman Demen, M.DCC.XXIV. D'après l'éditeur du XVIII[e] siècle, ce serait l'œuvre d'un certain Artus Thomas, publiée pour la première fois en 1605. Je ne pense pas qu'il existe d'exemplaire de cette première édition.

notre promenade vers le Catay, dit l'un. Bon amy, répond l'autre, si Angélique y était encore, mais il nous faut perdre cette commodité. Courage Opadin, nous voyagerons heureusement, pourquoy nostre vaisseau sera-t-il moins favorisé des vents et des ondes que la Victoria de Magellane, pourquoy non autant que la nef de Dracq ».

Mais à peine l'Amérique était-elle découverte, que la Terre semblait déjà trop étroite aux faiseurs d'Utopie; les voyages autour du monde commençaient à détruire le mystère des continents lointains et des mondes nouveaux; l'homme chercha alors à s'évader de ce « petit cachot du monde ». Au XVIe siècle, nous avions eu le voyage d'Astolfo dans la lune; presque en même temps que Bacon, l'anglais Godwin écrit son roman fantastique et du reste fort médiocre intitulé « *The man in the moon* », traduit en français par Jean Baudouin en 1648 et réimprimé au XVIIIe siècle dans la *Bibliothèque de Voyages Imaginaires*[1].

Il semble que les Anglais se soient plu de bonne heure à ces aventures extraordinaires, car c'est encore à Londres que parut, vers le milieu du siècle, un autre voyage dans la Lune traduit à Rouen en 1655[2]. C'est très probablement la première de ces deux œuvres qui inspira Cyrano de Bergerac dans son voyage aux *États de la Lune*, publié sans date, aux environs de 1650, et dans son roman posthume des *Estats et Empires du Soleil*, publié plus tard par son ami Lebret[3].

1. Godwin, *The man in the moon, or a Discourse of a voyage thither, by Domingo Gonzales.* Publié entre 1599 et 1603, dit Kœrting : *Geschichte des französischen Roman in XVII Jahrhundert*, II, 161. *L'Homme dans la Lune, ou le voyage fait au monde de la Lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzales, aventurier espagnol, dit le Courrier volant*, Paris, 1648.

2. *Discovery of the new world, or discourse that'tis probable there may be another habitable world in the Moon; with a Discourse concerning the possibility of a passage thither*, London, 1638.

3. *L'Histoire comique des estats et empires du soleil* parut en 1662. Pour Cyrano, voir Pierre Brun, *Savinien Cyrano de Bergerac*, Paris, 1909. On trouvera dans le livre de M. Brun le résumé de douze voyages du même genre, antérieurs aux *États de la lune.* Furetière publie en 1659 un *Voyage de Mercure*, en cinq livres et en vers.

Il est au moins piquant de constater que, fidèle à la tradition que nous avons indiquée, Cyrano prend bien soin de nous donner son itinéraire très exact jusqu'au moment où il perd pied et s'envole vers les astres. Il est encore plus curieux de voir que sa première escale le conduit dans la Nouvelle France, et que notre décrocheur d'astres, « ayant monté à deux lieues de Paris en ligne presque perpendiculaire tandis qu'au-dessous de lui la terre continuait sa révolution », tombe au Canada. Il n'y reste que le temps d'engager une controverse astronomique avec un père Jésuite et profite de ce que les soldats préparent une expédition contre les Iroquois, pour s'enlever dans une machine mieux construite qui, cette fois, le mène à bon port.

Mais la part de réalité contemporaine ou d'exotisme cesse dès les premières pages. Cyrano n'a évidemment aucune sympathie pour les sauvages qu'il connaît peu. Si son livre est rempli de théories anti-chrétiennes et d'une philosophie naturelle qui peut annoncer en une certaine mesure les encyclopédistes, son ambition de réformateur semble se borner à faire disparaître de notre société les avocats et les médecins. On ne peut dire que les récits de voyages aient suscité aucune idée dans son esprit.

Avec les œuvres que nous allons examiner maintenant et qui toutes parurent entre 1675 et 1710, nous verrons la satire sociale se dessiner plus nettement. A la vérité, elles ne sont pas tout à fait inconnues. M. Lichtenberger a, le premier, je crois, découvert ces obscurs prédécesseurs de Rousseau et M. Lanson les a étudiés plus en détail dans un de ses cours de la Sorbonne[1]. Il s'en faut cependant que tout ait été dit à leur sujet; il s'en faut surtout que l'on ait montré le lien étroit qui les rattache aux récits de voyages. Ni Denis de Vairasse, ni Gabriel Foigny, ni Fénelon lui-même, n'ont fait œuvre de pure

1. Voir Lanson, *Revue des cours et conférences*, endroit cité.

imagination; leurs Utopies étaient fondées sur des faits et ces faits provenaient de relations qu'ils avaient tout lieu de croire véridiques.

*
* *

On parlait déjà depuis longtemps en France d'un continent austral que l'on croyait devoir exister quelque part, au sud de la Terre de Feu. La Popelinière, au XVIe siècle, avait même engagé les Français à partir à la découverte de ce nouveau monde[1]. Jean Mocquet, dans son avant-propos, passant en revue les parties du monde ajoute : « La troisième continente est la terre Australe, non encores descouverte, et que l'on appelle autrement la Terre de feu, des perroquets et nouvelle Guinée. Là, vers la mer Pacifique et l'archipel de St. Lazare, sont les Isles de Salomon qu'on n'a pas encore assez bien recogneües. Depuis quelques années, un capitaine Portugais nommé Pedro Fernandes de Queiros y a navigué quelques costes; on dit des merveilles de ce pays-là, en beauté et en bonté, de sorte que cela ressent quelque chose du Paradis Terrestre[2]. » En 1617, on avait publié à Paris un opuscule intitulé : *Copie de la Requeste présentée au Roy d'Espagne par le capitaine Pierre Ferdinand de Quir, sur la descouverte de la cinquiesme partie du monde appelée terre Australe, incongneue et des grandes richesses et fertilité d'icelle.* On y trouvait un tableau enchanteur de cette terre inconnue « dont la longueur est aussi grande que toute l'Europe et l'Asie mineure, jusques à la mer de Bachu, de la Perse, et de toutes les Isles tant de l'Océan que de la mer Méditerranée, adjacentes à ces provinces en y comprenant l'Angleterre et l'Irlande ».

Le pauvre capitaine faisait remarquer au roi que c'était la huitième requête qu'il lui présentait sur ce

1. Voir notre volume sur *l'Exotisme américain au XVIe siècle*, p. 189.
2. Jean Mocquet, *Voyages*, p. 34.

sujet; il insistait sur « la douceur du climat, sur la pureté de l'air, telle que rien ne s'y corrompt, et qu'on y ressent aucun malaise; et surtout sur la bonté des habitants qui n'ont point de forts ny de murailles, de Roys ny de Loix[1] ».

Mais ce ne fut qu'après 1663, que l'attention du public français fut vraiment attirée vers le prétendu continent austral. Le géographe Thévenot qui jouissait d'une situation considérable, jaloux de voir les conquêtes coloniales des étrangers et désirant agrandir notre empire d'outre-mer, publie ses *Voyages Curieux*, pour demander formellement au roi d'envoyer une expédition vers ces pays que les Hollandais semblent vouloir accaparer. « Du costé du Midy, disait-il, on devra à Votre Majesté la découverte de toute la terre Australe, qui en fait une cinquième partie aussi grande peut-être que pas une des autres. Votre Majesté tirera ces deux extremitez du monde du Chaos où l'ignorance des hommes les a tenues jusqu'à cette heure enveloppées. Ceux qu'elle employera à faire ces découvertes, rapporteront de nouveaux secours pour la vie humaine, de nouveaux remèdes spécifiques inconnus à nos médecins, et pour les autres Arts, ils feront les mesmes recherches[2] ».

Suivaient plusieurs relations, traduites du hollandais, en particulier celles de Pelsart, de Charpentier et de Diemen. On en pouvait tirer peu de renseignements précis; mais ce vague même qui dut empêcher Louis XIV d'acquiescer aux désirs patriotiques du géographe, était tout ce que pouvaient désirer de mieux les faiseurs d'Utopies à qui le voyage de la lune paraissait par trop chimérique et qui, d'autre part, ne voulaient point placer la scène de leurs romans dans le continent américain,

1. *Copie de la Requeste*, p. 4, 5, 12.

2. *Relations de divers Voyages curieux qui n'ont point esté publiés.* L'ouvrage parut en plusieurs parties en 1663, 1664, 1666, 1672. L'exemplaire présenté à Louis XIV se trouve à la *J. C. Brown Library.*

connu déjà de façon trop précise par de nombreuses relations. Trois ans après l'édition complète et définitive de Thévenot paraît la première Utopie australienne[1].

L'auteur en était un certain Gabriel Foigny ou Cogny, né en Lorraine en 1640, mort en 1692 après une vie agitée et peu louable. Cordelier d'abord, puis chantre de l'église protestante de Morges, chassé pour inconduite de la ville, précepteur à Genève où il donne des leçons d'allemand pour vivre, il finit par retourner au catholicisme et meurt dans un couvent de Savoie « après avoir laissé à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce[2] ». C'est donc un révolté, un errant, un cosmopolite, et son héros, Nicolas Sadeur, présente avec lui plus d'un point de ressemblance. Sa vocation aurait été évidemment d'aller dans les Isles ou dans la Nouvelle France. Peut-être là, comme Hennepin, quelques années plus tard, aurait-il pu trouver, dans de longues courses à travers les pays inconnus, à déployer son activité et à calmer sa turbulence. Ne pouvant le faire, et forcé de vivre dans une société dont ses instincts ne pouvaient accepter les règles, il voyagea en esprit et soulagea sa bile dans ses écrits.

Suivant un procédé en honneur surtout au XVIII[e] siècle, Foigny commence par authentiquer sa relation. Il assistait dans le port de Livorgne à l'arrivée d'un vaisseau venant de Madagascar, quand il vit s'aventurer sur la planche étroite qui reliait le navire à la terre ferme, un pauvre hère, portant une valise à la main. Le malheureux

1. En voici le titre complet : *La Terre australe connue : c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses mœurs et de ses coûtumes, par M. Sadeur. Avec les avantures qui le conduisirent en ce continent, et les particularitez du séjour qu'il y fit durant trente-cinq ans et plus, et de son retour. Réduites et mises en lumière par les soins et la conduite de G. de F. à Vannes, par Jacques Verneuil, rue Saint-Gilles*, 1676.

2. Michaud, *Biographie générale*, Bayle, article Sadeur; Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. On a encore de lui *l'Usage du jeu royal de la langue latine, avec l'élégance et facilité des langues latine et française*, Lyon, 1676.

qui paraissait très faible, glissa et tomba à l'eau; recueilli par Foigny, il mourut bientôt, sans pouvoir prononcer un mot, mais non sans laisser sa valise et les papiers qu'elle contenait à l'homme qui l'avait charitablement assisté. « On y trouvait une espèce de livre fait de feuilles, long de demi-pied, large de six doits, et épais de deux : c'était un recueil de ses avantures écrit en Latin ».

Après une description aussi détaillée, nous ne saurions plus conserver aucun doute sur la réalité du récit. C'est ce manuscrit que Foigny se décide à publier « après en avoir retranché la pluspart des matières purement philosophiques », afin de rendre son histoire plus divertissante. Ne nous réjouissons pas trop vite : malgré ces suppressions, il reste assez de philosophie pour nous satisfaire et souvent pour nous assoupir.

« Mon père, dit l'auteur, s'appelait Jacques Sadeur, et ma mère Guillemette Ottin, l'un et l'autre de Chatillon-sur-Bar, du ressort de Rethel en Champagne, province de France. » Jacques Sadeur, ayant fait plusieurs inventions pour faciliter le transport des gros fardeaux, un intendant de la marine, M. de Vanre, l'attire à Bordeaux et de là, aux Indes Occidentales où il reste neuf à dix mois. Le 5 avril 1603, il s'embarque pour retourner en France; pendant la traversée, sa femme met au monde un fils à qui l'on donne le nom de Nicolas : ce devait être notre héros. « J'ay donc, dit-il non sans fierté, esté conceu dans l'Amérique, et je suis né sur l'Océan[1] ». Il est dommage que nous n'ayons pas une tempête pour accompagner une naissance déjà si romantique; nous ne perdrons rien pour attendre.

En arrivant sur les côtes d'Aquitaine, le vaisseau fait naufrage : équipage et passagers périssent, sauf le jeune Nicolas; il est recueilli et élevé par une noble dame portugaise, la comtesse de Villafranca qui lui fait donner une éducation qui peut passer pour complète. Il apprit

1. Sadeur, p. 3.

en effet « les langues latine, grecque, française, italienne et les principes de l'africaine, la géométrie, la géographie, la philosophie et l'histoire d'Espagne avec la chronologie ». Il aurait vécu heureux au Portugal, dans sa situation de « domestique » ou de parent pauvre, quand, allant passer sa thèse à l'université de Coïmbre, il fut enlevé par des pirates barbaresques. Il va de soi que Nicolas va encore faire naufrage, pour la troisième fois pour le moins. Il est sauvé par des marchands qui vont aux Indes orientales, passe la ligne, longe le royaume du Congo et double le cap de Bonne-Espérance au moment de l'équinoxe. C'était au moins imprudent; nous devons nous attendre à un quatrième naufrage qui ne manque pas de se produire. Pendant une nuit particulièrement sombre, le navire touche sur des roches; Sadeur, jeté à la mer et brusquement séparé de ses compagnons dont jamais plus il n'entendit parler, échappe à la nage et aborde, épuisé, dans une île déserte.

Jusqu'ici, les aventures de Sadeur sont presque vraisemblables, nous allons maintenant entrer dans l'extraordinaire. Cette île n'était pas une île, mais bien le dos d'un gigantesque cétacé qui, soudainement, plonge, laissant notre héros flottant sur la mer à la merci d'animaux ailés et fantastiques, « dont les naturalistes ne font pas mention ». Il est bientôt enlevé par eux, et bien qu'il se défende vaillamment à l'aide d'un petit couteau, il aurait péri, si, d'un rivage lointain, des hommes qui l'observaient depuis longtemps déjà, n'étaient venus à son secours et n'avaient mis les monstres en fuite. Nous sommes enfin arrivés en Australie; au roman chimérique va maintenant succéder le roman social [1].

1. Il est inutile de faire remarquer combien les souvenirs du moyen âge abondent dans toute cette partie des aventures de Sadeur; on a reconnu le Kraken de Norvège ou le monstrueux *Physétère* de Rabelais, et l'oiseau *Rok* dont les serres pouvaient supporter le poids d'un éléphant et, à plus forte raison, d'un homme. Foigny a certainement lu les vieilles cosmographies.

Les Australiens, qui ont admiré le courage de Sadeur, font, pour lui, exception à la loi qui leur ordonne de mettre à mort les étrangers. Ils le font d'autant plus volontiers que, par une heureuse chance, Nicolas est hermaphrodite et que ces aimables peuples ont le même avantage, ce qui ne laisse pas que d'être assez surprenant et nous reporte encore une fois aux *Images du Monde*. En vérité, le régime politique des Australiens est seulement applicable à des peuples qui présentent cette particularité de constitution, ce qui diminue notablement la valeur sociale de cette utopie.

Accepté comme un frère par ces êtres bizarres, et même considéré par eux comme appartenant à une espèce supérieure, Sadeur étudie leur langue qu'il connaît à fond en quelques jours, et commence son enquête auprès des habitants. La nation australienne, composée de 90 millions d'adultes et de 48 millions de jeunes gens, habite un énorme pays, borné du côté du pôle par des montagnes inaccessibles, et de l'autre par une mer qui, pendant des lieues, a moins d'un pied de profondeur, ce qui interdit l'accès à toute barque. « Selon le méridien de Ptolémée, l'Australie commence au 340e méridien vers le 52e degré d'élévation australe ». On n'y trouve pas de montagnes, car les hommes les ont aplanies, tout comme dans l'île des corsaires, de Gomberville; les pluies, les orages, les frimas y sont inconnus; on y voit peu d'animaux, car la nourriture des habitants consiste surtout en fruits, dont le plus curieux est le fruit de l'arbre de Béatitude ou *Balf*. « Si l'on en mange quatre, on devient gai par excès », mais si l'on passe outre, on s'endort d'un sommeil sans réveil. C'est grâce à ce fruit que les habitants qui sont las de la vie, mettent fin sans douleur à une existence trop longue, car les Australiens sont immortels, tout comme les Hyperboréens de la légende [1].

Ils sont beaux et bien faits, quoique leur aspect pré-

1. Sadeur, p. 71.

sente quelques particularités assez déconcertantes pour l'œil d'un Européen. Qu'ils soient « de couleur rouge plutôt que vermeille comme les sauvages Américains », passe encore, mais qu'ils aient les yeux à fleur de tête, et que quelques-uns d'entre eux « portent sur les hanches un bras fort menu à la vérité, mais de la longueur des autres qu'ils étendent à volonté[1] », voilà qui nous surprend davantage. La nudité de tout le corps leur est naturelle, comme conforme à la raison. Ils sont obligés de donner à la nation un enfant, au moins, mais Sadeur ne put distinguer chez eux quoi que ce fût qui ressemblât au mariage et les Australiens refusèrent avec obstination de lui donner le moindre renseignement à ce sujet. On voit déjà quelques points de contact entre les *Aventures de Sadeur* et les relations de voyages; cette ressemblance se précisera dans la suite du récit. Comme tous les missionnaires, et suivant la tradition immuable des voyageurs, Sadeur va rencontrer un bon vieillard avec qui il aura de longs entretiens et qui le mettra au courant de la vie des Australiens. Laissons de côté la question de l'hermaphroditisme, sur laquelle Sadeur insiste à plaisir et que Bayle discute avec tant de sérieux; bornons-nous à indiquer que, grâce à ce double don de la nature, les Australiens ignorent la jalousie, source des plus terribles maux, et n'éprouvent jamais les uns pour les autres qu'un amour fraternel.

Ils n'ont ni ambition ni avarice; la vie matérielle ne présente pour eux aucun problème à résoudre, puisqu'ils ne mangent que peu et que le sol leur fournit des fruits en abondance. « Ils ne sentent pas le besoin d'aucune règle extérieure car l'homme fait ce que sa raison lui dit de faire sans loi. Cette union inviolable de tous, sans qu'ils sachent même ce que peut être la division, ce détachement de tous les biens, sans qu'ils connaissent comment on peut les aimer, cette pureté inviolable entre

1. Sadeur, p. 78.

eux, sans qu'on puisse savoir comment ils produisent les enfants, enfin cet attachement si étroit à la raison qui les unit tous, et les porte à tout ce qui est bon et nécessaire, sont les fruits de personnes consommées en tout ce que nous pouvons concevoir naturellement de parfait, et si Dieu daignait encore les éclairer de sa grâce, ce serait un peuple qui ferait un Paradis en ce monde[1] ». Nous sommes encore chez nos bons sauvages, tout y est, jusqu'à la phrase de restriction prudente, destinée à racheter ce que l'éloge de ces païens pourrait avoir de trop hardi.

Il s'en faut cependant que les Australiens soient entièrement irréligieux : « sur ce point comme sur bien d'autres, ils jouissent de grandes lumières par rapport aux ténèbres dont nos esprits sont enveloppés ». C'est là, je crois, la partie la plus neuve des *Aventures de Sadeur*; nulle part encore, on n'avait attaqué si hardiment les religions révélées. Après avoir admiré Sadeur qui, remontant de cause en cause comme un bon professeur de philosophie, arrive à conclure à l'existence d'une cause non causée, éternelle et infinie, et incompréhensible à nos faibles intelligences, le bon Australien, qui l'a laissé parler, lui pose cette question insidieuse : « Il n'est rien de mieux, mais vos sentiments sont-ils les mêmes sur cet incompréhensible, êtes vous les mêmes dans vos raisonnements sur ce premier principe? » On reconnaît ici l'argument *ad hominem* des sauvages américains qui s'étonnaient tellement qu'Anglais et Français, adorant le même Dieu, ne pussent arriver à s'entendre sur quelques-uns des attributs de ce Dieu. Sadeur est bien forcé de reconnaître « qu'effectivement les esprits sont fort partagés dans les conclusions, ce qui cause plusieurs mépris et plusieures haines, d'où naissent des guerres, des meurtres et autres suites très malheureuses. Cette admission d'un premier principe qui devrait servir à nous

1. Sadeur, p. 111.

unir, ne sert au contraire qu'à nous diviser, et comment croire que l'on peut être agréable à Dieu quand on se détruit les uns les autres sous prétexte de lui être agréable? ».

De plus, pour l'Australien, toute religion révélée a pour fondement, non pas la parole de Dieu, car si cela était, on n'en disputerait pas, mais la tradition et la crédulité de ceux qui se laissent plus aisément persuader. Ne vaut-il pas mieux alors faire comme les Australiens et se borner à reconnaître l'existence d'un *Incompréhensible* qu'ils appellent *Haab* et à l'adorer silencieusement? Toute prière en effet est une insulte à la majesté de l'être divin, car « si l'on prie, c'est une nécessité de supposer qu'il ignore ce que nous souhaitons, ou que s'il le connaît, il ne le veut pas ou du moins qu'il est indifférent et que nous espérons le tirer à notre faveur[1] ». Notre conception de l'immortalité de l'âme n'est pas moins ridicule : comment croire à une séparation de l'âme et du corps, quand la raison nous montre que l'étincelle de feu divin que nous avons en nous, disparaît momentanément quand nous mourons, mais n'attend qu'une occasion pour se rallumer. « Il importe en effet de distinguer deux choses, dit ce philosophe antichrétien, l'une est l'existence générale qui ne périt point, l'autre est cette existence particulière qui périt; la première seule nous importe, puisque la seconde, qui comporte la conscience, est changeante, variable, et tout compte fait, nous procure plus de maux que de biens. » Aussi les Australiens n'attachent-ils aucun prix à la vie : la vie étant agitation et la mort le repos dans l'anéantissement de la conscience, le plus grand bien de la créature est de retourner rapidement au néant. Cette doctrine a, pour eux, une telle certitude qu'il a fallu faire une loi spéciale pour leur interdire de mourir avant l'âge de cent ans. Aussi la mort, toujours volontaire chez eux, est-elle considérée comme une délivrance, et se célèbre-

1. Sadeur, p. 119-125.

t-elle par des fêtes à la suite desquelles, le candidat au bonheur, ayant fait ses adieux à ses amis, mange un certain nombre de fruits de l'arbre *Haab* et s'endort d'un sommeil éternel. On ne comprend pas très bien que des gens aussi convaincus de la bonté de la mort, ne se suicident pas en masse, mais Foigny n'a garde de soulever cette objection dangereuse; il a atteint son but qui était de battre en brèche les dogmes du christianisme; le reste lui importe peu. C'est en vain qu'il conclut, après ces belles théories, que « la science de cette population ne sert qu'à l'abuser et que la vivacité de son esprit, jointe à la douceur de son naturel, la faisant un miracle sur terre, fera son malheur dans l'éternité »; il a exposé avec trop d'enthousiasme la philosophie des Australiens pour que nous soyons dupes de cette restriction; c'est bien à la religion chrétienne qu'il en a; il est véritablement un libertin; toutes ses attaques contre les religions révélées subsistent et seront reprises, nous savons par qui, au siècle suivant[1].

Dans la partie qu'il consacre plus spécialement aux mœurs des Australiens, Foigny nous montre encore plus nettement le parti qu'il tire des récits de voyages, et annonce en plusieurs points Jean-Jacques.

Les enfants sont en effet, comme Émile, élevés en dehors de la famille; à l'âge de trois ans, ils sont séparés de leur mère, ou de leur père, comme on voudra, et confiés à des précepteurs spéciaux, qui prennent soin d'eux jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, « auquel âge, ils sont tous consommez en toutes sciences naturelles, sans pouvoir dis-

1. Bayle, à l'article Spinoza, fait remarquer la ressemblance qui existe entre la doctrine du grand métaphysicien et celle attribuée aux Chinois par le P. Bernier. Il y a, entre les récits de voyages et les théories philosophiques et sociales du XVIII[e] siècle, des pénétrations réciproques que l'on pourra seulement déterminer le jour où nous aurons une histoire et des éditions critiques des plus grands voyageurs. Je me borne ici à signaler les rapports, et à reconnaître que Foigny s'inspire très probablement directement de Spinoza.

tinguer quelque différence de capacité entre eux ». Ayant en effet tous la même nourriture, une santé inaltérable, ne connaissant ni les passions, car leurs parents n'ont pu leur en transmettre, ni surtout la plus dangereuse de toutes, qui est l'amour, « ils vivent dans une espèce d'indifférence, sans autre mouvement que celui que la raison leur imprime[1]. » Rousseau ne nous dépeindra pas autrement l'homme naturel, dans la première partie du *Discours sur l'inégalité.*

A trente-cinq ans, ils sont promus au rang de citoyens et partagent, dès ce jour, les occupations des hommes faits. Leur journée est alors divisée en trois parties : la première se passe au Hab, sorte de grand édifice consacré aux séances de l'assemblée du peuple et en même temps aux recherches scientifiques. Là, ils méditent sur l'*Incompréhensible*, sans dire une parole et sans prière, puisqu'ils rejettent toute forme d'invocation. La seconde est consacrée à leurs parterres, car, si la nature leur fournit les fruits, ils ont le culte des fleurs ; dans la troisième enfin, ils exercent leur corps, et exposent le résultat de leurs recherches scientifiques dans des sortes de conférences; les Australiens ont en effet dérobé à la nature le secret de la création et sont capables de produire de nouvelles formes de vie et même des substances nouvelles. D'autres, enfin, étudient la tactique et l'art militaire, car ils ont à lutter sans cesse contre des peuples voisins et à demi-barbares, et surtout contre ces monstrueux oiseaux qui portent le nom effrayant de *Vrgs* et qui avaient attaqué Sadeur à son arrivée[2].

Après le philosophe, le linguiste apparaît chez Nicolas Sadeur, quand il décrit en grand détail la langue ration-

1. Sadeur, p. 108.
2. Il est assez piquant de constater la ressemblance qui existe entre certains chapitres de *l'Irréligion de l'Avenir* du philosophe Guyau et le livre de l'ex-capucin Foigny. « Il arrivera un jour, dit Guyau, où la manière la plus haute de prier sera encore de penser ». C'est précisément ce que font les Australiens.

nelle employée par les Australiens. A l'aide des cinq voyelles, ils expriment les différents éléments, et, à l'aide des consonnes, les différentes qualités, « si bien que l'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe en apprenant les premiers éléments et qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays-là qu'on n'exprime sa nature en même temps ». Par exemple *a* désignant le feu, *e* l'air et *b* voulant dire clair, il est évident qu'une étoile ne saurait avoir d'autre nom que *aeb*.

Sadeur conclut sa relation en souhaitant que les Français entrent au plus tôt en relations avec les Australiens : outre leur philosophie qui est discutable, ils pourront nous céder quelques-uns des animaux qu'ils ont fabriqués de toutes pièces : par exemple, des porcs, qui retournent les champs mieux que les laboureurs, et, surtout, des chameaux qui « mangent deux livres d'herbes en trois jours et seraient fort utiles au commerce », acquisition précieuse entre toutes. Par malheur, il est peu probable que nous puissions jamais arriver à fréquenter ces peuples qui nous méprisent et tiennent à garder leurs biens et leur sagesse pour eux. Sadeur lui-même ne peut nous indiquer la route, car, condamné à mort pour être tombé amoureux d'une jeune captive, il n'a dû son salut qu'à un des fameux *Vrgs* qu'il avait apprivoisé, et qui, après mille aventures, l'a laissé tomber dans la mer, près d'un vaisseau français qui l'a recueilli[1].

Telle est, très sommairement résumée, cette œuvre bizarre où l'on trouve, entassées dans une confusion très peu artistique, les légendes les plus absurdes et les théories philosophiques les plus hardies. Les aventures de Sadeur, qui annoncent sur tant de points les doctrines du XVIIIe siècle, sont encore imprégnées de l'esprit du moyen âge; la rencontre est curieuse et, en même temps, très significative; elle nous fait mieux sentir la parenté qui

1. C'est de la même façon en somme que Gulliver quitte Brobdingnac. Il y a un fonds commun dans toutes ces relations de voyages extraordinaires.

existe entre la nostalgie de l'Eden des siècles de foi et le rêve de bonheur social du XVIII[e] siècle et, j'oserai dire, du XX[e].

Ces Australiens, qui ne possèdent rien en propre, qui s'en remettent à l'Etat du soin d'élever les citoyens et de les former tous sur le même moule, et qui passent un tiers de la journée à des recherches scientifiques, ressemblent étrangement aux plus hardis de nos socialistes; en même temps, cette fraternité, cette disparition des sexes, cet emploi du temps, réglé au son de la cloche et le même pour tous les citoyens, ce régime végétarien, et, surtout, ces longues méditations silencieuses dans le temple, tout, jusqu'au désir de trouver après les agitations du monde *requiem aeternam*, nous fait invinciblement penser à la vie monacale. Ce moine défroqué, converti au protestantisme, qui a la cervelle farcie des légendes sur les Hyperboréens des *Images du Monde*, de rêves scientifiques étranges empruntés sans doute à la *Nova Atlantis* de Bacon, et de théories matérialistes, n'a abouti, malgré tous ses efforts, qu'à nous présenter la peinture d'une société communiste de philosophes épicuriens, qui n'est autre chose qu'un couvent d'où la religion aurait disparu.

*
* *

Un an à peine après les *Aventures de Sadeur*, paraissait un autre voyage en Terre Australe, plus souvent cité que que le précédent : l'*Histoire des Sévérambes* de Denis Vairasse d'Alais[1]. Œuvre d'un protestant, l'*Histoire des Sévé-*

1. *Histoire des Sévérambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la Terre Australe. Contenant une relation du gouvernement, de la religion et du langage de cette nation inconnue jusques à présent aux peuples de l'Europe*, Amsterdam, 1677. On en trouve une édition à Amsterdam chez Pierre Mortier, en 1715, et une autre dans la même ville, chez Rogers, 1716. L'*Histoire des Sévérambes* fut reproduite dans les *Voyages imaginaires*, t. V. L'édition de 1716 orthographie Sévarambes; c'est à cette dernière que je renvoie.

rambes est plutôt anti-catholique qu'anti-religieuse, mais les tendances réformatrices y sont les mêmes que chez Gabriel Foigny. C'est, une fois de plus, un voyage imaginaire, mais qui s'inspire très fidèlement des récits de voyages en Amérique, et surtout des contes plus ou moins exacts que l'on se transmettait sur l'empire des Incas[1]. Nous ne raconterons pas comment le capitaine Skinner, embarqué sur le vaisseau hollandais, le *Dragon Vert*, fut jeté par un naufrage sur les côtes du continent austral. Denis Vairasse prend encore plus de soin que Foigny pour authentiquer sa relation; il invoque le témoignage de M. Van Dam, avocat de la Compagnie des Indes, celui d'un Savoyard qui l'aurait dit à un Flamand qui l'aurait dit à un Français, et enfin celui du capitaine Skinner lui-même dont il reproduit une lettre datée de Bruges « ce 22 octobre, 1672 ». C'est donc une histoire vraie; si vraie même que Vairasse n'hésite pas à accuser de mensonge et de manque de perspicacité tous les voyageurs autres que ce brave capitaine.

Les Sévérambes ne vivent pas dans l'heureuse liberté que réclamait Foigny; ils sont très strictement gouvernés par un bon tyran qui ne règne que pour le bonheur de ses sujets. La ville des Sévérambes est en réalité une sorte de Lacédémone qui aurait conservé intactes les lois de Lycurgue. Il n'en a pas toujours été ainsi; autrefois, ils vivaient en proie à tous les maux qui accablent l'humanité, quand le roi Sevarias, par des lois équitables, transforma leur pays.

Tout d'abord, il supprima la propriété individuelle, source de tous les malheurs et de tous les vices : « De cette manière, il bannit tout à fait la convoitise des richesses, les tailles, les impôts, la disette et la pauvreté, qui causent tant de malheurs dans les diverses sociétés du monde. Depuis l'établissement de ces loix, tous les Sévé-

1. *Garcilassso de la Vega*, en particulier, avait été traduit plusieurs fois au XVII[e] siècle et le sera encore au siècle suivant.

rambes sont riches encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'état leur appartiennent, et chacun d'eux se peut estimer aussi heureux que le monarque du monde le plus opulent. Si, dans cette nation, un sujet a besoin de quelque chose nécessaire à la vie, il n'a qu'à la demander au magistrat qui la lui accorde toujours. Il n'est jamais en souci pour sa nourriture, pour ses habits ni pour son logement, pendant les divers degrés de son âge, ni même pour l'entretien de sa femme et de ses enfants, quand il en aurait des centaines et des milliers[1] ».

Je renvoie au livre lui-même pour le détail des lois de Sevarias, en remarquant cependant celle-ci au passage : « Il eut soin de ne pas les occuper à des arts inutiles et vains, qui ne servent qu'au luxe et à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil et qui, engendrant l'envie et la discorde, détournent les esprits de l'amour de la vertu ».

Nous ne dirons pas non plus comment la journée des citoyens est divisée en trois parties égales, tout comme chez Foigny : ce sont déjà les « trois-huit » des ouvriers anglais.

Le résultat obtenu est des plus humiliants pour notre prétendue civilisation : cette fois, l'attaque n'est pas dissimulée, c'est hardiment, au grand jour, comme quelque vingt ans plus tard le sauvage du Baron de Lahontan, que le capitaine Skinner attaque notre système social. « Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens et de richesses, et d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui passent leur vie dans la fainéantise et dans la volupté, et d'autres qui suent incessamment pour gagner leur misérable vie. Nous en avons qui sont élevés en dignité et qui ne sont nullement capables ni dignes d'exercer les charges qu'ils possèdent; et nous en avons enfin, qui ont beaucoup de mérite, mais qui, manquant des biens de la fortune, croupissent misérablement dans la boue condamnez à une éternelle bassesse[1] ».

1. *Histoire des Sévérambes*, I, p. 278.
2. *Id.*, I, p. 319.

Mais, parmi les Sévérambes, personne n'est pauvre; « personne ne manque des choses nécessaires et utiles à la vie, et chacun a part aux plaisirs et aux divertissements publics sans que, pour jouir de tout cela, il ait besoin de se tourmenter le corps et l'âme par un travail dur et accablant. Un exercice modéré de huit heures par jour lui procure tous ces avantages, à lui, à sa famille et à tous ses enfans quand il en aurait mille. Personne n'a le soin de payer la Taille, ni les impôts, ni d'amasser des sommes d'argent pour enrichir ses enfans, pour doter ses filles, ni pour acheter des héritages. Ils sont exempts de tous ces soins et sont riches dès le berceau. Et si tous ne sont pas élevez aux dignités publiques, du moins ont-ils cette satisfaction de n'y voir que ceux que le mérite et l'estime de leurs concitoyens y ont élevez. Ils sont tous nobles et tous roturiers, et nul ne peut y reprocher aux autres la bassesse de leur naissance, ni se glorifier de la splendeur de la sienne. Personne n'a ce déplaisir de voir vivre les autres dans l'oisiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil et leur vanité; enfin, si l'on considère le bonheur de ce peuple, on trouvera qu'il est aussi parfait qu'il puisse être en ce monde, et que les autres nations sont très malheureuses au prix de celle-là[1] ».

Remarquons cependant que cette société de sages et de gens parfaitement heureux repose sur l'esclavage, car il y a des esclaves qui sont chargés des besognes particulièrement dures et pénibles sans lesquelles aucune société ne peut malheureusement subsister. Du jour où un citoyen refuse d'obéir aux lois parfaites dictées par Sevarias, il est rejeté de la société, condamné à devenir le serviteur de tous les autres, sans espoir de jamais pouvoir se réhabiliter. Il y a là de quoi nous faire réfléchir sur le bonheur des Australiens. Avec ses maux inévitables, la monarchie du roi Louis XIV était, peut-être bien, préférable à la Sévérambie; on pouvait, au moins, espérer d'échapper des

1. *Histoire des Sévérambes*, I, 320.

galères et la vie n'y présentait pas cette régularité vertueuse qui aurait fait hésiter un saint.

Sans doute, tout cela fait sourire et paraît naïvement et dangereusement utopique; ce n'était cependant pas pure rêverie. Les Sévérambes ont existé, non pas en Australie, mais en Amérique; cette société communiste, réglée avec une rigueur inflexible pour le plus grand bonheur des citoyens, ces périodes de travail et d'amusement déterminées par le son de la cloche, ce roi maître absolu et seul propriétaire de tout l'état, avaient déjà été décrits dans les relations des Jésuites. Ce sont des petites sociétés de ce genre qu'ils avaient tenté d'établir au Canada et qu'ils y établirent en réalité, non pas près de Montréal, mais à l'intérieur du continent américain, dans des tribus retirées; c'est le régime même qu'ils installeront au Paraguay et en Californie.

Les Sévérambes diffèrent cependant des Indiens convertis, par leur culte qui n'a rien de commun avec le catholicisme. Ils ont une religion, car la religion est un besoin social, mais cette religion est plutôt une philosophie. Ils ont cette religion naturelle et primitive qui, entre les mains d'ambitieux et de tyrans, a tellement dégénéré chez nous; ils adorent le grand esprit, créateur du monde, dans son œuvre et surtout dans le soleil, source de la vie universelle. L'homme, loin d'être le maître et le roi de cette création, n'est qu'un atome perdu dans l'infini, car le monde est, en réalité, composé d'une infinité de mondes qui, tous, ont un commencement comme le nôtre et qui, comme lui, auront une fin, mais dont les termes et la durée ne sont connus d'aucun homme mortel[1]. Seul, notre orgueil a pu nous porter à croire que l'Univers a été créé pour nous et que la terre en forme le centre.

Qu'importe maintenant, après avoir employé des centaines de pages à nous démontrer l'absurdité de nos

1. *La Pluralité des Mondes* de Fontenelle est de 1686, postérieure de près de dix ans à ces théories hardies que nous abrégeons. Toutes ces idées étaient véritablement dans l'air.

dogmes, que le capitaine Skinner ajoute hypocritement : « bien que ces discours soient fort séduisants, je reste par la grâce de Dieu dans la foi de l'Église où j'espère vivre et mourir sans être détourné de la foi de Jésus Christ ni de l'obéissance que tous les chrétiens doivent à son vicaire »; cette simple précaution oratoire ne trompe personne, et ne rachète pas les chapitres antichrétiens que nous venons de parcourir. Il importe de remarquer cependant que les missionnaires, dans un but tout différent, n'avaient pas agi autrement; que de discours impies, que d'objections contre les dogmes ne pourrait-on pas relever dans leurs ouvrages; après quoi, ils ajoutent pieusement : « tel est l'aveuglement et la confiance absurde dans la raison humaine qu'ont ces pauvres sauvages », ils n'en ont pas moins introduit le doute dans l'âme de leurs lecteurs, ébranlé les simples dans leur foi et fourni des armes aux impies. Jusqu'ici cependant, aucun de nos auteurs n'a osé prendre à son compte les objections reproduites par les missionnaires; avec Tyssot de Patot, ce dernier pas va être franchi [1].

M. Le Breton a signalé, dans son ouvrage sur *le Roman au XVIIIe siècle*, les curieuses ressemblances que *les Aventures de Jacques Massé* présentaient avec l'histoire de *Robinson Crusoe*, et montré tout ce que Defoe a pu emprunter à ce récit où l'on voit le héros faire naufrage dans une île déserte, avec quelques compagnons, il est vrai, organiser une petite république, construire des huttes, lutter contre des sauvages, et finir enfin, comme tous les héros de voyages extraordinaires, par arriver dans un pays délicieux, habité par un peuple de sages philosophes. L'imitation des *Sévérambes* est non moins évidente. Comme Denis de Vairasse, l'auteur est antichrétien et athée : « Je crois, dit-il, en une substance increéée, un esprit universel souverainement sage et parfaitement bon, un être indé-

1. *Voyages et Aventures de Jacques Massé, à Bourdeaux, chez Jacques l'Aveugle*, MDCCX. L'attribution à Tyssot de Patot est due à Quérard.

pendant et immuable, qui a fait le Ciel et la Terre, et toutes les choses qui y sont, qui les entretient, qui les gouverne, qui les anime; mais d'une manière si cachée et si peu proportionnée à mon néant que je n'en ai qu'une idée imparfaite [1] ». Cette fois, au moins, nous sommes fixés. Les bons sauvages ne se contentent pas d'ignorer le christianisme; ils s'acharnent à couvrir de ridicule les miracles, le pape et les saints; ils passent en revue toutes les légendes et les miracles de la Bible pour en démontrer la fausseté et l'immoralité. Rien n'est plus déplaisant que le ton grossier de toute cette partie des *Aventures de Jacques Massé*, et, par malheur, c'est la plus considérable. Quant aux missionnaires qui rêvent la conversion des infidèles, ils feront bien de se tenir à l'écart; « plusieurs siècles auparavant, un homme, vêtu d'une longue robe noire, était venu leur parler d'un Dieu né d'une vierge, mort à côté d'un voleur, et qui maintenant trône au ciel à côté de son père; ces bons et vertueux sauvages condamnèrent le missionnaire au travail des mines comme impie et blasphémateur, car ce Christ excite à la révolte et embarrasse prodigieusement la raison [2]. » On voit le ton, on nous permettra de ne pas insister. Nous ne reproduirons pas davantage le singulier système linguistique de ces sages; nous ne décrirons pas leur pays, et les hautes montagnes qui renferment des trésors incommensurables et inutiles : c'est l'Eldorado, déjà celui de *Candide*, et aussi celui des *Images du Monde*. Ces vieilles légendes du moyen-âge avaient une résistance extraordinaire. Seules, les amoureuses aventures du galant et cynique La Forêt avec la reine du pays, viennent interrompre et varier ces diatribes interminables qui se poursuivent pendant des centaines de pages. La Forêt n'a malheureusement pas plus de scrupules en amour qu'en religion ; c'est au total un triste sire.

1. *Jacques Massé*, p. 57.
2. *Id.*, p. 155.

Nous préférons insister un peu plus longuement sur un ouvrage de Tyssot de Patot, qui va nous introduire dans un singulier monde de philosophes excentriques, de moines renégats, d'aventuriers de toutes sortes, et qui me semble offrir un tableau assez vivant de la bohême cynique et pittoresque des environs de 1710. Le héros de ce *Voyage du Gröenland* est un cordelier, le révérend Pierre Mésange, dont la carrière ressemble en plus d'un point à celle du P. Hennepin [1].

C'est dans un cabaret que nous introduit tout d'abord Tyssot de Patot. Il nous raconte comment « deux messieurs de la ville d'Alckmaa, se promenant d'Enkhuysen à Horn par le plus beau temps du monde, » étant entrés dans une auberge où des matelots racontaient leurs aventures, achetèrent pour quelques écus les papiers laissés par un pauvre cordelier, mort sans payer sa note. Ce sont ces papiers que publie de Patot à la requête de ses amis [2]. « Le père Mésange était né à Viviers, en Cévennes en 1739; il était fort robuste, bien construit de bonne complexion; à sa naissance, des chiromanciens, ayant mesuré son corps, lui prédirent de grandes destinées ». En fait, il devint cordelier vers la vingtième année, fut victime dès son arrivé au couvent d'une mauvaise plaisanterie, s'enfuit à Bordeaux où il s'embarqua pour la Hollande, et enseigna le français à Leiden. Là, il rencontra l'amusant Berenia, un bohême et un doux anarchiste, « qui aurait pu avoir une chaire à l'université

1. *La vie, les aventures et le voyage de Gröenland du Révérend Père Cordelier Pierre de Mésange. Avec une relation bien circonstanciée de l'origine, de l'histoire des mœurs et du Paradis des Habitans du Pôle Arctique*, Amsterdam, M.DCC.XX, 2 vol. La dédicace est signée par Tyssot de Patot et adressée à « Monsieur Walter Joseph, baron de Wynberger, chez qui depuis plus de vingt ans l'auteur vivait, usant de sa maison, de sa table et de sa bourse ». Cet ouvrage n'est cité nulle part, à ma connaissance, j'en ai trouvé un exemplaire à la *Newberry Library* de Chicago; il en existe sans doute d'autres.

2. *Voyage de Grõenland*, I, p. 27.

trois fois pour une, mais qui préférait gagner quelques sous comme ramoneur de cheminée et errer de ville en ville. C'était un libertin, qui ne voulait s'assujétir à rien et qui se trouvait, dans l'état où il était et où il n'avait aucune mesure à garder avec personne, le plus heureux de tous les vivans. » Le père Mésange se trouvera plus d'une fois en contact avec cette bohème qui devait être nombreuse à cette date et qui mériterait certainement d'être étudiée de près. Ailleurs, il nous introduit dans une extraordinaire société où l'on rencontre des escrocs, des femmes infidèles, des courtisanes, des somnambules et surtout des errants cosmopolites, bandits internationaux, athées, libertins, francs buveurs, et paillards auprès desquels les personnages douteux du *Gil Blas* paraissent bien pâles[1].

Ayant été compromis dans une rixe, un « jour qu'il n'était pas à jeun », le père Mésange est forcé de quitter Leiden et, après avoir assisté à toute la guerre de Hollande, il met ses économies de professeur de français dans une entreprise de pêche à la baleine. Il s'embarque pour surveiller ses intérêts, « au commencement de l'année mille six cent soixante dix-neuf, quoi qu'il eût au fond une grande aversion pour le froid et pour l'eau[2]. »

Naturellement, il fait naufrage, mais avec tous ses compagnons. Ils sont tous recueillis et reçus à bras ouverts « dans une ville souterraine construite d'une pierre blanche et lumineuse, munie d'égoûts, de palais, de promenades publiques, et habitée par les plus heureuses gens du monde... Tout est en commun chez eux ; le roi cependant prélève la dixième partie des revenus publics pour l'entretien de sa famille, de ses gardes et des pauvres gens qui, par suite de maladie, de vieillesse ou autres infirmitez, ne sont pas en état de travailler et n'ont aucuns parens qui ayent soin d'eux ». Aussi les habitants du

1. *Id.*, II, p. 198.
2. *Id.*, I, p. 35.

Groenland sont-ils parfaitement heureux; pendant trois mois, ils travaillent à ramasser des provisions pour l'hiver; le reste de l'année, la température est telle qu'ils ne peuvent pas mettre le nez dehors, mais ils se consolent aisément « en employant leur temps à boire et à discuter les questions religieuses » selon les idées de Spinoza : « Nous sommes pourvus de bonnes viandes, d'excellent poisson, d'eau pure et d'une liqueur qui surpasse le breuvage ordinaire des Dieux. Ajoutez à cela que nous avons un Roi débonnaire, des Loix fondées sur l'équité, et que nous ne connaissons pas les maladies. » On comprend que le père Mésange se croie transporté en Paradis. Pourquoi faut-il que ce roman, qui comprend des pages pittoresques et amusantes, soit farci de longues et indigestes dissertations qui ont pour titre : « *Discours par lequel je démontre pourquoi un boulet tiré d'un canon pointé perpendiculairement vers le zénith, ne retombe point à terre;* » ou encore : « *Discours concis, sur la pesanteur, en forme d'oraison inaugurale rendue dans le Palais de Cambul, Ville Capitale de Russal située sous le Pôle Arctique, en 1696* »? Pourquoi faut-il encore que l'on nous décrive le Paradis du Groenland où l'on trouve des « gens sublimés, ni corps ni âme, mais formés d'une substance intermédiaire, qui courent, volent, nagent et se nourrissent d'air »? Réalisme, illuminisme, socialisme se heurtent dans une inexprimable confusion; il n'y a ni art, ni composition, ni style, et pourtant de telles œuvres ont leur intérêt et nous laissent entrevoir sous un jour curieux toute cette bohême de lettres, qui errait de Suisse en Hollande, d'Allemagne en Angleterre au commencement du XVIIIe siècle. Ni Tyssot de Patot, ni Denis de Vairasse, ni Gabriel de Foigny ne sont de grands écrivains; ce sont des gueux de lettres, des enfants perdus de la grande armée des philosophes; ce sont eux qui préludent à la bataille et, à ce titre, ils méritent encore aujourd'hui de retenir l'attention. Dans leur socialisme naïf, dans leur déisme, on distingue aisément l'influence des récits de voyages; eux aussi, à leur manière, ils

apportent des faits aux théoriciens. S'inspirant de relations authentiques, ils construisent des Utopies qu'ils s'efforcent, au moins dans leurs préfaces, de donner comme réelles ; au milieu du siècle, on verra un écrivain, qui s'est nourri de récits de voyages et de romans d'aventures, essayer de combiner toutes ces données hétéroclites dans une œuvre pleine de contradictions, et sur laquelle les critiques n'ont jamais pu s'accorder. Ce sera l'auteur du *Discours de l'Inégalité* et du *Contrat Social.*

* * *

Pour être complet, il faudrait encore citer bien d'autres romans d'aventures imaginaires ; tous, plus ou moins, s'inspirent de ceux que nous venons d'étudier, sauf, cependant, le *Criticon* de l'espagnol Rico, publié aux environs de 1650 et traduit à plusieurs reprises, à la fin du XVIIe siècle [1]. *L'Histoire de l'île de Calejava de* Claude Gilbert (1700), la *Relation de l'île de Naudely* (1709) où l'on trouve exposé un système de greniers publics et des attaques contre les privilèges, montrent combien les idées développées par Foigny et Vairasse, avaient eu de retentissement. Il n'est pas jusqu'au *Télémaque* de Fénelon, où l'on ne puisse retrouver une trace évidente des théories prêtées aux sauvages américains et exposées dans les récits de voyages. On nous permettra d'insister sur ce point qui, à notre connaissance, n'a jamais été mis en lumière de façon complète. M. Le Breton, dans son volume sur *le Roman au* XVIIe *siècle*, écrit en indiquant la parenté des idées de Fénelon et des théories de Rousseau : « L'état de nature auquel l'un proposait de ramener les hommes a bien, ce me semble, quelque analogie avec cet âge d'or qui séduisait l'autre. La vie sans artifice que vante le lauréat de l'Académie de Dijon, est-ce autre chose que la vie pas-

1. Sur Rico et sur le mouvement des idées à cette époque, voir Lanson, *Origine et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française, de 1675 à 1748*, ouvr. cité.

torale que célèbre le peintre du pays de Bétique et de Salente? Combien d'idées chères au XVIIIe et au XIXe siècle, dont le germe est là, caché sous les fleurs[1] ». Rien de plus naturel, si, comme nous espérons commencer à le faire entrevoir, Rousseau et Fénelon ont des sources communes, si Fénelon met à profit les récits de voyageurs, dont Rousseau devait plus tard tirer un tel parti.

Il n'est pas inutile tout d'abord de faire remarquer que le frère de Fénelon avait été missionnaire au Canada où il s'était attiré une assez méchante affaire qui avait fait assez de bruit en son temps[2]. Bien que nous n'ayons aucune lettre de l'abbé de Fénelon, il serait assez extraordinaire qu'il n'ait point partagé les sentiments de tous les missionnaires sur les sauvages et qu'il n'en ait point fait part à son frère. Fénelon lui-même s'était certainement trouvé en relation directe avec des gentilshommes revenant du Canada, et l'on peut difficilement admettre que le jeune homme qui, à vingt ans, rêvait d'aller évangéliser la Grèce, ne se soit pas intéressé à ces véritables poèmes épiques de la religion chrétienne, que sont, en tant d'endroits, les récits des missionnaires. Laissant de côté toute hypothèse, il nous suffit de relire le *Télémaque* pour retrouver dans les descriptions de Salente et de la Bétique les idées que nous avons analysées déjà si souvent et dont la hardiesse nous étonnerait, si nous ne savions par ailleurs qu'elles étaient devenues, dans les écrits des prêtres mêmes, de véritables lieux communs. Il serait très facile de faire voir que Fénelon emprunte bien peu à Strabon qui est généralement donné comme « source » de sa description de la Bétique[3]. Sans doute, il s'y est souvenu de Virgile et d'Horace encore plus que du géographe grec; il ne pouvait échapper entièrement aux souvenirs classiques et ne cherchait pas à le faire. Je crois

1. A. Le Breton, *le Roman au XVIIe siècle*, p. 256.
2. Sur l'abbé Fénelon, voir : Thwaites, *Jesuits Relations*, L, 211, 326; LI, 257, 290.
3. Strabon, III, 4, 155.

cependant y distinguer un élément plus moderne. Comme les Mexicains et les Péruviens d'avant la conquête, les habitants de la Bétique emploient l'or et l'argent aux mêmes usages que le fer, et, comme eux, ils ignorent l'usage de la monnaie. Leurs femmes font des tentes de peaux cirées et d'écorces d'arbres, comme chez les sauvages américains. Ils ne bâtissent jamais de maisons : « C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que d'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous » : raisonnement attribué par les missionnaires à plus d'un sauvage et repris bien souvent après Fénelon. Quant à la vie des civilisés, voyez comme Fénelon la décrit : « Ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités. »

C'est là un lieu commun de morale, j'en conviens, mais nous savons où le retrouver, à des centaines d'exemplaires. Allons plus loin, la ressemblance va se préciser encore. Il ne leur faut point de juges, car leur seul juge est leur conscience : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres, si modérés, n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu dans un autre, quand elle a consommé les fruits et épuisé les paturages de l'endroit où elle était mise. Il n'est pas jusqu'à l'absence de vin dans une contrée où la vigne pousse si naturellement et sans culture, qui ne soit attribuée aux habitants de la Bétique. Enfin, la découverte de la Bétique par les vaisseaux phéniciens rappelle de façon frappante la découverte du Nouveau Monde, les récits des voyageurs du XVIe siècle, les discours tenus par les « philosophes nuds » et les bons vieillards nouveaux débarqués. « Ces peuples furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venaient

de si loin...; pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner, elles leur étaient inutiles. Il leur paraissait que les hommes n'étaient guère sages d'aller chercher par tant de travail, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux ni satisfaire à aucun vrai besoin... Nous avons voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendraient, disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires; ils voudraient les avoir; ils abandonneraient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. »

Il me semble impossible de s'y tromper, Télémaque ne pouvait découvrir l'Amérique avant Christophe Colomb; Fénelon qui tenait cependant à placer sous nos yeux un tableau de l'âge d'or, a transporté en Bétique l'aimable simplicité du monde naissant, qu'il avait trouvée dans les récits de voyages. L'exclamation finale de Télémaque suffirait à lever nos derniers doutes s'il en subsistait encore : « O combien ces mœurs, disait Télémaque, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples que l'on croit les plus sages. Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux. »

Communisme, absence de lois et de magistrats, gouvernement laissé entre les mains des vieillards, chefs naturels de la famille, vie errante et libre, sous un ciel béni, où la terre donne sans travail des fruits pour nourrir tous ses enfants et prodigue ses dons aux hommes, tels sont les traits principaux de la vie des habitants de la Bétique, il n'en est pas un qui ne pourrait convenir aux peuples de l'Amérique.

Bien entendu, il ne saurait être question d'établir qui Fénelon imite; la question est oiseuse et n'est, en tout cas,

susceptible d'aucune réponse précise. L'auteur du *Télémaque* a-t-il lu Léry ou Benzoni, le Père Du Tertre ou les Jésuites, rien n'est moins important.

L'essentiel pour nous est qu'il continue une tradition, que sa philosophie utopique soit en même temps exotique et qu'il ait, lui aussi, combiné les mœurs des sauvages américains et celles des premiers temps, continuant ainsi l'œuvre des missionnaires[1].

*
* *

Ainsi, de Montaigne à Fénelon, l'action exercée sur le public par les récits de voyages, par les romans d'aventures et par les Utopies philosophiques ne cesse pas de s'exercer dans le même sens qui est un sens rétrograde ou regressif. Pionniers de la Nouvelle France, missionnaires héroïques, bohêmes de lettres, et révoltés de Saint Domingue ou de l'île de la Tortue, ont placé leur idéal dans le passé et voudraient retourner en arrière, c'est-à-dire à une vie plus simple et plus indépendante.

Souvenirs de l'âge d'or à jamais disparu d'entre nous et conservé miraculeusement parmi les sauvages de l'Amérique; rappels de Tacite, de Tite Live et de la république romaine, quand la liberté individuelle décroît et que la monarchie absolue grandit; beau rêve de fraternité universelle du christianisme primitif, au moment où les rois font la guerre sans consulter leurs sujets et contre les intérêts du pays; communisme monacal observé par des païens; morale exclusivement laïque, produisant des vertus supérieures à celles des civilisés; développement harmonieux du corps que nul vêtement ne vient cacher

1. Chateaubriand, qui connaissait à fond les récits de voyages en Amérique, semble bien avoir vu combien ils ressemblaient à certains passages du *Télémaque*. Dans la visite que fait Chactas en France, dans les *Natchez*, il ne trouve qu'un seul homme à la cour de Louis XIV, qui aime et qui comprenne les sauvages, et cet homme c'est Fénelon.

et que nulle tâche pénible ne dégrade et ne déforme; courses errantes et sans limites dans un pays béni où la nature est toujours douce, souriante et féconde, tels sont les principaux éléments du tableau mis sous les yeux des nations vieillies et fatiguées de l'ancien monde, par les annalistes du nouveau.

Bien longtemps avant eux, poètes anciens, Pères de l'Église, philosophes épicuriens et stoïciens, avaient chanté les premiers âges du monde, l'âge d'or à jamais envolé et le Paradis perdu, mais aucun d'eux n'avait pensé qu'il fût possible de reconquérir ce bonheur et cette innocence. Il en était tout autrement des voyageurs en Amérique : ils ne dépeignaient plus des temps à jamais anéantis et entrevus confusément à travers les brumes de la légende; il ne s'agissait plus avec eux de chimères et de rêves, mais de réalités que chacun pouvait vérifier, qui étaient attestées par des centaines de missionnaires et d'explorateurs. Saturne était redescendu sur la terre dans les forêts du Nouveau Monde; il ne restait plus au XVIIIe siècle qu'à se mettre à l'école des sauvages américains.

TROISIÈME PARTIE

LE XVIIIe SIÈCLE AVANT JEAN-JACQUES ROUSSEAU

CHAPITRE I

L'AMÉRIQUE ET LE THÉATRE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE. LES INDIENS CONTRE LA SOCIÉTÉ

Si nous en exceptons les Cannibales de Montaigne et le sauvage Adario des *Dialogues du Baron de Lahontan*, les Indiens que nous avons rencontrés jusqu'ici dans les récits de voyages et même dans les romans utopiques, ne jugeaient de notre société que par oui-dire et sur la peinture que leur en faisaient leurs interlocuteurs. A commencer par les « philosophes nuds » du XVIe siècle, pour continuer par les vertueux Hurons des Pères Jésuites, tous ces détracteurs de l'Europe n'ont de notre civilisation qu'une connaissance de seconde main; ils avaient le droit de considérer notre vie comme un « rêve monstrueux », mais ils n'avaient pu faire par eux-mêmes la comparaison de notre système de gouvernement et de leur « anarchie » relative. Ce n'est vraiment qu'au XVIIIe siècle que nous voyons apparaître le type de l'étranger ou du sauvage qui se transporte chez nous, prend de nos mœurs une connaissance directe, et s'étonne

d'abord, puis s'indigne en découvrant des iniquités que nous acceptons sans les voir et presque sans en souffrir. Bien avant les *Lettres Persanes*, on avait vu des Turcs nous traiter assez sévèrement[1], et l'œuvre mordante de Montesquieu fut suivie de toute une série de romans persans, turcs ou chinois, littérature pseudo-orientale à but satirique, qui a bien moins pour objet de nous renseigner sur les peuples lointains que de nous faire réfléchir sur nous-mêmes. Grimm a déclaré avec mauvaise humeur que l'on pouvait compter une multitude de productions de ce genre. M. Martino qui en a dressé une liste très exacte, n'a pu en relever qu'une vingtaine en trois quarts de siècle[2]. Si nous y ajoutons une quarantaine de romans, plus de cinquante comédies et environ vingt tragédies où se retrouve un décor plus ou moins oriental, il semble que, par comparaison, notre exotisme américain n'occupe dans la littérature du XVIIIe siècle qu'une place bien modeste. Si modeste qu'elle soit, elle n'est pas négligeable et nous paraît en tout cas nettement délimitée. Il s'en faut que l'exotisme américain soit comme une variation ou un sous-genre de l'exotisme oriental. Persans, Chinois, Turcs ou Hindous sont, au fond, des civilisés qui ne diffèrent de nous que par le costume, la couleur de la peau ou la forme des yeux. Leurs mœurs, pour être meilleures que les nôtres, ne laissent pas de leur ressembler en bien des points : comme nous, ils ont un gouvernement solidement établi et, le plus souvent, un souverain héréditaire; comme nous, ils ont des juges et des lois, une religion et des prêtres, une loi morale écrite, une philosophie exposée dans des traités. Peu importe que leurs juges soient plus honnêtes que les nôtres, que leur religion soit dépourvue de fanatisme, et leur loi morale plus

1. *L'Espion du Grand Seigneur*, de Giovanni Paolo Marana, publié en français en 1684. Ajoutons-y les *Divertissements sérieux et comiques* de Dufresnoy, 1707.

2. Grimm, *Correspondance littéraire*, édit. Tourneux, II, 245. Voir aussi Martino, ouv. cité, p. 223, 272, 284.

intelligente et plus large; ce sont des hommes qui apprécient le luxe et qui prennent sa défense, qui ont un goût cultivé, un art qui ne le cède en rien au nôtre, et qui parfois ont approfondi les sciences plus que nous n'avons été capables de le faire. Tous sont susceptibles de se parisianiser. Qu'ils échangent leur habit persan pour un costume du bon faiseur et personne ne les remarque plus[1]. Aussi, trouverons-nous que, dans le courant du siècle, les Orientaux seront prônés par les philosophes les plus radicalement opposés à la doctrine de Rousseau et seront considérés par Voltaire, sincèrement ou non, comme jouissant d'une civilisation plus avancée et plus complète que la nôtre.

Avec les sauvages américains il en est tout autrement[2]. Si les Jésuites ont réussi à détruire quelques-uns des préjugés qui régnaient contre ces sauvages parmi les Français, ils n'ont cherché en rien à modifier l'opinion des Indiens sur notre compte. Transportés à Paris, Hurons et Iroquois restent irréductibles, refusent de s'adapter à notre civilisation et ne sauraient, comme Usbeck, faire figure dans un salon. Pour ces libres enfants de la nature, les sciences et les arts ne semblent que des amusements puérils que nous achetons cher au prix de notre liberté et de notre vrai bonheur. « Jamais, disait Diderot dans un morceau qui figure dans l'*Histoire philosophique des Indes*, jamais on n'a vu un sauvage consentir à se faire civilisé, alors qu'on a vu beaucoup de civilisés devenir sauvages et refuser de retourner à la civilisation ». Dans la littérature spéciale qui traite des Indiens,

1. *Lettres persanes*, XXX.

2. M. Martino, chap. IV, p. 104 à 110, montre fort bien que l'Orient révélé par les Jésuites est un Orient de sages et de philosophes. Au commencement du XVII[e] siècle même, le P. Brébeuf disait, en commençant sa relation : « Je ne prétends pas mettre icy nos sauvages en parallèle avec les Chinois, Japonnois, et autres nations parfaitement civilisées; mais seulement les tirer de la condition de bestes, où l'opinion de quelques-uns les a réduits et leur donner rang parmy les hommes » (*Relation de 1636*, X, p. 210).

nous verrons que les malheureux amenés de gré ou de force à Paris, mis en contact direct avec des civilisés, ne cessent de regretter leurs forêts, de nous faire, à notre face, l'éloge de leur vie, et, dès qu'ils en ont le pouvoir, retournent à leurs solitudes avec la haine et le mépris de la civilisation. L'exotisme américain est, dès l'origine, antisocial, ce caractère ne va faire que se développer au cours du XVIIIe siècle.

* * *

On trouve cependant le thème et le procédé des *Lettres persanes* indiqué de bonne heure chez les voyageurs; ici encore, comme sur beaucoup d'autres points, les Jésuites ont été des précurseurs. C'est le P. Lejeune qui raconte comment un brave sauvage nommé Iwanch, venu en France pour déposer un collier de porcelaines aux pieds de Sa Majesté, et « qui fut vu par elle d'un fort bon œil », fit part à ses camarades des impressions que lui avait produites la capitale des Français. « Ce bon sauvage en racontait des merveilles, mais selon sa portée, et quoy qu'il eût admiré bien des choses, et entr'autres le grand peuple de Paris, grand nombre de rôtisseries, ce grand Saint-Christophe de Nostre-Dame qui lui donna de la terreur à son premier regard, les carrosses qu'il appelait des cabanes roulantes traînées par des orignaux, si est-ce qu'il avoit avoué que rien ne l'avoit touché autant que le Roy, le voyant marcher le premier jour de l'an avec ses gardes... Il racontait tout cela à ses gens qui l'écoutoient avec avidité[1]. » Le Persan de Montesquieu aura, à son arrivée, le même étonnement et s'exprimera dans des termes tout à fait semblables.

Dans un de ses *Dialogues des Morts*, Fontenelle semble, lui aussi, avoir entrevu le parti que l'on pouvait tirer de cette vision directe de notre société par un étranger,

1. Lejeune, *Relation de 1639*, XV, 234.

mais il ne fait qu'indiquer l'idée. « Ah! s'écrie Montézuma dans un dialogue avec Cortez, que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenaient! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir que vous eûtes de conquérir les nôtres[1]! » Mais il faut attendre jusqu'à la Régence pour trouver une œuvre consacrée dans son entier à ce thème qui jusque-là n'est indiqué que timidement.

L'affaire de Law, coïncidant avec des réimpressions nombreuses de Lahontan et de Hennepin et avec la publication des voyages de découverte dans l'intérieur du continent américain dut contribuer, aux environs de 1720, à attirer l'attention du public vers ces contrées où des peuplades inoffensives et innocentes vivaient d'une vie sans accidents, au milieu d'une nature admirable, dans un pays qui, par sa fécondité, rappelait les Iles Fortunées chères aux poètes[2]. Au moment où la spéculation affolait les esprits des Parisiens, par un contraste curieux, ils se plaisaient aux déclamations des sauvages contre la propriété. Les mêmes gens qui lisaient avec délices les attaques les plus violentes contre notre avidité, qui applaudissaient le soir aux Italiens à la satire de nos vices, étaient ceux qui, dans la journée, avaient montré le plus d'acharnement rue Quincampoix et attendaient le plus de cette Compagnie du Mississipi, dont l'objet était pourtant d'arracher les vertueux Américains à leur innocente tranquillité.

C'est tout d'abord au théâtre que nous allons retrouver notre Indien philosophe. Le fait a son importance, car si nous pouvons mettre en doute le succès réel d'un ouvrage, quel que soit le nombre de ses éditions, et si autrefois,

1. Fontenelle, sixième dialogue. Les *Dialogues* furent publiés en 1683.

2. Voir Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Méridionale*, Paris, 1722, 4 vol. in-12; Bonrepos, *Description du Mississipi*, Paris, 1720, Rouen, 1772, 1 vol. in-12.

encore plus qu'aujourd'hui, on achetait beaucoup de livres pour les oublier aussitôt sur les rayons d'une bibliothèque, il n'en est pas de même d'une pièce de théâtre qui a eu un nombre considérable de représentations, et dont le succès fut tel qu'on la vit reprendre plus de cinquante ans après. C'est le cas d'une des pièces les plus hardies du XVIIIe siècle, l'*Arlequin sauvage* de Louis François de la Drevetière Delisle, jouée pour la première fois sur le Théâtre des Italiens le 17 juin 1721[1].

Arlequin, malgré son nom peu exotique mais nécessité par les exigences du Théâtre Italien, est un sauvage que Lélio, jeune capitaine d'un navire qui revient d'Amérique, a ramené à sa maîtresse comme une bête curieuse. Arlequin n'a jamais vu de « robes noires », c'est-à-dire de prêtres; ce libre enfant de la nature est transporté, sans transition, de sa tente de Peau-Rouge dans une maison parisienne, et, le premier moment d'éblouissement passé, va commencer à juger et critiquer notre société, en l'opposant non pas comme le faisait Usbeck à la même date à une autre forme de société, mais à l'heureuse et complète liberté du Nouveau Monde. Devançant l'*Esprit des Lois* de quinze ans, Delisle va d'abord essayer de faire comprendre à son Huron que notre société est soutenue par des lois sans lesquelles elle ne saurait exister. Grande

1. Sur le succès d'*Arlequin sauvage*, voir *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre italien*, Paris, 1779, I, 490. Je néglige volontairement des pièces comme le *Ballet des Indes galantes*, représenté à l'Académie Royale de musique, en 1698, qui nous montrait Idas, prince de Toscane, ayant, comme suite, des Bohémiens, des Bohémiennes, des Américains et des Américaines; ces personnages n'étaient que des figurants et ne prenaient aucune part à l'action. On pourrait encore citer *le Naufrage ou la Pompe funèbre de Crispin*, comédie en un acte de Lafont, représentée au Théâtre Français en 1710, et qui semble être une parodie avant la lettre de la fameuse tragédie de Lemierre, *la Veuve de Malabar*, qui devait mettre le même sujet à la scène, mais de façon attendrissante (30 juillet 1770). Le 14 juillet 1726, Mme Riccoboni faisait représenter aux Italiens, un autre *Naufrage*; le décor au moins était exotique, on y voyait « une mer extrêmement agitée », et l'action se passait à la Martinique (*Histoire du Théâtre italien*, II, 425).

est la stupéfaction d'Arlequin en apprenant que, sans ces règlements, voleurs, révolutionnaires et assassins s'en donneraient à cœur joie. Pour lui, qui n'a jamais quitté sa hutte, il lui semble être tombé dans une caverne de brigands ou dans une maison de fous. « Si vous avez besoin de Loix pour être sages et honnêtes gens, vous êtes fous et coquins naturellement, cela est clair, » réplique-t-il, avec son naïf bon sens. Il n'est pas au bout de ses surprises; jusqu'ici il n'a pas encore assez vu de notre pays pour le condamner formellement; il n'y a encore chez lui ni indignation, ni mépris; on ne voit poindre encore qu'une sorte de pitié amusée : « ce pays-ci est original. Qui diable aurait pu jamais deviner qu'il y eût des hommes dans le monde, qui eussent besoin de loix pour devenir bons? » Il va bientôt apprendre à ses dépens qu'on ne peut vivre à la sauvage chez les Français. La première de ses expériences est une expérience amoureuse et, sans doute, pour le public frivole de la Régence, qui se délectait aux histoires de sérail dont Montesquieu avait truffé les *Lettres persanes*, la satire du mariage faite par un sauvage américain dut sembler un régal de haut goût. Le pauvre Arlequin, qui n'a pu résister aux charmes de la soubrette Violette et qui veut conduire vivement l'affaire à la mode de son pays, ne s'imagine pas que l'amour lui-même est soumis chez nous à des lois qui, pour n'être pas écrites, n'en sont pas moins rigoureuses. Si les femmes ne sont guère vertueuses chez les Hurons, au moins elles n'ont pas l'hypocrisie de la vertu et bornent leur ambition à être de « bonnes filles qui offrent aux passants tout ce qui leur fait plaisir ». Tout le jeu de coquetterie qu'emploie Violette pour amener son simple amoureux à se déclarer dans les formes, est peine perdue, car s'il aime, il ne sait pas faire de compliments; il déclare sa flamme sans ambages et entend qu'on lui réponde de même. « Ma manière est facile, dit-il; on la sait sans l'avoir apprise. Dans mon pays, on présente une allumette aux filles. Si elles la soufflent, c'est une marque

qu'elles veulent nous accorder leurs faveurs ; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays, elle abrège tous les discours inutiles[1] ».

Je ne voudrais pas exagérer la portée de ce badinage et y voir une critique bien sérieuse du mariage chrétien ; on pourrait se demander cependant si la façon de faire l'amour à la sauvage ne répondait pas aux vœux secrets de toute une partie de la société d'alors. Notre Huron ne fait en somme que vanter la liberté amoureuse que Diderot célèbrera plus tard dans le fameux *Supplément au Voyage de Bougainville*, en décrivant, d'après le navigateur, Otaïti, paradis de l'amour libre.

Le ton qui jusqu'ici n'était que plaisant, va devenir singulièrement âpre à partir du moment où Arlequin commence à étudier véritablement notre état social. Comme Adario, c'est, en fin de compte, à la propriété et à l'argent qu'il attribue les maux dont nous souffrons, et, en particulier, l'inégalité monstrueuse qui rend les pauvres esclaves des riches. On nous permettra de nous arrêter assez longuement sur cette scène qui dut faire quelque impression sur les contemporains, puisqu'elle est citée toute entière dans l'*Histoire du Théâtre italien*.

Se méprenant aux discours d'un marchand qu'il rencontre dans la rue et qui lui offre de belles étoffes, Arlequin croit enfin avoir retrouvé chez les Français un des usages de l'hospitalité des sauvages qui présentent des peaux et des fourrures aux nouveaux arrivés. Quand

1. On retrouve ici l'influence directe de Lahontan, qui avait décrit en grand détail la façon dont les sauvages américains « couraient l'allumette », sans y voir de mal, avec les filles du village. Il avait même donné une gravure représentant « un jeune sauvage allant déclarer sa flamme à sa maîtresse ». Chateaubriand, dans *Atala*, poétisera cette coutume assez barbare : « Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts ; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux ».

le colporteur qui n'a pas lu les relations de voyages réclame son argent, Arlequin, après un moment de surprise, répond par des coups à ce mauvais hôte, et n'est tiré des mains du guet que par Lélio, arrivé fort à propos pour épargner à son Indien une expérience peu agréable avec la justice française. Ce n'est pas sans peine que le capitaine va faire comprendre au naïf sauvage l'usage de la monnaie et la façon dont sont distribués les biens chez les civilisés :

« Lelio. — Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches et les pauvres. Les riches ont tout l'argent, et les pauvres n'en ont point.

Arlequin. — Fort bien.

Lelio. — Ainsi, pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches qui leur donnent cet argent, à proportion du travail qu'ils font pour eux.

Arlequin. — Et que font les riches pendant que les pauvres travaillent pour eux?

Lelio. — Ils dorment, ils se promènent et passent leur vie à se distraire et à faire bonne chère.

Arlequin. — C'est bien commode pour les riches ».

Jusqu'ici il n'y a que de l'étonnement ; mais Lélio, qui a des goûts de moraliste, prétend ensuite démontrer à son Huron que ces riches sont plus à plaindre que les pauvres, car leur appétit est insatiable et leurs besoins croissent à mesure que leur fortune augmente. Cette fois c'en est trop, le sauvage éclate et foudroie son interlocuteur de sa simple logique. « Vous êtes des fous, s'écrie-t-il, car vous cherchez avec une infinité de soins des choses inutiles ; vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu que de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions que vous préférez à votre liberté et à vos frères, que vous feriez pendre, s'ils vous avaient pris la plus petite partie de ce

qui vous est inutile. Enfin vous êtes ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à savoir les loix, tandis que vous ne connaissez pas la raison qui vous apprendrait à vous passer des loix comme nous. »

Arlequin est tellement révolté et le dégoût que lui inspire notre société est si fort qu'il refuse même l'offre que lui fait Lélio d'une partie de sa fortune, ce qui lui permettrait de devenir à son tour un de ces privilégiés pour qui les autres travaillent. Le cœur de notre sauvage ne peut tolérer l'injustice, dût-elle s'exercer à son profit. C'est par une véritable philippique contre la civilisation et contre la corruption des civilisés que va se terminer cette pièce commencée en badinage :

« Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélérat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre? Je l'aurais toujours ignoré toute ma vie, sans toi. Je ne connaissais dans les forêts les richesses ni la pauvreté; j'étais à moi-même mon roi, mon maître et mon valet, et tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis rien qu'un misérable et un esclave. Réponds-moi, scélérat, homme sans foi, sans charité. Je veux être un homme libre et rien de plus. Remène moi où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des riches et des pauvres dans le monde. »

Comme pour rendre cette dernière scène plus significative, et aussi pour que tout s'achève par un mariage, suivant les règles de la comédie, Violette, au lieu de convertir Arlequin à l'amour à la française, cède à l'attraction de l'amour à la sauvage; elle suivra son époux dans les forêts, et tous deux feront souche d'honnêtes et vertueux métis. Attendrissant triomphe de la nature et de l'amour sur la civilisation!

Devons-nous conclure maintenant que les spectateurs saisirent toute la portée de la pièce? c'est ce que je n'oserais prétendre. Jean-Jacques, qui connaissait et aimait *Arlequin sauvage*, a fort justement marqué une des raisons de son succès. « Il ne provenait pas, a-t-il dit, du

goût que prennent les spectateurs pour le sens et la simplicité de ce personnage et qu'un seul d'entre eux voulût pour cela lui ressembler. C'est tout au contraire que cette pièce favorise leur tour d'esprit, qui est de rechercher et d'aimer les idées neuves et singulières; or il n'y en a pas pour eux de plus neuves que celles de la nature[1]. »

C'est l'éternelle histoire de la femme de Sganarelle; le public a toujours aimé être battu et a toujours applaudi les auteurs qui lui faisaient la leçon, sans pour cela se croire forcé de se réformer. Mais ces idées dont on ne soupçonnait pas la portée n'en devaient pas moins faire leur chemin et préparer la voie à Rousseau. Sans Arlequin et sans les récits de voyages, il aurait probablement écrit le *Discours sur l'Inégalité* et le *Contrat social*; il est à peu près certain, cependant, qu'il n'aurait pas rencontré parmi ses lecteurs un tel accueil si ces derniers n'avaient déjà été quelque peu familiarisés avec « ces idées neuves et singulières[2] ».

Delisle, lui-même, est loin d'être une exception à cette date; le galant et tendre Marivaux, après avoir publié une satire assez âpre de la propriété dans son *Indigent Philosophe*, tenta à deux reprises de montrer sur le théâtre que notre société était fondée sur des préjugés et que la valeur d'un homme dépend plus de ses ressources naturelles que de sa naissance. Dans *l'Ile des Esclaves*, la scène se passe après un naufrage dans une île déserte. Maîtres, grands seigneurs et belles dames sont forcés de vivre dans une société qui s'organise sur de nouvelles bases et dans laquelle les lois de la nature reprennent toute leur valeur. Les positions sociales sont renversées; ceux qui dans notre civilisation fondée sur le mensonge et les préjugés, étaient méprisés, se montrent plus nécessaires que leurs maîtres à l'existence de la petite colonie, et ne

1. *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, in fine.

2. Delisle lui-même est revenu une autre fois sur le même sujet; dans *Timon le Misanthrope*, comédie en trois actes, dédiée au duc d'Orléans et jouée aux Italiens, le 2 janvier 1722.

tardent pas du reste à abuser de leur nouvelle autorité. L'intrigue est fort menue et le style loin d'avoir le ton de celui d'Arlequin, bien que la pièce ait été considérée au XVIIIe siècle comme pleine d'intérêt et de « philosophie » et n'ait pas eu moins de 21 représentations [1]. Marivaux a voulu évidemment profiter de la mode qui était aux naufrages, aux îles désertes bien plus que donner une leçon et faire le censeur. *L'Ile des Esclaves* n'est, en somme, qu'une adaptation à la scène de la fable de La Fontaine, *le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi* [2], qui n'avait rien de révolutionnaire et n'était qu'un lieu commun de morale à l'usage des Grands.

Dans *l'Ile de la Raison*, c'était cette fois de Swift que Marivaux s'était inspiré, comme il le reconnaissait lui-même dans sa préface [3]. Comme la pièce précédente, cette comédie à prétentions philosophiques débutait par un naufrage; mais l'île, au lieu d'être habitée par des sauvages, ou d'être simplement déserte, était cette fois peuplée par une race d'hommes supérieurs et fort ennuyeux. Seul, le caractère du Gascon Frontignac, pauvre diable, à qui l'ambition et la soif des aventures a fait quitter « son quartier de vigne et son coin de pré », donne quelque agrément à ces attaques sans grande portée contre les privilèges de la noblesse.

Au théâtre de la foire même, on vit des sauvages, ou plutôt une sauvagesse. Angolette n'est du reste qu'une prétendue sauvagesse, mais n'en célèbre pas moins la façon dont les Iroquois et les Hurons font l'amour :

> C'est le goût seul chez les Hurons
> Qui détermine une fillette;
> C'est l'argent qui fait aux Tendrons,
> A Paris, souffler l'allumette [4].

1. *Histoire du Théâtre italien*, II, 344. La date de la première représentation est du 5 mars 1723; toutes ces pièces se suivent.
2. Livre X, fable XVI.
3. Swift avait été traduit en 1727 par Desfontaines.
4. *La « Sauvagesse », par MM. Le S. et D'Or..., représentée à la foire Saint-Laurent*, 1732. *Théâtre de la Foire*, IX, 225.

Le tableau du bonheur des Sauvages et de leur aimable façon de comprendre l'amour, flattait tellement le goût du public, que nous le retrouvons, quelques années plus tard, dans une production de caractère entièrement frivole, le fameux ballet des *Indes galantes*, qui dut sa célébrité à la musique de Rameau [1]. Sous sa première forme, le livret que composa M. Fuselier présente peu d'intérêt pour nous. On y trouvait l'histoire des amours de la belle Phani Palla, fille d'Inca, qui se laisse prendre aux beaux discours et aux œillades passionnées d'un jeune officier espagnol, Don Carlos. Furieux de se voir dédaigné, l'Indien Huescar tentait de se venger de façon pittoresque, et en tout cas peu française; il jetait un rocher énorme dans un volcan, suscitant ainsi une éruption terrible dont il était la première victime. Le seul épisode vraiment exotique était celui des Fêtes du Soleil chez les Incas du Pérou, dont les détails sont empruntés à Garcilasso de la Vega et que Marmontel devait reprendre dans son roman des *Incas*. La deuxième entrée se passait en Perse, détail curieux qui montre que l'on continuait à associer l'idée des Indes proprement dites à celle de l'Amérique. Après coup, l'auteur ajouta une troisième entrée qui a pour titre *les Sauvages*. Cette fois, nous revenons à l'Amérique, et nos bons Indiens reparaissent sous leur aspect traditionnel. Il y a quelque esprit dans cette historiette d'une fille sauvage, Zima, aimée à la folie à la fois par un Espagnol et par un Français, ce qui fournit aux candidats à la main de cette beauté exotique prétexte à des développements antithétiques : Damon, voulant détourner Zima de son rival, peint le mariage chez les Espagnols comme un esclavage et un emprisonnement dont ne pourra s'accommoder cette jeune personne élevée dans la liberté la plus complète, tandis qu'Alvar répond en insistant malicieusement sur l'infidélité des maris français.

1. « *Les Indes galantes* », *ballet héroïque, représenté par l'Académie royale de musique l'an 1735.*

L'habitant des bords de la Seine
N'est jamais moins arrêté
Que lorsque l'amour l'enchaîne.
Il se fait un honneur de sa légèreté,
Et pour l'épouse la plus belle,
Il rougirait d'être fidèle.

Ni l'une, ni l'autre de ces façons de comprendre l'amour ne peut plaire à Zima qui éconduit les deux civilisés pour épouser le sauvage Adario, qu'elle aime et à qui librement elle donne son cœur et sa personne.

Nous suivons sur nos bords l'innocente nature,
Nous n'aimons que d'un amour sans art.
Notre bouche et nos yeux ignorent l'imposture;
Sous cette riante verdure,
S'il éclate un soupir, s'il échappe un regard
C'est du cœur qu'il part.

Les Indiens ne connaissent ni prisons ni verrous ni sotte jalousie : « Le Cœur change à son gré en cet heureux séjour »; et les jeunes filles ne croient qu'obéir à la voix de la raison, en mettant pour ainsi dire leurs fiancés à l'essai avant de s'engager définitivement; mais, par contre, elles observent la fidélité la plus inviolable dès qu'elles sont engagées dans les liens d'un amour légitime. Cette morale amoureuse assez facile, jointe au nom du sauvage Adario, nous montre à n'en point douter que M. Fuselier avait lu le baron de Lahontan. Le Français et l'Espagnol ont trop de vertu, malgré leur passion, pour s'opposer au bonheur de ces deux parfaits amants; ils leur donnent leur bénédiction, et le mariage se célèbre au milieu de la grande fête du *Calumet de la Paix* qui termine le ballet.

Le succès des *Indes galantes* fut tel que le ballet resta au répertoire pendant tout le XVIIIe siècle; il eut les honneurs de la parodie, ce qui est une consécration. Le 17 septembre 1735, Riccoboni le fils et Romagnesi faisaient jouer, au théâtre des Italiens, les *Indes chantantes* où l'on voyait Huescar, prêtre du Soleil dans la pièce primitive, reparaître comme prêtre de la Lune et chanter l'hymne sacré

sur l'air de *Père je me confesse.* En 1751, Favart faisait représenter une autre parodie, les *Indes dansantes*, qui furent jouées trente-deux fois de suite et reprises ensuite à des intervalles éloignés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le malheureux Huescar, sur qui semble s'être exercée de préférence le verve des parodistes, y chantait cette fois sur l'air de *Ah, le bel oiseau maman* et de *C'est ce qui nous enrhume* [1].

Quelques mois après les *Indes galantes*, les sauvages américains reparaissaient dans un autre ballet qui fut assez froidement accueilli. L'auteur y faisait défiler sous les yeux du public, dans une sorte de comédie musicale à tiroirs, les bergeries, les romans de chevalerie, les féeries et, dans une nouvelle entrée, ajoutée après coup, les romans merveilleux, c'est-à-dire les romans exotiques ou américains. Bien que l'auteur prétende avoir consulté Garcilasso de la Vega, Antoine de Solis, et Augustin de Zarate, le *Ballet des Romans* ne témoigne guère de cette documentation [2]. L'Amérique y était donnée comme un pays peu agréable, si nous en croyons l'indication suivante : « La scène est en Amérique : le théâtre représente un séjour affreux : on n'y voit que des arbres dépouillés de leurs feuillages, de vieux troncs, des antres de rochers; dans le fond sont les piramides et les tombeaux des rois sauvages; sur le devant, un autel rustique; on découvre la mer au travers d'une voûte. » Quant aux sauvages, ils ne sont pas plus attrayants. On les voit s'apprêter à sacrifier à leurs monstrueuses idoles la jeune et tendre Ismène en chantant ces paroles :

Versons du sang; offrons un sacrifice horrible,

qui ont la prétention d'être terrifiantes et qui rappellent les plus mauvais chœurs de nos opéras.

1. *Histoire du Théâtre italien*, IV, 181, et VI, 1-24.
2. Représenté par l'Académie Royale de musique en 1736, paroles de M. Bonn, musique de M. Niel.

Tout cela est, en somme, plus que médiocre; nous ne retiendrons de ces œuvres légères que ce fait qu'elles attestent de façon indéniable l'intérêt pris par le public aux sauvages et en particulier aux sauvages américains vers 1730 environ. De plus, il importe de remarquer que toutes, sauf la dernière, ont été jouées avant la tragédie d'*Alzire* et qu'on ne peut faire gloire à Voltaire d'avoir mis à la mode les habitants du Nouveau Monde. Ici, comme il l'a fait très souvent, il a cherché à profiter de la vogue dont jouissait un sujet, plutôt qu'il n'a véritablement innové[1]. Nous nous réservons d'étudier plus loin l'attitude de Voltaire à l'égard de l'Amérique, mais *Alzire* appartient trop évidemment à la période dont nous esquissons l'histoire pour qu'il soit possible d'en remettre l'analyse.

Ce n'était pas la première fois que l'attention de Voltaire était attirée vers les Indiens. Peut-être s'y intéressa-t-il dès l'affaire de Law; mais c'est plus probablement au moment où il composa *l'Essai sur la Poésie épique*, qu'il ouvrit pour la première fois les relations de voyages. Il consacra en effet tout un chapitre (Chapitre VIII) à l'*Araucana* de Ercilla y Zuñiga, « poème plus sauvage que les nations qui en font le sujet » et cite ailleurs (chapitre I) avec une grande précision « Antonio de Solis (livre III, ch. XIV, col. 271, éd. 1704, in-folio) ». Nulle part on ne voit dans le reste de l'*Essai* que ces récits, non dépourvus d'une certaine grandeur, aient excité chez lui autre chose qu'un intérêt passager. Quelques années plus tard cependant, il revient aux Indiens et ajoute au texte de 1730 de la *Henriade* un passage dans lequel il célèbre la bonté de Dieu qui, dans sa miséricorde, grave la loi de nature dans tous les cœurs, et devant qui les païens d'Amérique aussi bien que les chrétiens d'Europe

1. *Alzire* fut représentée le 27 janvier 1736, et jouée vingt fois de suite, dont deux à la cour. La recette, qui fut de 53 640 livres, chiffre peu souvent atteint au XVIIIe siècle, suffirait à en attester le succès.

trouvent grâce à condition de pratiquer la justice[1]. Plus tard, Voltaire pratiquera les récits de voyages et en particulier l'histoire des missions de la Chine et les *Lettres édifiantes*, mais au moment où il écrit *Alzire*, il semble bien n'avoir eu sous la main que des traductions de l'espagnol; c'est sous l'influence manifeste de Garcilasso de la Véga, et peut-être de Gomara et de Las Casas qu'il compose, pour la plus grande gloire de la religion chrétienne, une tragédie sur la conquête du Pérou.

Il aurait eu beau jeu à en faire une pièce dirigée contre le fanatisme et à nous attendrir comme l'avaient fait Las Casas et Jean de Palafox sur le sort de Péruviens et Mexicains victimes de l'inquisition espagnole : mais le bon apôtre, à cette date, tient à rentrer en grâce, à faire oublier ses audaces passées et, autant qu'il est donné à sa nature, à se tenir tranquille. Aussi, professe-t-il avoir écrit *Alzire* dans le but très édifiant de nous faire voir « combien l'esprit de véritable religion l'emporte sur les vertus de la nature ». Il n'a point renoncé cependant à toute arrière-pensée belliqueuse, car il ajoute bien vite que, si la religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis, un chrétien mal inspiré n'est souvent guère plus juste. « La religion d'un chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur pardonner le mal et de leur faire du bien. » Merveilleux précepte, mais fort difficile à mettre en pratique! Voltaire lui-même en saurait bien que dire et aurait été à ce compte un bien mauvais chrétien. En fait, malgré une profession de foi in *articulo mortis* qui assura à la fin de la tragédie le triomphe des idées chrétiennes, il est assez difficile de dire qui de la religion et de la civilisation ou de la barbarie l'emporte dans le cours de la pièce; il semble même que, jusqu'au dénouement au moins, ce soit le sauvage Zamore qui ait le beau rôle.

1. Pour ce passage et un autre analogue dans *le Pour et le Contre*, voir A. Terracher, *Modern Language Notes*, février 1912.

Quelle que soit la thèse soutenue par Voltaire, le sujet au moins avait une certaine nouveauté sur la scène tragique. Si nous laissons de côté *Acoubar* qui ne fut peut-être jamais représenté et dans lequel les sauvages ne jouaient qu'un rôle de comparses, on ne trouve guère qu'une tragédie américaine avant *Alzire*. La pièce était des plus médiocres et n'a jamais été imprimée; elle eut cependant un certain succès dû « à la nouveauté et à la singularité des personnages, jointes à la manière brillante dont elle fut représentée[1] ». Le *Montézume* de M. Ferrier mettait en scène, dès le début, le grand Inca, « entouré de douze caciques magnifiquement vêtus ». Ce devait être quelque chose de très pompeux et de très majestueux, si nous nous en rapportons aux deux premiers vers, les seuls qui nous aient été conservés; mais nous ne savons rien de l'intrigue elle-même, et nous ne pouvons juger la pièce sur cette maigre indication. *Alzire* constituait donc, en un certain sens, une innovation, mais non pas si hardie qu'on pourrait croire.

Tout en mettant en scène des Américains, Voltaire a eu bien soin de les choisir parmi les plus civilisés des peuples qui habitaient le Nouveau Monde au moment de la conquête. Somme toute, les Péruviens dont Zamore est le porte-parole, combattent bien plus pour assurer leur indépendance politique et pour y revendiquer les droits de la nature. Je ne sais même pas si, en changeant les noms, *Alzire* ne pourrait pas être tout aussi bien une pièce sur le siège de Grenade ou les partages de la Pologne.

Voltaire n'a fait aucun effort pour se documenter, et il n'y tenait nullement. Quand il nous avertit dans sa préface que sa tragédie est toute d'invention, cette prétention est en partie justifiée; elle l'est entièrement en tout cas pour ce qui concerne la couleur locale, car seul le nom de la

1. *Histoire du Théâtre français*, XIV, 252. La pièce fut jouée pour la première fois le 14 février 1702, et eut cinq représentations.

ville où se passe l'action, Los Reyes, autrement dit Lima rappelle la réalité américaine. Nulle part je n'ai trouvé le nom de Zamore, et celui d'Alzire me paraît plutôt arabe que péruvien : par son caractère même, l'héroïne n'a rien de particulièrement exotique.

Cette plaintive et tendre Américaine, qui sacrifie son bonheur et son amour au bonheur de ses compatriotes et consent à épouser un homme qu'elle n'aime pas pour sauver son pays, est plus racinienne que péruvienne. C'est la sœur, ou tout au moins la cousine d'Andromaque, de Bérénice ou de Monime. Zamore lui-même, Alvarez et Gusman ont plus de vie et plus d'originalité, mais c'est bien plutôt à cause des idées qu'ils personnifient que par leur caractère [1]. Laissant de côté l'histoire d'amour qui est secondaire, bien que Voltaire en ait tiré de fort belles scènes, il nous est permis de considérer *Alzire* comme une tragédie politique, nous dirions aujourd'hui comme une pièce à thèse. Nous y assistons au duel de deux hommes qui représentent des principes politiques opposés, au choc de deux états sociaux, beau prétexte à longs et éloquents débats.

La pièce débute par une classique « *controversia* » ; on ne peut appeler autrement cette longue scène dans laquelle nous voyons Alvarez et Gusman exposer leurs théories sur la façon de gouverner les sauvages américains. L'un, bouillant, hautain, absolu, plein de ses préjugés de civilisé et tout frais émoulu de la cour, refuse de voir dans les indigènes autre chose que des animaux qu'il faut dompter par la crainte; tandis que son père qui connaît par expérience le courage, l'intelligence et la générosité des peuples qui lui ont été confiés, recommande à celui

1. C'est en somme le défaut principal reproché à Voltaire par Riccoboni et Romagnesi dans une parodie d'*Alzire* intitulée *les Sauvages*, en un acte, en vers, représentée au Théâtre italien le 5 mars 1736. Alvarez y devenait Bonhomme, Gusman Garnement, Zamore Matamore, et Montez Fadaise, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, I, 71.

qui va recevoir de ses mains le commandement suprême, la manière douce :

> L'Américain farouche est un monstre sauvage
> Qui mord en frémissant le joug de l'esclavage.
> Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
> De la main qui le flatte il se croit redouté,

s'écrie Gusman, tandis que le vieil Alvarez en qui Laharpe a voulu voir, sans grande raison, à mon avis, un portrait du doux et bon Las Casas, s'efforce de démontrer à son fils que :

> L'Américain farouche en sa simplicité
> Nous égale en courage et nous passe en bonté.

Le caractère de Zamore semble donner raison au vieillard. Après avoir vu son pays conquis, ses compagnons réduits à l'esclavage, ses amis et lui-même dépouillés de leurs possessions ancestrales, sa fiancée enlevée et aux mains d'un ennemi qui veut l'épouser, ne pouvant compter que sur

> Des soldats presque nus et mal disciplinés,

il refuse de se convertir à une religion à laquelle il ne peut croire, car ceux qui la prêchent n'en mettent point les préceptes en pratique. Le désespoir farouche de Zamore, ses imprécations contre le tyran Gusman, son obstination à se venger, en font un caractère vraiment puissant qui s'oppose avec bonheur à celui du vieux Montes, mexicain temporisateur et sans courage, qui sacrifie sa fille, plus à sa tranquillité qu'au bonheur de son peuple. Il y a en Montès du Nicomède, comme il y a en Zamore du romain, mais il serait injuste de ne voir en ce dernier qu'une copie des héros de Corneille. S'il parle avec un peu trop de politesse, et s'il est invraisemblable qu'un Inca accorde tant de prix à la main d'une femme et lui pardonne avec tant de facilité ce qu'il doit regarder comme une trahison, il est cependant bien un de ces fiers guerriers que les rudes poètes espagnols du XVI[e] siècle

n'avaient pu s'empêcher d'admirer et dont ils avaient célébré les exploits.

Avec deux caractères aussi entiers que ceux de Zamore et de Gusman, nous nous attendons au dénouement le plus tragique; nous sommes désappointés quand, dans la dernière scène, le tyran Gusman, regrettant sa dureté, fait amende honorable aux Indiens qu'il a méconnus et combattus, et meurt en confiant sa femme à son rival dont il apprécie enfin la grandeur d'âme :

Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surmonté mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(A Zamore.)
Des Dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Zamore épousera donc Alzire après avoir tué Gusman; le farouche Indien aurait mauvaise grâce à se refuser d'accepter plus longtemps une religion qui rend possible de tels renoncements. Il se fera chrétien et c'est ainsi que finit par une véritable pluie d'eau bénite, une tragédie où nous nous attendions à rencontrer un massacre général et des déluges de sang.

Rien n'est donc plus chrétien et plus édifiant qu'*Alzire*. On a peine à croire cependant que Voltaire n'ait eu d'autre but que de glorifier la religion chrétienne, il est rare qu'il n'en veuille pas à quelqu'un ou à quelque chose et qu'il n'attaque pas. A-t-il donc voulu faire le procès de la civilisation? En aucune façon, puisqu'à la fin la civilisation triomphe en même temps que la religion, et d'ailleurs elle n'a jamais été en danger. Pas plus dans *Alzire* qu'ailleurs, Voltaire n'a admiré la barbarie, ou si l'on aime mieux l'état de nature; les vrais sauvages armés de pierres rudement façonnées et vêtus de peaux de bêtes n'ont rien qui l'enchantent.

Il n'a pas davantage voulu attaquer la religion, ni

même la fausse religion, car Gusman bien qu'aveuglé par l'orgueil et ne mettant pas en pratique les enseignements de bonté et de pitié de la religion chrétienne, n'est ni un hypocrite, ni un fanatique religieux. *Alzire* est une pièce politique dirigée contre un autre genre de fanatisme, le fanatisme politique. Le véritable triomphateur de la tragédie, celui qui porte la parole au nom de l'auteur, est le sage et humain Alvarez qui, par la douceur, amènera les Indiens à une civilisation dont il ne cesse de prêcher les avantages. Pour les vrais sauvages, Voltaire n'aura jamais ni sympathie ni admiration : il hait et méprise leur communisme, leur vie rude et précaire, leur absence de lois, leur manque de discipline, et par là il s'oppose nettement aux prédécesseurs de Jean-Jacques que nous avons rencontrés jusqu'ici. La leçon contenue dans *Alzire* est une leçon de tolérance, de bonté et de patience ; à ce moment, Voltaire est tout près de Montaigne, du Montaigne du *Chapitre des Coches*. « C'était un monde enfant, disait l'auteur des *Essais* en parlant du Mexique, et nous aurions dû le traiter comme tel » ; Alvarez ne s'exprime guère autrement.

C'est graduellement, et non par un coup de force que l'on doit amener les Indiens à une civilisation supérieure. Loin de songer à retourner à l'état social primitif et grossier des peuples du Nouveau Monde, et de les prendre pour modèles, il nous faut nous efforcer d'introduire chez eux les lumières et les lois.

*
* *

C'était à cette date faire preuve d'originalité que de défendre la civilisation contre les sauvages ; il est très probable que la leçon fut en partie perdue. On ne vit dans *Alzire* que Zamore, on ne retint de la tragédie que ses déclamations contre la société. Les détracteurs de la civilisation avaient pris une avance trop considérable pour qu'il fût possible de les rejoindre, le type du « bon

sauvage » était déjà trop bien fixé pour qu'on pût modifier sa physionomie. Un écrivain le tenta cependant, après Voltaire et plus hardiment que lui.

Dans une tragédie intitulée *Fernand Cortez* et qui n'eut que sept représentations, Piron attaqua de front les préjugés favorables aux sauvages, mais n'eut guère lieu de se féliciter de sa tentative. Sa préface est curieuse : « Il existe parmi nous, une petite secte de faux-moralistes, qui, sans avoir peut-être été jamais bons fils, bons pères de famille, bons amis, ni bons patriotes..., se donnent gravement pour des citoyens du monde et prennent hautement le Genre-humain sous leur protection. » A ceux-là qui réprouvent la conquête de l'Amérique, Piron répond vertement : « Messieurs les zélés Cosmopolites, est-ce bien être bons amis du Genre-humain, que de vouloir exclure de notre commerce des Peuples misérables, à qui, depuis cinq ou six mille ans, manquaient morale, agriculture, beaux-arts, métiers, vêtements, premières teintures des loix humaines et divines? » Pour lui, les Mexicains eux-mêmes étaient des « Anthropophages impies et sanguinaires qui déshonoraient le genre Humain » et Cortez, le véritable héros de la pièce, doit être exalté comme le champion de la foi et de la civilisation, le véritable sauveur du Nouveau Monde[1]. Le public n'apprécia pas cette nouveauté et les bons sauvages continuèrent de triompher. Au siècle précédent, nous avions encore vu des voyageurs, tout en reconnaissant aux Indiens de grandes vertus naturelles, regretter la corruption des mœurs, le relâchement de la morale, le manque de religion et l'endurcissement dans le péché des peuples de l'Amérique. A partir de Lahontan qui marque véritablement une date dans la littérature exotique, tout a changé. Seuls les missionnaires, et pas tous, feront quelques restrictions; partout ailleurs nous n'aurons que louanges et admi-

1. Piron, *Œuvres complètes*, Troyes, an VIII, III, 183. *Fernand Cortez* fut représenté pour la première fois le 6 janvier 1744.

ration. Les Indiens font l'amour à la sauvage, et l'on doit les en féliciter; ils rendent un culte des plus vagues à un être tout-puissant, créateur du monde, mais n'ont ni prêtres, ni cérémonies, et c'est là précisément la marque d'un esprit supérieur; ils sont incapables de se fixer et, au lieu de se construire des villes, errent d'endroit en endroit selon les saisons et les migrations du gibier; en d'autres termes, ils n'ont point de patrie, et par malheur ce n'est pas leur moindre mérite aux yeux de biens des gens qui rêvent de briser tout lien social. Sans doute, ce n'est pas là tout l'esprit du XVIIIe siècle, je ne fais même aucune difficulté pour reconnaître que ce n'est qu'un des côtés, mais des plus inquiétants de cet esprit : ce sont les doctrines de ceux que l'on a appelés « les émigrés à l'intérieur », c'est-à-dire, pour citer M. Faguet, « d'hommes de réflexion et d'étude qui ont le ferme dessein de ne plus s'occuper du pays où ils sont nés, et en réalité de ne plus en être [1] ». Ils n'étaient point les seuls; d'autres qui se sentaient comme eux à l'étroit dans notre civilisation et qui, au lieu d'être des hommes de réflexion et d'étude, étaient simplement des hommes d'action, émigraient en réalité, et, quand ils publiaient, leurs relations venaient encore enfiévrer les mécontents.

Les Flibustiers des Antilles et les coureurs des bois du Canada qui n'étaient après tout que des civilisés en rupture de ban, contribuaient en même temps que les sauvages américains à ruiner le vieil édifice.

1. Faguet, *XVIIIe siècle*, avant-propos, VII.

CHAPITRE II

FLIBUSTIERS ET CHERCHEURS D'AVENTURES. OEXMELIN, RAVENAU DE LUSSAN. LE P. LABAT, LE CHEVALIER BEAUCHÊNE.

Après avoir rendu de grands services au roi en combattant les Anglais et les Espagnols, la Flibuste était morte officiellement à la fin du XVIIe siècle. Les corsaires de la Tortue avaient été forcés d'abdiquer le pouvoir sans contrôle dont ils avaient joui pendant un demi-siècle, et de se soumettre à l'autorité des gouverneurs des Iles. Ils ne le firent pas sans résistance; il fut nécessaire d'envoyer contre eux de véritables expéditions; et même dispersés et pourchassés, ils continuèrent isolément à pratiquer la course et à mener la vie d'aventures. Nous avons déjà dit l'admiration qu'ils excitaient chez un voyageur des plus paisibles comme Du Tertre, et la singulière indulgence dont faisait montre pour eux l'auteur du *Mercure américain*; leur vogue ne fait qu'augmenter au début du XVIIIe siècle. Nous allons voir célébrer leurs exploits dans des écrits mi-fantaisistes et mi-authentiques, dans des mémoires comme on les aimait tant alors, et même dans la relation du plus joyeux et du plus énergique missionnaire qui soit allé aux Antilles, le brave P. Labat.

*
* *

En tête de ces ouvrages entièrement imaginaires, ou du moins très romanesques, composés pour la plus grande

gloire des chevaliers de l'aventure, il faut citer l'*Histoire des Flibustiers* du Hollandais Oexmelin ou Exquemelin [1]. Peu d'ouvrages ont été plus populaires, dit le bibliographe américain Sabin; peu, en tout cas, ont été plus souvent traduits et reproduits au XVIIIe siècle. Jamais encore on n'avait consacré un ouvrage entier à célébrer la gloire des Flibustiers et à chanter leurs exploits. Oexmelin les montrait tels qu'il prétendait les avoir connus lui-même, d'après des relations authentiques et les récits qu'il avait pu recueillir sur les quais d'Amsterdam. Il décrivait leurs coutumes étranges et, en particulier, le fameux mariage à la flibustière, dans lequel l'époux se plantant après le combat devant celle qu'il avait conquise les armes à la main, faisait sonner contre terre la crosse de son fusil et s'écriait : « Je ne te demande pas compte de ton passé, voici qui me répond de l'avenir et si tu me manques, il ne me manquera pas. » Il évoquait les noms de Pierre le Grand, de l'Olonois, d'Alexandre Bras de Fer, de Montbard l'Exterminateur, tous beaux de visage, robustes de corps et portant comme des titres de noblesse les surnoms héroïques qu'ils avaient gagnés dans leurs batailles. Forcés de quitter leurs pays à cause de démêlés avec la gabelle et souvent avec la justice, ils font peu de cas de l'honnêteté vulgaire; à personne il n'est demandé compte de ses actions, il suffit d'être brave, fidèle à la parole donnée, et dans le combat, d'obéir sans discuter au chef qu'on s'est librement choisi.

Traitant de puissance à puissance avec les rois, pillant sans scrupules les vaisseaux de toutes les nations, pourvu qu'ils fussent lourdement chargés, redoutés des gouver-

1. La première édition hollandaise parut en 1678, sous le titre de *Americaensche Zee-Rovers*, à Amsterdam; l'*Histoire des Avanturiers qui se sont signalez dans les Indes*, à Paris, en 1686. On en cite des rééditions augmentées en 1688, 1689, cette dernière contenant en un tome à part les *Avantures de Ravenau de Lussan*. En 1726, paraît également à part, une suite intitulée *Histoire des Pirates anglais*, qui est jointe à l'*Histoire des Avanturiers en 1744*. Une dernière édition paraît à Trévoux en 1772.

neurs français et nécessaires au maintien de la puissance française dans les Iles, cruels sans mesure et généreux à leur heure, se mettant à dix dans un mauvais canot pour monter à l'abordage d'une frégate et à trente pour emporter une ville d'assaut, les Flibustiers ont toutes les caractéristiques des héros de romans [1].

C'était plus qu'il n'en fallait pour enfiévrer les imaginations, créer autour de leur nom une légende glorieuse et pour inciter les « cerveaux brûlés », les révoltés de toutes sortes à les aller rejoindre aux Iles. L'un d'eux, Ravenau de Lussan, qui voyagea aux Antilles et prit part aux croisières des Flibustiers dans les mers du Sud et contre les possessions espagnoles de l'Amériques centrale, nous a dit l'attraction qu'exerçaient de tels récits sur la jeunesse. « J'ai toujours été passionné pour les voyages, écrit-il, à peine avais-je sept ans que je commençais par de certains mouvements dont je n'étais pas maître à m'échapper de la maison paternelle. A cette humeur ambulante se joignit bientôt une autre inclinaison que je n'oserai appeler martiale, mais qui me faisait ardemment souhaiter de voir quelque siège ou quelque bataille. Je n'entendais les tambours dans les rues qu'avec des transports dont le souvenir même me donne encore de l'ardeur et de la joie [2]. » Tout enfant, il est forcé de borner ces excursions « à la place qu'on nomme la Vilette et aux faubourgs de Paris », mais bientôt il n'y tient plus et après avoir essayé de l'armée, le voilà qui part en aventurier et se joint en amateur à la fameuse croisière de 1686 dont il a laissé une relation détaillée. Il n'est pas le seul chez nous dont la musique militaire a déterminé la vocation; de telles notations éveillaient sans doute bien des échos dans

1. Ils sont même devenus de nos jours des héros de romans feuilletons. On les retrouve dans de nombreux livres d'étrennes, et Paul Féval a consacré tout un roman aux *Chevaliers de l'Aventure*. L'âme populaire de la France n'a guère changé depuis le XVIIIe siècle et s'amuse toujours des mêmes aventures.

2. *Histoire des Aventuriers*, III, 2, édit. 1744.

la mémoire de ses lecteurs. Qui de nous n'a rêvé d'être un grand général, d'escalader les remparts tandis que le canon crache et d'arriver premier pour planter le drapeau sur les murs de la ville prise? Il n'y a chez Ravenau, pas plus que chez ses compagnons, aucun désir de faire œuvre durable ou même de s'enrichir. Ils ne partent aux colonies, ni pour évangéliser les sauvages ni pour fonder des colonies, mais pour employer un surcroît de forces, par pur amour du danger et, si parfois ils sont un peu romantiques et pompeux, au moins leur bravoure n'est pas feinte.

Je n'irais pas jusqu'à prétendre que l'*Histoire des Flibustiers* est un chef-d'œuvre et qu'il faille la réimprimer et l'étudier dans ses moindres détails; elle appartient à peine à la littérature et cependant on ne peut la négliger entièrement, car elle nous aide à comprendre le succès rencontré par des œuvres analogues ou qui s'en inspirent et qui, elles, sont plus connues. C'est tout d'abord *Robinson Crusoé*, qui a été tellement lu chez nous au XVIIIe siècle, que nous avons presque le droit de le considérer comme un ouvrage français, ce livre a d'ailleurs des sources françaises que l'on a tort de négliger. Il est admis en effet que Defoe a pris la substance de son récit à Woods Rogers et le passage où ce dernier raconte l'aventure du marin Selkirk, figure dans toutes les éditions anglaises de *Robinson*. C'est à juste titre d'ailleurs; il est hors de doute que toute la partie qui concerne le séjour de Robinson dans son île, tous les détails pratiques et minutieux sur la façon dont il organise sa vie, domestique des chèvres sauvages et construit sa cabane, suit assez fidèlement les renseignements que l'on trouve dans Woods Rogers. Il semble cependant que tout n'a pas été dit sur *Robinson*; pour en saisir la portée, il importe le replacer dans son milieu historique. Nous ne pouvons ici montrer tout ce que Defoe a pu emprunter à ses obscurs prédécesseurs qu'il s'est bien gardé de nommer; il nous paraît cependant nécessaire d'indiquer ce qu'il doit à nos voyageurs

et à nos romanciers. Remarquons tout d'abord, en passant, qu'Oexmelin, avant Wood Rogers, avait raconté l'histoire de Selkirk, presque dans les mêmes termes[1], et en donnant tout autant de détails; il se pourrait fort bien que Defoe ait emprunté la donnée primitive de *Robinson* à l'*Histoire des Flibustiers*, ouvrage traduit en anglais dès la première heure et dont nous avons vu la vogue. Je serais d'autant plus porté à accepter cette hypothèse que Defoe me paraît s'être manifestement inspiré des *Aventures de Ravenau de Lussan*, au moins pour la première partie de son roman. En tout cas, on ne saurait rien voir de particulièrement anglais dans ce désir irrésistible de s'enfuir loin de la maison paternelle et de voyager qui s'empare du jeune Crusoé, et qu'il met à exécution malgré les prières de sa mère. Nous l'avons déjà trouvé chez Vincent Leblanc, chez les héros du *Mercure américain*, nous venons de le constater chez Ravenau de Lussan, nous pourrions le retrouver dans toutes les vies d'aventuriers que nous a contées Oexmelin. Les *Voyages* du Père Hennepin nous montrent que les calmes Flamands eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de cette manie ambulante. Avec son incapacité de rester en place, l'impatience qu'il a de repartir pour de nouvelles aventures dès qu'il est rentré en Angleterre où pourtant il pourrait mener en toute tranquillité la vie du *gentleman farmer*, Robinson pourrait nous apparaître comme très anglais, si nous ne savions pas qu'avant lui et depuis plus de deux siècles, les Français n'avaient cessé de parcourir les mers, sans autre but que de voir des pays nouveaux. Allons plus loin; M. Le Breton, le seul critique qui, à ma connaissance, ait indiqué le rapport qui existait entre nos relations de voyages aventureux et Robinson Crusoé, a démontré que Defoe avait presque certainement connu les *Aventures de Jacques Massé*, qui, lui aussi, fait naufrage dans une île déserte, lui aussi, tire parti des provisions

1. *Bucaneers of America*, III, 99, London, 1704.

et des outils contenus dans le vaisseau jeté à la côte, et, lui aussi enfin, est fait prisonnier par les Barbaresques. Enfin, quand nous voyons arriver dans l'île de Robinson les pirates espagnols qui viennent le troubler dans la possession de son royaume solitaire, il nous est difficile de ne pas croire que ces flibustiers ne viennent pas en droite ligne d'Oexmelin. Il y a aussi, je le sais, chez Robinson, comme l'a si bien montré M. Jusserand, un réalisme, un souci des détails matériels, un zèle moralisateur, un respect de la Bible qui font à l'œuvre de Defoe une place à part au milieu de nos romans d'aventures qui ne tiennent pas toujours assez compte de la vraisemblance[1].

Je me demande cependant si l'on ne pourrait pas trouver un réalisme tout aussi grand, avec plus d'esprit peut-être, dans des relations de voyages qui parurent à la même époque, comme dans celle du père Labat, simple Robinson en soutane, et je ne peux en tout cas admettre que *Robinson* ait introduit en France le goût des îles désertes et des aventures de voyages. Encadré comme il l'est entre le récit de son enfance, sa lutte avec les sauvages, et le débarquement des pirates espagnols, le séjour de Robinson dans son île n'est qu'un épisode, le seul qui nous intéresse aujourd'hui, sans doute, mais non pas le plus important aux yeux des contemporains de l'auteur. En fait, quand on relit aujourd'hui *Robinson* et qu'on s'astreint à le lire en entier, on ne peut s'empêcher de remarquer combien ce réalisme est noyé sous les

1. Voir A. Le Breton, *le Roman au XVIIIe siècle*, p. 362; Jusserand, *le Roman anglais*, Paris, 1886. On a du reste exagéré notablement l'exactitude de Defoe; tout récemment, M. Hastings a montré dans un article que les invraisemblances abondent et qu'elles avaient été amèrement reprochées à Defoe de son vivant même. M. Hastings prépare en ce moment une édition, qui va paraître prochainement et à laquelle je regrette de ne pouvoir renvoyer, où ces inexactitudes sont relevées soigneusement, voir cependant, W. T. Hastings, *Errors and Inconsistencies in Defoe's Robinson Crusoe*, *Modern Language Notes*, XXVII, 161, juin 1912.

détails romanesques. Bien que peu sentimental, Defoe n'a pu s'empêcher de céder au goût du temps et de nous tracer le portrait du bon sauvage; Vendredi et surtout le père de Vendredi sont de véritables enfants de la nature, bons et doux, derniers représentants de ces aimables Caraïbes qui avaient accueilli Colomb lors de son premier voyage, et que Montaigne avait eu le tort de confondre, au moins de nom, avec les véritables Cannibales. C'est à ce côté romanesque et traditionnel que *Robinson* dut très probablement son succès. Avant que Rousseau, dans l'*Émile*, n'ait dégagé la valeur morale et éducatrice de l'œuvre de Defoe, bien peu de lecteurs français y avaient vu autre chose qu'un roman d'aventures.

C'était, il est vrai, un roman étranger et ce fait dut contribuer pour beaucoup à la vogue de l'ouvrage; aveuglés qu'ils étaient par leur anglomanie, les gens du XVIIIe siècle n'ont pas reconnu sous le style puritain de Defoe et sous la peau de chèvre de Robinson, l'accent révolté de nos romanciers utopistes et les traits pittoresque des Flibustiers et des coureurs d'aventures. La vie d'alors offrait tous les jours des types qui présentent avec celui de Robinson de curieuses analogies, aucun d'eux ne lui ressemble plus que le Père Labat de l'ordre des Frères Prêcheurs, missionnaire apostolique aux Antilles et voyageur enragé [1].

*
* *

C'est une joie et un repos de l'esprit au sortir des œuvres fielleuses d'un Lahontan ou d'un Hennepin, aventuriers qui n'ont rien fondé et probablement rien découvert, mais n'ont fait que promener sous un autre ciel, leurs dépits et leurs rancœurs, de trouver la bonne figure

1. *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*, Paris, MDCCXXII, 8 vol., autre édition, Paris, 1753. J'ai eu entre les mains une édition imprimée à la Haye en 1724 et qui paraît une contrefaçon de celle de Paris. Je renvoie à l'édition de 1753.

de ce prêtre. Sa verve un peu grasse, sa santé robuste, sa bonne humeur constante contrastent heureusement avec les revendications et les plaintes de ces lamentables « ratés ». Comme le héros de Defoe, et plus efficacement encore que lui, Labat sait manier la hache et le marteau; il est à l'occasion maçon, charpentier, ingénieur, il construit des églises, des ponts, des fortifications même, fait le coup de feu contre les Anglais, dit la messe pour les Flibustiers, vide une bouteille en leur compagnie, collectionne insectes, plantes et minéraux, dresse une flore des Antilles, tombe à bras raccourcis sur ses prédécesseurs, daube sur les Jésuites[1], éclate de rire à la figure des Capucins, fait fouetter un nègre et en sauve dix par ses soins, et, le soir venu, trouve encore le temps de lire son bréviaire dans son petit jardin plein de fleurs de France. Chose étrange, ce frère Prêcheur est infiniment moins prêcheur que Robinson; je ne sais si la leçon qu'il nous donne n'est pas tout aussi morale que celle que l'on peut dégager du roman anglais, elle est en tout cas plus française, car elle est gaie et vivante et vibrante comme une chanson de marche. Ce brave missionnaire a l'âme et le cœur d'un troupier français; Labat ne recule ni devant l'anecdote gaillarde, ni devant le mot cru. On oublierait tout à fait qu'il est prêtre, comme lui-même semble le faire très souvent, si l'on ne trouvait parfois des notations très simples et très sincères qui nous montrent que ce joyeux compère, cette sorte de curé de Meudon colonial, était un chrétien convaincu, ne s'embarrassant guère de subtilités théologiques et croyant de la foi simple du charbonnier[2].

1. Labat, IV, 363. Il n'aime guère les autres ordres religieux; il faut voir son dédain pour Du Tertre qui avait confondu les pistaches d'Asie et les arachides : « Cela lui est pardonnable, ce n'est pas une chose qu'on trouve chez les Religieux où il est entré fort jeune » (IV, 365). Un peu plus loin, il exulte en racontant une mésaventure arrivée aux Jésuites qui ont pour qualités principales d'être « très exacts et très civils », IV, 388.

2. Sa relation eut un succès considérable. Bien qu'il fût moine

Il avait trente ans quand, le 5 août 1693, il s'embarqua pour les Iles. Entré au couvent de la rue Saint-Honoré à dix-neuf ans, il n'en était sorti que pour aller enseigner les mathématiques et la philosophie en province. Depuis plusieurs années déjà, il désirait se consacrer aux missions. Il trouva bientôt ce qu'il appelle une occasion favorable : une épidémie ayant emporté la plupart des missionnaires des Iles, Labat demanda et obtint de ses supérieurs la permission de partir : « on peut croire, ajoute-t-il avec cette bonne humeur qui ne l'abandonne jamais, que je l'obtins facilement. » La perspective était si peu riante que deux prêtres qui devaient accompagner Labat sentirent leur courage défaillir au dernier moment et refusèrent de partir. Il resta seul avec un pauvre engagé dont il avait payé le passage et qui passait aux Iles pour faire fortune : il se nommait Guillaume Massonier, mais Labat l'appelait familièrement maître Guillaume. A la Rochelle, il trouva cependant une dizaine de missionnaires de toutes robes et de toutes nations. Tremblant de fièvre, Labat qui craignait que le capitaine ne refusât de le prendre à bord, se raidit et, grâce à quelques bouteilles de vin généreux, parvint à faire assez bonne figure jusqu'au moment de l'appareillage. Il emportait avec lui pour tout bagage « un petit ballot contenant des instruments de mathématiques, des hardes, et quelques lettres de recommandation. » L'air salin remit vite le jeune moine sur pied; il commença à faire le tour du navire, se prenant d'une amitié aussi « étroite qu'extraordinaire » avec un Jésuite, liant conversation avec les passagers, les faisant causer et prenant des notes sur les pays qu'il allait évangéliser. Le plus curieux de tous, dans ce groupe d'émigrants qui comptait quelques braves gens et beaucoup de brebis galeuses, était le sieur

jacobin, le *Journal de Trévoux* lui consacra deux articles importants dès l'apparition de son livre et le défendit plus tard contre ses ennemis, *Journal de Trévoux*, 1722, p. 408-447, 630-651, et avril 1736, p. 662.

Kercoue, capitaine de flibustiers qui, « fils d'un fameux teinturier des Gobelins », s'était échappé de la maison paternelle à l'âge de quinze ans, était passé à Saint-Domingue, avait été esclave, boucanier, puis corsaire, « avait roulé la mer du Sud, et tout le Golphe de Mexique dont il connaissoit tous les recoins et s'étoit trouvé dans les plus fameuses entreprises des Flibustiers François et Anglois qu'il avoit commandés en qualité de capitaine. » Il revenait, pour l'instant, de faire une visite à sa famille qu'il n'avait pas revue depuis plus de vingt ans. Labat ne nous cache pas sa sympathie pour ce pittoresque aventurier : « c'étoit, nous dit-il, un très brave homme, fort sobre, fort sage, et qui auroit pu passer pour être sans défaut, s'il n'eut point aimé le jeu jusqu'à la fureur »[1]. Nous sommes presque heureux d'apprendre que le sieur Kercoue avait au moins cette faiblesse et sans doute beaucoup d'autres que Labat lui pardonne aisément. Le bon Jacobin, partageant en cela l'opinion de son temps, n'a jamais pu se montrer sévère pour ces grands enfants terribles qu'étaient les Flibustiers; bien souvent même il les envie et les loue, car de ses voyages il a rapporté une morale très large et très bienveillante. Tant qu'un homme a gardé sa foi et ne renie pas Dieu par pure malice, il lui conserve toute sa sympathie, le reste n'est que peccadille à ses yeux.

Tout heureux d'être échappé à son couvent, Labat respire le grand air du large, et nous rapporte les moindres événements de la vie de bord. On mange mal sur les vaisseaux qui vont aux Indes, et à l'abondance des premiers jours succède bientôt le régime des salaisons et des légumes secs, pauvre chère! Par contre, on vide force bouteilles. Tout est prétexte à joyeuses libations : le départ, la fête des Rois, le passage de la ligne, ou simplement le désir de combattre le mal de mer et de chasser la mélancolie. Malheur à qui refuse de boire et surtout à

1. Labat, I, 53.

qui refuse de partager ses provisions liquides avec ses compagnons, on trouve bientôt moyen de remplir d'eau de mer ses précieuses bouteilles[1]. Le voyage se poursuit de façon très gaie sur ce navire bien pourvu de liqueurs, avec les diversions habituelles, bourrasques, passage de l'Équateur, rencontre de bancs de poissons volants, pêche au requin, et, même une nuit, échange de coups de canon avec un Anglais qui au matin prit honteusement la fuite.

C'est en arrivant à la Martinique que Labat voit des nègres pour la première fois de sa vie. A son grand regret, il ne devait pouvoir observer de véritables sauvages que longtemps après. L'impression que ces malheureux esclaves produisirent sur le missionnaire fut assez pénible : « Ils n'avaient pour tout habillement qu'un simple caleçon de toile, beaucoup portaient sur leur dos les marques des coups de fouets qu'ils avaient reçus; cela excitait la compassion de ceux qui n'y étaient pas habitués, mais on s'y fait bientôt[2]. » Labat s'y fera. Déjà il nous avait raconté sans grande émotion le châtiment plutôt rude infligé à deux marins du bord; il n'hésitera pas dans la suite à employer lui-même le fouet et les verges pour ramener au bien les nègres indociles.

Il ne faut pas chercher en lui un philosophe humanitaire, un homme à grandes théories, il est avant tout pratique; il écrit non pour attirer l'attention des civilisés sur la condition des indigènes, mais dans le but beaucoup moins ambitieux de dresser un tableau exact de la vie des Iles, des productions du sol, et de donner tous les renseignements dont les futurs colons pourraient avoir besoin. Par bonheur, il s'est trouvé que cet homme qui prétend n'être qu'un administrateur et un homme d'action, a un naturel, une bonne humeur, un pittoresque d'expression qui donnent un très grand charme à ses écrits.

1. Labat, I, 22.
2. *Id.*, I, 66.

Avant tout, il veut être exact, et rien ne lui déplaît plus que les rédactions fantaisistes qui pullulaient alors. Il faut voir le ton dont il reprend le curé Biet ou le ministre Rochefort et surtout le sieur Duret, auteur d'un voyage de Marseille à Lima publié en 1720. C'était, à en croire Labat, un de ces écrivains qui voyagent sans sortir de leur maison, et « pensent que l'on va de Cayenne à la Martinique comme de Paris à Saint-Cloud ; il farcit son ouvrage de tout ce qu'il a lu dans Herrera, dans Acosta, dans la Vega, Dom Barthelemi de las Casas, Mariana, Sandoval, Thomas Gage, Samson, du Val, Robbe, le Maire, sans oublier Antoine de Solis, et son traducteur[1]. » Jamais pauvre compilateur ne reçut pareille volée de bois vert. Ce souci de l'exactitude ne l'empêche cependant pas de semer son ouvrage de notations pittoresques. Comme ses contemporains, il est incapable d'esquisser un paysage en quelques traits, mais il est incomparable comme miniaturiste. Il prend plaisir à entendre et à nous faire entendre le bruit de la brise dans les branches du cassier : « quand il fait du vent, ces siliques se touchent les unes les autres et font un bruit assez semblable à celui qu'on entend quand passe une compagnie de soldats avec leurs bandoulières garnies de fourniment[2] ». Moins que Du Tertre cependant, il s'est intéressé aux plantes et aux animaux des Iles ; il ne fait le plus souvent que reproduire ce qu'avaient dit ses devanciers en rectifiant leurs relations sur quelques points.

Ce qu'il aime, plus que le paysage de la Martinique et l'horizon des montagnes et de la mer, c'est son jardin « tout parfumé de thin, de lavande, de petites sauges, d'hysope, et d'autres herbes fines et odoriférantes » qui lui rappellent la France. Le premier, pourtant, de nos voyageurs, il met à profit les plantes exotiques, se faisant édifier derrière sa case « un cabinet de jasmin rouge et

1. Labat, I, *Préface*.
2. *Id.*, I, 211.

blanc, un autre de vigne et un autre de lianes à grandes fleurs[1] ». On aime à se représenter le brave Jacobin, drapé dans sa grande robe blanche, rédigeant ses mémoires sous cet abri fleuri, au milieu de ses parterres garnis d'herbes fines qui allient aux splendeurs de la végétation des tropiques le charme d'un jardin de presbytère. Sans qu'il prononce une seule fois le nom de Paradis terrestre, on sent qu'il s'est laissé gagner par l'enchantement de la vie créole et qu'il a pleinement savouré les parfums, les couleurs éclatantes, le chant des oiseaux, le bruit du vent dans les branches et la douceur des nuits de la Martinique. Mais à l'endroit le plus imprévu, l'administrateur et le planteur reparaissent chez lui ; jamais il ne perd de vue son dessein qui est d'amener des colons dans les possessions françaises et de mettre en valeur les merveilleuses richesses des Antilles. « On ne connaît pas de pays au monde, plus abondant que cette île, dit-il, en parlant de Saint-Domingue qui nous appartenait alors, au moins en partie ; la terre y est d'une fertilité admirable, grasse, profonde, et dans une position à ne cesser jamais de produire tout ce qu'on peut désirer[2]. » Il aime la terre comme un fils de paysan qu'il doit être, et ce sont des paysans qu'il veut faire venir à sa suite ; mais en fin psychologue, il comprend aussi qu'il est nécessaire d'y faire venir des femmes, et d'honnêtes femmes, et qu'on ne saurait sans elles fonder d'établissement durable ; aussi ne cesse-t-il de répéter que le luxe des Antilles dépasse tout ce qu'on saurait imaginer à Paris. A l'en croire, les costumes des femmes sont tout couverts de dentelles les plus rares, de velours et de galons d'or. On pourrait penser que le prêtre va s'indigner à ce déploiement de luxe qui n'est guère conforme à l'humilité chrétienne. Point du tout, puisque nos manufactures de Sedan, de Lyon et notre industrie

1. Labat, I, 348.
2. *Id.*, VII, 58.

nationale profitent de cette recherche. Mais malheur à celles des créoles qui se fournissent de marchandises anglaises ou hollandaises, Labat les excommunierait volontiers! « C'est ainsi que les étrangers s'emparent du commerce des Iles, et c'est en cela qu'ils nous surpassent dans le soin qu'ils ont de prôner la beauté et la bonté de leurs manufactures et de se servir de ce que leur terrain produit préférablement à ce qui croît chez leurs voisins[1]. » Aussi, n'hésite-t-il pas à l'occasion à aider un négociant de Lyon, fort embarrassé de sa marchandise, à écouler draps, velours et fanfreluches, à ses paroissiennes et se frotte-t-il les mains en voyant les beaux bénéfices qu'il réalise. Il peut d'autant mieux réussir dans ces sortes de négociations qu'il est lui-même un merveilleux homme d'affaires. Il ne cesse d'acheter des esclaves, de défricher la forêt vierge, de construire des moulins à café, de perfectionner la fabrication du cacao, de chercher de nouveaux procédés pour extraire le jus de la canne à sucre[2]. Dans son enthousiasme, il rêve même de voir un jour se développer une littérature coloniale; « comme le luxe et la civilisation appellent le culte des belles-lettres », on verra bientôt planteurs et colons se mettre à écrire et à imprimer leurs œuvres sur la presse qu'il ne cesse de réclamer : « Il me semble, s'écrie-t-il avec ce mélange de malice et d'enthousiasme qui donne tant de saveur à tout ce qu'il écrit, il me semble voir une foule d'auteurs sortir de nos chaudières à sucre et de nos barriques[3]. » Ces ambitions littéraires ne devaient malheureusement pas se réaliser.

C'est au patriotisme de Labat en même temps, peut-être,

1. Labat, I, 277.

2. Je ne connais pas d'ouvrage français qui rende plus entièrement justice au Père Labat que le livre de Lafcardio Hearn : *Two years in the French West Indies.* On y trouvera des détails curieux sur les souvenirs laissés par le Jacobin à la Martinique, une description de son moulin qui subsiste encore et qui pourrait rendre des services de nos jours. Labat construisait pour la postérité.

3. Labat, IV, 303.

qu'à un motif d'ordre moins élevé, qu'il faut attribuer la singulière indulgence qu'il témoigne aux Flibustiers. Quels que soient les péchés mignons de ces braves gens, Labat n'oublie jamais qu'ils rossent triomphalement les Anglais qui essayent d'introduire dans les Iles des marchandises qui ne valent pas les nôtres, et que c'est là faire œuvre de bon chrétien. De plus, les Flibustiers témoignent toujours le plus grand respect à monsieur le curé et le comblent de petits cadeaux qui prouvent leur piété; car Labat mesure les sentiments chrétiens de ses paroissiens aux dons qu'il en reçoit, et ne manque jamais à la fin de la journée de marquer la satisfaction que lui causent oies, dindons et poulets qu'ils lui ont offerts[1]. Comment pourrait-on ne pas aimer des gens qui viennent demander des messes pour le succès de leurs entreprises et qui, après le combat, pieusement remercient la Vierge? Labat ne leur marchande pas ses prières. Il faut l'entendre raconter comment les Flibustiers reçurent sa bénédiction avant de monter à l'abordage d'un vaisseau anglais qui croisait en vue de l'île, et comment, en récompense de ses bons offices, un quartier-maître lui donna une caisse de chandelles, vingt-cinq livres de beurre et cinquante bouteilles de bière « qu'il accepta et qu'il but joyeusement bien que ce fût de la bière anglaise ». On trouvera peut-être en Europe ces manières extraordinaires pour des Flibustiers en qui on suppose peu de piété, ajoute-t-il, mais ceux qui connaissent l'Amérique, savent le grand soin qu'ils ont de faire part de leurs bonnes fortunes aux églises[2] ». Depuis des années en effet, les prêtres français des Iles n'ont plus besoin de rien acheter : « ils se reposent de ce soin sur les Flibustiers, qui ont toujours une extrême attention dans les pillages des vaisseaux et dans les prises de mettre à part ce qu'ils croient convenir à nos églises. Ils apportèrent une fois à la Tortue tous les ornements et les

1. Labat, I, 328.
2. *Id.*, I, 221-225.

vases sacrés de l'église de Marécaye et jusques aux cloches et au coq de cuivre qui était à la pointe du clocher. Ils ont toujours soin d'en user de même, et leur piété répondant à leur bravoure, nous avons toujours eu de quoi entretenir nos églises sans rien acheter[1] ».

Je ne sais si, de nos jours, on trouverait beaucoup de prêtres pour approuver ce pillage des églises espagnoles en faveur des églises françaises, mais Labat ne regarde évidemment pas les Espagnols, ennemis du roi de France comme de bons chrétiens, et applaudit des deux mains à de telles entreprises. Du reste, on ne peut en vouloir à ces Flibustiers si courtois, qui, après avoir dépouillé proprement messieurs les Anglais, leur tirent leur chapeau en les remerciant fort civilement de leur procurer de bonnes marchandises sans bourse délier. Enfin, ils ont parfois de si plaisantes imaginations qu'il faudrait avoir vraiment une sévérité déplacée pour songer à leur reprocher leur conduite. Aux yeux de Labat, ce ne sont que de grands enfants terribles, des écoliers en vacances qu'il se délecte à contempler. « Ils s'équipèrent de chapeaux, plumes, perruques, bas, rubans et autres nippes d'une manière la plus plaisante du monde. C'était un plaisir de les voir en Castor bordé avec un plumet magnifique, une perruque et un grand ruban or et soie au col d'une chemise bleue ou raiée, avec un caleçon gaudronné sans juste au corps, bas ni souliers. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pu s'accommoder plus régulièrement; mais l'usage établi parmi eux est d'avoir toujours leurs habillements dépareillez. J'en ai vu souvent à la Martinique, et autre part, aller dans la rue avec un petit juste au corps galonné, un chapeau bordé et un plumet, sans bas ni souliers; d'autres fois des souliers sans bas, ou des bas sans souliers[2]. »

Labat n'a pas plus de sévérité pour les Créoles et leurs mœurs assez libres. Dans une colonie où les femmes

1. Labat, IV, 297.
2. *Id.*, VIII, 277.

blanches étaient à l'origine en fort petit nombre, des désordres n'avaient pas manqué de se produire, et, à plusieurs reprises, les gouverneurs avaient été forcés de prendre des arrêtés ordonnant que les enfants qui naîtraient de l'union illégitime d'un blanc et d'une femme de couleur, seraient confisqués comme esclaves au profit de l'Hôpital de la Charité, tenu par des moines. Un certain frère « qui avait un talent merveilleux pour faire ces découvertes », inspectait les plantations et confisquait impitoyablement tous les négrillons dont la peau lui paraissait trop claire. Mais bien souvent, la mère stylée par le maître prétendait avoir rencontré un soir un marin inconnu ou niait effrontément, et l'on était forcé de plaider. Quelquefois même, le bon frère se trouvait placé dans des situations assez embarrassantes, comme le jour où une négresse soutint qu'il était le père de l'enfant mulâtre dont elle était accouchée. « Par malheur pour ce religieux, il avait passé neuf à dix mois avant chez le maître de cette négresse et y avait couché. Le maître qui s'en était souvenu, n'avait pas manqué d'en faire souvenir sa négresse, et de la bien instruire sur tout ce qu'elle avait à dire ; en sorte que ce fut une scène des plus plaisantes d'entendre des circonstances qu'elle rapportait pour prouver qu'elle n'avait jamais connu d'autre homme que lui. » Le juge mit tout en œuvre pour la faire varier sans pouvoir y réussir : « elle demeurait toujours ferme, et comme elle tenait son enfant entre ses bras, elle le présenta au frère en lui disant : « Toi papa li », et puis elle le montrait à toute l'assemblée, en prétendant qu'il ressembloit comme deux gouttes d'eau au frère qui, tout accoutumé qu'il devoit être à ces sortes d'aventures, étoit tellement décontenancé que tout le monde se pamoit de rire, sans pouvoir distinguer qui en donnait plus de sujet, ou de l'effronterie de la négresse qui paraissoit accompagnée d'une grande naïveté, ou de l'embarras où se trouvait le Religieux, homme très sage, et reconnu de tout le monde comme incapable d'une pareille faiblesse, ou de la

gravité chancelante du juge, qui malgré tous ses efforts eût succombé s'il n'eût fini telle scène en renvoyant la négresse chez son maître jusqu'à plus ample information[1] ».

Ce tableau de la vie des Iles ne serait pas complet si l'on n'ajoutait quelques chapitres sur la chère que l'on y fait. Labat est là sur son terrain favori. « J'y ai bu des vins du Rhin, du Necre, de Moselle, et des vins de Bourgogne et de Champagne qu'on avait fait venir en bouteilles. On y en porte de Provence, de Languedoc, d'Italie, d'Espagne, de Madère, de Canarie, de Portugal ! » s'écrie-t-il un jour. Ne croirait-on pas entendre Frère Jean[2]? Rien de ce qui se mange ne lui est étranger, il ne recule même pas devant le singe. « Il est vrai que j'eux d'abord quelque répugnance quand je vis quatre têtes sur la soupe qui ressemblaient à des têtes de petits enfants; mais dès que j'en eus goûté, je passai allégrement sur cette considération, et je continuai d'en manger avec plaisir. » Il n'a qu'un regret : jamais il n'a été à même de juger si les langues de flamants femelles étaient inférieures à celles de flamants mâles; mais il se promet bien d'éclaircir ce point important si jamais il se trouve dans un lieu où il y ait des flamants. Malgré cette lacune regrettable dans son érudition culinaire, il se sent assez documenté pour en remontrer à qui que ce soit; il multiplie les recettes culinaires, cuisine caraïbe, cuisine créole, cuisine espagnole, manière de préparer le chocolat ou de faire cuire les patates; il n'oublie rien et nous promet même de traiter dans un ouvrage spécial cette matière de première importance : « Qui sait si la démangeaison ne me prendra pas un jour de faire imprimer à la suite de ces mémoires le cuisinier François-Amériquain,

1. Labat, II, 186.

2. *Id.*, IV, 203. Quand il est fait prisonnier par les Anglais, on lui apporte de l'eau à boire : « Je dis à l'aumônier que dans mon pays on n'en donne qu'aux malades et aux poules, et que j'étais un homme, et en très bonne santé », VII, 287.

avec la manière de servir une table de cent vingt-cinq couverts dans une île déserte, magnifiquement et sans dépense[1] ». C'est plus que n'a jamais pu faire Robinson; le missionnaire montre ici une fois de plus sa supériorité éclatante sur l'auteur anglais.

Un aussi bon vivant ne peut avoir une âme bien noire; pourtant, Labat ne montre aucune répugnance à acheter des esclaves pour sa plantation, et même à les traiter durement. Il fait preuve à leur égard d'une humanité relative, mais sans aucune sensiblerie, et, pas un instant, il ne lui vient à la pensée de s'indigner contre l'esclavage et d'en condamner le maintien au nom d'un principe. Le plus aisément du monde, il reconnaît que ces malheureux ont été souvent volés par des marchands sur les côtes d'Afrique et déplore que de tels actes se puissent commettre; mais il est, avant tout, directeur d'une plantation qui ne peut subsister sans main-d'œuvre. Puisque les blancs refusent de travailler, et qu'il est impossible d'obtenir aucun service des indigènes, d'ailleurs trop peu nombreux, il lui faut bien se résigner à ce mal nécessaire à la prospérité des colonies. Pour sa part, il en achète douze quand il établit sa sucrerie; il entre dans de grands détails sur la façon de les soigner, pour obtenir d'eux le meilleur rendement possible et empêcher qu'ils ne se suicident, par pure malice et pour jouer un mauvais tour à leur propriétaire. Si nous nous en rapportons à Labat, qui pourtant n'a aucun zèle réformateur, la façon dont les malheureux esclaves étaient traités à la Martinique témoignait d'une cruauté inouïe et d'une véritable folie sanguinaire. Nous renvoyons le lecteur curieux de telles atrocités à la relation du bon moine Jacobin, et préférons nous arrêter à la description de sa plantation et à l'exposé de son système. Pour lui, les noirs sont de grands enfants, avec tous les défauts du jeune âge, mais aussi avec quelques bonnes qualités que le maître doit s'efforcer

1. Labat, VIII, 286.

d'utiliser. Ils méprisent ceux qui les trompent et qui mentent; ils ont une vanité très susceptible et un courage indomptable; quand on sait les prendre, on peut en tirer de très bons services et on leur trouve même une certaine fidélité. Ils ont cependant deux défauts irréductibles : ils aiment les danses licencieuses et croient aux sorciers. Du premier défaut Labat prend assez aisément son parti. Rien n'est plus curieux que sa description de la Calanda, « danse aux postures les plus deshonnêtes », qu'il nous rapporte avec un luxe de détails et une crudité d'expression qui en rendent la reproduction presque impossible, après quoi il conclut triomphalement : « On voit assez par cette description abrégée combien cette danse est contraire à la pudeur[1] ». Nous croyons qu'il va s'arrêter là, mais ce serait mal connaître Labat qui ne perd jamais une occasion de raconter une bonne histoire aux dépens de ses confrères. Nous l'avons déjà vu se moquer du malheureux frère de l'Hôpital de la Charité; une autre fois, il avait envoyé à la recherche de mines d'or fictives un malheureux Récollet trop crédule et nouvellement débarqué. Cette fois-ci, il va dauber sur les religieuses[2]; il est vrai que ce sont des Espagnoles, ce qui fait bien une différence à ses yeux. « La Calanda, dit-il, est tellement du goût des créolles de l'Amérique, et si fortement en usage parmi eux, qu'elle fait la première partie de leurs divertissemens et qu'elle entre même dans leurs dévotions. Ils la dansent dans leurs églises, et à leurs processions, et les religieuses ne manquent guère, la nuit de Noël, de la danser sur un théâtre élevé dans le chœur, vis-à-vis de la grille qui est ouverte afin que le peuple ait sa part de la joye que ces bonnes âmes témoignent de la naissance du Sauveur. » Bien que cette danse parût très honnête à ces saintes filles, Labat voulut l'interdire parmi ses nègres, il n'y parvint que très imparfaitement et

1. Parlant d'une autre danse, il dit : « Cette danse n'a rien qui choque la pudeur, aussi elle est très peu divertissante », IX, 467.
2. Labat, IX, 466.

ajoute, non sans philosophie : « Je crois bien que malgré toutes mes défenses, ils dansaient la Calanda de toutes leurs forces lorsqu'ils ne craignaient point d'être découverts[1]. » A côté de cela, sa sévérité est inflexible quand il s'agit de sorcellerie; il croit aux démons, aux invocations, aux apparitions et aux devins; si tous les péchés, même le péché de la chair, le trouvent indulgent, il est impitoyable pour ce qu'il considère comme une faute de malice contre la religion. Ayant surpris un sorcier nègre en train de conjurer près du lit d'une malade, il le traita de la façon suivante : « Je le fis attacher, dit-il, et je lui fis distribuer environ trois cens coups de fouet qui l'écorchèrent depuis les épaules jusqu'aux genoux. Puis je fis mettre le sorcier aux fers après l'avoir fait laver avec une pimentade, c'est-à-dire de la saumure dans laquelle on a écrasé du piment et des petits citrons. Cela cause une douleur horrible à ceux que le fouet a écorchés, mais c'est un remède assuré contre la gangrène. Je fis aussi étriller tous ceux qui s'étaient trouvés dans l'assemblée pour leur apprendre à n'être pas si curieux une autre fois ». Enfin il fit reconduire le sorcier chez son maître « qui le fit fouetter de la belle manière », si bien que le malheureux n'avait plus un pouce de peau sur le corps[1].

Cependant il aimait ses esclaves, les soignait avec dévouement, ne cessait de s'inquiéter des moyens d'améliorer leur sort et se montrait fier de les voir mieux habillés et plus robustes que ceux des plantations voisines. Voici un portrait qui nous montre qu'au moins les négresses pouvaient se procurer un certain luxe : « Elles portent d'ordinaire deux jupes, quand elles sont dans leurs habits de cérémonies. Celle de dessous est de couleur

1. Labat, II, 63. Je trouve dans le livre de Lafcardio Hearn des détails curieux sur la légende du Père Labat, qui est encore considéré parmi les nègres de la Martinique, comme le plus cruel des bourreaux, condamné à errer la nuit par les mornes de l'île pour expier ses péchés. *Je vais appeler le Pé Labat*, est la grande menace des mères nègres qui veulent faire peur à leurs enfants.

et celle de dessus est presque toujours de toile de cotton blanc, fine ou de mousseline. Elles ont un corset blanc à basques, ou de la couleur de leur jupe de dessous avec une échelle de rubans. Elles portent des pendants d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des bracelets, et des colliers de petite rascade à plusieurs tours, ou de perles fausses avec une croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemise, les manches et fausses manches sont garnies de dentelles et leur coeffure est de toile bien blanche, bien fine à dentelle fine. Comme les négresses sont pour l'ordinaire fort bien faites, pour peu qu'elles soient bien habillées, elles ont fort bon air, surtout quand on s'est fait à leur couleur. Pour ceux qui n'y sont pas accoutumez, ils se doivent contenter de les regarder par derrière, autrement elles paraitraient comme des mouches dans du lait[1] ».

Peut-on rêver une plus jolie estampe. Ce bon Labat avait des dons de coloriste et de dessinateur à faire envie à plus d'un romancier exotique; je ne sache pas qu'on ait jamais tracé un portrait plus aimable et plus malicieux des filles de couleur de la Martinique.

Pourtant, il ne regarde ses nègres que comme de gracieux animaux, tout au plus; pour eux il n'a ni sympathie, ni admiration. Sa bienveillance est une bienveillance de propriétaire; il les traite comme des bêtes assez difficiles à conduire qui coûtent fort cher et qu'on est forcé de ménager si l'on veut en retirer du profit. Il en est tout autrement des Caraïbes à qui l'on peut tout pardonner. Si peu philosophe qu'il soit, Labat n'a pu s'empêcher de faire le portrait du bon Indien. Il avait toujours eu le plus grand désir de voir de près des Caraïbes, mais ils se faisaient rares et n'approchaient point volontiers des habitations. Un jour, à sa grande joie, il en vit débarquer une quarantaine, et se précipita vers la plage pour observer de près ses chers Cannibales. Il les dévore des yeux, admire les femmes qui sont bien faites, modestes et réservées, et ces « messieurs sauvages » à qui leur

1. Labat, IV, 489.

peinture de guerre donne une assez agréable figure. Dans sa joie, il veut acheter tous les objets qu'ils ont apportés dans leur canot, leurs pots de terre, leurs armes, leurs instruments de pêche, et surtout ces fameux lits de coton ou hamacs. Rien n'égale son bonheur, quand il parvient à se procurer un hamac de mariage dont il ne se séparera plus et qu'il emportera dans ses voyages en Italie. Cependant, même dans cette circonstance, il reste un commerçant avisé et ne se fait aucun scrupule de donner en échange aux Indiens, de vieux fusils qui leur éclateront probablement entre les mains, car « il n'est pas de bonne politique de donner de bonnes armes à ces gens-là [1] ». Plus tard, il va les visiter dans leurs villages, et, pour lui, on ouvre une fosse où repose un mort, peint et orné à la mode du pays. Il l'admire fort, ensuite de quoi, « nous ne manquâmes pas de boire et de faire boire la compagnie à la santé du défunt ». Dans ces sortes d'expéditions, Labat n'oublie jamais d'emporter quelques bouteilles. Il recueille d'un vieux Caraïbe nommé la Rose, des recettes de cuisine dont il s'empresse de faire l'essai et qu'il nous transmet. Il va voir avec la même curiosité une vieille sauvagesse que l'on nommait madame Oudart, et qui, en son jeune temps, avait été si belle qu'elle avait été distinguée par un des gouverneurs de l'île. La vieillesse de cette Rarahu Caraïbe est bien lamentable : elle était retournée à sa « sauvagerie », quand son bien-aimé était parti et avait eu une longue suite de fils et de petits-fils. « Cette bonne femme était toute nue, et tellement nue qu'elle n'avait pas deux douzaines de cheveux sur la tête, sa peau sembloit un vieux parchemin retiré et séché à la fumée. Elle étoit tellement courbée que je ne pus voir la figure de son visage que quand elle fut assise pour boire », ce qui n'empêcha pas Labat de la traiter avec révérence dans son désir de se concilier les bonnes grâces des sauvages [2].

1. Labat, II, 129.
2. *Id.*, VI, 97.

Le seul reproche qu'il puisse leur adresser, c'est de refuser obstinément de travailler pour les Blancs. Pour le reste, ils ont une certaine intelligence, mettent leurs biens en commun, sont tous égaux, vivent heureux et libres et n'ont guère de vices. On pourrait peut-être, comme l'ont fait certains auteurs, leur savoir mauvais gré de leur cannibalisme; rien ne serait plus injuste. S'ils ont parfois fait boucaner les membres de leurs ennemis, c'était pour mieux conserver le souvenir de l'injure qui leur avait été faite et de la vengeance qu'ils en avaient tirée : « C'était une action toute extraordinaire chez ces peuples : c'était la rage qui leur faisait commettre cet excès; parce qu'ils ne pouvaient se venger pleinement de l'injustice que les Européens leur faisoient de les chasser de leurs terres, qu'en les faisant périr, quand ils les prenoient, avec des cruautez qui ne leur sont pas ordinaires ni naturelles[1] ». Ils ont d'ailleurs une telle simplicité de vie, une telle tranquillité que l'on ne peut s'empêcher de les aimer et presque de les admirer. Chez eux, point de discours inutiles : « Si l'un d'eux a envie d'aller à la pêche ou que la nécessité l'y contraigne, il dit simplement, comme saint Pierre : je vais pêcher; et ceux qui ont envie d'y aller, lui répondent aussi laconiquement que les Apôtres : nous y allons avec vous; et le suivent ». Quant aux femmes, on les habitue à obéir avec exactitude, silence, douceur et respect, « grand exemple pour les femmes Chrétiennes, qu'on leur prêche inutilement depuis la mort de Sarah femme d'Abraham, et qu'on leur prêchera, selon les apparences, jusqu'à la fin du monde, avec aussi peu de fruit qu'on prêche l'Évangile aux Caraibes! » Car ces braves sont absolument rebelles au christianisme, ou plutôt ils y sont tout à fait indifférents, et « sont disposez à se laisser baptiser autant de fois qu'on voudra leur donner de verres d'eau-de-vie ». Aussi Labat a-t-il absolument renoncé à tout apostolat pour son

1. Labat, VI, 113-120.

compte. « Tout ce qu'on a pu faire a été sans fruit, car rien n'est capable de les émouvoir, il n'y a qu'à renoncer à entretenir des missions et c'est déjà ce qu'ont fait tous les ordres religieux, sauf les Jésuites qui entretiennent encore quelques-uns de leurs pères au Saint-Vincent ».

Indolents, nonchalants et mélancoliques, ne se souciant que du moment présent, et vendant le matin le lit qu'ils regretteront le soir au moment du coucher, les Caraïbes sont des animaux à peine supérieurs ; « ils n'ont ni vices très grands ni vertus propres; ils sont indifférents à tout, sauf à l'honneur de leurs femmes et à la vengeance, et ont une passion extrême pour les liqueurs fortes. Hors ces trois points, tout le reste du monde n'est pas capable de les émouvoir[1] ». Et pourtant, ils sont heureux, car il faut bien en revenir là, et aucune considération ne peut les engager à se rapprocher des civilisés; vingt-cinq ans plus tard, Rousseau dira qu'ils sont parfaits, car le caractère de la perfection est de se suffire à elle-même.

Sauf l'excuse du cannibalisme, Labat n'ajoute donc rien à ses prédécesseurs, mais il ne les contredit en rien. Peu important comme philosophe, il est extrêmement curieux pour l'histoire de l'exotisme pittoresque. Avec ses récits presque rabelaisiens, sa belle humeur à la française, ses franches lippées, ce mélange d'insouciance et de hardiesse aventureuse qui lui fait tant admirer les Boucaniers et Flibustiers, ce besoin du changement qui le pousse à abandonner son presbytère et sa plantation pour aller jouer au Robinson dans les bois et faire un boucan de cochon à la manière des sauvages[2], avec son talent d'observateur aussi et son goût du détail précis qui lui fait passer des journées entières en contemplation devant une fourmilière, il semble que Labat résume en lui toutes les qualités et aussi tous les défauts de nos vieux voyageurs français. Par ses contes merveilleux sur

1. Labat, VI, 108-123.
2. *Id.*, VI, 16.

les Iles, paradis de luxe et de mollesse, où les colons n'ont qu'à regarder travailler les nègres qui cultivent leurs plantations, il excite le goût des voyages déjà si développé; ses récits devaient faire rêver les jeunes gens à s'embarquer, comme avait fait Crusoé, pour ces îles où l'on passe des jours avec toute la joie possible et où le bon vin ne manque pas. Il faudrait un volume pour étudier Labat comme il mérite de l'être; c'est à grand regret que nous avons été forcé de couper et de mutiler son œuvre. Il vaut d'être lu; si parfois les détails qu'il donne sur la façon de faire le sucre ou de bâtir une distillerie nous semblent fastidieux, s'il s'étend à notre gré avec trop de complaisance sur les travaux qu'il entreprend et s'il ne fait grâce ni d'une poutre ni d'un engrenage, on pardonne aisément cette innocente vanité à un homme qui, sur une terre lointaine, sans aucun secours et presque sans argent, a réussi à créer à force de courage et de volonté, de bonne humeur et de patience inlassable, un établissement prospère qui subsiste encore en partie, après plus de deux siècles. Rien n'est plus réconfortant que de parcourir ces six volumes de son voyage aux Antilles, qui ne contiennent pas une seule attaque contre le gouvernement, pas une seule plainte contre ses concurrents, fussent-ils des Jésuites.

Le portrait qui figure en tête de la seconde édition, n'est pas trompeur : c'est bien ainsi que nous aimons à nous représenter Labat avec sa bonne grosse face de moine réjoui, une verrue sur le bout d'un nez gros et sensuel, des lèvres épaisses sur lesquelles court un sourire fin et bienveillant, des yeux vifs et perçants, et une carrure à porter la cuirasse. C'était, au total, un très brave homme; il ne nous trompe pas quand il nous dit que ses paroissiens l'adoraient et l'on comprend que les Flibustiers lui aient demandé des prières.

*
* *

Quelques années après *les Voyages du Père Labat*, parurent à Paris les mémoires d'un Flibustier qui aurait pris grand plaisir dans la compagnie de l'énergique frère prêcheur. Ils avaient pour titre *les Aventures de Monsieur Robert Chevalier dit de Beauchêne, capitaine de Flibustiers dans la Nouvelle France, rédigées par M. Le Sage*[1]. C'était, il me semble bien, une mystification littéraire comme on en vit tant au début du XVIIIe siècle. D'après Lesage, le capitaine Beauchêne, après une longue existence passée au service du roi, se serait retiré à Tours vivre de ses économies glorieusement ramassées ou plutôt écumées sur les mers des Tropiques; et là, entre deux bouteilles de vin et deux parties de *Tope et Tingue*, il aurait occupé ses loisirs à la rédaction de ses mémoires. Après la mort de cet homme de bien, sa veuve aurait confié à Lesage ces notes écrites « d'un style un peu trop marin », et ce dernier n'aurait fait que les publier. L'ouvrage est inachevé, « la suite des *Aventures du Chevalier de Beauchêne* étant à Tours entre les mains de madame son épouse ». Lesage promet, en terminant, de donner au public cette suite si jamais elle lui parvient. Cette histoire est déjà très suspecte, pour qui a lu les beaux avertissements mis en tête des *Sévérambes*, de *Jacques Sadeur* et de *Jean Massé*; nos doutes ne font que s'accroître quand nous parcourons le livre. Partout, nous y trouvons des figures de connaissance, des idées déjà rencontrées, des détails familiers à qui a lu Lahontan, Hennepin, Œxmeville et le Père Labat. Il faudrait alors admettre que le capitaine Beauchêne est un abominable plagiaire, ce qui est fort possible, ou que Lesage a fabriqué de toutes pièces ces prétendus mémoires en se servant des relations de voyages et des romans

1. 2 vol., à Paris, chez Étienne Ganeau, 1732. Je renvoie à l'édition des *Œuvres choisies de Lesage*, Paris, 1810, t. IV.

d'aventures qu'il avait sous la main, ce qui paraît au moins aussi probable[1].

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première constitue les aventures proprement dites de Beauchêne, et peut à la rigueur lui être attribuée; la seconde, sorte de récit épisodique, intitulé *les Aventures de Monneville*, est incontestablement de Lesage et présente plus d'un point de ressemblance soit avec *Manon Lescaut* comme l'a démontré M. Le Breton, soit avec *Gil Blas* lui-même. Nous n'en ferons point l'analyse : *les Aventures de Beauchêne* ne sont autre chose que le roman picaresque de la Flibuste et, comme dans tout ouvrage de ce genre, les épisodes s'enchevêtrent et s'entremêlent; chaque personnage a une histoire à raconter, et l'on perd de vue, à tout instant, le héros principal; seul celui-ci nous intéresse cependant.

Beauchêne est ce que nous appellerions aujourd'hui un cerveau brûlé; dès sa jeunesse, il fait une guerre terrible aux chiens, aux chats et aux porcs de Montréal, organisant contre eux de véritables expéditions avec les galopins du quartier, et essayant de tuer un ecclésiastique qui lui inflige une correction bien méritée. Bien que ses parents soient de très braves gens qu'il aime à sa façon, il ne rêve que de les quitter pour aller courir les aventures, et se joindre aux bandes de sauvages qui errent autour de la ville et parfois en ravagent les faubourgs. Il avait sept ans à peine quand il trouva enfin l'occasion qu'il cherchait, et demanda à des Iroquois de l'emmener avec eux. Voilà notre bambin parti, « tenant dans ses mains un vase d'étain et un chaudron que le sauvage qui le portait

1. Enfin il ne faut pas oublier que *l'Histoire de Saint-Domingue* du P. Charlevoix, qui contient maints détails sur les Flibustiers, venait de paraître, Paris, 1730, 2 vol. in-4. J'indique quelques-uns de ces rapprochements dans un article qui sera prochainement publié dans la *Revue du XVIII*e *siècle*. Sur *Beauchêne*, voir : Léo Claretie, *Lesage romancier*, Paris, in-8, p. 68-73; A. Le Breton, *le Roman au XVIII*e *siècle*, Paris, 1898, in-12, p. 367-373; Morillot, *le Roman en France*, Paris, s. d., p. 194.

avait quittés pour le mettre sur ses épaules [1] ». Chez les Iroquois, son mauvais caractère et sa résistance à la douleur le font redouter et estimer de ses jeunes compagnons; il devient bientôt un véritable guerrier indien, accompagnant la tribu malgré son jeune âge dans les expéditions contre les Anglais, chantant des chansons de guerre, et parfaitement heureux, jusqu'au jour où il est fait prisonnier par les Français. Plutôt que de révéler sa qualité, il se laisserait mettre à mort; déjà, il est attaché au poteau de torture et va périr quand il est sauvé par un jeune officier, M. Gendre. De retour à Montréal, il ne peut s'accommoder de la vie monotone et fade des habitants; il se fait coureur des bois, refuse de se soumettre à l'autorité du gouverneur, tire l'épée contre un commandant français et, en un mot, se conduit en parfait chenapan. Arrive un vaisseau de Flibustiers qui viennent s'approvisionner à Québec; Beauchêne se laisse tenter par leurs promesses et s'embarque; il a enfin trouvé sa voie. Nous ne le suivrons pas dans sa nouvelle existence, ce serait refaire toute l'*Histoire des Flibustiers* d'Oexmeville. Il prend part à toutes les expéditions, connaît le fameux Montauban et lui succède comme capitaine, monte à l'assaut des vaisseaux espagnols et surtout des anglais, contre qui il a gardé une haine invincible, enlève les belles aux nez des barbons jaloux, rosse la police dans les ports où il fait relâche, sème à pleines mains ses richesses aisément conquises, également prodigue de son or et de son sang. « Nous passâmes six ou sept mois à faire dans Saint-Domingue, dit-il quelque part, ce que feraient cinquante mousquetaires parmi la bourgeoisie d'une ville rendue à discrétion. Jeux, bals, cadeaux, querelles, tapages, nous n'avions pas d'autre occupation. Quand un Espagnol trouvait mauvais que nous donnassions une sérénade à sa femme, et qu'il n'avait pas l'honnêteté de nous ouvrir sa porte, nous montions chez lui par les fenêtres [2]. » Avec

1. *Beauchêne*, p. 8.
2. *Id.*, p. 103.

Beauchêne on assiste au siège de Port Royal, à l'assaut de Rio de Janeiro où, pour une fois, il se montre généreux, recueillant « quelques Portugais qui ne voulurent pas mourir »; nous le voyons faire la traite des nègres, puis souffrir dans les prisons d'Irlande et conserver partout le même courage, la même énergie indomptable, le même esprit rebelle, qui se refuse en toute circonstance à accepter la défaite et qui cherche à se venger tant qu'il lui reste un souffle de vie. Il ne pleura qu'une fois dans sa vie; ce fut de désespoir quand il trouva sa main trop faible pour soulever la pierre dont il voulait écraser la tête de son ennemi. S'il n'était trop simple et trop gai, nous dirions presque qu'il est déjà romantique; il l'est en fait, mais à la manière de Don César de Bazan, non à celle d'Hernani ou de Ruy Blas. Ce caractère de joyeux sans-souci, de Fanfan la Tulipe, est, malgré tous les emprunts de Lesage, une véritable création qui mérite de rester comme un type. S'il est une œuvre que l'on puisse rapprocher des aventures de Beauchêne, ce n'est ni l'*Histoire des Sévérambes*, ni même le *Gil Blas*, mais plutôt *les Cahiers du capitaine Coignet*, et les récits des grognards de l'Empire qui, à leur manière, ont continué la tradition des Chevaliers de l'Aventure.

Pourtant Beauchêne est bien de son temps par son manque de discipline, son dégoût de la vie civilisée, sa soif de liberté, son besoin des horizons illimités qui le font s'écrier à chaque phrase, quand, par hasard, il est contraint à l'inaction : « Oh, je vais me remettre en mer! » Il est trop homme d'action pour s'attarder aux discussions philosophiques et pour s'entretenir avec les sauvages, comme l'avait fait le baron de Lahontan, mais il appartient bien à la même famille d'esprits et lui aussi est un anarchiste.

Il n'est cependant pas de roman exotique au XVIII[e] siècle sans « bons sauvages » et sans description d'une Utopie. Lesage s'est bien gardé de négliger cette partie; nous allons la trouver dans les aventures de Monneville, et plus

particulièrement dans l'épisode de Mlle Laclos. Monneville, qui a mené à Paris une vie qui ressemble en plus d'un point à celle de Des Grieux, est embarqué pour le Canada avec deux ou trois cents déportés, « tant filous que catins », que l'on envoyait renforcer la colonie de la Nouvelle France. Tout ce joli monde rit, chante, se vante des pires méfaits et trouve extrêmement plaisant d'avoir été choisi pour aller faire souche d'honnêtes gens en Amérique. Seule, une jeune femme se fait remarquer par sa modestie et sa tristesse, et ne peut se résigner au sort qui l'attend. Elle sait en effet qu'à peine arrivée au Canada, il lui faudra, bon gré mal gré, accepter l'époux que lui choisira la dame Bourdon chargée de pourvoir à l'établissement des Filles de l'Hôpital dans notre colonie. Tout ce passage est évidemment copié d'une lettre du Baron de Lahontan[1]. Monneville qui, de son côté, est menacé d'un sort analogue, lui propose de la faire passer pour sa femme (souvenir de Manon cette fois), et c'est ainsi qu'ils débarquent comme mari et femme et sont envoyés dans un poste lointain, sur la frontière des Iroquois. Bien entendu, ils continuent à vivre comme frère et sœur et n'éprouvent aucun sentiment l'un pour l'autre; il s'agit, à partir de maintenant, d'un roman philosophique qu'il ne faut pas gâter par une histoire d'amour. Mlle Laclos entreprend très vite de civiliser les sauvages; elle commence « par mettre les mains à la pâte », transformant son habitation en un petit Gonesse et se gagnant les bonnes grâces des colons et des Iroquois par ses présents de pâtisseries et de petits pains, visitant les Indiens dans leurs villages, les soignant dans leurs maladies, appre-

1. *Beauchêne*, p. 236 et suiv. Lesage, qui ne veut rien laisser perdre, a tiré de cette partie de l'histoire de Monneville une pièce pour le *Théâtre de la Foire* (IX, 301), *les Mariages de Canada*. On y voyait paraître la dame Bourdon, et l'on chantait des couplets assez lestes sur ces singulières unions; mais c'est ici Lahontan plutôt que l'abbé Prévost que Lesage imite. Représentée en 1734, *la Sauvagesse : Théâtre de la Foire* (IX, 222), 1732, a la même origine.

nant leur langue et se conduisant en un mot de telle façon que ces braves sauvages la choisissent pour Sakgame. Sans hésiter, elle laisse son prétendu époux et suit ses nouveaux sujets. Pendant plusieurs années, elle travaille en silence, opérant des miracles, et quand Monneville, invité par elle, va visiter son village, il va de merveilles en merveilles.

Moissons abondantes, arbres chargés de fruits couvrent le sol autrefois aride et desséché; au lieu des huttes des sauvages, on voit de confortables maisons et même une école; les Iroquois que l'on rencontre sur la route ont un air de santé et de calme qui fait plaisir à voir, et, quand Mlle Laclos elle-même, dans son grand costume d'apparat, entourée des membres de son conseil, souhaite la bienvenue aux visiteurs, Monneville n'en peut plus croire ses yeux.

Mlle Laclos a fort transformé ses sauvages, elle a eu soin cependant de ne les point trop franciser. Tout d'abord, elle s'est bien gardée d'introduire parmi eux la chasteté et la retenue des femmes françaises : « Le mariage, explique-t-elle en souriant, n'est point regardé dans ce pays comme un engagement qui vous lie pour toujours. On se marie aujourd'hui et demain on se quitte. Qu'un mari soit absent, sa femme en prend un autre qu'elle garde jusqu'à son retour. Est-il revenu, elle renvoye celui des deux qu'elle aime le moins. » C'est qu'il importe avant tout de donner des citoyens et des soldats à la nouvelle nation. Plus tard, quand elle aura une armée suffisante, peut-être cherchera-t-elle à faire prévaloir des mœurs différentes, mais pour l'instant le peuple doit chercher les moyens de se conserver [1]. C'est à peu de chose près ce que nous avaient dit tous les voyageurs, mais moins hardis que Mlle Laclos, ils n'avaient pas essayé de justifier l'inconduite des femmes sauvages par des raisons politiques.

1. *Beauchêne*, 276.

C'est encore par souci du bon gouvernement qu'elle interdit rigoureusement l'entrée de ses états aux Français et aux missionnaires. Qu'arrive-t-il en effet aux Indiens qui se trouvent en contact avec des civilisés et surtout avec les civilisés très inférieurs que l'on envoie aux colonies? Ils perdent leurs bonnes qualités et prennent les vices de leurs maîtres. Ils apprennent à voler, à s'enivrer et à commettre les pires perfidies. « Car si vous en exceptez un petit nombre, les Français qu'on envoye au Canada sont tous des libertins chassés de leur patrie comme des perturbateurs du repos public. » Pour la même raison, elle n'admet point les prêtres, qui sont des maladroits bien intentionnés, ne comprennent rien à l'esprit des sauvages, et qui, au lieu de les prendre par la douceur, commencent par leur faire des tableaux effrayants de l'Enfer et à traiter les malheureux païens comme des criminels. Qu'on lui envoie un missionnaire selon ses vœux, peut-être verra-t-elle; mais en attendant, elle n'a point envie de compromettre son œuvre en froissant les susceptibilités religieuses et ses sujets. Quant aux accusations ridicules dont les sauvages sont l'objet, on ne saurait rien voir de moins important. On prétend qu'ils sont anthropophages, et qu'ils ont mangé les prisonniers qu'ils avaient faits lors des descentes tentées sur leurs côtes. « Eh! bon Dieu! s'écrie la Sakgame, doivent-ils faire autrement? jugeons-en sans préventions ». Nous ne la suivrons pas dans sa défense du cannibalisme, contentons-nous de remarquer que Labat avait dit quelque chose d'analogue, et qu'elle n'était pas la seule à trouver des excuses à ces doux amateurs de chair humaine. Arrêtons-nous plutôt à ce qui suit; quand, échauffée par l'indignation, Mlle Laclos se demande ce qui serait arrivé si les « peuples du nouveau monde nous prévenant dans l'art de la navigation étaient venus les premiers à la découverte de nos côtes. Que n'auraient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez eux? » Nous y sommes : cette fois encore nous allons assister à l'exécu-

tion de notre pauvre société. Ils auraient vu que nous nous habillons de façon ridicule et que nous avons peine à nous remuer dans nos accoutrements; que nous méprisons nos morts, puisque nous les enfouissons sous terre ignominieusement, « que nous parlons une langue incompréhensible, et que nous avons pour les chauves-souris, les sauterelles et les lézards une vénération superstitieuse qui nous empêche d'en manger »; ils auraient vu bien des choses encore, mais la plus curieuse et la plus étrange de toutes aurait été notre religion. « Nous les suivîmes un jour, auraient-ils dit, dans un lieu où ils portaient un de leurs morts, et que nous crûmes être un temple. Nos « piaces » nous avertirent d'y faire porter notre grand dieu Widzipudzili qu'ils leur montrèrent, et, les exhortant à reconnoître leur erreur et à profiter de l'avantage qu'ils avaient de pouvoir jeter la vue sur le plus grand des dieux; mais bien loin de se prosterner devant lui comme nos « piaces » et de l'adorer avec eux, ces impies eurent l'imprudence de renverser d'une main profane ce dieu terrible, de lui rompre les jambes et de lui arracher les ailes. A ce spectacle, saisis d'une juste horreur, les prêtres de Widzipudzili fondirent sur ces infâmes pour venger notre dieu par le pillage du temple; mais, moins forts que courageux, nos « piaces » furent arrêtés et liés étroitement; pour nous, ayant promptement regagné nos canots, nous échappâmes à ces furieux; mais nous eûmes le chagrin de voir avant notre départ nos courageux prêtres dévorés par les flammes à la vue de notre petite flotte. Je vous demande, présentement, si cette relation que feroit un Américain seroit insensée[1]? »

Dépourvue de tout principe religieux, subordonnant la morale à la prospérité de son peuple, Mlle Laclos s'est en plus débarrassée de son patriotisme. « Elle ne veut plus paraître Française », elle avoue, « avec quelque

1. *Beauchêne*, p. 285 et suiv.

peine », mais sans en être autrement fâchée, à ce qu'il semble, « qu'elle a plus de confiance en ses sujets qu'en ceux de Louis XIV » ; et enfin, ailleurs, elle n'hésite pas à faire la déclaration suivante : « Mes sauvages se montrent plus reconnaissants du peu que j'ai fait pour eux; leur bonne foi, leur simplicité, leur bon cœur me les rendent si chers, que si l'on m'en séparait, je quitterais sans balancer ma famille et ma patrie pour les venir rejoindre ». En d'autres termes, comme le lui dit Monneville, elle est devenue « américaine ».

La vérité, c'est que Mlle Laclos appartient à la même famille que nos aventuriers, que le baron de Lahontan, Hennepin, les Flibustiers d'Oexmeville et Beauchêne; elle est, elle aussi, une révoltée, et, disons-le, une « sans-patrie »; et ceci me paraît très significatif. Même si Lesage n'accordait aucune importance à cette fantaisie utopique, il n'en est pas moins curieux de constater que cet homme qui, par bien des côtés, est encore un homme du XVIIe siècle, n'a pu échapper à la contagion des idées philosophiques et que, chez lui aussi, nous retrouvons la tradition du bon sauvage. Bon père de famille, chrétien exact, sinon très convaincu, esprit précis et qui se plaît aux peintures de caractères, critique impitoyable de nos défauts et de la société, mais non point adversaire de la forme sociale, Lesage a cependant, un jour, à la suite des lectures qu'il avait faites pour composer Beauchêne, repris pour son compte l'histoire des « bons cannibales » ; mais il allait plus loin que Montaigne n'avait osé le faire. Aux critiques sur l'autorité royale et sur la disproportion monstrueuse entre les riches et les pauvres, Lesage ajoute une comparaison de la religion chrétienne et du culte du grand dieu Widzipudzilli, qui passa inaperçue et dont personne ne songea à s'indigner après les *Dialogues* de Lahontan, mais qui aurait pu être dangereuse à la fin du XVIe siècle.

CHAPITRE III

L'AMÉRIQUE ET LE ROMAN SENTIMENTAL DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE L'ABBÉ PRÉVOST, L'AVOCAT LEBEAU.

Les Flibustiers n'étaient ni d'humeur ni de tempérament à accorder beaucoup d'importance aux affaires d'amour. Ni l'histoire de la négresse Angolette, ni même celle du « philosophe Malebranchiste », rapportées par Beauchêne, n'étaient faites pour attendrir les belles lectrices. Pour mettre l'Amérique tout à fait à la mode, il restait à prendre le nouveau continent pour scène d'un roman d'amour et à combiner l'exotisme sentimental avec l'exotisme philosophique. Ce fut l'œuvre de l'abbé Prévost et de ses imitateurs. Les quelques pages dans lesquelles, à la fin de *Manon*, il a évoqué la colonie naissante de la Louisiane, suffiraient à faire reconnaître en lui le véritable créateur du roman exotique; il en est cependant d'autres dans son œuvre qui, pour être moins belles et moins émouvantes, n'en sont pas moins curieuses et moins importantes pour l'objet de notre travail. Il n'est peut-être pas un écrivain du XVIIIe siècle, qui ait plus contribué à la vogue des pays lointains ou simplement

1. Pour la chronologie des œuvres de Prévost, voir H. Harrisse, *l'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres*, Paris, 1896. Sur les romans eux-mêmes, consulter surtout : A. Le Breton, *le Roman au XVIIIe siècle*, et V. Schrœder, *l'Abbé Prévost, sa vie, ses romans*, Paris, 1898.

étrangers. Il nous reste à déterminer de façon précise en quoi consiste l'exotisme américain de Prévost, et la part de vérité et de fantaisie que comportent ses descriptions du Nouveau Monde. Laissant donc de côté l'*Histoire générale des voyages*, que Prévost n'entreprend qu'après avoir terminé ses grands romans, nous bornerons notre analyse à *Cléveland* et à *Manon*. L'un et l'autre ont été écrits avant que Prévost songeât même à donner au public francais une encyclopédie résumant les découvertes géographiques des deux siècles précédents; il n'a donc pu se servir pour les composer de l'énorme amas de vieux livres qu'il compulsa plus tard. Aux environs de 1730, sa documentation se borne à quelques relations de voyages assez fantaisistes et, très probablement, comme nous le verrons, aux ouvrages sur les Flibustiers.

C'est simplement pour mémoire que nous rappellerons qu'en 1722, au moment où Prévost cherchait encore sa voie et hésitait sur sa vocation, il composa pour l'Académie de Marseille une ode à la gloire de Saint-François-Xavier, apôtre des Indes. M. Schroeder a retrouvé et publié cette pièce qui n'ajoute rien à la gloire de Prévost; on y chercherait vainement une trace quelconque d'exotisme, une note personnelle, ou même le moindre désir de visiter les étranges pays que François-Xavier avait évangélisés.

La première œuvre de Prévost à laquelle nous devons nous arrêter, est l'*Histoire de Cléveland* dont la première partie parut en 1728 et qui ne fut terminée que plus de dix ans plus tard, en 1739[1]. On en a dit beaucoup de mal, plus peut-être qu'il n'était nécessaire. Brunetière, en particulier, s'est montré sévère pour ce roman intermi-

1. *Le Philosophe anglais, ou Histoire de M. Cléveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-mesme, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, Paris, 1728. Les tomes III, IV et V parurent en 1732, ils allaient jusqu'au livre 8, les tomes VI et VII, furent publiés en 1738, et comprenaient les livres 8, 9, 10. Je renvoie à l'édition des *Œuvres choisies* de Prévost, Amsterdam, 1783. *Cléveland* forme les volumes 4, 5, 6 et 7.

nable, qui ne le cède pas au *Polexandre* en complication. Dans la *Préface*, Prévost avait eu soin de prévenir ses lecteurs qu'un ouvrage de cette nature pouvait être regardé « comme un pays nouvellement découvert, et le dessein de ce livre comme une espèce de voyage que le lecteur entreprend ». On pourrait presque prendre cette assertion à la lettre; *Cléveland* est en effet un roman géographique dans lequel nous suivons comme nous pouvons, le héros qui poursuit sa belle dans l'île de Sainte-Hélène, à la Jamaïque, à Cuba, à Saint-Domingue, et plus tard en Virginie, puis dans les déserts sans nom du continent américain. Ce roman géographique est en même temps un roman utopiste; nous n'y trouverons pas moins de trois cités idéales, sans compter l'île de Madère, que nous négligerons. Par sa forme, comme par sa longueur, *Cléveland* rappelle donc à la fois le *Polexandre*, et le *Télémaque*, mais il en diffère à d'autres égards. Se conformant à l'usage des écrivains du temps, Prévost a cherché à faire passer sa relation pour une reproduction fidèle des mémoires authentiques de M. Cléveland, fils naturel d'Olivier Cromwell, mémoires qui lui auraient été confiés par le fils même de Cléveland, « qui vit actuellement à Londres » et que l'éditeur affirme avoir connu.

Nous ne dirons pas comment la mère de Cléveland après avoir été la favorite de Charles Ier, ce que Prévost regarde comme très honorable, était devenue la maîtresse de Cromwell, ce qui à ses yeux est sans excuse. La naissance d'un fils qui devait être le héros de cette histoire, causa la disgrâce de l'infortunée. En butte aux persécutions de Milord Protecteur qui cherche à faire disparaître la trace de ses erreurs de jeunesse, Cléveland est forcé de se réfugier dans une cave, où il passe la plus grande partie de son enfance et les premières années de son adolescence, en compagnie de deux autres victimes du monstre qui gouverne l'Angleterre : Milord Axminster et sa jeune fille Fanny. Milord, dont le père a été autrefois gouverneur des colonies anglaises en Amérique, veut y

aller demander asile, et aussi essayer de retenir ces colonies dans l'obéissance à leur souverain légitime. Ignorant l'amour que les deux jeunes gens ressentent l'un pour l'autre, Milord s'embarque, sans plus songer au pauvre Cléveland qui se met aussitôt à sa poursuite, tel Polexandre courant les mers pour rencontrer Alcidiane. En route, il fait connaissance d'un de ses demi-frères, Bridge, victime comme lui des persécutions du barbare Cromwell. M. Bridge raconte son histoire qui ne le cède pas en étrangeté à celle de Cléveland; nous n'en retiendrons que la partie exotique. Emprisonné avec des vauriens et embarqué de force sur un vaisseau qui doit le conduire dans l'île de Nevis, sorte de lieu de déportation, il rencontre par bonheur une vieille dame, d'allures très respectables, mais parlant anglais avec un léger accent. Après lui avoir fait subir un interrogatoire en règle, elle lui offre les moyens de le sauver. Le vaisseau doit faire escale à Sainte-Hélène; pendant la nuit, une barque s'approchera du vaisseau et si Bridge a le courage de se jeter à la mer, bien qu'il ne sache pas nager, il sera recueilli et conduit en lieu sûr. Il en est fait ainsi. Bridge, après avoir avalé quelques gorgées d'eau salée, est pêché dans un filet comme un simple poisson hissé et dans une barque qui s'enfuit en hâte[1]. Au matin, il se trouve dans une île inconnue, séjour de huguenots français, qui sont venus s'y réfugier après la prise de La Rochelle; tout en gardant quelques communications avec le monde civilisé et en particulier avec l'île de Sainte-Hélène, ils ont été assez heureux pour échapper à la curiosité des navigateurs.

Cette île, dont on ne nous dit pas le nom tout d'abord, est une sorte de Salente protestante. Les Huguenots y ont installé une république idéale. Ils ne sont pas tous égaux, car ils ont des domestiques, mais les domestiques font partie de la famille, et viennent immédiatement

1. *Cléveland*, I, 284 et suiv.

après les enfants. La propriété individuelle est inconnue parmi eux; les provisions sont conservées dans une sorte de grand magasin situé au centre de l'île, et chacun y puise selon les besoins de sa maison. Loin de la civilisation, bien que, tout comme Robinson, ils aient eu pour les aider les instruments renfermés dans leur vaisseau, ils vivent sans soin, « comme des enfants dans la maison de leur père », observant à la lettre les préceptes de l'Évangile, respectant les vieillards, les considérant comme leur chefs naturels, et s'en remettant aveuglément aux ministres de tout ce qui concerne les affaires publiques. « Ainsi des trois principales passions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons su couper la racine à deux, dit à Bridge le bon vieillard habituel; l'égalité qui est établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition, et l'inutilité des richesses nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne saurions trouver de remède[1] ». Il y a, en effet, une ombre au tableau; il semble que la main de Dieu se soit retirée de son peuple, car, bien que les femmes aient presque toutes une heureuse fécondité, elles ne mettent au monde que des filles. C'est pour essayer de remédier aux chagrins de ces pauvres enfants, condamnées à passer leur vie dans un isolement qui afflige la colonie, que la vieille dame a fait le voyage d'Europe dans le dessein de ramener des époux à ces tendres jeunes filles qui soupirent nuit et jour. Son entreprise n'a réussi qu'en partie; dans tout le vieux monde, elle n'a rencontré que cinq jeunes gens qui fussent disposés à la suivre. Bridge, le repêché, porte ce nombre à six, ce qui est encore fort insuffisant, car les jeunes filles à marier ne sont pas moins de quatre-vingt-seize. Pour éviter toute jalousie, on décide de tirer au sort les futurs époux; ils seront le prix de cette loterie d'un genre nouveau. Par malheur, ils ont déjà jeté les yeux sur les plus séduisantes de ces aimables candidates,

1. *Cléveland*, I, 302 et suiv.

et, après avoir vainement essayé d'attendrir sur leur sort le ministre qui tient leur destinée entre ses mains, ils décident de passer outre et de s'unir sans autre cérémonie à celles qu'ils ont choisies. La scène est extraordinaire :

« La lune semblait s'être ornée de toute sa lumière pour éclairer un spectacle digne de l'attention du ciel et de la terre, et par un effet, sans doute, de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandait en quelque sorte sur toute la nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante que pendant le reste de cette charmante soirée ». Un des jeunes gens, Gélin, un Français particulièrement éloquent, prononce quelques paroles et un serment qu'il avait eu le soin de préparer. « Tout s'exécuta avec décence et avec modestie. Que manquait-il à une cérémonie si sage pour être regardée comme un mariage saint et solennel? Le ciel l'approuva, sans doute, car nous avions eu soin de ménager religieusement tous ses droits. Cependant, il a plu à des hommes cruels et injustes, de la traiter d'union sacrilège et de rompre des nœuds qui devaient être immortels par leur nature, comme ils le seront par notre inclination... Je ne puis me rappeler le souvenir de cette nuit délicieuse sans admirer que mon cœur qui fut alors capable de tant de joie, ait pu l'être ensuite de tant de douleurs [1] ».

Un tel arrangement, n'est cependant pas du goût du vieux pasteur qui veille à la conservation des bonnes mœurs. Ce que Bridge appelle union légitime est pour lui adultère, et c'est le châtiment des adultères, c'est-à-dire la mort, qu'il réclame contre les malheureux amants. Déjà une fois, le supplice a été infligé dans l'île au fils de Jean Guiton; ce n'est que par miracle que Bridge et ses

1. *Cléveland*, I, 349-351. Il est inutile de faire remarquer le romantisme de cette scène et la parenté intellectuelle de Prévost et de Rousseau. C'est déjà l'amour libre, la revendication des droits de l'amour, mais c'est aussi un souvenir de Lahontan qui regrettait de ne plus vivre au temps

Cum Venus in silvis jungebat corpora amantium.

compagnons voient la sentence de mort commuée en une sentence d'exil, mille fois plus cruelle pour eux, puisqu'ils sont ainsi séparés de leurs maîtresses. Pendant la nuit, une barque les dépose dans une île voisine de Sainte-Hélène, et, comme personne ne connaît la route qui conduit au refuge des Huguenots, ils sont condamnés à errer sans fin et sans espoir à la recherche de celles qu'ils continuent d'appeler leurs femmes, tels des chevaliers victimes d'un maléfice.

C'est à ce moment que Cléveland les rencontre et obtient d'eux qu'ils abandonnent pour quelques semaines leur poursuite amoureuse, pour le conduire à la Martinique, d'où il espère pouvoir passer dans les colonies anglaises. Pour la première fois, il se trouve là en contact avec des sauvages, qui lui causent tout d'abord une mortelle frayeur. Il n'a rien à en redouter cependant; un bon vieux prêtre qui vit avec eux, vient vite le rassurer. Tout comme Labat, il ne croit guère à la possibilité de convertir les Caraïbes, qui ont un naturel farouche et capricieux sur lequel on ne peut faire fond, — il poursuit cependant par devoir sa tâche ingrate sans autre motif que « le zèle de la religion[1]. »

A la Martinique, Cléveland apprend que Milord Axminster, Fanny et la bonne Mme Riding qui lui sert de chaperon, sont partis il y a quinze jours pour l'île de Cuba. Il se rend donc à la Havane, où le gouverneur lui fait présent « d'un nègre qu'il avait depuis longtemps à son service et dont il connaissait la fidélité ». « Ce n'était pas tant un esclave et un valet qu'il avait l'intention de me donner, qu'un guide et un interprète, parce que cet esclave avait parcouru une grande partie du continent de l'Amérique et qu'il savait les principales langues qui y sont en usage[2] ». Notons la couleur de cet esclave, le détail a son intérêt. Accompagné du fidèle Iglou, Cléve-

1. *Cléveland*, II, 15.
2. *Id.*, II, 28.

land traverse heureusement le canal de Bahama, passe la pointe de la presqu'île de Tegeste, longe les côtes de la Caroline, puis de la Virginie, et enfin s'arrête dans le « petit port de Riswey à l'entrée de la baie de la Chesapeak ». Là, il apprend que Milord a quitté la ville et même Jamestown, et que, pour échapper aux émissaires du Protecteur, il a été forcé de se lancer dans le désert. C'est alors que, sous la conduite d'Iglou, Cléveland commence une course au clocher à travers l'Amérique. Laissant la Caroline à gauche, il arrive à la chaîne des Apalaches qui règne au long des colonies anglaises et les sépare de quantité de peuples barbares qui habitent le milieu du continent, ce qui ne laisse pas que d'inquiéter Iglou sur le sort de Milord et de sa fille. Il connaissait parfaitement leurs usages « étant né lui-même parmi ces peuples mais dans un quartier plus éloigné [1] ». Voici qui commence à être inquiétant. Ne nous a-t-on pas dit plus haut qu'Iglou était un esclave noir; faut-il donc en conclure que Prévost suppose que les nègres habitent l'Amérique en liberté, ou qu'il ne sache pas distinguer la couleur d'un Indien de celle d'un nègre? Si improbable que soit cette dernière hypothèse, elle est pourtant la vraie. Apercevant une troupe de sauvages au milieu d'un vallon, Iglou s'offre à aller à la découverte : « Tout en parlant, il se dépouillait de ses vêtements, dit Cléveland, et je fus surpris de le voir en un moment tout nud avec la forme et l'air, d'un sauvage [2]. » Nous sommes non moins surpris, et notre étonnement ne diminue pas quand Iglou revient annoncer à son maître qu'il s'est donné à ces naïfs Indiens comme un chasseur égaré et que, charitablement, ils lui ont fourni des renseignements sur la route à suivre. Remarquons, au surplus, que Prévost n'emploie pas ici le mot Indien, mais le terme extrêmement vague de sauvage; au moment où il écrivait ce

1. *Cléveland*, II, 50.
2. *Id.*, II, 51.

chapitre, il n'avait probablement que des notions assez vagues sur les habitants de l'Amérique. Toujours accompagné de son Indien noir, ou de son nègre rouge, Cléveland reprend sa course errante dans les déserts et, un beau jour, aperçoit une nouvelle troupe de sauvages au plus « épais de la bruyère ». Iglou se met de nouveau en costume d'expédition et bientôt Cléveland le voit revenir « avec un homme nud comme lui mais qui avait la peau beaucoup plus blanche » : c'était l'infortuné Milord Axminster qui apprend à son jeune ami que Fanny et la bonne grosse Mme Riding, réduites au même costume primitif, sont cachées derrière un buisson. Ce n'est qu'à la nuit close que Fanny, qui, grâce à la veste de son amant et au manteau d'Iglou, a pu se mettre en état de paraître modestement, consent à s'approcher et, sous l'œil attendri de Milord, exprime à Cléveland sa joie de le revoir [1].

Les fugitifs ne peuvent songer à retourner à Jamestown; ils ne peuvent non plus rester dans ce désert où ils seraient exposés à mourir de faim. Iglou qui, décidément, est le bon génie de la petite troupe, après avoir réfléchi longuement, sauve une fois de plus la situation. « Je suis Américain, dit-il, de la nation des Abaquis. C'est une nation douce et beaucoup plus humaine que la plupart des autres sauvages. » Il les conduira donc à sa famille « qui tient un des premiers rangs dans les colonies de l'Europe », et les assure du bon accueil qui leur sera fait. Sa proposition est acceptée, et chose tout à fait étrange pour un Anglais, Milord consent à accorder sa fille à Cléveland, sans aucune des cérémonies du mariage. Il est entendu que, dès qu'on sera arrivé chez les Abaquis, Cléveland verra couronner sa flamme.

Iglou part devant pour préparer la réception de ses hôtes et bientôt les habitants du village viennent au-devant des étrangers, avec le cérémonial d'usage. Prévost,

1. *Cléveland*, II, 57-76.

à cet endroit, pour la première fois peut-être, s'inspire directement des relations de voyages. Les Abaquis, il va de soi, sont de bons sauvages. « Leur figure n'avait rien d'effrayant. Ils sont bazanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espèce de brun foncé. Ils sont nuds excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur âme. Quoiqu'il y ait en général quelque chose de farouche dans leurs regards, on ne saurait dire que ce soit férocité, ni que leur air extérieur soit capable de causer de l'épouvante. La plupart étaient armés d'arcs et de flèches, et quelques-uns avaient la tête ornée de plumes qui traversaient bizarrement leurs cheveux[1]. » Dès le lendemain, on s'occupe de célébrer l'union de Fanny et de Cléveland. Pour faire plaisir à Iglou et à ses amis, Milord décide qu'il serait politique de se plier à leurs coutumes : le mariage se fera à l'indienne. Après le souper, le père d'Iglou qui, étant donné son âge et son rang, remplit l'office de directeur du protocole, fait avancer les deux fiancés au milieu de la grande salle, tandis que toute la tribu forme le cercle autour d'eux. On présente alors aux futurs époux une corde d'écorce dont Fanny attache une extrémité autour de la ceinture de Cléveland, tandis que ce dernier rend le même office à la jeune fille. Continuant cette partie toute symbolique de la cérémonie, que je n'ai trouvée nulle part sous cette forme et qui me paraît de l'invention de Prévost, les sauvages s'approchent et, feignant de grands efforts, tentent de dénouer les liens ainsi formés. Quand tous ont échoué, c'est au tour de Milord de s'avancer, mais l'excellent père, introduisant une variante, au lieu de chercher à séparer les deux amants, ajoute de nouveaux nœuds, aux grands applaudissements de l'assemblée qui n'avait jamais vu d'Anglais aussi vertueux. Pendant que les Abaquis adressent de grandes prières au Soleil, pour

1. *Cléveland*, II, 79.

le bonheur du jeune ménage, Cléveland choisit ce moment pour assurer Milord qu'il fera ratifier son mariage dans les formes régulières aussitôt qu'il en aura l'occasion, et chacun se retire pour laisser les heureux époux à leur bonheur [1].

C'est la seconde fois que dans *Cléveland* nous avons un mariage selon la nature, à la mode préconisée par Arlequin sauvage. Décidément il a fait des disciples. La hardiesse de Prévost est encore plus grande ici que dans l'épisode de Sainte-Hélène, puisque, dans le premier cas, la nature était complice et que c'était dans un paysage de rêve, à la clarté de la lune, que les amants s'unissaient. Ici, c'est sans la moindre discussion, sans la moindre hésitation que le père accorde sa fille à Cléveland ; bien plus, il y avait songé le premier. Quand Cléveland lui fait adresser par Mme Riding son humble requête, Milord répond sans s'émouvoir : « que non seulement il y avait déjà pensé, mais que son dessein était de prévenir la demande s'ils pouvaient jouir d'un instant de tranquillité chez les Abaquis ». Tout à l'heure, à propos de Sainte-Hélène, nous parlions d'amour libre; ici il y a quelque chose de plus : le mariage de Fanny et de Cléveland est plutôt une union libre dans le genre de celle que préconisent de nos jours certains esprits avancés pour qui, dans de telles circonstances, le chef de famille doit remplacer à la fois le prêtre et l'officier d'état civil. Si Prévost annonce quelque part Jean-Jacques, c'est bien ici [2].

Il l'annonce moins peut-être, malgré les apparences, dans l'épisode que nous allons analyser maintenant. C'est

1. *Cléveland*, II, 87-91.

2. Il se peut cependant qu'il y ait ici autre chose qu'un souvenir de l'amour à la sauvage. C'est, en somme, la forme de mariage à laquelle avaient été forcés de recourir les Protestants de quelques parties de la France, après la Révocation de l'Édit de Nantes. On appelait cette cérémonie « le mariage sous la cheminée », si je ne me trompe.

la partie la plus connue de *Cléveland* : on ne peut en saisir la portée que si l'on dépasse les premières pages. Nous verrons que la conclusion en est très peu « rousseauiste ». Sur les instances répétées des Abaquis, Cléveland accepte de devenir leur chef et de les réformer. En homme prudent, il s'informe d'abord de leurs relations avec les peuples voisins et fait jurer à ses futurs sujets de lui obéir en tout, sans discuter, sous peine des plus affreux châtiments. Il se met alors à l'ouvrage. « Avant que de rien entreprendre, nous dit-il, j'avais médité longtemps sur les changements extérieurs qu'il me semblait à propos de mettre dans leur forme de vie et dans leur manière de se vêtir. » Tout bien pesé, il décide de ne rien y changer. « Quels motifs, en effet, ont les hommes de se couvrir? A le bien prendre, la honte d'être nud n'est point un sentiment naturel. Bien plus, les sauvages arriveront très vite à considérer les vêtements comme une parure, ils en viendront aux recherches curieuses, aux affectations, aux modes et à tous les effets ridicules de la vanité et de l'amour-propre. En les faisant sortir d'une grossièreté innocente, on leur ouvrirait le chemin qui conduit au luxe et à la mollesse. »

Les sujets de Cléveland resteront donc « nuds comme les a faits la nature ». Jusqu'ici nous ne voyons rien de bien hardi; Prévost ne fait que suivre sur ce point bien des missionnaires. Pour ce qui concerne la nourriture, et la façon de se loger, Cléveland fait un raisonnement analogue. Les mets des sauvages sont simples et grossiers, mais leur suffisent; pourquoi leur apprendre les délicatesses de la cuisine européenne et leur déranger l'estomac? Pour les maisons, elles sont commodes, sans être belles ni régulières. Quelle nécessité de construire des demeures qui durent plus longtemps que nous, et qui sont plutôt des prisons que des habitations? La raison nous défend évidemment de nous attacher à ces séjours éphémères. Donc, les sauvages n'étudieront pas l'architecture; les seuls changements que Cléveland se résignera

à faire, concerneront le fond des mœurs et la religion et là encore, il se montrera très prudent. « On sait avec quelle force les hommes sont entraînés par les préjugés de la religion qu'ils ont reçue en naissant ». Pour le présent, il vaut donc mieux ne rien modifier et se borner à introduire dans l'intérieur des familles « ces principes d'ordre et de subordination qui sont le plus ferme soutien de la société[1] ».

Les Abaquis ne sont point, en effet, les bons sauvages que nous sommes accoutumés à rencontrer : Ils ont quelques sentiments d'humanité et une certaine connaissance de la loi naturelle, mais ils n'en ont pas moins un grand nombre de singularités barbares, « quoique n'étant pas dans le même degré de grossièreté et d'ignorance que plusieurs autres peuples de l'Amérique[2] ». Ils mettent à mort les enfants qui ne sont pas parfaitement constitués en venant au monde, et aussi ceux qui portent sur le corps des marques qui seraient d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils connaissent peu les relations du sang et les devoirs mutuels de la parenté, et n'ont aucun nom pour exprimer la qualité de père. Aussi, Cléveland leur enseigne-t-il tout d'abord à respecter les vieillards. Il forme un conseil des vingt plus raisonnables, y admet quelques femmes âgées de plus de cinquante ans, et charge ces inspecteurs de faire des rondes dans les cabanes et de s'assurer que l'on observe les instructions du législateur. Trois jours lui suffisent pour opérer ces transformations. Les sauvages y mettent une bonne volonté assez surprenante. Malgré son horreur de la guerre et ses tendances humanitaires, Cléveland juge son pacifisme inapplicable. Les Abaquis sont, en effet, en butte aux attaques incessantes de méchants voisins, les Rouintons, qui leur enlèvent leurs troupeaux et dévastent

1. C'est ce que fait Mlle Duclos chez les Iroquois. Lesage m'a bien l'air d'imiter Prévost dans tout cet épisode.

2. Pour ces réformes très longuement exposées par Prévost, voir *Cléveland*, II, 104-141.

leur territoire. Va-t-il donc leur enseigner l'art de la guerre? Encore une fois, il choisira un compromis : il se refuse à leur démontrer l'usage des armes européennes, les flèches et les javelots de bois qu'ils possèdent leur suffisant amplement contre des gens qui vont tous nus et n'ont point d'armes défensives, mais il leur apprend à faire l'exercice [1].

Jusqu'ici, tout est à l'idylle; mais la situation va bientôt changer. Tout d'abord, les Rouintons continuent leurs attaques et Cléveland, tout pacifiste qu'il est, est forcé de diriger une expédition contre eux; il est vrai qu'il le fait avec tant de bonheur qu'il ne perd pas un homme et n'en tue pas un seul à l'ennemi. Au seul aspect de son armée, les Rouintons prennent la fuite éperdument : victoire humanitaire s'il en fut jamais! A l'intérieur, une opposition sourde ne tarde pas à se manifester. Un sauvage nommé *Mouou* ayant formé un complot contre Cléveland, celui-ci décide de se délivrer de lui « par la voie la plus sûre qui était de le faire tuer en secret » et imagine pour y parvenir une indigne comédie. C'est bel et bien un assassinat : *Mouou* est tué par une sorte de bombe fort ingénieusement construite qu'on dépose dans sa cheminée, et Cléveland profite de la terreur qui règne dans tous les esprits pour instaurer enfin sa religion. Application assez inattendue du précepte qui veut que le sentiment religieux soit né de la crainte! Mais Prévost n'y réfléchit pas, et l'on aurait tort, ce me semble, de tirer une conséquence de ce fait, sinon qu'il n'a pas toujours apporté une attention extrême à ce qu'il écrivait. La religion de Cléveland est la religion naturelle : point de cérémonies qui ne sont que des vestiges d'idolâtrie, point de temple même : « Qu'en eussent-ils fait? Ils les eussent ornés. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que la voûte... Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'univers

1. *Cléveland*, II, 154.

comme un temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, et Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un trône... il me sembla qu'une si noble et si respectable idée serait capable de fixer leur attention et de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable[1] ». Cette fois nous sommes tout près de *la Profession de Foi du Vicaire Savoyard*, mais, remarquons-le aussi, nous avons une réédition des théories du sauvage Adario.

Ayant perfectionné son œuvre, Cléveland songe à rentrer dans la civilisation avec Fanny et une fille qui lui est née. S'il est resté chez les sauvages, ce n'est nullement par amour pour leur vie; il n'est qu'en théorie un contempteur de la civilisation; il la refuse à ses Abaquis, en déplore les vices, mais ne songe pas un seul instant à s'en passer. Il se met donc en route après avoir trompé son peuple sur ses véritables desseins et, sous prétexte d'une reconnaissance, emmène avec lui deux mille soldats de choix qui le protègeront, lui et sa famille, pendant la traversée du terrible désert de Drexara. Après quelques jours de marche dans le désert, une épidémie se déclare dans l'armée; bientôt les Abaquis sont réduits à soixante et refusent d'aller plus loin malgré les supplications et les menaces de leur chef. « Ils étaient sourds à toutes mes prières, ils refusaient de les entendre; semblables à un troupeau de bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu, quand elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voient pas la cause[2] ». N'en déplaise à Cléveland, les Abaquis avaient un bon prétexte pour refuser d'aller plus loin, et faisaient preuve d'un certain bon sens; mais, nous le répétons, malgré ses affirmations produites de loin en loin, il a toujours considéré ses bons sauvages comme de purs et simples instruments.

1. *Cléveland*, II, 163.
2. *Id.*, II, 201.

Abandonné dans le désert à dix jours de marche de toute habitation, avec deux femmes et quelques sauvages trop affaiblis pour être d'aucun secours, Cléveland ne pouvait échapper aux féroces Rouintons. Il tombe en effet entre leurs mains, et tous ses discours pathétiques restent vains : « ces impitoyables sauvages se regardèrent les uns les autres en riant, ou plutôt en grinçant des dents d'une manière effroyable. Leurs regards étaient vifs et brillants, mais de cet air cruel et malin qu'on représente ordinairement dans les yeux d'un tigre. Leur taille était courte et ramassée, et presque tous avaient une bouche démesurée ». Ce dernier détail a son utilité; s'ils ont la bouche si grande, c'est qu'ils sont anthropophages! Les Abaquis faits prisonniers sont les premiers sacrifiés; ils sont rôtis vivants à petit feu, mis en pièces et dévorés sous les yeux de la tendre Fanny qui heureusement a la ressource de s'évanouir, ce à quoi elle ne manque jamais dans les circonstances critiques. L'appétit des Rouintons apaisé, on se remet en route, mais la bonne Mme Riding, grosse, âgée et qui porte l'enfant de Fanny, tombe sur le sol au bout de quelques pas, incapable d'avancer. Les sauvages, après une courte hésitation, se précipitent sur elle en poussant des cris affreux; Fanny s'évanouit une fois de plus, tandis que l'infortuné Cléveland qui n'a pas cette ressource, aperçoit à cinquante pas de lui s'élever la flamme au-dessus d'un cercle de Rouintons. Il n'en peut douter : sa fille et la bonne Mme Riding servent de pâture à ces monstres affreux.

Nous ne dirons pas les sentiments qui agitent Cléveland à ce moment, non plus que la façon dont il parvient à la Havane, après avoir été vendu comme esclave à des Espagnols. Il nous faut cependant citer un curieux éloge de la solitude, fait par une sorte de Robinson volontaire qui est venu se réfugier dans une île des Antilles pour échapper au commerce des hommes. Cléveland qui, à ce moment, fait de la philosophie pour le plus grand désespoir de Fanny qu'il consigne à la porte de son cabinet de travail,

croit avoir trouvé l'homme selon son cœur, mais il finit par apprendre que ce solitaire n'est autre que le fameux général Lambert, ancien ministre des actions cruelles de Cromwell. La solitude est loin de l'avoir amélioré[1].

Nous n'en avons pas fini avec l'Amérique; bien que la suite des aventures de Cléveland se déroule en Angleterre nous sommes encore une fois transportés dans le Nouveau Monde à la fin du récit.

Vingt ans après, Cléveland apprend que sa fille et la bonne Mme Riding n'ont été ni rôties ni mangées. Si féroces que soient les Rouintons, ils ont une certaine galanterie et ne mangent pas les femmes. Ce fut seulement en dépouillant Mme Riding de ses vêtements que ces sauvages peu observateurs s'avisèrent de son sexe; renonçant, non sans regret, à leur rôti, ils la renvoyèrent à l'arrière-garde et de là à leur village[2]. La brave femme, malgré ses souffrances, put sauver la fille de Fanny et lui servir de seconde mère. Il va de soi qu'elle parvint à s'évader, mais, moins heureuse que Robinson, elle n'eut pas de vaisseau pour lui fournir des vivres et des outils. Elle erra sur la lisière des forêts, tantôt se nourrissant de poissons crus, tantôt s'ouvrant une veine pour donner à boire à l'enfant.

A ce régime elle développe ses forces naturelles et acquiert « une grande légèreté par la diminution de son embonpoint ». Bientôt du reste, elle tire mieux parti de la situation : c'est ainsi qu'elle se couche « une heure ou deux sur ces poissons pour atténuer leur crudité »; puis elle apprend à faire des abris de feuillage, si bien qu'à la fin rien ne manque à ses désirs. « Je m'accoutumai tellement à cette vie sauvage, que, lassée de mes courses et charmée de certains lieux où la nature m'offrait ainsi tout ce qui convenait à mes nécessités présentes, j'aurois pris

1. *Cléveland*, II, 289.
2. *Id.*, IV, 109.

le parti d'y fixer pour toujours mes pas, si l'espérance de vous rejoindre n'eût sans cesse ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me restaient à surmonter[1] ».

Au cours du long et pénible voyage qu'elle entreprend pour regagner les colonies anglaises, elle arrive devant une haute montagne à pic qui lui semble infranchissable, mais qui n'est qu'une barrière de rochers derrière laquelle vit « la nation la plus douce peut-être et la plus polie qui existe dans l'univers ». Hélas! nous sommes retombés dans le royaume d'Utopie. Du haut des murs, les habitants ont aperçu Mme Riding, ils laissent descendre une sorte de machine dans laquelle elle prend place et qui l'enlève dans les airs. A son grand étonnement, elle trouve une véritable ville, aux belles rues et aux maisons fort bien arrangées. On la conduit au Prince qui lui fit le meilleur accueil, et la présente à sa cour : « quand j'emploie les noms de Prince et de courtisans, ajoute Prévost qui se reprend bien vite, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur et de richesses; mais je n'ai point d'autre terme pour mettre une juste différence entre le chef d'une nation et ses sujets si empressés à lui obéir. Figurez-vous d'ailleurs une société de gens simples qui ne connaissent pas d'autres biens que ceux de la nature, et qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquille sous la conduite d'un maître aussi simple qu'eux; instruits néanmoins de plusieurs de nos usages par un hasard dont ils ont profité et assez heureux pour avoir établi sur ce fondement une sorte de politesse et d'agrément dans leur commerce[2] ».

Nous sommes donc à Salente : les *Nopantes* n'ont cependant pas toujours vécu de façon aussi policée. Cent cinquante ans auparavant, c'est-à-dire au moment de la découverte de l'Amérique, « cette nation ressemblait à

1. *Cléveland*, IV, 127.
2. *Id.*, p. 130 et suiv.

celle de quantité de sauvages qui habitaient encore les pais voisins et qui étaient menacés de conserver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, sans loix, sans discipline, nue, accoutumée à mener une vie errante, et à se nourrir, sans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux sexes était olivâtre, et ce qu'il regardait comme le plus triste état dont ses ancêtres eussent été délivrés, il n'y avoit parmi eux ni principes de religion ni règles de morales ». Ils ont été tirés de « cet horrible avilissement qui déshonorait la nature » par un des leurs qui, à la suite d'un séjour de quelques années dans les établissements espagnols, avait conçu le projet d'élever ses compatriotes à un état supérieur.

Il nous est assez difficile de dire en quoi consistèrent ses réformes. Nous savons seulement qu'au moment où Mme Riding arrive chez les *Nopantes,* leur teint s'est éclairci, preuve incontestable d'un grand progrès moral, qu'ils ont des magistrats, une sorte de religion qui ressemble assez à un fétichisme chrétien, à vrai dire, des lois morales et des châtiments réservés aux criminels, qui sont précipités dans un gouffre d'où s'élèvent des flammes dévorantes qu'ils appellent l'*Enfer*. Cette fois c'est un souvenir de l'*Histoire des Sévérambes*.

Avec l'état des Nopantes, nous avons un dernier type de société destiné à compléter la collection des systèmes de gouvernements commencée avec la description de l'Ile de Sainte-Hélène... Le premier est une presbytérocratie : tous les Huguenots reconnaissent l'autorité sans bornes du chef des Pasteurs; les Abaquis transformés pour un temps par Cléveland nous ont offert un exemple de tyrannie au sens antique du mot; tandis que les Nopantes nous montrent une société idéale où tous les hommes sont libres de leurs actions, tant qu'ils ne blessent pas la majesté divine, l'autorité du prince et la sûreté publique. « Ainsi, la profanation, le parjure, et le blasphème; la révolte et la trahison; le meurtre, le vol et la calomnie

passaient pour les seuls attentats qui méritassent l'*Enfer* » c'est à-dire la mort; enfin les Rouintons représentent le dernier degré de l'humanité, l'homme farouche et primitif qui ne reconnaît d'autre loi que ses instincts, qui tue et déchire sa proie comme un fauve.

Chose étrange et qui dénote une sorte de pessimisme social chez Prévost, aucune de ces sociétés qu'il nous convie tout d'abord à admirer, ne peut rester parfaite, elle dégénère dans un temps très court. A Sainte-Hélène, les ministres qui ont si sagement administré la petite colonie, ne tardent pas à se rendre coupables de véritables crimes et causent la ruine de leur Salente; Cléveland, après avoir été adoré comme un Dieu, rencontre d'abord l'opposition de *Mouou*, puis est abandonné dans le désert de Drexara par ses sauvages qui retournent à la barbarie; enfin, les Nopantes eux-mêmes ont oublié en bien des points leurs lois primitives et s'éloignent peu à peu de la perfection réalisée par leur législateur. Il y a du reste chez eux des méchants, et Mme Riding assiste à plusieurs exécutions. La conclusion me semble s'imposer à qui sait lire, Prévost n'est en aucune façon le prédécesseur de Rousseau, au moins du Rousseau que le *Discours sur l'Inégalité* et le *Contrat Social* nous révèlent; en d'autres termes », il n'a pas l'admiration aveugle du bon sauvage », il n'a pas de système, il n'est ni un réformateur social, ni un théoricien, il n'a, en tout cas, aucune croyance à la vertu naturelle de l'homme[1]. C'est qu'en réalité Prévost conte pour le plaisir de conter : ces tableaux successifs ont été mis

1. C'est ce que, sans entrer dans une analyse détaillée de *Cléveland*, M. Le Breton a nettement montré : « Prévost est loin de se croire en possession de la vérité et de prêcher impérieusement un nouvel Évangile » (*le Roman au XVIIIe siècle*, p. 139). C'est ce qu'on ne saurait trop répéter, car il semble qu'une légende soit en train de se former sur ce point : M. Schrœder attache beaucoup trop d'importance à l'histoire des Abaquis et n'en marque pas le dénouement, et je vois que M. A. Schinz répète que Prévost « a rompu une fameuse lance en faveur de la thèse de la sensibilité des sauvages », *Modern Philology*, octobre 1912, X, 270.

dans *Cléveland* pour flatter le goût du temps; aucun d'eux n'est nouveau, et aucun d'eux ne représente l'idéal de l'auteur. Cléveland chez les Abaquis, le législateur anonyme des Nopantes, agissent comme l'avait fait au Pérou le sage Manco Capac, tant admiré de Voltaire et des amis du progrès; Sainte-Hélène ressemble fort à Genève et à la ville des Sévérambes; tout compte fait, cette ville des Nopantes qui semble bien représenter l'idéal social de Prévost, ne diffère pas tant de la France ou, si l'on veut, du gouvernement anglais. On peut en conclure que Prévost avait, aux environs de 1730, une très sérieuse connaissance de la littérature utopique, mais il est difficile de voir en lui un révolté comme Lahontan ou même comme Delisle.

Sa documentation est beaucoup moins complète en ce qui concerne les récits de voyages proprement dits. Ce qu'il y a de réel et de vrai, ce sont quelques descriptions de la vie aux Iles, une partie de l'itinéraire de Milord Axminter, mais nulle part on ne trouve de couleur locale. Les Nopantes sont purement imaginaires; les Abaquis ne peuvent représenter que les Abénaquis, mais ces derniers vivaient au nord du continent et non en Floride; quant aux Rouintons, je n'en ai trouvé trace nulle part. Il suffit de lire *Cléveland* pour se convaincre que Prévost n'a fait aucun effort pour décrire des paysages exotiques; Milord Axminter est aperçu par Cléveland au milieu d'une bruyère qui me paraît plus anglaise qu'américaine; la description de l'île Madère même, avec ses arbres touffus, ses eaux courantes, ses bancs de gazon toujours prêts à recevoir les héroïnes défaillantes, n'est qu'un paysage de l'*Astrée*. On pourrait instituer une comparaison trop facile entre Cléveland chez les Abaquis et René chez les Natchez; tous deux, en effet, apportent dans les forêts de l'Amérique la même inquiétude, le même pessimisme, le même désir du bonheur insaisissable et les mêmes motifs intérieurs de désespoir. Mais René voit le paysage avec des yeux

de peintre, il ne demande qu'à rester chez ses bons sauvages alors que Cléveland ne songe qu'à s'enfuir, et loin de vouloir réformer les Natchez, René les trouve encore trop civilisés. Dans les nombreuses pages du *Cléveland* consacrées à l'Amérique, il n'en est pas une seule qui nous fasse rêver, pas une qui évoque en quelques traits précis des races inconnues; il n'y a dans ce livre ni plus ni moins de couleur vraie que dans tous les romans utopiques du début du siècle. Quand le héros s'écrie à un endroit : « Partons pour l'Amérique; si c'est un lieu désert et inhabité, nous y vivrons loin des hommes »! il montre bien ce qu'il y allait chercher; ce n'était pas la vertu et des peuples bons par nature, à l'existence desquels il ne croit pas, mais la paix du cœur et le calme que son âme inquiète est condamnée à ne jamais trouver.

Bien plus que les longs volumes de *Cléveland*, les quelques pages que Prévost a consacrées à la Nouvelle Orléans dans *Manon*, parlent à nos imaginations. Il semble que la vérité des sentiments ait créé la vérité du paysage et que l'on ne puisse voir la Louisiane que par les yeux de la pauvre Manon. Encore aujourd'hui, on montre près du lac Pontchartrain le « tombeau de Manon »; l'âme plaintive de l'héroïne de Prévost n'a cessé d'errer sur ces bords. Je ne reviendrai pas sur la question qui divise les historiens de la Louisiane, et soulève des susceptibilités très légitimes, mais exagérées. Était-ce l'usage d'envoyer dans la colonie de Mississipi et au Canada « les filles à la cassette » et les malheureuses tirées de l'Hôpital? Je renverrai pour la solution de ce problème à l'étude de M. Heinrich : il est probable que ces convois d'émigrants peu « désirables » ont été moins fréquents qu'on n'est porté à le croire; les gouverneurs semblent n'avoir pas tenu beaucoup à voir débarquer dans leurs colonies des filles tarées qui ne pouvaient manquer de créer du désordre et à qui tous reprochent de n'avoir pas d'enfants. Il nous suffit de constater que même si ces faits sont controuvés, il existe

une tradition littéraire incontestable. Du Tertre pour la Martinique et les Antilles, Hennepin et Lahontan pour le Canada, Lesage dans *le Chevalier Beauchêne* nous ont dépeint l'arrivée de ces bateaux chargés de marchandise humaine et leurs tableaux nous font assez comprendre les craintes de Des Grieux[1].

C'est après une navigation de deux mois que Manon et son chevalier abordèrent enfin au rivage désiré. La première impression produite par le pays fut peu favorable. « Le pays ne nous offrit rien d'agréable à première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. » Ici, Prévost est manifestement en contradiction avec les voyageurs bien renseignés, mais non pas avec les contes qui avaient cours alors sur la Louisiane[2]. Que l'embouchure du Mississipi ait été inhabitée à cette date, rien de mieux; mais on ne peut guère passer sur l'épithète de : stériles, appliquée aux terres marécageuses du bas fleuve. « Cependant, continue Prévost, le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de notre artillerie, nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir quelques citoyens de la Nouvelle Orléans qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville; elle est cachée de ce côté-là, par une petite colline. » Or la ville est à soixante milles de la mer; quant à la petite colline, elle scandalise fort les Louisianais qui, d'ailleurs, en regrettent l'absence

1. Sur ce point, voir P. Heinrich, *Prévost, historien de la Louisiane*, Paris, 1907. Cette tradition remonte au XVIIe siècle; dans une lettre à Saint-Evremond, La Fontaine disait :

Le chemin du cœur est glissant.
Sage Saint-Evremont, le mieux est de s'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles ;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours.
(Édit. des *Grands Écrivains*, IX, 402.)

2. Charlevoix reconnaît que « peu de personnes ont une idée juste de ce pays », *Journal historique*, IV, 446.

dans la réalité; mais l'exactitude de tous les détails sur le pouvoir absolu du gouverneur, sur la vie des colons, sur les pauvres cabanes de boue comme celle qui abrita Manon repentie et Des Grieux enfin heureux, se trouve attestée par les géographes. Il semble même que Prévost ait eu ici des renseignements de première main.

Voici le tableau qu'en fait Charlevoix : « Si les huit cents belles maisons, et les cinq paroisses que lui donnait le *Mercure* il y a deux ans, se réduisent encore aujourd'hui à une centaine de baraques, placées sans beaucoup d'ordre; à un grand magasin bâti de bois; à deux ou trois maisons, qui ne pareraient pas un village de France; et à la moitié d'un méchant magasin qu'on a bien voulu prêter au Seigneur, et dont il avait à peine pris possession qu'on voulut l'en faire sortir pour le loger sous une tente; quel plaisir d'un autre côté de voir croître insensiblement cette future capitale d'un beau et vaste pays[1]... » Nous n'abordons qu'à contre-cœur le récit de la fuite de Manon; pourtant il faut bien noter encore ici quelques invraisemblances. Rendons la parole à Des Grieux : « J'avais acquis assez de connaissance du pays depuis près de dix mois que j'étais en Amérique pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisait les sauvages. On pouvait se mettre entre leurs mains sans courir une mort certaine; j'avais même appris quelques mots de leur langue et quelques-unes de leurs coutumes dans les diverses occasions que j'avais eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avais une autre du côté des Anglais qui ont, comme nous, des établissements dans

1. Charlevoix, *Journal historique*, IV, 430. Le journal de Charlevoix se compose d'une série de lettres envoyées à la duchesse de Lesdiguières, de 1720 à 1723, mais ne fut publié qu'en 1744; Prévost aurait-il eu connaissance du manuscrit? Dans un ouvrage récent de M. Alcée Fortier, *A History of Louisiana*, 4 vol., New Orléans, 1904, je trouve qu'un De Grieux commandait un vaisseau, le *Comte de Toulouse*, envoyé en Louisiane en 1713 (I, 69). Bien que ce personnage n'ait probablement rien de commun avec le héros de Prévost, la coïncidence est curieuse.

cette partie du Nouveau Monde; mais j'étais effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées, que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux. » Passe encore pour les sauvages; mais nous acceptons plus difficilement l'idée de voyage vers les colonies anglaises qu'il aurait fallu non pas plusieurs jours mais plusieurs mois pour atteindre [1]. Après avoir marché environ deux lieues, Manon à bout de forces tombe pour ne plus se relever. Les fugitifs se trouvaient alors dans une vaste campagne couverte de sable : or à deux lieues de la Nouvelle Orléans, dans la direction qu'ils ont prise, on ne trouve que le lac Pontchartrain et le terrain est si marécageux qu'il faut connaître les passages pour ne point s'y enliser. Des Grieux, loin d'avoir bien de la peine à creuser la fosse de la pauvre Manon, aurait eu beaucoup de mal lui-même à ne pas disparaître englouti dans le marais [2].

Arrêtons-nous dans ces critiques qui peuvent sembler mesquines, et ne nous plaignons pas du manque d'exo-

1. Des Grieux veut faire, en somme, le voyage que Chateaubriand prétendra avoir effectué dans ses courses à travers l'Amérique. M. Bédier a montré les difficultés et la longueur d'une telle entreprise.

2. Les difficultés d'un voyage de ce genre n'étaient cependant pas insurmontables pour des déportées plus robustes que Manon. Dans une lettre datée du 25 mai 1727, un missionnaire, le Père Poisson, énumérant les habitants de la Nouvelle Orléans, cite en premier lieu : « Les filles ou femmes tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpêtrière, ou autres lieux d'aussi bon renom, qui trouvent que les lois du mariage sont trop dures et la conduite d'un ménage trop gênante; les voyages de quatre cens lieues ne font point peur à ces héroïnes; j'en connais déjà deux dont les aventures peuvent faire la matière d'un roman », *Lettres Edifiantes*, VI, 387. Il est peu probable cependant que Prévost ait connu cette lettre, qui ne fut imprimée que dans l'édition de 1781. Le P. Poisson était, du reste, sévère pour les habitants, « jeunes gens envoyés pour cause au Mississipi, par leurs parens ou par la justice, et qui trouvent que la terre est trop basse pour la piocher. Du reste peu de colons. Ne reconnaissez-vous pas là les Français? »

tisme de ce dernier épisode. Quelle reconnaissance nous devons à Prévost de ne pas nous avoir conduit chez les sauvages du Mississipi et de n'avoir pas fait de Des Grieux un second Cléveland !

Nous avons la sensation de l'avoir échappé belle. Comment se fait-il cependant que ces quelques pages si sobres sur un pays que Chateaubriand décrira plus tard avec une telle magnificence de couleur, nous émeuvent encore et parlent à nos imaginations avec une telle force? Dans *Manon*, on ne trouve ni les arbres aux noms exotiques, ni les danses pittoresques des sauvages, ni les *revas revas* du *Mariage de Loti*, ni la non-pareille d'*Atala*, et cependant ce paysage aux couleurs grises nous est plus cher et nous semble plus vrai que les forêts de la Floride et les bois de Tahiti. C'est que les romanciers exotiques du XIXe siècle ne nous laissent rien à imaginer, ils ne nous font grâce ni d'un brin d'herbe, ni d'une feuille d'arbre, ni d'une teinte; nous nous fatiguons vite de ces couleurs trop vives et de ce papillotage de lumières; le livre refermé nous laisse l'impression que l'on ressent après la visite trop rapide d'un musée. L'effet que nous produit *Manon* est tout différent et il ne faut point chercher ailleurs la raison de son pouvoir évocateur. Prévost ne nous en a-t-il pas dit assez pour nous permettre de construire nous-mêmes le paysage, dans la nuance qui convient aux sentiments tristement las et sobrement désespérés de Des Grieux et de Manon? Ces tableaux de la Louisiane qui semblent des pastels délicats et à demi effacés par le temps, nous charment d'autant plus qu'ils laissent plus de place à nos rêveries et qu'aucun vocable étranger ne vient nous troubler. Si la vérité dans l'art, comme le voulait Brunetière, « consiste à décrire les choses les plus particulières par les termes les plus généraux [1] », nul plus que Prévost n'a atteint à la perfection de ce genre que, par opposition à l'exotisme

1. Brunetière, *Histoire et littérature*, article sur Loti, II, 305.

détaillé et pittoresque des modernes, on pourrait appeler l'exotisme classique[1].

*
* *

Il est cependant un thème exotique que Prévost a complètement négligé et qui nous prouve le peu d'intérêt qu'il prenait aux sauvages. Jamais encore nous n'avons rencontré d'aventure sentimentale entre une sauvagesse et un civilisé, et pour nous qui avons lu Chateaubriand et Loti c'est là le fond même du roman exotique; tout le reste n'est que décor. Des romans d'amour entre chasseurs et Indiennes, entre voyageurs et belles indigènes devaient pourtant être chose fréquente; mais le sujet ne semble avoir tenté aucun auteur, au moins en France[2]. Nous le voyons pour la première fois traité avec quelque développement dans une relation fort oubliée et de valeur très discutable, mais qui a au moins une sorte d'intérêt archéologique.

C'est en 1738 que parut à Amsterdam un livre intitulé *Avantures du Sieur Le Beau, avocat en parlement, ou voyage curieux et nouveau parmi les sauvages de l'Amérique septen-*

1. C'est à dessein que je néglige *les Aventures de Robert Lade,* publiées par Prévost en 1744. Ce sont les aventures d'un brave Anglais qui, à quarante ans pour refaire sa fortune perdue, s'embarque comme subrécargue à bord d'un vaisseau marchand et participe à plusieurs expéditions en Afrique et dans le Nouveau Monde. On dirait que Prévost a déversé là des notes accumulées à l'occasion de *Cléveland* et de *Manon.* Assez curieusement on y trouve un éloge du Père Hennepin, dont Robert Lade fait grand cas. C'est la seule fois, à ma connaissance, que les vantardises du Récollet ont été prises au sérieux.

2. Je ne compte pas l'anecdote rapportée par Jean Mocquet et sur laquelle je reviendrai. En Angleterre cependant, Mrs Aphra Behn, une étrange aventurière, avait essayé de nous faire pénétrer dans le cœur d'un sauvage, mais c'était un nègre. Son roman d'*Oronoko, the Noble Slave*, eut un grand succès en Angleterre au XVII[e] siècle, et fut traduit en français par Laplace en 1745. Voir Mrs Aphra Ben, *Works and Life*, London, 1871, 6 vol., et A. Lichtenberger, *le Socialisme utopique*, Paris, 1898.

trionale[1]. Lebeau a-t-il existé, c'est ce que je ne saurais dire, bien que personne n'ait mis son existence en doute, et que les bibliographes acceptent sa relation comme authentique. Il y a même, à mon avis, de fortes présomptions en faveur du contraire. Lebeau en tout cas est un effronté pillard qui ne fait que répéter et copier Lahontan et Hennepin dans tous les renseignements qu'il donne sur les sauvages du Canada. De plus, il paraît certain qu'il a lu les *Aventures de Beauchêne* et surtout l'abbé Prévost dont il imite le style en plusieurs endroits. Son ouvrage n'est cependant pas dépourvu d'intérêt. Dès les premières pages, il nous apprend comment il fut conduit, contre son gré, à visiter le Nouveau Monde. Fils d'un officier de la garde Suisse, mais Parisien de naissance, il avait été reçu avocat après des études plus ou moins sérieuses; il avait aussitôt commencé à mener la joyeuse vie d'un jeune chicanoux qui ne plaide pas mais dont la poche est assez bien garnie grâce à la générosité paternelle. Il fit tant et si bien qu'un beau jour le lieutenant aux Suisses, fatigué de payer les dettes de jeu de son fils, décida de l'envoyer chercher bonne fortune en pays lointain, pensant qu'un voyage de quelque durée devait former la jeunesse. Lebeau fut embarqué par surprise sur l'*Éléphant*, commandé par le comte de Vaudreuil, fils du gouverneur de la Nouvelle France. Il n'était pas seul de son espèce à bord : il retrouva bientôt un camarade de collège, puis un autre que les exempts avaient saisi au saut du lit et qui n'avait pour tout costume qu'une robe de chambre et des pantoufles garnies d'un galon d'argent; en tout, une douzaine de jeunes vauriens dont les familles ne demandaient qu'à se défaire. Arrivé à Québec, Lebeau, grâce à la protection d'un père Récollet qu'il a séduit par sa bonne mine et ses beaux discours, est nommé premier commis aux magasins du roi; tandis

1. Je l'ai étudié ailleurs plus en détail et j'ai tenté de montrer que Chateaubriand l'avait connu et s'en était servi, *Modern Language Notes*, mai 1910, p. 137.

que ses confrères moins heureux sont forcés de se faire colons, soldats et, pire que tout, maîtres d'école dans des villages perdus sur la côte. Notre avocat ne fut pas longtemps satisfait de son sort; poussé par l'amour des aventures et l'esprit d'indiscipline, il se met en relations avec deux Indiens, qui lui procurent un costume complet de coureur des bois, et, sous leur conduite, il se lance intrépidement dans les forêts du Canada. Grâce à son diplôme d'avocat, scellé du cachet de cire rouge du Parlement de Paris que les Indiens prennent pour une sorte de *manitou*, il arrive à se tirer des situations les plus périlleuses, devient maître à danser chez les Iroquois, et leur enseigne la contredanse française qu'on nomme le Pistolet, en chantant pour s'accompagner sur l'air de *Manon dormait sur la fougère*. Il rencontre un sauvage raisonneur nommé Antoine qui n'est autre que le sauvage Adario du baron de Lahontan; il a de longues conversations avec un bon Jésuite indulgent et résigné, qui vit en plein désert avec son petit troupeau de fidèles qui l'adorent après l'avoir martyrisé et bizarrement tatoué; enfin, trompé par son guide, il tombe entre les mains des sauvages Abenaquis. C'est à ce moment que commence la partie vraiment originale de la relation.

Ces bons Indiens se sont réunis pour manger un Anglais; ravis de ce surcroît de provisions, ils veulent d'abord faire subir le même sort à Lebeau. Ils se bornent heureusement à lui faire des menaces terribles, et tandis qu'ils festoient et se grisent abominablement ils confient leur prisonnier à la garde d'une vieille femme et de sa fille.

Cette dernière nommée Marie, touchée de la bonne mine du jeune homme, s'approche de lui et le considère avec attendrissement. Le moment est bien choisi pour présenter l'héroïne : « Cette jeune fille n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la médiocre et assez déliée, ce qui est assez extraordinaire aux sauvagesses. Elle avait tous les traits

du visage mignons et assez réguliers, le teint fin, la peau blanche, et une chevelure d'un noir de jais, ce qui en relevait encore l'éclat. Ses yeux noirs, bien fendus, à fleur de tête, joints à une voix douce et languissante étaient capables de toucher les cœurs les moins sensibles à l'amour. En un mot, selon moi, elle était ce qu'on appelle une beauté parfaite. Quoique simplement vêtue à sa manière, une chemise d'homme bien blanche, et une couverture d'écarlatine brodée d'un large galon d'or lui donnaient encore un air tout à fait charmant. Elle avait appris à parler le français chez une dame des environs de Montréal[1] ».

Une si aimable personne, avec ce costume si romantique et cette douce voix, ne peut être bien cruelle; elle se laisse prendre aux compliments du galant prisonnier qui, même dans cette situation désespérée, est loin d'être insensible à tant de charmes. Tous deux pendant la nuit prennent donc la fuite, laissant les sauvages cuver leur eau-de-vie, et se réfugient dans une île solitaire au milieu d'un lac. L'endroit et le moment sont favorables aux épanchements; écoutons Lebeau, nous retracer lui-même la scène de la déclaration : « Ce fut alors que je commençois à lui parler à cœur ouvert, car je commençois à l'aimer tendrement; je lui fis en peu de mots un portrait de l'inhumanité de ses parents. Cette jeune fille ne savait que trop la vérité de ce que je lui disais; elle ne répondait rien, mais que ne me disaient point ses beaux yeux languissants et tout baignés de larmes. Je les lui baisai pour la première fois, et assis à côté d'elle, je la tins serrée dans mes bras et ne la quittai point qu'elle ne m'eût expliqué le mystère qui l'attristait. Hélas! me disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, faut-il donc que je t'aime et consente à la mort[2]? » La scène est charmante et véritablement nouvelle; il semble que nous

1. Lebeau, I, 118-9.
2. *Id.*, II, 126-7.

entendions déjà, la voix plaintive de la fille de Lopez; cette sauvagesse, si peu sauvage dans son accoutrement et son langage, est une première esquisse d'Atala.

Nous ne voulons pas donner à Lebeau plus d'importance qu'il n'en a réellement; le reste de l'histoire ne correspond guère à ce début poétique. L'ex-avocat au Parlement est bientôt repris par les parents de Marie, et sa vie court de nouveau de sérieux dangers, mais un compromis s'établit, Lebeau épousera la jeune Indienne et partagera la vie de la tribu. Nous n'avons pas, pour autant, un mariage à la sauvage : Marie est chrétienne, et quel que soit son amour, elle ne cédera aux vœux de son amoureux civilisé qu'après avoir vu consacrer leur union par un prêtre. Pour trouver un missionnaire de bonne volonté, Lebeau, accompagné de ses beaux-parents et de sa cruelle, parcourt les forêts, descend des rapides en pirogue et affronte de nouveau les dangers qui menacent le voyageur inexpérimenté.

C'est à sa fiancée qu'il doit de survivre à des terribles épreuves. C'est elle qui le protège avec un dévouement touchant, le soigne quand il est malade, le porte quand il est incapable de suivre les guerriers, le fait échapper à la colère d'un frère ivrogne, sorte de Lescaut sauvage. Pourquoi faut-il qu'après tant de preuves d'affection, elle soit jalouse et, sous des prétextes futiles, mette en sang le visage de Lebeau et, un jour, l'assomme à moitié d'un coup de pagaie?

Notre avocat se serait volontiers passé de ces marques d'amour, un peu trop brutales à son gré, et, dès ce moment, cherche à s'échapper. Par malheur, il est fait de nouveau prisonnier, cette fois par des Ouonnantouans; il va périr au poteau de torture quand il est délivré par Henri, ex-fiancé de Marie, sauvage sentimental qui sauve son rival et sacrifie son amour en disant à Marie et à Claude : « Soyez heureux puisque vous vous aimez. » Lebeau aurait été fort heureux d'être débarrassé de sa sauvagesse, mais il lui faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Rester avec elle après avoir reçu la bénédiction nuptiale, il n'y faut point songer, car Lebeau n'a aucune envie de renoncer à la civilisation et de passer le reste de ses jours avec une belle-mère Abénaquis. S'échapper avec Marie et rentrer avec une Indienne à Québec, et de là en Europe, quel scandale! et quel accueil pouvait-il attendre du lieutenant aux Suisses? Fort heureusement, Marie elle-même va se charger de tout arranger. Elle n'a gardé aucune reconnaissance à Henri de lui avoir rendu sa parole et a pris pour du dédain ce qui était résignation philosophique; elle aurait voulu voir éclater une rivalité amoureuse entre le sauvage et le civilisé. Dans sa colère, elle tente d'assassiner Lebeau, pour la plus grande joie de celui-ci qui la voit mettre en jugement et chasser du village. « Voilà donc, conclut-il froidement, comment je me trouvai séparé de cette pauvre malheureuse[1]. » Avec Marie a disparu tout l'intérêt de la narration; quelques lignes suffisent à Lebeau pour dire comment, grâce à Henri, il a pu gagner les colonies anglaises et là, sans un regard de regret, s'embarquer pour l'Europe.

Nous ne voulons pas dire que le roman exotique ait, dès cette date, trouvé sa formule. Cependant le caractère de Marie, malgré ses côtés bizarres, nous semble réel et nous touche. Ses relations avec les Européens, ses lectures chez la dame de Montréal ont éveillé son âme primitive, raffiné sa sensibilité et l'ont rendue capable de souffrir. Trop cultivée déjà pour rester avec sa famille qui lui fait horreur, trop peu cultivée pour vivre de la vie civilisée et pour réfréner ses instincts de vengeance et ses emportements, elle est à mi-chemin entre la barbarie et la civilisation, également dépaysée dans l'une et dans l'autre. C'est, en réalité, toute l'histoire d'Atala, devenue chrétienne de nom, mais restée trop indienne pour saisir l'esprit du christianisme; c'est aussi, si l'on veut, l'histoire de Celuta; c'est un drame psychologique qui sera repris bien sou-

1. Lebeau, II, 422.

vent, mais qui se trouve esquissé pour la première fois dans cette œuvre maladroite et curieuse. Malgré tous leurs défauts, les *Aventures de Lebeau* marquent cependant une date dans l'histoire du roman exotique. Jusqu'alors, voyageurs et écrivains qui s'inspirent des récits de voyages ont considéré les sauvages avec plus de curiosité que de sympathie : ils les trouvent amusants, jolis même, doués d'un certain bon sens; ils ont plaisir à les entendre discuter et critiquer notre vie, et ne peuvent jamais se défendre d'un certain étonnement à entendre des gens aussi simplement costumés faire preuve de raison. On s'en sert comme d'arguments vivants pour faire le procès de la société, comme de spécimens miraculeusement conservés d'espèces que l'on croyait à jamais éteintes; on expérimente avec eux comme on expérimenterait avec des animaux, et l'on note curieusement les changements produits en eux par l'introduction de quelques grains de civilisation; on regrette très sincèrement de les voir disparaître; on ne se demande plus, comme aux premiers temps de la découverte : « ont-ils une âme? » mais on doute fort qu'ils puissent sentir et souffrir dans leur cœur comme des civilisés. C'est l'attitude de Prévost à l'égard des sauvages, ce n'est déjà plus celle de Lebeau; la sentimentalité commence à s'introduire dans le roman exotique, nous la retrouverons de place en place après lui, chez quelques écrivains qui ont soupçonné avant Chateaubriand l'intérêt que pouvait présenter l'étude des âmes primitives et simples, mises brusquement en contact avec la civilisation.

CHAPITRE IV

LES MISSIONNAIRES PHILOSOPHES LAFITAU, BUFFIER, CHARLEVOIX L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

A chaque pas dans notre enquête, nous avons été amenés à rapprocher nos voyageurs des philosophes du XVIII[e] siècle ; entre eux, la parenté de nombreuses idées est assez évidente pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister à nouveau. Il est cependant permis de se demander si Diderot, Jean-Jacques ou Marmontel avaient dépouillé patiemment les relations des Jésuites ou des ouvrages aussi volumineux que ceux de Du Tertre, ou de Rochefort? En fait, il semble que l'action des Jésuites aurait dû cesser avec la perte de leur prépondérance au Canada. S'il n'en fut rien, ce fut à cause de quelques écrivains qui, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, reprirent pour leur compte les recherches lentement poursuivies au siècle précédent par d'humbles missionnaires, en tirèrent des conclusions hardies et donnèrent au public sous une forme abordable la substance même de ces relations. Parmi ces publications destinées à vulgariser les connaissances des nations lointaines, il faudrait citer en premier lieu les *Lettres édifiantes*[1], dont beaucoup

1. Je pense surtout en ce moment à une lettre du Père Fouque datée d'Ouyapoc, le 20 avril 1730, *Lettres Edifiantes*, VII, 375. Le pauvre Père, se trouvant seul la nuit au milieu d'un marais, écrit :

ne font que résumer des ouvrages antérieurs. On y voit cependant paraître quelquefois un assez vif sentiment de la nature et l'on y peut faire de charmantes trouvailles. Mais les *Lettres édifiantes* n'étaient pas entièrement consacrées à l'Amérique; beaucoup des dissertations philosophiques en avaient été supprimées; les détails de conversion de sauvages, les contes de sorcellerie et le ton même de ces pieuses narrations, composées dans le but trop évident de demander aux fidèles de l'argent pour la propagation de la foi, en rendent la lecture des plus pénibles.

Je ne nie pas que les *Lettres édifiantes* n'aient pu fournir d'utiles renseignements aux philosophes; elles ne contenaient cependant rien qui n'eût déjà été dit et rien qui pût exercer une influence réelle sur la marche des idées. Il en est tout autrement de quelques ouvrages composés soit pour intéresser les laïques aux sauvages, soit plus encore dans le dessein de mettre sous les yeux du grand public les conséquences historiques de la découverte du Nouveau Monde, soit même avec l'intention aventureuse de combattre les athées sur leur propre terrain en leur empruntant leur appareil scientifique.

Les traités de ce genre sont fort nombreux dans la première moitié du XVIIIe siècle, nous n'en retiendrons que trois : ceux du P. Lafitau, du P. Buffier et du P. Charlevoix,

« Je vous avoue, mon Révérend Père, que pendant cette nuit où je me voyais tout seul, j'eus bien des pensées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu que je ne cessais de me rappeler à l'esprit. Si quelque sauvage, me disais-je, pour enlever ce que tu as, venait maintenant t'égorger, si quelque tigre ou quelque crocodile se jetait sur toi pour te dévorer, car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure, surtout dans un pays barbare ». Et ailleurs : « J'aurais peine à vous exprimer le profond silence qui règne le long de ces rivières; on fait des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sçai quoi dans la suite qui dissipe l'ennui.... Je ne dissimulerai pas qu'un pays si désert inspire quelquefois je ne sçai quelle horreur secrète, dont on n'est pas tout à fait le maître et qui donne lieu à bien des réflexions ». Voir encore VII, 85, VIII, 39, édition de 1781.

auxquels nous pourrons ajouter l'*Histoire Générale des Voyages*, lancée par Prévost au moment où la bataille encyclopédiste s'engageait. Ces ouvrages sont, à notre avis, de première importance et vont nous permettre de dégager complètement les raisons de l'attitude singulière des Jésuites à l'égard des sauvages américains.

*
* *

Le titre seul de l'ouvrage de Lafitau suffit à en indiquer clairement l'objet; l'auteur prétendait y discuter des *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des Premiers Temps*[1]. Dans sa dédicace au duc d'Orléans, il prenait nettement position en faveur des sauvages : allant jusqu'à dire qu'il ne croyait pas indigne de Son Altesse Royale de lui déclarer que « toutes les qualités dont il trouve le principe en lui-même : l'amour de la patrie, une passion naturelle pour la gloire, une grandeur d'âme au dessus du malheur, se retrouvent chez les Sauvages ». Le seul fait que l'on peut sans lèse-majesté rapprocher Philippe d'Orléans des sauvages américains, et même considérer un tel parallèle comme une flatterie délicate, nous montre que les temps ont marché, et dans quelle faveur on tenait les habitants du Nouveau Monde à cette date.

Nous sommes prévenus; nous attaquer aux sauvages c'est nous attaquer au Régent lui-même ; bien plus, c'est nous attaquer à la religion. L'esprit subtil du Jésuite semble se jouer au milieu de tous les paradoxes, et c'est merveille de le voir démontrer que, sous peine d'hérésie, d'impiété et de sacrilège, nous devons croire à la bonté, à la vertu et à la religiosité des Iroquois. Le salut de l'Église en dépend. Cette théorie est moins paradoxale qu'on ne pourrait croire tout d'abord. « J'ai vu avec une extrême peine, dans la plupart des Relations, que ceux

1. Paris, 1724, 2 vol. in-4.

qui ont écrit des mœurs des Peuples Barbares, nous les ont dépeints comme des gens qui n'avaient aucun sentiment de religion, dit Lafitau. Les missionnaires eux-mêmes n'ont pas toujours vu les conséquences fâcheuses qu'on pourrait tirer d'un sentiment aussi défavorable à la religion. Ils ont beau nous dire ensuite dans le cours de leur récit que les sauvages ont de grandes qualités, l'esprit est prévenu contre les sauvages, et, en agissant ainsi, ils fournissent des arguments aux Athées ».

Nous avons en effet noté plus d'une fois des contradictions de ce genre chez nos vieux voyageurs. Après nous avoir annoncé qu'ils allaient nous faire frémir en nous exposant l'impiété des sauvages, ils finissaient par un éloge exalté de ces braves gens qui, à les en croire, leur indifférence mise à part, avaient toutes les vertus les plus rares. Nous ne soupçonnions pas qu'en agissant ainsi, ils pouvaient manquer de respect à la religion qu'ils professaient. Lafitau va pourtant le démontrer sans aucune peine.

Une des plus fortes preuves que Dieu existe, c'est le consentement unanime des peuples à reconnaître un Être Supérieur. « Mais, cet argument tombe, s'il est vrai qu'il y ait une multitude de nations diverses abruties à ce point qu'elles n'aient nulle idée d'un Dieu, car de là l'Athée semble raisonner juste en concluant que s'il y a un monde presqu'entier de nations qui n'ont pas de religion, la religion qui se trouve chez les autres est l'ouvrage de la Prudence Humaine et un artifice des Législateurs qui l'ont inventée pour conduire les Peuples par la crainte, mère de la Superstition... Il est donc nécessaire de détruire la fausse idée que ces auteurs ont donnée des sauvages, puisque cette idée seule est le fondement d'un préjugé si désavantageux[1] ».

On voit donc que le coup porté à la religion par des livres comme l'*Histoire des Sévérambes* et les *Dialogues du*

1. Lafitau, I, 6.

Baron de Lahontan, avait été profondément ressenti. C'est là un des témoignages les plus probants que nous puissions apporter de l'importance des récits de voyages sur le mouvement des idées et, en même temps, sur le peu de foi que nous pouvons leur accorder. Nous avons maintenant, grâce à Lafitau, la clef de ces contradictions étranges que nous avons rencontrées chez nos voyageurs et chez les Jésuites eux-mêmes. Les relations des Pères avaient un double objet; attirer l'attention sur les missions, mais aussi réduire à quia les libertins, les athées, les libres penseurs, en leur montrant que l'homme était avant tout un animal religieux, et qu'il n'y avait pas de peuplade, si reculée et enfoncée dans les ténèbres de la barbarie qu'elle fût, qui ne reconnût l'existence d'un Dieu et ne lui rendît un culte.

Voilà pourquoi Lahontan insistait tellement sur l'absence de toute cérémonie religieuse chez les peuples qu'il visitait ; les sauvages américains sont à cette date tirés à deux chevaux entre les matérialistes et les Jésuites, nous allons voir comment Lafitau cherche à les accaparer.

« Quand on examine en historien les différentes religions de l'antiquité et en particulier les religions des Phrygiens, des Égyptiens et des Crétois, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître des éléments communs; on peut donc supposer que c'est de ces peuples que la Religion s'est répandue sur toute la surface de la terre. Mais comme entre les Auteurs de cette religion et ceux qui en ont écrit, il s'est passé plusieurs siècles de ténèbres et d'obscurité, comme l'idée de cette religion ne nous est venue que du temps de sa corruption, elle n'a jamais pu paraître que comme une religion monstrueuse. Nous ne pouvons l'entrevoir qu'à travers les déformations que lui ont fait subir le temps, la superstition et l'intérêt personnel, mais en son principe elle était bonne. Si énorme que soit cette corruption, cependant, elle n'est pas si générale qu'on ne trouve dans le fond de cette religion corrompue, des principes d'une morale étroite, qui

demandent une vertu austère ennemie du désordre, et qui supposent une Religion sainte dans son origine; car il n'est pas naturel de penser que la pureté de la morale soit née de la corruption et du vice, au lieu qu'il n'est que trop naturel de voir le vice et la corruption gâter et altérer les choses les plus saintes[1]. » Or, c'est précisément, à en croire Lafitau, ce que l'on peut observer chez les Sauvages américains. On se tromperait en les croyant tels qu'ils sont sortis du limon de la terre; ils sont les derniers dépositaires de cette religion naturelle, qui, plus ancienne que Moïse et même que le Déluge, a été donnée directement par Dieu aux hommes et est parvenue à sa perfection dans le christianisme.

L'entreprise était hardie; pour y réussir, le bon père n'emploiera que des arguments purement laïques. Il met tout d'abord sa conscience en repos en avertissant qu'il renonce à ses idées sur tous les points où elles pourraient se retourner contre la religion chrétienne, puis commence sa démonstration sans plus s'embarrasser du dogme. Il y apporte toute l'autorité d'un érudit qui a comparé les textes, et a dépouillé tout ce que l'on avait écrit sur l'Amérique depuis la découverte; il a complété sa documentation pendant les cinq années qu'il a passées au Canada et dans les longs entretiens qu'il a eus avec le P. Garnier, vieux missionnaire, qui possédait « le Huron, l'Algoquin et les cinq dialectes Iroquois ». C'est peu encore; il appelle à son secours les textes anciens, citant pêle-mêle les poètes, les philosophes et les prophètes, les historiens, les grammairiens et les philosophes, accordant aux écrivains du paganisme et aux livres saints la même confiance, combinant à chaque page la mythologie et la Bible. Partant d'une opinion préconçue qu'il veut vérifier à tout prix, il n'a pas de peine à nous prouver que rien ne ressemble plus à un sauvage américain qu'un Grec des temps homé-

1. Lafitau, I, 8-9. Voir aussi une longue discussion sur le même sujet, I, 110 et suiv.

riques si ce n'est un Hébreu du temps de Moïse. Mœurs, coutumes, cérémonies religieuses sont les mêmes chez les uns et chez les autres; ils ont le même genre de vie; leurs armes, leur costume et leurs intruments de travail sont identiques, et, pour rendre la ressemblance plus frappante, Lafitau reproduit côte à côte des bas-reliefs, des statues, des médailles et des scènes de la vie américaine, c'est un véritable musée d'ethnographie comparée[1].

Les mœurs des Sauvages comprennent quatorze chapitres intitulés : *De l'origine des peuples de l'Amérique; Idées et caractère des sauvages en général; De la religion*; *Du gouvernement politique; Des Mariages et de l'éducation; Occupations des Hommes dans le village; Occupations des femmes; De la guerre; Des Ambassades et du Commerce*; *Des jeux; Maladies et Médecins; Mort, sépulture et Deuil; De la langue.* Reprenons quelques-uns de ces points sans nous astreindre à suivre exactement l'ordre de Lafitau. C'est tout d'abord dans l'état social que nous remarquons entre les anciens et les sauvages le plus d'analogies. Ils ont des repas publics où figurent seulement les hommes, comme à Lacédémone; leurs danses et leurs pantomimes rappellent les danses des Crétois, en honneur à Rome du temps des Césars. « Ils se moquent dans leurs danses, mais Lycurgue avait fait une loy de cette danse satyrique parmi les siens[2]. » Dans l'Amérique du Sud, ils sont réunis sous un chef de guerre comme à Lacédémone. Quant à leurs habitations, « leurs carbets sont de grandes halles qui nous présentent ce que les habitants de Sparte et de Crète nommaient ἀνδρεῖα et ἀγέλαι. Tous les hommes y habitent ensemble, séparément des femmes et des enfans qui ont leur case particulière. Le père de famille, semblable au ΠΑΙΔΟΝΟΜΟΣ établi par Lycurgue, y harangue tous les matins la jeunesse, et veille sur elle, et sur tous les exercices de ces jeunes

1. Pour la partie antique, Lafitau a été aidé considérablement par l'ouvrage de Bernard de Montfaucon, *l'Antiquité expliquée et représentée par figures*, qui avait commencé à paraître en 1719.

2. Lafitau, I, 521, 524, 526.

gens, dont la vie n'est pas moins dure que celle des Spartiates[1] ».

Pour le mariage, on retrouve chez eux les différentes formes du mariage antique. Le plat de bouillie de maïs que l'épouse présente à l'époux, c'est la *confarreatio*; le présent que fait l'époux aux parents de sa future femme, c'est une vraie *coemptio* par laquelle il achète l'alliance de cette cabane[2]. Le bois de mariage des sauvages, représente les torches nuptiales des Grecs et des Romains. Lafitau va même parfois trop loin dans son zèle humaniste. Passe encore qu'il rappelle que, chez les sauvages, on tuait les enfants mal conformés; mais quand après avoir rapporté que les sauvagesses accouchent sans douleur, il confirme le fait par l'exemple des femmes de Marseille attesté par Strabon (III, 119), on se demande s'il ne plaisante pas.

Cependant, les sauvages laissent aux enfants la plus grande liberté, ce qui n'était pas l'usage de Lacédémone; faut-il donc admettre une différence sur ce point particulier? Non pas; on ne prend pas Lafitau sans vert. S'ils n'élèvent pas leurs enfants rigoureusement, ils l'ont fait autrefois ; « cela est encore sensible par les restes de cette éducation primitive qu'ils ont conservés jusques à nos jours[3] ». Cela est sensible au moins à ceux qui ont de bons yeux, et Lafitau a une vue d'une pénétration sans égale. C'est surtout quand il en arrive au chapitre de l'amitié qu'il exulte; comme chez Homère, l'ami est lié à l'ami par une sorte de lien familial, à tel point que si l'un meurt l'autre ne lui survit guère : « il est toujours victime de la témérité que lui ont inspiré le regret de la mort de son ami et la douleur qu'il a de l'avoir perdu[4] ». Ces amitiés masculines que certains voyageurs ont mal interprétées, sont au contraire tout à l'honneur des sauvages améri-

1. Lafitau, I, 531.
2. *Id.*, I, 531.
3. *Id.*, I, 599.
4. *Id.*, I, 609.

cains, puisqu'ils ne font qu'imiter Achille et Patrocle, Nisus et Euryale, et tant d'autres[1].

Combinons maintenant les inventions de poètes, la mythologie et la Bible : nous pourrons facilement voir que les chênes les plus durs qui, au temps de l'âge d'or, distillaient le miel sont les érables; que le sucre, trouvé quelquefois cristallisé sur certains roseaux, n'est autre que la manne du désert[2]. Explication réaliste, je dirais presque scientifique, qui montre à quel point Lafitau oublie dans son zèle de savant qu'il est prêtre, puisqu'il supprime un des miracles de l'ancien Testament.

Quand il arrive à la guerre, Lafitau, qui est nourri de souvenirs d'Homère et de Virgile, va se trouver encore plus à l'aise. Il est bien évident tout d'abord que le calumet de la paix, avec son long tuyau orné de plumes de perroquets, n'est autre que le caducée de Mercure. Le Dieu de la guerre, chez les Hurons en particulier, est invoqué sous le nom d'Arèskoui, c'est-à-dire d'Arès. Les Indiens déclarent la guerre par une ambassade présidée par un héraut, qui est le *pater patratus* des Romains[3]. Ils observent les mêmes formes dans leurs conseils et, s'ils scalpent leurs victimes, Hérodote ne nous apprend-il pas que les Scythes agissaient de même. Il y avait quelque hardiesse littéraire à faire ces rapprochements et à prétendre que les sauvages américains sont semblables à ces héros que l'on mettait sur la scène dans toutes les tragédies

1. Ces rapprochements avec l'antiquité se retrouvent chez tous les voyageurs qui ont des lettres. Dans un livre moderne, *les Dominicains en Amérique, par le R. P. Marie-Augustin Roze*, Paris, 1878, in-12, on voit (p. 475 et suiv.), un bien curieux chapitre sur les Incas, « qui portèrent partout le culte, la foi, la discipline, la vie sédentaire à la mode des Phéniciens et des Romains. Cuzco fut pour les Péruviens ce que Rome (*Urbs*) fut pour les Latins; Rome avait son Capitole, Cuzco a son temple du Soleil. » Le P. Roze conclut que l'Amérique doit un seul bienfait aux Espagnols, le christianisme. « Il est vrai qu'il ne saurait y en avoir de plus grand. » C'est exactement ce que dit Lafitau.

2. Lafitau, II, 155.

3. *Id.*, II, 173.

classiques. Oser comparer Achille à un Huron, n'était-ce pas une sorte de sacrilège littéraire? C'est que, pour Lafitau, nous nous faisons une idée trop haute des héros antiques et nous les embellissons à plaisir; « voyons les choses comme elles étaient ». Toutes ces petites peuplades combattant les unes contre les autres sont, en plus d'un sens, semblables aux peuples de la Grèce, et Ulysse lui-même, souverain d'une île de quelques lieues carrées, est « un plaisant roi », comparable tout au plus à un chef Indien[1]. « J'ai eu, dit-il plus loin, un singulier plaisir à lire le poème d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance parfaite que je trouve dans toute la suite de l'ouvrage entre ces héros fameux de l'antiquité et les Barbares du temps présent, dans leurs voyages et dans leurs entreprises militaires[2]. »

Virgile ne nous a-t-il pas décrit les pirogues des sauvages :

Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;

et Lucain les radeaux faits de roseaux qu'emploient quelquefois les Caraïbes :

Primum cana felix, madefacto vimine parvam
Textus in pupim, cæsoque induta juvenco
Victoris patiens timidum superenatat amnem.

Quand les Indiens immolent leurs prisonniers à la mémoire de ceux de leurs guerriers qui sont tombés dans le combat, font-ils autre chose qu'imiter Achille qui fit tuer douze Troyens au bûcher de Patrocle[3]? Leur courage pendant les tortures ne dépasse-t-il pas celui de Scaevola? Bien plus, les Indiens sont même supérieurs aux martyrs chrétiens : « Cet héroïsme est réel, et il est l'effet d'un courage grand et noble. Ce que nous avons admiré dans les Martyrs de la primitive Eglise et qui

1. Lafitau, II, 177.
2. *Id.*, II, 199.
3. *Id.*, II, 276.

était en eux l'effet de la grâce et d'un miracle, est naturel chez ceux-ci, et l'effet de la force de leur esprit. Je ne sçais si l'on doit appeler Barbares des courages aussi mâles; mais je sçais qu'on trouvera plus d'exemples de ces courages intrépides chez ceux qu'on a traités de barbares, que chez les Nations policées, à qui les arts, et tout ce qui sert à les polir et à les humaniser, procurent une abondance et une douceur de vie qui ne sert qu'à les amollir et à les rendre lâches [1]. » Et le bon Père continue ainsi, tout à son ivresse d'humaniste, manquant de respect à la Bible et aux Saints, sans se préoccuper le moins du monde de la besogne destructrice qu'il accomplit. « Oserais-je dire que le Psaume 186 qui commence par ces paroles « *super flumina Babylonis* » est une manière de chanson de mort », s'écrie-t-il ailleurs. Il l'ose parfaitement, et allant plus loin, il déclare que les sauvages ne sont pas du tout si cruels qu'on se l'imagine. Ils coupent leurs prisonniers en petits morceaux, sans aucun doute; mais en quoi sont-ils plus atroces que les Grecs et les Romains? « Quoi de plus inhumain que les héros de l'Iliade. Quoi de plus barbare que les combats de gladiateurs. Quant aux Juifs j'en trouverais dans la Bible bien des exemples [2]! »

Nous pourrions suivre ainsi Lafitau à travers tous les chapitres où consciencieusement, logiquement, avec une érudition extrêmement riche et trop ingénieuse, il poursuit son apologie du sauvage américain. Cette analyse ne ferait que confirmer ce que nous avons déjà trop longuement exposé. Il est temps maintenant de dégager une idée générale de cette accumulation de faits, et de nous demander quelle est la place de Lafitau dans le XVIIIe siècle.

Ce parallélisme constant des anciens et des sauvages américains ne produisit peut-être pas tous les bons effets

1. Lafitau, II, 280-281.
2. *Id.*, II, 288.

que semblait en attendre le bon Père. Si nous nous plaçons à un point de vue purement littéraire, on ne peut que le déplorer. Lafitau est un des premiers érudits, le premier même, autant que j'en peux juger, qui ait vu que pour lire Homère et le comprendre, il ne suffit pas de savoir du grec, mais qu'il faut, avant tout, se rendre compte que les poèmes homériques nous peignent un état de civilisation dont il reste bien peu de chose dans notre société. Quelques mois passés chez les Hurons lui ont appris plus sur la guerre de Troie que de lourdes dissertations de savants, composées dans le silence du cabinet. Si les idées de Lafitau avaient pu prévaloir, si même parmi les Jésuites, il n'avait été une exception, peut-être n'aurait-on pas vu la triste littérature pseudo-classique du XVIIIe siècle. Lafitau est aussi éloigné de Campistron et de Delille qu'il est possible de l'être : il n'a point cette conception faussement noble de l'antiquité, dont nous arrivons à peine à nous débarrasser de nos jours. Chez lui, on voit Pénélope « hurler » comme une femme indienne quand elle croit son fils mort ; les héros grecs combattent comme des bêtes féroces, et Achille a toute la barbarie d'un Iroquois ; voilà qui était excellent et pouvait rendre de la vie à ces textes que l'on finissait par ne plus comprendre pour les avoir trop discutés, et pour avoir voulu habiller les Grecs à la mode du temps. Malgré quelques étymologies qui sont de véritables jeux de mots, Lafitau, par son souci de la documentation, est un véritable érudit moderne et la lecture de son livre peut encore rendre des services. La leçon de sincérité et de vérité qu'elle contenait fut malheureusement perdue, et sur ce point il ne trouva pas de disciples. On n'en retint qu'une partie, la moins utile ; les Anciens ne sortirent pas amoindris de cette étude minutieuse de leur vie privée et politique, mais les sauvages gagnèrent à ces parallèles un caractère de noblesse, de grandeur et de vertu antique, qu'ils devaient garder chez Rousseau et chez Chateaubriand. La combinaison de simplicité

idyllique et de sévérité spartiate, que Lafitau avait cru retrouver chez les Hurons, est presque déjà l'idéal social de Jean-Jacques.

La noblesse, la majesté, la correction classique que l'artiste donnait à ses sauvages dans ces planches, dessinées sous les yeux de Lafitau et sur ses indications, devaient faire encore plus que toutes ses dissertations pour créer des préjugés favorables aux habitants du Nouveau Monde, et pour achever la confusion dont n'avaient pas su se libérer les découvreurs du Nouveau Continent. Grâce à Lafitau, les sauvages vont pénétrer de plus en plus dans notre littérature, sous la tunique des Grecs et sous la toge des ambassadeurs romains. Nul n'aurait songé, peut-être, à faire l'épopée de l'homme de la nature; jamais, sans doute, les *Natchez* n'auraient été écrits, si Lafitau n'avait ennobli les indigènes du Nouveau Monde et n'avait uni dans son admiration les héros d'Homère et les stoïques et fiers Américains.

Par contre, la religion révélée n'avait qu'à perdre à cet exposé critique de l'histoire des religions. Cette religion primitive, naturelle, si belle et si pure, antérieure au Judaïsme et au Christianisme, donnée par Dieu aux hommes, et que l'on retrouve chez tous les peuples, ce sentiment d'un être supérieur demeuré toujours invariable, c'est tout simplement le déisme des philosophes. Lafitau a entrevu la théorie de l'évolution des religions. Cet homme, qui nous montre dans le christianisme non pas une religion soudainement révélée au monde, mais l'éclatant sommet gravi lentement dans la suite des siècles par les générations humaines, avait l'esprit d'un historien, non d'un croyant. N'est-ce pas affaiblir le dogme de la Trinité que de vouloir en retrouver le germe chez toutes les nations anciennes et chez les Mexicains; la Croix ne perd-elle pas de sa valeur symbolique quand on nous apprend que les Assyriens gravaient des signes analogues sur leurs briques, et qu'au Guatemala les indigènes adoraient des croix de bois, bien avant l'arrivée des

Espagnols? Pourquoi enfin nous montrer dans une gravure la Vierge écrasant la bête à sept têtes, et, au-dessus, dans un cadre symétrique, une vierge mexicaine faisant reculer le monstre qui veut dévorer le soleil, source de la lumière et de la vie? Lafitau a beau jurer de la pureté de ses intentions, il rendait là un bien mauvais service à la religion qu'il prétendait défendre et M. de Voltaire qui connaissait les *Mœurs des Sauvages Américains*, n'agira pas autrement, mais dans un but tout différent. L'excellent Père Jésuite devait avoir de bien singuliers continuateurs.

***

Lafitau n'est cependant pas un isolé. Sans qu'il soit besoin de sortir de la Compagnie de Jésus, nous allons retrouver les mêmes procédés de raisonnement dans une œuvre bien singulière qui constitue une véritable machine de guerre contre l'ancien régime. Le P. Buffier n'est pas un missionnaire, mais s'inspire évidemment des récits des Jésuites voyageurs; il est, à n'en point douter, un précurseur direct de Jean-Jacques; grâce à lui, nous pouvons apercevoir le lien qui relie les doctrines de la Société de Jésus à celles de l'auteur du *Discours sur l'Inégalité*. Dom Cajot a accusé à juste titre l'auteur d'*Émile* d'avoir emprunté beaucoup de ses idées sur la pédagogie au Père Buffier; il aurait encore plus facilement pu montrer que beaucoup des idées du *Discours sur l'Inégalité et* du *Contrat Social* se trouvaient contenues non pas en germe, mais de façon explicite dans les œuvres volumi-

1. On avait publié quelques années avant le livre de Lafitau un ouvrage qui avait pour titre, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples*, 1723-1743. Je n'ai eu entre les mains que l'édition de 1783 en quatre volumes, in-folio, illustrés de splendides gravures de Bernard Picard. Le texte est différent, disent les éditeurs, mais les gravures sont les mêmes : elles suffisent à faire voir que la religion chrétienne est, dès cette date, traitée sur le même pied que les autres religions, par quelques savants au moins. On y trouve le même parallélisme entre les cérémonies catholiques et les cérémonies des anciens et des sauvages que chez Lafitau.

neuses du Père Jésuite[1]. Deux des Dissertations contenues dans le *Cours de Sciences*, nous paraissent particulièrement importantes[2]. Nous verrons, dans la première, l'étude que Buffier avait faite des récits de voyages, dans la seconde, comme il a su en tirer parti pour aboutir à des conclusions sur la nature et l'origine de la souveraineté, qui devancent Jean-Jacques de près de trente ans.

C'est dans l'*Examen des Préjugés Vulgaires*, long traité qui contient de tout, que se trouve un curieux chapitre destiné à nous prouver « que les peuples sauvages sont pour le moins aussi heureux que les peuples polis[3] ». Dans un dialogue assez animé entre Théagène et Théandre, deux amis qui se promènent dans les rues de Paris et conversent tout en marchant, les titres que la société peut avoir à la reconnaissance des hommes, sont passés en revue et traités assez durement. Pour Théandre, notre civilisation n'est qu'un vernis, et notre politesse ne sert qu'à mieux dissimuler nos vices et notre cruauté foncières. Nous sommes des bêtes fauves qui affectent des manières courtoises. « Parlons nettement, dit-il, n'est-ce pas que les peuples les plus polis sont les plus artificieux et que les sauvages sont les plus naturels. Ne voit-on pas que l'Espagne, qui est la nation du monde qui a les passions les plus vives, est aussi celle qui sait le

1. Les Plagiats de M. J.-J. R. de Genève, sur l'éducation, par D. J. C. B., in-16, La Haye, 1766.

2. *Cours de Sciences sur des principes nouveaux pour former le langage et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie*, Paris, 1732, in-fol. 1559 p. On en a donné une réimpression partielle : *Œuvres philosophiques du P. Buffier de la C° de Jésus*, avec notes et introduction par Francisque Bouillier, Paris, 1843. Diderot fait grand éloge du *Cours de Sciences* : « On ne peut rien ajouter à la précision et à l'enchaînement des raisonnements et des objections dont il emplit chacun des sujets qu'il traite » (*Encyclopédie*, article *Vérité*). C'est encore lui qu'il cite à l'article *Logique* et à l'article *Vraisemblance* (édit. Assezat, XV, 531 ; XVII, 310). On voit très nettement l'influence de Buffier sur Diderot dans sa dissertation *De la suffisance de la religion naturelle* (I, 261).

3. *Cours de Sciences*, cinquième dissertation, p. 974 et suiv.

mieux les cacher. On ne peut dire que la société humaine en soit rendue plus agréable dans ce pays-là, tout au contraire, cette politesse toute d'apparence ne fait que contraindre, gêner et rendre les hommes soupçonneux. C'est que par cet endroit, elle est la plus éloignée de ce caractère simple et unique que la nature inspire et que la politesse très voisine de la politique ne fait que corrompre. »

Quant au progrès matériel que nous a apporté la civilisation, il vaut mieux n'en pas parler; et voilà Théandre qui se met à proclamer la faillite de la science après la faillite des belles manières. A quoi nous sert notre industrie, en quoi se résume tout le fameux confort dont on parle tant, quels progrès a faits le monde depuis cent ans? En quoi enfin notre vie matérielle est-elle supérieure à celle des sauvages et que pouvons-nous leur offrir? Nous avons des carrosses, c'est à peu près tout. Mais on se passait de carrosses sous Henri IV et l'on ne s'en portait que mieux. « Les sauvages, non plus que nos pères, n'ont jamais senti quatre ou cinq maladies qui sont venues en France, comme à la suite des carrosses. Si nous avions ressenti le besoin de faire plus de chemin, il ne fallait que nous exercer à marcher, nous aurions fait comme les sauvages, aisément, des dix et vingt lieues par jour, n'est-ce pas assez? » Mais la vie dans les bois doit être terriblement monotone, dit le défenseur de la civilisation. Affaire de point de vue et d'habitude. Nous ne pouvons nous passer de tout ce superflu, parce que nous sommes accoutumés dès l'enfance à en jouir, mais ne voyons-nous pas à la réflexion que tout cela est artificiel et qu'au lieu d'aider à notre bonheur, le luxe nous empêche de profiter de la nature? « Vous trouvez que la vie des sauvages dans les bois est ennuyeuse; il trouve que la vôtre est fatigante à Paris. Un d'eux qu'on y amena, il y a quelques années, s'y déplaisait à mort. Qui fera le juge? Quel tumulte, dit-il, que votre ville! Quel étourdissement! Quel amas de gens dont on n'a que

faire, qui vous importunent, qui vous commandent et de qui vous dépendez! Quel fatras de circonspections où vous êtes assujétis! N'est-ce donc rien que tout cela? Si vous n'en sentez pas tout le poids à cause que l'habitude vous y a accoutumés, croyez-vous que l'habitude ne puisse pas avoir rendu agréable aux sauvages la liberté dont ils jouissent au milieu des bois, et dont les hommes sont naturellement si jaloux. »

Cette fois, le défenseur de la civilisation n'y peut tenir, « Belle liberté vraiment que d'errer dans les bois et de faire vingt ou trente lieues à la recherche de son déjeuner. Vrai voyage de santé. » Mais on n'arrête pas ainsi l'apôtre de la vie libre. « Que parlez-vous de provisions et de secours pour les voyages; les sauvages en manquent-ils? Une arbalète pour tirer un caribou, un chevreuil, en faut-il davantage? Quand il est tué, on le fait rôtir dans la forêt même, le bois ne se cherche pas loin. On met en pièces le chevreuil, on le partage, on le mange; avec cela, on est frais et dispos, on rit, on danse, on se réjouit. »

On le voit, Buffier a lu Robinson et surtout les voyageurs aux Iles. Il se fait d'ailleurs quelque illusion sur la facilité avec laquelle les sauvages se procurent leur nourriture : au moins dans l'Amérique du Nord, il n'aurait pas suffi de se promener dans la forêt l'arbalète à l'épaule. Tous les systèmes philosophiques de ce genre supposent la même nature généreuse et luxuriante qui pourvoit largement aux besoins de ses enfants. Le dernier mot de ce discours de Théagène est important : comme tel de nos socialistes modernes qui proclame le droit au bonheur, le besoin d'être heureux est pour Buffier un besoin primordial, universel, et d'une telle force que c'est en le prenant comme fondement que Buffier va construire toute sa théorie de la morale sociale.

C'est dans son *Traité de la société civile* que le père Jésuite développe cette originale conception. « Je veux être heureux, mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également; cherchons donc le

moyen de procurer mon bonheur en procurant le leur, ou du moins sans jamais y nuire. Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus proprement naturelles et de toute la société civile. » C'est la maxime qu'il veut substituer à la vieille maxime de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît à nous-mêmes [1].

Quels sont les devoirs qui restent de cette conception de la morale pour ceux « dont les supériorités sont établies pour le bonheur de la société? » C'est uniquement à cette fin que certains hommes jouissent de certaines prérogatives, et leur autorité n'a d'autre fondement. « La soumission n'est volontaire que dans cette vue. Que si ceux qui sont soumis entreprenaient de secouer le joug de la soumission, celui qui a le pouvoir sur eux en serait bientôt privé, et par conséquent il n'en doit jouir que dans la vue qui lui rend les inférieurs volontairement soumis [2]. »

« Tel est le contrat formel ou tacite passé entre tous les hommes ». L'autorité n'est légitime qu'autant qu'elle contribue à la fin pour laquelle a été instituée l'autorité même? L'usage arbitraire qu'on en ferait serait la destruction de l'humanité et de la société. Il s'ensuit de ces principes que tout supérieur doit être capable de remplir les obligations dont il est chargé; « sans quoi il serait obligé (si la chose est en son pouvoir) à se dépouiller de sa qualité de supérieur. »

C'est la transposition en langage philosophique des constatations faites par les missionnaires qui louaient fort les sauvages de ne point se transmettre le pouvoir comme nos rois, mais qui chargeaient le plus digne de commander; c'est aussi la théorie que nous avons trouvée chez le baron de Lahontan. Nous sommes déjà loin de Louis XIV et de la monarchie de droit divin. Buffier va

1. *Cours de Sciences*, 1063-1194.
2. *Id.*, 1199.

encore plus loin : de même qu'il s'était passé de Dieu pour établir les lois de la morale de la société civile qui résulte d'un contrat entre des hommes, il va se passer également de Dieu, ou du moins du Dieu des Chrétiens, pour établir les lois de la morale. Un de ses chapitres a pour titre : « La morale suppose-t-elle la religion révélée? » et il n'hésite pas à répondre par la négative. « Par rapport à l'essentiel, comme il a pu se faire que l'homme subsiste sans une révélation surnaturelle, et qu'il n'a pu subsister sans la raison qui est elle-même la religion naturelle; il faut avouer par conséquent que la révélation n'est pas absolument nécessaire pour établir les droits de la vertu purement morale et de la société humaine. » Théorie qu'il résume en deux formules : « L'essentiel de la vertu est indépendant de la révélation, la perfection de la vertu vient de la révélation[1]. » J'ai tenu à citer les paroles mêmes du père Buffier, car tout résumé ne pourrait qu'affaiblir la force des termes. On ne voit pas sans étonnement un prêtre avancer et défendre des théories aussi hardies dans un livre dédié à Sa Majesté le Roi Très Catholique, et revêtu de l'*imprimatur* de la Société. L'intention de Buffier était-elle donc de diminuer la religion dont il faisait profession? C'est ce que je me refuse à croire; son but devait être autre. Depuis plus de deux cents ans, le procès de la nature et de la vertu naturelle contre la civilisation était entamé et l'on commençait à voir la balance pencher fortement en faveur de la barbarie. Dès le XVI[e] siècle, la découverte de peuples innombrables, qui vivaient vertueusement et sans aucune contrainte, était venue ébranler la confiance en la valeur absolue et universelle de nos institutions. Au siècle suivant, à ces premiers récits encore vagues étaient venues s'ajouter les relations détaillées des missionnaires; la Chine s'était ouverte et l'on avait vu avec stupeur que ces prétendus barbares avaient des institutions qui s'altéraient au contact des

1. *Cours de Sciences*, 1120.

nôtres; l'infériorité de notre système social ne pouvait plus faire aucun doute pour les voyageurs eux-mêmes et surtout pour les esprits indépendants et mécontents, heureux de faire retomber sur la société les maux dont ils souffraient. Par malheur, jusque-là civilisation et religion avaient été synonymes, et, de bonne heure, les pères Jésuites semblent s'être aperçus du danger résultant de cette constatation que vertu et morale pouvaient exister en dehors de la religion chrétienne. Buffier le premier comprend la nécessité de jeter du lest, si j'ose m'exprimer ainsi. Il importait de séparer la religion du gouvernement et de la morale; par malheur, emporté par la rigueur de sa logique, il ne s'est pas aperçu qu'il jetait par-dessus bord la religion elle-même. Si la religion n'est plus le tout de l'homme, si elle n'est qu'une sorte de luxe, si elle n'intervient que pour donner la dernière touche à la perfection morale, qui est ainsi une sorte d'œuvre d'art dont la matière est purement laïque; si enfin la religion naturelle elle-même, la seule qui soit essentielle à l'organisation des sociétés, n'est, suivant la définition de Buffier, que la liaison « d'un côté entre raison, vertu, conduite, droits de la société, et d'un autre côté, vérité, justice, sagesse, puissance d'un Dieu vengeur des crimes et rémunérateur des actions justes », on se demande en quoi cette religion naturelle diffère du déisme des philosophes. Voltaire aurait pu signer des deux mains la profession de foi du Père Buffier. Il n'était donc pas besoin à nos philosophes de passer le détroit pour aller faire provision d'idées nouvelles, car, nous le répétons, Buffier ne fait que systématiser et coordonner les idées éparses chez les Jésuites du xviiᵉ siècle. Si l'on se rend compte que ces théories circulaient depuis plus de cent ans, on comprend mieux comment la transition du xviiᵉ siècle au xviiiᵉ siècle a pu s'opérer graduellement et sans révolution, sous des influences que l'on commence seulement à entrevoir et qu'il sera peut-être possible de dégager un jour, quand

l'histoire des doctrines des Jésuites aura été exposée entièrement par un écrivain sans passion [1].

*
* *

On retrouve la même tendance à considérer les sauvages américains, en dehors de tout préjugé religieux, dans les œuvres du fameux Père Charlevoix dont l'*Histoire de la Nouvelle France* est un véritable monument [2]. Par sa conscience, la clarté de son exposition et son désintéressement, Charlevoix est un grand historien. Déjà, dans l'*Histoire de Saint-Domingue*, il avait exposé la méthode à suivre pour arriver à distinguer la vérité dans le fatras accumulé par plusieurs générations d'écrivains. « J'avoue, dit-il, que cette diversité de sentiments entre des auteurs contemporains, et des mémoires oculaires, est quelque chose de fort embarrassant pour un historien qui cherche à s'instruire; mais je ne crois pas qu'il soit absolument impossible de démêler le vrai à travers l'obscurité qu'elle y répand. Il ne faut, ce me semble, pour cela, que faire attention aux vues différentes, que ces auteurs avaient en écrivant. Effectivement, il paraît que l'amour de la nation a un peu trop conduit la plume des uns, et les a portés à ne rien épargner pour diminuer l'indignation du public et de la postérité contre leurs pères et leurs com-

1. Une note curieuse mise par Buffier à la fin de l'*Examen des préjugés vulgaires*, nous montre combien la bonté des sauvages était admise comme article de foi. Il répond à un certain carme déchaussé qui l'aurait attaqué dans un périodique intitulé *Pièces Fugitives*. « Il avoue, dit Buffier, que des Iroquois ou des Illinois sont aussi heureux que des Français, mais il ne veut pas que je les appelle sauvages. Il prétend que ces peuples qui passent pour sauvages, le sont moins que nous ». Et Buffier ne croit pas au-dessous de lui de faire des excuses au carme et aux Américains pour avoir employé, à défaut d'un meilleur terme, une expression qui répondait si mal à sa pensée (*Cours de Sciences*, p. 1462).

2. *Histoire et description générale de la Nouvelle France. Avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, Paris, 1744, 3 vol. Le *Journal historique* forme le troisième volume.

patriotes; mais le zèle de la religion a trop animé celle des autres et leur a fait exagérer un peu tout ce qui pouvait rendre odieux les auteurs des cruautés exercées contre des peuples, qu'on a mieux aimé exterminer que de les amener au culte du vrai Dieu. Or, rien ne pouvait mieux produire l'effet que chacun se proposait, que de représenter d'une part ces peuples, comme n'ayant de l'homme que la figure, et plongés dans les plus infâmes dissolutions, et de l'autre, de les faire envisager au contraire, comme des hommes sans vices et sans passions[1]. »

L'*Histoire de la Nouvelle France*, dédiée au duc de Penthièvre, est écrite avec les mêmes préoccupations d'exactitude auxquelles vient s'adjoindre le désir de rechercher pourquoi la colonie n'est pas aussi prospère qu'elle le devrait être et de trouver les remèdes à employer pour atténuer les maux dont elle souffre. Nous n'insisterons pas sur la première partie de l'ouvrage, bien qu'elle ne soit pas dépourvue d'agrément littéraire. Charlevoix a des lettres; il fait sa lecture favorite de Molière, de Racine et du grand Corneille[2], et bien qu'il n'aime pas les Récollets, comme il va de soi, non plus que Frontenac, il rend hommage aux qualités de ses adversaires. M. Bédier a indiqué ce que Chateaubriand lui devait; ce n'est pas le lieu d'y revenir. Remarquons seulement qu'en bien des points Charlevoix n'est pas original et n'a pas la prétention de l'être, souvent il ne fait que répéter dans les mêmes termes ce que l'on avait dit avant lui. Il montre plus de personnalité dans sa troisième partie composée de lettres envoyées au jour le jour à la duchesse de Lesdiguières, du 30 juin 1720 au mois de décembre 1722. On y trouve quelques pages véritablement charmantes et parfois empreintes d'une véritable poésie, qui montrent que le père Charlevoix n'était point insensible aux charmes

1. *Histoire de l'Isle espagnole, ou de Saint-Domingue*, par le P. François, Xavier de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, Paris, 1730, 2 vol. in-4, I, 37-43.

2. *Histoire de la Nouvelle France, Avertissement.*

de la nature. « Si l'on voyageait toujours comme je faisais alors, avec un ciel serein et un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle fontaine; qu'on rencontrât partout des campements sûrs et agréables, où l'on pût avoir à peu de frais le plaisir de la chasse, respirer à son aise un air pur, et jouir de la vue des plus belles campagnes, on pourrait être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappelai alors ces anciens Patriarches, qui n'avaient point de demeures fixes, habitaient sous des tentes, étaient en quelque façon les maîtres de tous les pays qu'ils parcouraient, et profitaient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de chênes me représentaient celui de Mambré? Combien de fontaines me faisaient souvenir de celles de Jacob? Chaque jour, nouvelle situation à mon choix; une maison commode et propre, dressée et meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches, sur un beau tapis verd, de toutes parts des beautés simples et naturelles que l'art n'a point altérées et qu'il ne saurait imiter[1]. » Voilà qui est vu et senti; le souffle d'un art nouveau que Chateaubriand portera à la perfection, commence à circuler dans ces pages, trop rares chez les Pères Jésuites qui semblent avoir plus pratiqué Tite Live que la Bible.

Sur les Indiens, Charlevoix est d'abord fort prudent et ne veut pas juger à la hâte. Il était parti, assez prévenu contre eux. On les lui avait dépeints comme atrocement cruels, et le souvenir des P. Brébeuf, Jogues et de bien d'autres qui avaient trouvé la mort dans les supplices chez les Iroquois, le refroidissait considérablement. Bientôt cependant, ses préventions disparaissent : « Il en faut convenir, Madame, que plus on voit nos sauvages de près, et plus on découvre en eux des qualités estimables. La plupart des principes qui servent à régler

1. *Journal historique*, 254.

leur conduite, les maximes générales sur lesquelles ils se gouvernent et le fond de leur caractère n'ont presque rien qui sente le barbare[1] ». Quelques mois après, il a ramassé assez de traits pour se croire capable de juger les sauvages, et la peinture qu'il fait de leur vie est loin de leur être défavorable. La page est importante, elle résume tout ce que nous avons essayé d'établir jusqu'ici :

« Enfin, disait-il en concluant, pour vous tracer en raccourci le portrait de ce peuple avec un extérieur sauvage, des manières et des usages qui se sentent tout à fait de la barbarie, on remarque en eux une société exempte de presque tous les défauts qui altèrent si souvent la douceur de la nôtre. Ils paraissent sans passion, mais ils font de sang-froid et quelquefois par principe ce que la passion la plus violente et la plus effrénée peut inspirer à ceux qui n'écoutent plus la raison. Ils semblent mener la vie du monde la plus misérable, et ils étaient peut-être les seuls heureux sur la terre, avant que la connaissance des objets qui nous remuent et nous séduisent eût réveillé en eux une cupidité que l'ignorance retenait dans l'assoupissement et qui n'a pourtant pas fait encore de grands ravages parmi eux. On aperçoit en eux un mélange des mœurs les plus féroces et les plus douces, des défauts de bêtes carnassières et de vertus et qualités de cœur et d'esprit qui font le plus honneur à l'humanité. On croirait d'abord qu'ils n'ont aucune forme de gouvernement, et que, vivant dans une indépendance entière, ils se laissent uniquement conduire au hasard et au caprice le plus indompté. Cependant ils jouissent de presque tous les avantages qu'une autorité bien réglée peut procurer aux nations les plus policées. Nés libres et indépendans, ils ont en horreur jusqu'à l'ombre du pouvoir despotique, mais ils s'écartent rarement de certains usages et de certains principes fondés sur le bon sens, qui leur tiennent lieu de Loix, et qui suppléent en quelque façon à l'auto-

1. *Journal historique*, 255.

rité légitime. Toute contrainte les révolte, mais la raison seule les retient dans une espèce de subordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but qu'ils se sont proposé. Comme ils ne sont point esclaves de l'ambition et de l'intérêt et qu'il n'y a guère que ces deux passions qui ayent affaibli dans nous ce sentiment d'humanité que l'auteur de la nature avait gravé dans nos cœurs, l'inégalité des conditions ne leur est pas nécessaire pour le maintien de la société... Dans ce pays tous les Hommes se croyent également hommes, et dans l'Homme, ce qu'ils estiment le plus c'est l'Homme. Nulle distinction de naissance, nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inspire l'orgueil et qui fasse trop sentir aux autres leur infériorité... Enfin, jusque dans leurs démarches les plus indifférentes on perçoit des traces de la religion primitive, mais qui échappent à ceux qui ne les étudient pas d'assez près[1]. »

Je me reprocherais d'ajouter un seul mot; il suffit de dire que Charlevoix publie son voyage en 1746, alors que Jean-Jacques n'avait pas encore eu la prétendue illumination de la route de Vincennes, trois ans avant qu'il ait cru de bonne foi, peut-être, faire une découverte qui allait révolutionner la philosophie. Voici donc trois Pères Jésuites, dont deux ont pu observer sur place les sauvages américains; tous trois sont des érudits et des hommes habitués à discuter les textes et tous trois arrivent en somme aux mêmes conclusions qui sont des conclusions égalitaires et républicaines. Si les philosophes et Jean-Jacques ont eu une action sur la Révolution Française, ce qu'on ne peut nier, il serait injuste d'oublier l'aide efficace que sont venus leur apporter les Pères Jésuites qui, tout aveuglés qu'ils sont par leurs souvenirs classiques, ont vanté la libre vie des sauvages américains, leur absence de préjugés, leur gouvernement si souple que le joug

1. *Journal historique*, 341-344.

n'en pèse lourdement sur personne, l'absence de privilèges qui rend chez eux les rapports sociaux si agréables. La République des Hurons était vraiment à les en croire la meilleure des républiques.

*
* *

C'est en cette même année 1746 que Prévost commence à publier son *Histoire Générale des Voyages*. Ce n'était tout d'abord qu'une entreprise de librairie, Prévost devant se borner à traduire, à mesure qu'ils paraissaient, les fascicules d'un ouvrage anglais[1].

La vogue de l'*Histoire Générale des Voyages* fut telle que, malgré la guerre qui règnait alors entre la France et l'Angleterre, on obtint du gouvernement anglais de laisser passer librement les livraisons pour que Prévost pût continuer sa besogne sans interruption. Il accomplit sans joie cette tâche qui consistait à reproduire sans y rien changer les diverses relations de voyages, les unes à la suite des autres, sans s'occuper le moins du monde des répétitions inévitables, le plus insupportable pensum que jamais écolier eut à écrire. Par bonheur, John Green s'arrêta au sixième volume, mais ce ne fut qu'au onzième que Prévost, avec la joie inexprimable « d'un voyageur qui découvre le rivage de sa patrie après une longue et pénible navigation », eut enfin le champ libre et put abandonner la méthode adoptée par l'éditeur anglais, « méthode qui blesse les lois de l'ordre et du goût[2] ». Il y a de tout dans l'*Histoire des Voyages*, mais surtout un résumé consciencieux, dans la partie qui concerne l'Amérique de toutes les relations qui avaient paru sur la Nouvelle

1. *New Collection of Voyages and Travels*, rédigée et publiée à Londres par John Green, de 1745 à 1747; l'ouvrage paru en livraisons hebdomadaires, est connu sous le nom de *Collection d'Astley*, du nom de l'imprimeur.

2. Prévost ne cesse de gémir tout du long, mais c'est dans la préface du t. XI que l'on trouvera un résumé de ses critiques.

France et les Antilles, depuis Jacques Cartier et Lescarbot jusqu'au P. Charlevoix. Toutes les discussions philosophiques sur la nature des sauvages, sur leurs mœurs, leur religion, s'y trouvaient condensées, modernisées; on ne pouvait rêver d'arsenal plus commode pour fournir toutes les armes possibles contre les vieilles institutions. Ce n'est pas que Prévost lui-même soit un philosophe, et qu'il approuve aveuglément tous les défenseurs des Indiens. Il a vu ce qu'il y avait de dangereux dans ces éloges de la barbarie, et il reproche à Las Casas d'avoir, malgré tout son zèle charitable, donné des arguments aux pires ennemis de la religion; mais, dans sa rédaction hâtive, il n'a que bien rarement pris le soin de réfuter les opinions qui lui semblaient exagérées; en fait, il les rapporte toutes. Des protestants comme Léry et Villegagnon y voisinent avec les Jésuites et les Récollets; on y trouve une histoire non seulement de l'Amérique, mais de l'Afrique, de la Perse, de la Chine, du Groënland et même de l'Australie. « Entrez sans guide dans une forêt spacieuse où les routes se multiplient sans cesse, avec autant de variété que d'abondance, vous courez à chaque pas le risque de vous égarer, ou, du moins, vous ne rapporterez d'une course incertaine que des idées confuses qui ne vous représenteront rien fidèlement », disait Prévost, qui sentait les difficultés de l'entreprise. Je ne jurerais pas qu'il les ait toutes surmontées, mais son ouvrage n'en venait pas moins à son heure. La vie d'un homme n'aurait pu suffire, même à cette date, à parcourir les récits de voyages anglais, italiens, espagnols, hollandais, français ou danois qui avaient paru depuis deux siècles. Dès les origines même, les passions religieuses et politiques étaient venues obscurcir encore des questions déjà fort incertaines. Prévost a eu au moins le mérite d'avoir tenté d'introduire un peu d'ordre et de tailler des avenues dans cette véritable brousse. Au moment où la bataille encyclopédiste s'engage, au moment où l'on va invoquer Persans, Chinois, Turcs et sauvages comme témoins et accu-

sateurs dans le procès engagé contre la société, Prévost rend aux philosophes le signalé service de leur fournir, dans une sorte de *corpus*, des montagnes de faits, des condamnations de la religion chrétienne par des prêtres, des condamnations de la civilisation par des colonisateurs, et, par tous, des satires contre nos mœurs et des réfutations de nos préjugés.

Aux uns et aux autres, il fait voir comment les sociétés humaines naissent et se transforment, il montre la variété infinie de la morale suivant les climats, les différences dans les systèmes de gouvernements et, au total, il complète et fixe, car il n'en pouvait être autrement, le portrait du bon sauvage. Les relations des voyageurs étaient vulgarisées, il ne restait plus qu'à débarrasser toutes ces théories des contradictions qui les encombraient, à leur donner de la vie et à y introduire de la passion : ce sera l'œuvre de Jean-Jacques.

QUATRIÈME PARTIE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1750-1788)

CHAPITRE I

UN CONTINUATEUR DES MISSIONNAIRES JÉSUITES. JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Nous avons trop souvent rapproché Jean-Jacques de nos humbles voyageurs, nous avons trop souvent reconnu chez ces derniers les germes de ces théories qui devaient rendre célèbre du jour au lendemain l'auteur du *Discours sur L'Inégalité*, pour qu'il soit nécessaire de justifier le titre de ce chapitre. On a tant écrit sur Rousseau que l'on ne revient pas sans hésitation sur

1. Je ne donnerai pas de bibliographie de Jean-Jacques Rousseau. Sur ce point particulier je me borne à citer la belle étude de M. Jean Morel sur *les Sources du Discours de l'Inégalité*, *Annales Jean-Jacques Rousseau*, V, 119-198. A un moment où j'ignorais ce travail, je faisais moi-même paraître un article beaucoup moins documenté, dans lequel j'arrivais sur quelques points aux mêmes conclusions, *Publications of the Modern Association of America*, t. XXVI, p. 476-495. Je suis heureux de reconnaître ici la priorité de M. Morel. On trouvera dans un récent article de M. A. Schinz, *Rousseau devant l'érudition moderne*, un excellent résumé des travaux accomplis dans ces dernières années, *Modern Philology*, X, 265-288.

l'histoire de ses débuts et l'analyse de son esprit. Aussi bien, nous ne prétendons pas, après tant d'autres, donner une interprétation nouvelle de son génie ; nous n'avons pas davantage l'ambition de l'expliquer tout entier ; nous nous efforcerons simplement en rapprochant quelques textes, de montrer, ce dont nous sommes fermement convaincus, qu'il n'est pas possible d'entreprendre une étude, ne disons pas complète, mais simplement exacte de Jean-Jacques, si l'on ne tient pas compte de l'influence exercée sur sa formation par les récits de voyages.

La dette de Rousseau à l'égard des voyageurs est double : il importe en effet de préciser ce qu'il imite et ce qu'il continue, entre les idées qui flottaient dans l'air au moment où il composait ses *Discours* et les faits plus ou moins exacts que certains voyageurs dont il a eu les œuvres entre les mains, pouvaient lui fournir. C'est à Jean-Jacques lui-même que nous demanderons de nous renseigner au moins sur ce dernier point, il nous a laissé dans ses écrits et surtout dans ses notes, tous les éléments de notre enquête.

Il faut d'abord reconnaître qu'il est assez étonnant de voir Jean-Jacques prendre une attitude nettement hostile à la société, au moment où ses amis appellent à grands cris l'avenir, et construisent l'*Encyclopédie*, monument élevé à la gloire du génie de l'homme. Buffon venait, dans un prodigieux raccourci, de peindre en quelques pages au coloris puissant, comme celui d'un chant de Lucrèce, l'histoire de la terre et de nous montrer l'humanité tremblante et nue sur un sol encore frémissant des dernières convulsions souterraines. N'était-ce pas jeter un défi au bon sens, insulter à la science, proposer une théorie étrangement paradoxale que de prétendre que l'humanité avait dégénéré, qu'elle n'était pas meilleure ni surtout plus heureuse qu'aux premiers âges du monde, et que la civilisation n'était qu'une façade brillante qui cachait mal notre misère et notre malheur? Les ennemis de Rousseau ne se sont pas fait faute de dire que c'était là mensonge et

paradoxe. Dès la publication de l'*Émile*, Grimm notait le nombre des erreurs que Rousseau avait commises par suite de cet homme naturel qui n'avait jamais existé. « On peut chercher, disait-il, la source des égarements de M. Rousseau dans le caractère de cet homme idéal et chimérique qu'il s'est créé et qu'il a substitué partout à l'homme de la nature tel qu'il existe, depuis cinq ou six mille ans que nous avons quelque notion du genre humain [1] ».

Comment admettre que Rousseau, qui n'a jamais pu se débarrasser de l'empreinte de Genève [2], et qui, plus que tout autre, aurait dû être convaincu de ce que Calvin appelait la malice humaine, ait pu de bonne foi croire à l'innocence primitive du genre humain? S'il a prétendu le faire, c'est qu'il s'est moqué de nous, il a voulu se singulariser, attirer sur lui l'attention; encouragé dans cette voie par Diderot, il y aurait ensuite persisté par crainte de se désavouer et par orgueil. Cette explication a pour elle le mérite d'être très simple; elle s'appuie sur le témoignage de Marmontel et de La Harpe, et permet de faire bon marché des théories de Jean-Jacques, de les rejeter sans prendre même la peine de les réfuter puisqu'elles auraient à leur base un mensonge. Il n'est guère possible cependant de persister aujourd'hui dans cette attitude méprisante.

Tout d'abord il s'en faut que la doctrine du progrès ait été universellement adoptée; M. Mornet a montré récemment quelle lutte Buffon avait eu à soutenir pour faire triompher les idées qui nous semblent aujourd'hui les plus évidentes, et nous savons, d'autre part, combien il est dangereux et difficile de ramener à une unité de doctrine le mouvement philosophique du XVIIIe siècle [3]. Rousseau a

1. *Correspondance*, V, 121.

2. Sur le protestantisme de Jean-Jacques Rousseau, voir J. Gaberel, *Calvin et Rousseau*, Genève, 1878, et surtout A. Dide, *le Protestantisme et la Révolution française*, Paris, 1910.

3. Daniel Mornet, *les Sciences de la Nature en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1911, in-16.

pu se séparer de ses amis sur un certain nombre de points, mais il est loin d'être isolé dans son siècle, quoi qu'il en ait pu dire lui-même. De plus rien ne nous prouve que Rousseau ait été « soufflé » par Diderot, et qu'il se soit posé en ennemi de la civilisation par désir maladif de se faire remarquer. Il suffit de le lire pour être convaincu de sa parfaite sincérité, je ne dis pas de son originalité. Il peut avoir tort, il est, du moins, convaincu, et à ce point qu'il n'a jamais cessé d'aspirer pour lui-même à la bienheureuse liberté de l'homme primitif. C'est pour avoir cru la rencontrer qu'il sera si heureux pendant les quelques semaines de son séjour à l'île Saint-Pierre, qu'il se plaira tant dans les ermitages, et que, dans sa vieillesse, il ira herboriser en promeneur solitaire aux environs de Paris. L'homme qui avait pris pour devise : *vitam impendere vero* et qui, déjà parvenu à la maturité, avait choisi une route qu'il croyait la bonne, ne peut avoir passé vingt-huit années dans un mensonge perpétuel. Est-ce à dire que nous devions pour cela accepter sans réserves le récit que nous fait Rousseau de la crise dans laquelle, sur la route de Vincennes, il aurait entrevu tout son système en une sorte d'illumination subite? Je n'irai pas si loin. Sans mettre en doute la véracité de Jean-Jacques, j'ai peine à croire que l'on puisse échafauder en quelques minutes toute une doctrine, presque une religion nouvelle, et devenir un homme nouveau par une sorte de miracle. La route de Vincennes n'est pas le chemin de Damas; un système philosophique aussi complet et aussi cohérent dans son ensemble que celui de Rousseau, est plus qu'un acte de foi. Qu'il ait eu comme Pascal, comme beaucoup de penseurs, une crise dans laquelle la vérité, longtemps cachée et obscure, lui soit soudainement apparue comme dans un éblouissement, rien n'est plus probable; mais il nous reste à retrouver le travail souterrain qui avait préparé et amené la crise elle-même, travail qui a pu échapper à Rousseau, mais que l'historien peut refaire aujourd'hui, à distance, avec plus de

certitude qu'un contemporain. Cette trouvaille que, de très bonne foi, Rousseau a cru être le premier à faire, n'était qu'un souvenir inconscient, une réminiscence de lectures antérieures, dont subitement il a entrevu toutes les conséquences[1].

Ici, il ne s'agit pas de plagiat, de démarquage, d'imitation volontaire, consciente, effrontée; il s'agit simplement de montrer que Rousseau n'avait nul besoin d'aller demander à Diderot une idée qui « traînait » partout, que l'on rencontrait chez tous les voyageurs en Amérique et chez bien d'autres, et dont nous avons essayé de montrer le progrès à travers trois siècles. C'était un lieu commun et un lieu commun de morale chrétienne; en le faisant sien, ce qui était son droit, Rousseau ne faisait qu'adopter une tradition littéraire, il se montrait plus conservateur que les philosophes, de là, peut-être, vient l'hostilité de ces derniers. Il nous reste maintenant à prouver par des textes empruntés à Rousseau lui-même qu'il avait connu les relations de voyages et le profit qu'il a pu en tirer, surtout dans les deux premiers *Discours*.

⁂

Que Rousseau ait connu et pratiqué assidûment les récits de voyages, on n'en saurait douter. Nous avons montré quelle était leur diffusion au XVIIIe siècle; on sait de plus quelle ardente curiosité poussait Jean-Jacques tout enfant à dévorer tous les livres bons ou mauvais qui lui tombaient sous la main. Il est difficile de croire que, parmi les volumes qui composaient la bibliothèque de sa mère, il ne s'en soit pas trouvé quelques-uns relatant des aventures dans le Nouveau Monde. Il serait encore plus

1. Analysant les caractères psychologiques de la crise et se plaçant à un point de vue entièrement scientifique, M. G. Grax est arrivé aux mêmes conclusions que nous; il y a eu réminiscence et non pas miracle; c'est évident pour tout observateur de bonne foi. *Annales Jean-Jacques Rousseau*, VII, 1-17.

difficile d'admettre qu'il n'en ait pas rencontré au moins quelques tomes dépareillés dans les cabinets de lecture qu'il fréquentait assidûment. Ce ne sont là que des hypothèses, mais des hypothèses que certains faits vont changer presque en certitudes.

Quand Rousseau est aux Charmettes, il a pour confesseur le Père Hemet, un jésuite, qui vient le voir et qui met à sa disposition sa bibliothèque, offre dont Jean-Jacques ne se fait pas faute de profiter. « Le souvenir de cet heureux temps, dit-il, se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un et l'autre, et quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai guère pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement[1] » Aveu précieux que dès maintenant nous pouvons retenir. Allons plus loin dans la vie de Jean-Jacques et négligeons même le *Christophe Colomb* qu'il composa à Lyon en 1740, bien qu'il renferme des noms propres qui prouvent au moins que l'auteur avait consulté un dictionnaire géographique et une scène qui paraît bien provenir directement du ballet des *Indes Galantes*[2].

Il nous a dit lui-même qu'il avait connu l'abbé Prévost, chez ce singulier petit bonhomme Mussard qui bouleversait son jardin de Passy pour y trouver des coquilles avec tant d'ardeur que Rousseau fut lui-même atteint pour un temps de « conchyliomanie. » Ceci est, il est vrai, après la composition du premier *Discours*;[3] mais il serait bien extraordinaire que Rousseau n'ait pas avant cette date jeté un coup d'œil sur les volumes déjà parus de l'*Histoire Générale des Voyages*[4]. Peut-on supposer que Jean-Jacques

1. *Confessions*, VIII, 173. Je renvoie à l'édition Hachette en 13 volumes.

2. On la trouvera dans les *Annales J.-J. Rousseau*, I, 235; *Pages inédites de J.-J. Rousseau*, publiées par Théodore Dufour.

3. *Confessions*, VIII, 265.

4. *Cléveland*, en tout cas, lui était connu ; il en demande un volume dans une lettre datée de Venise, en 1743 (X, 41), et dit ailleurs que « la lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, faite avec fureur et souvent interrompue, lui a fait faire plus de mauvais

qui exclut tous les livres de l'appartement d'Émile, et qui ne fait qu'une seule exception en faveur de *Robinson* n'avait pas lu l'œuvre de Defoë dans sa jeunesse. « Je veux dit-il, que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château et de ses chèvres, qu'il pense être Robinson lui-même, qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de sa figure ». C'est là à n'en pas douter, un reflet de l'impression produite par la lecture de *Robinson* sur l'imagination de Rousseau encore enfant [1]. N'aura-t-il pas toute sa vie la nostalgie de l'île déserte, ne voudra-t-il pas, à chaque fois qu'il en aura l'occasion, jouer au Robinson, et, si nous ne craignions d'exagérer, nous pourrions encore dire que le bonnet d'Arménien et la robe fourrée si célèbres ne sont encore qu'un souvenir du même ouvrage. Non seulement Rousseau l'a lu, mais encore il se pourrait bien que la tête lui en ait tourné, à lui tout le premier.

Si maintenant nous dépouillons les œuvres de Jean-Jacques et, en particulier, le second *Discours*, nous allons retrouver la trace de ses nombreuses lectures. Car, loin de rien cacher, il nous a indiqué lui-même les sources auxquelles il avait puisé. Dans les notes du *Discours sur l'inégalité*, il nous renvoie à Buffon, Kolben, Corréal, à l'*Histoire Générale des Voyages*; dans *Émile* au *Voyage de Siam* de Loubère, et au *Voyage de Canada* de Lebeau, fait important, puisque Lebeau n'est qu'une sorte de contrefaçon de Lahontan, au moins dans sa partie philosophique. Après quoi il ajoute : « Je remplirais vingt pages de citations si j'avais besoin de confirmer ceci par des faits ». N'a-t-il pas dit ailleurs : « j'ai passé ma vie à lire des relations de voyages », [2] aveu précieux, mais qui était presque inutile

sang que les siens » (*Confessions*, VIII, 157). Voir encore *le Verger des Charmettes*, VI, 6.

Télémaque et Séthos me donnent leur leçon,
Ou bien dans *Cléveland* j'observe la nature.

1. *Émile*, II, 155-159.
2. *Id.*, II, 423.

pour qui a lu, comme avait fait Rousseau, quelques-uns de ces récits. Il est vrai qu'il se reprend aussitôt « je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvais observer, avec ce que j'avais lu, j'ai fini par laisser là les voyageurs, et regretter le temps que j'avais donné pour m'instruire dans leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observation de toute espèce, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela serait vrai dans cette occasion quand tous les voyageurs seraient sincères, qu'ils ne diraient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, et qu'ils ne déguiseraient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leurs mauvaise foi?[1] »

Voila qui est un peu ingrat, car si Rousseau a laissé de côté tous les voyageurs, il ne l'a fait qu'après en avoir extrait tout ce qui pouvait lui servir; mais, et c'est là le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, il aime à se donner des airs de penseur original et de novateur. Un homme qui se pique, « laissant là tous les faits », d'avoir construit *in abstracto* son homme de la nature était bien forcé d'afficher ce mépris pour ses humbles prédécesseurs. Un pareil dédain était de mode du reste, et chez ceux-là mêmes qui ont le plus emprunté aux voyageurs.

Déjà, dans une note du *Discours de l'inégalité*, Jean-Jacques avait exécuté en quelques mots ces pauvres gens qui ne méritaient point d'aussi cruels reproches. La raison en est simple : « c'est que la philosophie ne voyage pas, qu'il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Quels voyages nous aurions si un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac ou des hommes de cette trempe, voyageant pour leurs compatriotes, observaient et décri-

1. *Émile*, V, II, 423.

vaient comme ils savent le faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales, le pays des Malabres le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie et surtout le Japon, puis dans un autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay, s'il était possible, le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous, et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin [1] ! »

Rien de mieux, et nous ne chercherions pas à défendre les voyageurs contre Jean-Jacques si ce jugement rigoureux était original. Par malheur, il copie ici presque littéralement Denis de Vairasse, ce qui nous permet d'arriver à cette conclusion qui ne manque pas de piquant, qu'au moment où il écrivait les notes du *Discours sur l'inégalité*, il avait sous la main un exemplaire de *l'Histoire des Sévérambes* [2]. C'est au reste ce qu'avaient dit et, presque dans les mêmes termes, Hennepin, et Lahontan, Charlevoix et l'abbé Prévost dans leurs préfaces. Rousseau doit pourtant aux voyageurs plus qu'il ne veut le reconnaître et plus qu'il ne le croit lui-même [3].

1. *Discours sur l'Inégalité*, note J., I, 138-144.

2. Je reproduis ici un fragment de la préface des *Sévérambes* : « Les voyageurs qui vont en ces pays-là, y allant le plus souvent portez par l'espérance du gain que par leur curiosité, se contentent d'en voir les parties proches du rivage de la mer.... De là vient que généralement toutes les lumières que nous avons de ces terres, sont dues au hasard; n'y ayant presque personne qui ait la curiosité, ou les moyens nécessaires pour faire ces longs voyages, sans autre dessein que de découvrir des pays inconnus et de se rendre capable d'en faire de bonnes et fidèles relations... Il ne faut point douter que les relations que feraient des gens destinés à cela, et qui auraient été élevez à l'étude des Sciences et des Mathématiques, ne fussent beaucoup plus exactes que celles des marchands et des matelots, pour la plus grande partie gens ignorans ».

3. Je n'ai pu découvrir l'origine de la *Chanson des Sauvages du Canada*, mise par Rousseau à la fin du *Dictionnaire de Musique*, et

* * *

Il est superflu de montrer que, dans le premier *Discours*, Jean-Jacques n'a fait que reprendre un lieu commun. Il ne fait que répéter ce qu'avaient dit aux premiers voyageurs les « philosophes nuds » et ce que les Jésuites, pendant deux siècles, n'avaient cessé de prêcher dans leurs relations. On pourrait même remonter plus loin, jusqu'à Sénèque et à Tacite, et aux innombrables poètes qui avaient versé des larmes plus ou moins sincères sur le luxe et la corruption de leurs contemporains. La fameuse prosopopée de Fabricius n'est qu'une forme affaiblie des discours du sauvage Adario, ou, si l'on veut, la forme passionnée des théories que Buffier avait soutenues sur un ton plaisant dans son *Essai sur le bonheur des peuples barbares*. Il n'en pouvait guère être autrement. Il serait inconcevable que l'Académie de Dijon, composée de gens pondérés, ait pu couronner une œuvre dont la hardiesse nous apparaît comme extrême, si les idées exposées par Rousseau avaient été vraiment nouvelles et si, dans toutes les bibliothèques provinciales, on n'avait pu trouver quelques tomes de récits de voyages et quelques relations des Pères Jésuites.

Il n'y avait dans cette diatribe rien qui pût étonner des gens ayant quelque peu lu, ne serait-ce, pour ne point sortir de la littérature du XVIIe siècle, que le discours du *Paysan du Danube*. Si le premier *Discours* contient un paradoxe, ce que nous ne refusons pas d'accorder, c'était au moins un paradoxe courant et qui ne pouvait choquer personne [1].

suivie d'une *Danse canadienne* (VII, 373), mais c'était, sans aucun doute, encore chez un voyageur.

1. Je répète que je ne cherche pas à donner une explication complète du succès de Jean-Jacques, il y a encore la forme du *Discours*, la propagande que ses amis durent lui faire, car Diderot put lui rendre au moins le service de le faire connaître; mais quant aux idées, pas une n'était originale.

Dans le second *Discours*, l'influence des voyageurs apparaît encore plus nettement. Quand, méditant sur les premières opérations de l'âme humaine, Rousseau y trouve deux principes qui sont l'instinct de la conservation et la répugnance à voir souffrir ses semblables, et prétend construire *in abstracto* son *homunculus*, il se leurre ou nous leurre. Une telle entreprise était impossible : ce procédé de raisonnement tout cartésien peut bien s'appliquer à des préparations de l'intelligence mais non à des faits de la sensibilité. Fatalement, il va être obligé, très vite, de donner des faits, d'avoir recours à des procédés empiriques, et non plus déductifs, dès que la statue animée qu'il a ainsi formée va commencer à agir; si bien que sans y penser, Rousseau, malgré ses dénégations, va nous peindre l'homme sauvage, et non point l'homme de la nature, « qui peut-être n'a jamais existé ». Il l'a si bien vu lui-même, qu'il invoque à chaque pas les relations de voyages dans ses notes, quand il veut appuyer et justifier ses assertations par des faits. Si nous donnions une édition critique du *Discours sur l'inégalité*, nous pourrions multiplier les rapprochements, car, en dépit de ses dénégations, Rousseau s'est fortement documenté. L'accuser, comme on le fait encore trop souvent, de légèreté et de fantaisie poétique, c'est simplement accepter, sans prendre la peine de la vérifier, son affirmation d'originalité.

Dans un article auquel nous avons fait allusion plus haut, M. Morel a relevé les emprunts de Rousseau aux philosophes qui l'ont précédé. Il a démontré avec citations à l'appui tout ce que le fameux *Discours* doit à Puffendorf, à Grotius et à bien d'autres, et, fait plus intéressant pour nous, au chapitre de Buffon sur les variétés de l'espèce humaine, et aussi à des voyageurs comme Kolben, Corréal, et le Père Du Tertre. Je ne suis cependant pas aussi sûr que M. Morel que l'on puisse arriver à déterminer exactement toutes les sources du *Discours*; je crois surtout que la part de nos voyageurs est encore

plus grande qu'il ne le dit. Est-il bien certain que c'est Grotius qui a donné aux idées politiques du *Discours sur l'Inégalité* leur couleur antique et biblique et leur chimérique poésie? Grotius lui-même s'était servi des récits de voyages puisqu'il les cite dans le passage même que rapporte M. Morel à l'appui de son assertion; nous savons de plus que ce sont précisément là les caractéristiques d'œuvres comme celles de Lafitau et de Charlevoix. Ce n'est peut-être pas à Diderot que Rousseau a pris cette idée « que la propriété est la cause de la guerre de tous contre tous », puisque nous avons précisément rencontré la même idée à peu près partout. Est-ce à Du Tertre qu'il empruntait quelques-uns des traits de son homme naturel, indolent, sans désirs, sans intelligence presque, quand Labat avait dit la même chose dans les mêmes termes et que Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue* avait tracé des Caraïbes un portrait au moins ressemblant[1]? A moins que nous ne nous trouvions en présence d'une identité parfaite dans les textes rapprochés, il nous est impossible de conclure que Rousseau a consulté tel voyageur plutôt que tel autre et, même alors, notre certitude serait toute relative, car nous savons avec quel sans-gêne les faiseurs de relations se copiaient les uns les autres. Il doit donc bien être entendu qu'à chaque fois que nous disons que Jean-Jacques s'est inspiré d'un

1. *Histoire de Saint-Domingue*, I, 437. « Ils étaient tous d'une complexion faible et d'un tempérament flegmatique un peu mélancolique, et mangeaient fort peu. Un crabe, un burgot leur suffisait chaque jour pour se nourrir; aussi n'avaient-ils presque pas de forces. Ils ne travaillaient point, ne s'inquiètaient de rien, et passaient leur vie dans la plus grande indolence qu'il soit possible d'imaginer. Après s'être divertis à danser une partie du jour, s'ils ne sçavaient que faire, ils s'endormaient. Du reste, c'étaient les hommes du monde les plus simples, les plus doux, les plus humains, qui avaient, ou du moins qui montraient moins d'esprit et de mémoire, sans fiel, sans aigreur, sans ambition et presque sans passions : des enfants plutôt que des hommes. Ils ne sçavaient rien et ne voulaient rien sçavoir, ils ignoraient jusqu'à leur origine ».

auteur comme Du Tertre, Lafitau, ou Lahontan, nous affirmons avoir trouvé le passage en question dans un de ces auteurs, sans qu'il soit prouvé pour autant que Jean-Jacques ait jamais eu l'ouvrage lui-même entre les mains. Il ne sera possible de se prononcer que le jour où nous aurons des éditions critiques qui nous permettront de démêler avec exactitude ce que les annalistes du Nouveau Monde ont apporté de nouveau, et ce qu'ils ont pris ailleurs, or sur ce point la science est loin d'être faite[1].

Au surplus, il importe peu; puisqu'il est hors de doute, — et c'est là le point essentiel, — que Rousseau a eu recours à des faits, qu'il ne s'est pas borné à faire usage du pur raisonnement, et qu'il s'est documenté autant que le lui permettait la science du temps.

Cet homme « libre et fier dans la nature » n'était pas le fruit de son imagination; Corréal lui avait fourni les traits qui lui permettaient de vanter de façon précise l'acuité des sens chez les primitifs; Buffier, ou tout autre, lui avait appris que, si nous n'avions pas de carrosses, nous pourrions lutter à la course avec le sauvage le plus robuste; quant à la longévité des hommes près de la nature, nous n'avons que l'embarras du choix depuis Christophe Colomb jusqu'à Lafitau, en passant par Montaigne et par Léry. Si Rousseau attaque la propriété avec violence, si c'est à elle qu'il attribue tous les maux dont nous souffrons, c'est non point par amour du paradoxe, mais parce qu'il avait reconnu que le bonheur des sauvages résulte de ce qu'ils ne connaissent ni « tien ni mien[2] ». S'il prétend que l'homme se dégrade à mesure qu'il se civilise, c'est parce que les missionnaires, avant lui, avaient été persuadés des périls de la civilisation au

1. J'en dirai autant de Grotius et de Puffendorf, bien que Rousseau les ait connus directement.

2. On le voit fort bien dans la préface de *Narcisse*, où Rousseau vise moins à l'originalité; il montre dans une note la supériorité du sauvage sur le civilisé et ajoute : « Ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux » (V, 107).

point de chercher à écarter soldats et marchands, au Paraguay comme au Canada, et parce que Mlle Duclos avait pris les mêmes précautions pour préserver ses chers Iroquois. Si plus tard Rousseau propose dans *Émile* un système d'éducation physique un peu brutal c'est que « les longs jeûnes, les coups, les brûlures, les fatigues de toute espèce sont les amusements des jeunes sauvages »; c'est que « chez les sauvages, l'autorité paternelle est nulle, que la mère n'adresse jamais à ses enfants que de tendres reproches, leur laissant le soin de trouver par eux-mêmes ce qui est bon[1] ». Si, dans le *Contrat Social*, Rousseau admire tant le gouvernement des aristocraties primitives ou naturelles, c'est qu'elles ne sont pas représentées par « les prêtres anciens, sénat, gérontes, et que les sauvages de l'Amérique Septentrionale se gouvernent ainsi et sont bien gouvernés[2] ».

Par malheur, Rousseau a tellement répété dans son *Deuxième Discours* qu'il dédaignait l'expérience, qu'on a fini par le croire, et M. Faguet a pu très spirituellement et un peu injustement appeler ce tableau de la civilisation primitive l' « *Astrée* de la sociologie ». Il se peut qu'il en soit ainsi, que la peinture tracée par Rousseau soit inexacte et que les récentes découvertes ethnologiques permettent de démontrer cette erreur, c'est là un point qu'il ne m'appartient pas de discuter. Au moins, doit-on reconnaître pour la justification de Jean-Jacques, que rien n'était moins prouvé à cette date et que des gens de sens rassis avaient retrouvé ou cru retrouver cet état de nature dans le Nouveau Monde. Cet homme primitif, splendide animal dont rien n'était venu entraver le développement, dont le corps n'était pas déformé par un travail intensif comme celui du paysan courbé sur la glèbe; cet être aux idées simples, ou plutôt sans idées aucunes, dans le cerveau de qui ne passent que des images, qui ne

1. *Émile*, II, p. 29.
2. *Contrat social*, liv. III, chap. II (III, 340).

connaît que la crainte et la colère et n'a aucune aspiration vers une autre vie, n'a point été imaginé par Rousseau. C'est Adam avant qu'il n'ait goûté au fruit de l'arbre de la science, c'est le Caraïbe découvert par Colomb et qui devait disparaître en quelques dizaines d'années devant les Européens. Est-ce à dire pour cela que le portrait du sauvage, tel que l'avaient tracé les missionnaires, pouvait convenir à l'humanité en général; faut-il donc en conclure que nous nous sommes pervertis à mesure que nous nous éloignions de ce type primitif? C'est ce que personne avant Rousseau n'avait dit avec netteté, c'est ce qu'il affirme et c'est en cela que consiste son paradoxe et son erreur. Si le raisonnement de Rousseau est logiquement construit, si sa démonstration a une apparence de vérité qui attire, et si, malgré tout, nous sentons que tout cela est faux, c'est que l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* a tracé le portrait d'un homme qui n'existait et ne pouvait exister qu'aux Antilles mais qui n'aurait pu vivre dans les conditions climatériques de l'Europe. La bonté de l'homme suppose en effet la bonté de la nature, et c'est pour cela que l'homme de la nature, reconstitué par Jean-Jacques à l'aide de documents authentiques et de faits prouvés, nous paraît un étranger. Nous tenons maintenant, ce me semble, la clef et l'explication des contradictions que l'on rencontre entre les théories de Jean-Jacques et la réalité, et qui l'ont fait accuser de manquer de sincérité.

Quelle que soit en effet la puissance d'imagination des poètes et des constructeurs d'Utopie, ils n'ont pu qu'idéaliser la réalité contemporaine. Les pâtres de Théocrite et de Virgile gardent leurs troupeaux sur les rives grasses du Minturne ou dans les montagnes de Sicile ; les joyeux Thélémistes de Rabelais habitent la plus riante et douce des abbayes de Touraine; les Sévérambes et les Australiens vivent dans une sorte de couvent; sous leurs déguisements de circonstance nous reconnaissons des Grecs, des Latins, ou des Français du XVIe ou du XVIIIe siècle; ils

se meuvent dans un paysage embelli mais dont certains traits nous sont familiers. Si nous savons qu'ils sont imaginaires, au moins ne paraissent-ils pas absolument impossibles, ils respectent les convenances comme on aurait dit au grand siècle. Aussi, acceptons-nous de nous nourrir de fruits ou de lait caillé comme les pâtres de Théocrite ou les bergers du Latium, de faire chanter avec eux la flûte de roseau. Tout au contraire, quand Rousseau nous dit dans les *Confessions* qu'en se promenant dans la forêt de Saint-Germain, il retrouvait à chaque pas les conditions de la vie primitive telle qu'il l'a décrite dans son *Discours*, nous sentons bien qu'à ce moment nous sortons de la réalité. Rien, dans les spectacles que nous avons sous les yeux, ne peut nous rappeler les premiers âges du monde. Nous savons fort bien que l'homme abandonné à ses propres ressources dans une forêt française, fût-il aussi adroit qu'un Indien, ne manquerait pas d'y périr. Les arbres ne lui fourniraient guère de fruits, les racines qu'il y trouverait ne lui permettraient guère de soutenir ses forces; à moins qu'il ne se fît chasseur, ce qui, si nous nous en rapportons au *Discours*, suppose déjà un état avancé de longs siècles de vie végétarienne, il serait condamné à mourir. Jamais notre ciel et nos conditions climatériques n'ont permis la vie telle que la supposait Rousseau; ce n'est ni en Suisse, ni en France qu'il a pu voir une nature féconde, donnant sans regret une ample subsistance à ses enfants; ce n'est pas aux environs de Paris où, d'après Jean-Jacques lui-même, le paysan était poursuivi par les collecteurs d'impôts, que l'on pouvait arriver à se former l'idée du genre de vie de l'homme naturel. Avec son absence de costume, le sauvage de Rousseau nous fait grelotter, et nous savons quel est le sort de bien des « chemineaux » qui veulent mener trop complètement la vie naturelle et qui tombent au bord de la route. Il y a là, entre la réalité et les théories du philosophe, une contradiction qui nous choque et contre laquelle notre expérience journalière se révolte. Tout

s'explique au contraire, si nous supposons que Rousseau, grisé par la lecture des récits de voyages, ne voit plus la forêt de Saint-Germain qu'à travers une sorte de brouillard exotique[1]. Nous savons qu'il y a dans les mers lointaines des îles où les arbres sont tellement chargés de fruits que, sans souci du lendemain, on peut casser la branche ; où l'homme peut vivre sans vêtements, car l'hiver y est inconnu; sans armes, car les bêtes fauves n'ont jamais troublé sa sécurité : l'ombre de la forêt ou quelques roseaux réunis ensemble « lui suffisent comme demeure, et son âme que rien n'agite peut se livrer au seul sentiment de son existence sans aucune idée de l'avenir prochain quel qu'il puisse être ». Quand Rousseau s'écrie : « O homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; voici ton histoire, telle que j'ai cru la lire non dans les livres de tes semblables, qui sont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais », il n'a pas visé au paradoxe, il s'est involontairement trompé, et nous a trompés de même. Cette histoire n'est pas la nôtre, la nature qu'il prétend avoir observée se trouvait à des milliers de lieues de la France et ce sont les livres qui la lui avaient révélée. Ayant étudié les caractères des Indiens qui sont incontestablement des hommes primitifs, il en a conclu que tous les hommes naturels devaient leur ressembler; il a supposé sous notre climat des conditions de vie qui ne peuvent y exister; il a péché non pas par excès d'imagination mais par excès de documentation; il s'est tenu trop près de ses modèles, il n'a pas su en faire la critique. Il a écrit l'histoire morale non pas de l'homme, mais de l'Indien, et si l'on veut à toute force que le *Discours sur l'Inégalité* soit un roman ou un poème, c'est au moins un roman ou un poème exotique. Son rêve social a pour décor un paysage de la Bible où les arbres ruissellent de baume et craquent sous le poids des

1. « Enfoncé dans la forêt, *j'y cherchais*, j'y trouvais l'image des premiers temps, » *Confessions*, VIII (VIII, 276).

fruits, c'est Chanaan ou le paradis terrestre que Christophe Colomb avait cru retrouver dans les îles de la mer Océane [1].

Le succès de Jean-Jacques provient précisément du manque d'originalité de ses idées; il flattait les tendances de son temps, il résumait et présentait pour la première fois au public, sous une forme passionnée et en apparence logique, ce que tant de voyageurs avaient senti, sans toujours pouvoir le dire, depuis deux siècles.

Rousseau est le philosophe qui donne une explication et une excuse à la façon de vivre des Flibustiers et des aventuriers qui, las de la contrainte sociale, étaient partis chercher au Nouveau Monde le bonheur dans la liberté [2]. A sa façon, Robinson est un ancêtre de Rousseau, lui qui, comme son compatriote Gulliver, ne peut rester dans sa petite ferme et vivre obscurément et régulièrement de la vie de famille anglaise. « Rousseauistes » aussi, en un sens, étaient tous ces missionnaires, comme Hennepin, qui partaient pour la Nouvelle France afin d'être plus indépendants et se révoltaient contre la vie du couvent. « Rousseauistes » surtout étaient les hardis coureurs des bois, qui préféraient la vie précaire des Indiens à la sécurité des villes et s'enfonçaient dans la libre forêt,

1. Dans la *Septième époque*, Buffon, après avoir tracé un tableau du bonheur dont jouissent certaines peuplades, a bien soin d'ajouter : « Tout cela suppose des hommes actifs dans un climat heureux, sous un ciel pur pour l'observer, sur une terre féconde pour la cultiver, dans une contrée privilégiée ». C'est la réfutation même du système de Rousseau, ou plutôt, comme nous dirions aujourd'hui, sa mise au point.

2. C'est bien là un des sentiments que cherche Rousseau dans la nature; on connaît le récit de son pèlerinage aux bords du Lignon, rapporté par Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la Nature*, V, 69), et surtout le passage de la *Septième rêverie* (IX, 380), où il raconte la joie qu'il éprouva à croire découvrir un coin de nature vierge du côté de la Robilla : « Je me comparais à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, et je me disais avec complaisance : « Sans doute je suis le premier mortel qui ait « pénétré jusqu'ici ». Je me regardais presque comme un autre Colomb ».

avec la joie de se sentir seuls et maîtres de la terre qu'ils foulaient. Ils étaient nombreux à cette date et ils seront encore plus nombreux après Rousseau, ceux qui, sous la voûte des arbres, n'entendant aucun bruit, ont pu se croire rajeunis de plusieurs milliers d'années, et revenus au temps où l'homme, isolé et superbe, parcourait les forêts silencieuses. Rousseau a développé ces tendances en les expliquant, en les légitimant, en leur donnant une excuse et une philosophie, la philosophie des errants et des coureurs des bois, mais aucun de ces sentiments n'a été ni trouvé ni exprimé pour la première fois par lui. C'est, en fait, un instinct primordial qui se réveille en nous au contact de ce que les Américains appellent la « wilderness ». N'a-t-on pas vu chez eux des fils de puritains, comme Thoreau, un des écrivains les plus puissants de la Nouvelle Angleterre, mener volontairement la vie de Robinson? La joie la plus grande des hommes d'affaires américains n'est-elle pas encore aujourd'hui de retourner pendant quelques semaines dans les forêts restées sauvages et là, sous la conduite d'un guide indien, de vivre de leur pêche et de leur chasse, loin du monde? Tous n'ont pourtant pas lu Rousseau et beaucoup sans doute ignorent même son nom; mais l'instinct d'êtres imparfaitement adaptés à la civilisation revit en eux et, par réaction contre la vie artificielle qu'ils sont forcés de mener, ils reviennent à la vie ancestrale.

Ce sentiment qui se fait jour dans toutes les sociétés extrêmement civilisées, existait au XVIII[e] siècle, autant et plus que de nos jours, dans une société monarchique et polie. Jamais le monde ne s'était encore senti si vieux et si fatigué, et jamais il n'avait plus désiré retourner à la nature; de là le succès d'une philosophie qui s'adresse à des mondains plus qu'à des savants. De plus, Rousseau habillait au goût du jour, à la laïque, à l'usage de gens qui ne croyaient plus, les doctrines que les bons Pères n'avaient cessé de prêcher. Si nous cherchions à qui Rousseau ressemble le plus intellectuellement, au XVIII[e] siècle,

ce ne serait ni chez les Encyclopédistes ni chez les Anglais qu'on trouverait des esprits de la même famille, mais bien chez les Lafitau et les Charlevoix. S'il a pu dire que tout en estimant leurs doctrines dangereuses, il n'a jamais pu trouver en lui la force de les haïr, c'est qu'il sentait, sans vouloir le reconnaître, qu'il leur devait beaucoup. Ne voit-on pas chez eux la même croyance à la bonté originelle et foncière de la nature humaine, la même admiration pour les œuvres du créateur, les mêmes attaques contre la civilisation qui s'allient si bien au goût de cette même civilisation, le même panégyrique de la vie simple des sauvages et les mêmes critiques de la propriété? N'ont-ils point, eux tout les premiers, pratiqué le communisme dans leurs postes éloignés du Canada, où les prêtres organisaient des magasins pour renfermer toutes les provisions de la tribu, où ils faisaient travailler les sauvages au champ commun et se gardaient bien de leur apprendre à délimiter leurs propriétés, persuadés qu'ils leur rendraient ainsi le pire des services? La société telle que la rêvait Rousseau, je ne dis pas pour lui-même, car il est irrémédiablement individualiste, mais pour une humanité qui ne peut retourner aux conditions primitives, ne diffère pas beaucoup du socialisme chrétien des Jésuites [1].

1. Les disciples mêmes de Rousseau ont continué de s'inspirer après lui des Pères Jésuites. Dans un article publié il y a un an, M. Lagardelle a indiqué la part qu'ils avaient eue dans la formation intellectuelle de Paul Lafargue, auteur du *Droit à la paresse* et gendre de Karl Marx. « Chose à peine croyable, dit-il, ce sont les mêmes récits de voyages qui exaltaient les contemporains d'un d'Holbach ou d'un La Mettrie, qui ont nourri la pensée de Paul Lafargue. Qu'on parcoure ses écrits, qu'on lise par exemple sa conférence contradictoire avec M. Jaurès sur *l'Idéalisme et le Matérialisme dans l'Histoire*, et l'on verra que ses auteurs sont ces missionnaires qui contribuèrent tant à mettre à la mode le retour à la nature ». Il a lu les *Mœurs des Sauvages américains* de Lafitau; mais son livre, c'est *l'Histoire de la Nouvelle France* du P. Charlevoix qui exerça sur les esprits une si étonnante influence. » *Revue hebdomadaire*, janvier 1912, p. 194. Les pauvres Jésuites seraient un peu effrayés de leur descendance s'ils pouvaient la voir; elle est pourtant authentique et ils ne pourraient la renier.

On peut se demander pourquoi ces théories sont restées dans une obscurité relative avant Jean-Jacques, et pourquoi les contemporains eux-mêmes ont fait à l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* l'honneur ou le crime de les avoir inventées. La raison en est simple. Dans les relations des Jésuites, ces idées se trouvaient noyées dans un indigeste fatras de sermons, de pieuses digressions qui devaient singulièrement rebuter un public sceptique. Quel que soit le charme que présentent certains passages, ce sont de rares oasis, et si l'on peut commencer la lecture de leurs annales par plaisir, on n'y persiste que par devoir. De plus on n'y pouvait pas prendre d'intérêt vital. Sans doute, il était fort curieux d'apprendre que les Caraïbes et quelques peuplades des bords de l'Amazone connaissaient un bonheur parfait et menaient une vie innocente et pure. Des philosophes comme Lafitau et Charlevoix pouvaient retrouver au Canada une peinture fidèle des premiers temps du monde ou de l'âge des Patriarches, les sauvages n'en restaient pas moins des sauvages. Avec toutes leurs vertus, ils appartenaient à une race différente de la nôtre; séparés de nous par des milliers de lieues, nul lien visible n'existait entre eux et nous. Enfin, tous ces Indiens n'étaient pas uniformément bons; s'il y avait en Amérique des fils de la nature qui écoutaient la voix de notre mère commune, il y avait aussi dans le même pays des enfants terribles aussi bien que des modèles de vertu. A côté des innocents Caraïbes se trouvaient des Cannibales très authentiques, à côté des dociles et vertueux Hurons de cruels et irréductibles Iroquois.

L'impression finale qui résultait de ces lectures devait être nécessairement peu claire; cette confusion s'augmentait encore des contradictions des voyageurs qui étaient loin de s'entendre sur les caractères d'une même tribu et prenaient un malin plaisir à réfuter leurs prédécesseurs. Charlevoix, après quelques autres, s'était élevé énergiquement contre cette tendance d'englober sous le nom de Sauvages toutes les peuplades de l'Amérique, « comme

si tous parlaient la même langue, et avaient les mêmes habitudes[1] »; l'*Histoire Générale des Voyages* rendait encore plus saisissante cette diversité et cette variété des peuples du Nouveau Monde, et le public devait avoir quelque peine à s'y reconnaître.

Avec Rousseau, toutes ces contradictions et ses hésitations disparaissent. Nous n'avons plus besoin de faire de longues et pénibles recherches chez les voyageurs, de concilier les Jésuites et les Récollets, les Protestants et les Espagnols. Ne prenant chez les annalistes du Nouveau Monde que les traits qui peuvent servir son dessein, il va droit son chemin sans se laisser arrêter par aucune objection. Il nous offre, non plus le tableau d'une humanité confuse et grouillante dont les caractéristiques varient de tribu à tribu, mais une esquisse largement tracée où tout s'enchaîne, se relie, se comprend, dans laquelle cependant il laisse subsister assez d'éléments empruntés à la réalité, pour que nous ne soyons pas déroutés et qu'il nous semble y reconnaître quelque chose de déjà vu. L'homme naturel, c'est encore le sauvage américain, mais dépouillé de son individualité, situé dans le passé, généralisé, si je puis dire, et qui devient le type même de toute l'humanité primitive, et par conséquent, notre ancêtre. Si la vie que mènent les Caraïbes nous importe assez peu, il est autrement curieux, pour nous, de savoir comment vivaient nos premiers aïeux, et c'est précisément ce que Rousseau avait prétendu nous apprendre dans son deuxième *Discours*.

A le lire, nous ne ressentons plus l'impression pénible que nous causent les *Époques de la nature*; nous ne provenons plus d'un animal à peine différent des autres animaux; nous n'avons plus pour pères « ces hommes tremblants sur la terre qui tremblait sous leurs pieds, nus d'esprit et de corps, exposés aux injures de tous les éléments, victimes de la fureur des animaux féroces ». Ce

1. Charlevoix, *Journal*, III, 183.

tableau poussé au noir devait être infiniment désagréable à des gens qui se piquaient d'humanité et de philosophie, et qui étaient en même temps des raffinés. Combien au contraire, il était plus flatteur pour notre amour-propre de nous représenter nos ancêtres non pas comme des génies (nous n'en demandons pas tant et nous sommes même heureux de leur être supérieurs en intelligence), mais comme de superbes et gracieux animaux, cherchant leur subsistance dans les forêts, se désaltérant aux ruisseaux, trouvant leur lit au pied même de l'arbre qui les a nourris et ne pouvant voir souffrir les êtres qui les entourent sans être émus de compassion. La galerie de nos ancêtres n'est plus dépareillée, comme chez les philosophes de l'école de Hobbes, par un hideux et repoussant portrait; placer à la souche même de notre arbre généalogique « l'homme naturel » tel que le conçoit Rousseau, c'était donner un brevet de noblesse et, mieux encore, de bonté et de vertu à toute l'humanité.

C'était une doctrine douce et consolante : elle était en même temps empreinte d'une sensualité qui contribua fortement à son succès. Combien à côté de l'aimable liberté amoureuse des peuples primitifs ou des sauvages, paraît détestable et odieuse notre société « où la jalousie des amants et la vengeance des époux causent chaque jour des duels, des meurtres et pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères et où les lois même de la continence et de l'honneur étendent nécessairement la débauche[1] ». Comme il est aisé après cela de nous laisser aller à nos instincts, et quelle facile excuse pour des gens qui sont loin d'être des rigoristes, que de pouvoir se dire, dans leurs moments de faiblesse, qu'ils sont conduits par les vices mêmes de la société à s'écarter de la vertu conventionnelle! Voilà qui nous réhabilite à nos propres yeux, et voilà aussi qui explique en partie le succès de Rousseau : sous son masque de

1. *Discours de l'Inégalité*, II, 102.

faux stoïcien, et malgré tous ses sermons à la mode de Genève, il fut l'indulgent confesseur d'une société aimable, sensible et corrompue.

Sans doute, ce n'est pas là ce qu'il voulait faire, et ce n'est pas là tout ce qu'il a fait. Je sais combien il y a d'éléments contradictoires en lui, une pitié, une sensibilité intenses, vibrantes et passionnées, en même temps qu'une nature d'artiste et un tempérament d'apôtre; de tout cela je ne rends pas compte, et ne cherche point à le faire, je ne veux qu'essayer d'expliquer quelques-unes des raisons de son succès.

Pour avoir répété de façon plus éloquente ce que tant d'autres avaient dit avant lui et pour avoir été un vulgarisateur de génie, il ne s'ensuit pas que Rousseau doive être accusé de manquer d'originalité littéraire. Il me semble même qu'il n'a qu'à gagner à être étudié ainsi. Au lieu de le considérer, ainsi qu'on l'a fait trop souvent, comme un génie monstrueux et isolé, on le rattache à une tradition et on le comprend mieux. Il n'a point pris le parti de la nature contre la civilisation par amour du paradoxe, comme l'ont prétendu ses ennemis, mais bien parce qu'il avait trouvé dans ses souvenirs et dans ses lectures assez de faits qu'il a eu le tort de ne pas vérifier, pour confirmer une idée qui était dans l'air. Il a laïcisé un lieu commun de morale chrétienne, il a repris pour son compte l'éloge de la pauvreté monacale et de la fraternité évangélique que les missionnaires avaient cru retrouver chez les peuplades de l'Amérique.

Quand l'archevêque Christophe de Beaumont a fulminé contre Rousseau, après *Émile*, incriminant en particulier « cette proposition que les premiers mouvements de la nature sont toujours bons et qu'il n'y a point de perversité originelle en notre nature », il a fait preuve de plus de zèle que d'érudition. Si Jean-Jacques avait eu les dons d'un polémiste, ce qui n'était pas en lui, il aurait eu beau jeu à rejeter sur d'autres la faute qu'on lui reprochait. Cette théorie dans laquelle l'archevêque déclarait ne

point reconnaître « la doctrine des Saintes Écritures et de l'Église, touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature » avait déjà, en son fond, été soutenue par des chrétiens dont on ne pouvait suspecter la sincérité, depuis le bon Lescarbot, ami des missionnaires, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'aux PP. Lafitau et Charlevoix.

CHAPITRE II

L'AMÉRIQUE ET LES PHILOSOPHES VOLTAIRE, DIDEROT, BOUGAINVILLE, MARMONTEL, L'ABBÉ RAYNAL

Même parmi les adversaires les plus déterminés des théories de Rousseau, il n'y a pas unité de doctrine et de sentiments sur les sauvages américains. Les uns voient en eux des victimes du fanatisme et relatent à nouveau les horreurs de la conquête; d'autres les considèrent comme des brutes et citent les récits de voyages pour démontrer à quel point d'abêtissement peuvent descendre des peuples qui n'ont nulle idée du progrès et sont restés figés dans le même état depuis le commencement du monde[1]. D'autre part, ces « philosophes nuds » qui, armés de leur seule raison, confondent les Jésuites et refusent d'accepter, les yeux fermés, la religion qu'on leur prêche, étaient de précieux alliés pour ceux des philosophes dont la préoccupation principale était d'« écraser l'infâme ». Jamais peut-être on n'a plus parlé des Indiens, et jamais on ne s'est moins intéressé à eux. Comme l'avait dit Voltaire dans le *Dictionnaire Philosophique*, le principal avantage de la géographie parait alors de faire

1. Ce mépris foncier des philosophes pour les Indiens apparaît dans l'*Encyclopédie* (article *Sauvages*); on y renvoie à Charlevoix pour les sauvages du Canada, et il y est dit « qu'une grande partie de l'Amérique est peuplée de sauvages, la plupart encore féroces et qui se nourrissent de chair humaine ».

voir que les « orgues de saint Séverin ne donnent le ton qu'à la paroisse » et d'opposer « l'univers à la rue Saint-Jacques ». Quand les philosophes introduiront dans un de leurs livres un sauvage, ce sera pour s'en servir comme d'un porte-parole, ils s'occuperont peu de la vraisemblance et de la couleur locale, et la diatribe terminée, la défroque relégué au magasin des accessoires, nous verrons reparaître l'Européen, le civilisé, le philosophe. Écrire l'histoire de l'américanisme dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, serait refaire, en somme, toute l'histoire des idées pendant la même période; aussi serons-nous forcés de laisser de côté de nombreux ouvrages pour nous attacher plus particulièrement à ceux qui ont été les plus connus et les plus discutés. Nous ne parlerons même pas de Montesquieu, bien qu'il ait consacré quelques chapitres de l'*Esprit des Lois* à la découverte de l'Amérique; il se place à un point de vue tout économique que nous ne pouvons étudier ici [1]. Par contre, Voltaire va nous donner l'opinion moyenne des philosophes amis du progrès.

*
* *

Sur ce point comme sur bien d'autres, l'essentiel de sa doctrine est contenu dans l'*Essai sur les Mœurs*. On ne pouvait attendre de l'auteur du *Mondain*, de l'homme qui toute sa vie n'a cessé de railler les apôtres de la vie simple, qu'il témoignât un grand enthousiasme pour les peuples barbares du Nouveau Monde [2]. Bien mieux, il excuse les cruautés des Espagnols, qui, pour lui, peuvent

1. *Esprit des Lois*, liv. XVII, chap VII; liv. XVIII, chap. IX, XI, XII, XIII, XVI; liv. XXI, chap. XXI, XXII.

2. Voir notamment A. Morize, *l'Apologie du luxe au XVIIIe siècle*, Paris, 1909, in-12, Appendice, contenant une bibliographie de la question du luxe après 1736. On trouvera encore un certain nombre d'autres ouvrages et de voyages philosophiques dans le *Manuel de bibliographie* de M. Lanson.

s'expliquer par un désir très légitime de représailles. Si les conquistadors ont eu la main rude, les Mexicains et les Péruviens, avec leurs sacrifices sanguinaires, sont loin de lui apparaître comme de petits saints, et, si on les a anéantis, c'est tant mieux pour l'espèce humaine[1]. Au fond, il admire fort les compagnons de Cortez et de Pizarre pour la grandeur de leur conquête et leur succès. C'est pour la même raison qu'il célèbre de façon presque lyrique les exploits des Flibustiers qu'il appelle les « héros du brigandage »; bien « qu'il ne reste aujourd'hui que le souvenir de leur valeur et de leur cruauté », on sent qu'il a pour eux un faible qu'il prend à peine soin de dissimuler[2].

Il condamne cependant la conquête du Nouveau Monde, mais pour de tout autres motifs que Rousseau. Pour lui, le jeu n'en valait pas la chandelle et les hommes qui, pendant deux siècles, sont allés se faire tuer aux Indes, non sans gloire mais sans profit pour leur patrie, auraient bien mieux fait de rester en Europe. Il hait ces expéditions lointaines, et déplore que, tombant dans l'erreur des Espagnols, nous dépensions tant d'argent et tant de vies pour la Louisiane, les Antilles et le Canada même qui n'est qu'un mauvais pays[3]. On en a profité pour reprocher à Voltaire de manquer de patriotisme; il serait plus juste de dire qu'il manquait seulement de clairvoyance en ne soupçonnant pas le développement que devaient prendre un jour ces colonies dont il faisait si bon marché. Sa pensée véritable apparaît mieux quelques pages plus loin. Partisan résolu de la « pénétration pacifique », comme nous dirions aujourd'hui, il regrette que nous n'ayons

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. CXLX.

2. *Id.*, chap. CLIII. On voit paraître le même sentiment dans le récit que fait Voltaire du voyage d'Anson autour du monde et de son retour triomphal à Londres, avec trente-deux chariots chargés des dépouilles des vaisseaux espagnols, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXVII. La traduction d'Anson avait paru en 1749-1750, Paris, in-4°.

3. *Id.*, chap. CLIV.

pas laissé la main libre aux Jésuites qui auraient, sans effusion de sang, achevé la conquête du Nouveau Monde pour la France. De tous les établissements européens en Amérique, il n'en admire qu'un, le Paraguay, non pas pour la religion qui y règne, mais parce que les bons Pères, dont le courage est, pour le moins, aussi grand que le courage guerrier, « s'y sont fait une vertu de soumettre les sauvages par l'instruction et la persuasion ». « Seuls de tous les colonisateurs du Nouveau Monde, ils ont su se tailler un empire sans commettre d'inutiles cruautés. A la barbarie et à l'ignorance ils ont fait succéder l'ordre, la science et le bonheur; sous leur discipline douce mais ferme, les habitants ont appris à cultiver la terre »; ils se sont civilisés, donc ils ont vu augmenter leur bonheur[1]. C'est qu'en effet, pour Voltaire, le bonheur est le résultat naturel et nécessaire de la civilisation, aussi n'admire-t-il les Indiens que dans la mesure où on peut les dire civilisés. Au début même de l'*Essai*, il avait pris soin de s'expliquer nettement sur ce point et de foudroyer Lafitau et ses successeurs[2] :

« Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errants dans les forêts, *salvatici*, *selvaggi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils, ni leurs pères, vivant en brutes, sans avoir ni les ressources ni l'instinct des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, et

1. *Essai sur les Mœurs*, chap. CLIV.

2. *Id.*, chap. VIII. Il semble avoir vu combien était dangereuse la doctrine de Lafitau et cette transformation des sauvages en héros d'Homère, aussi met-il tout en œuvre pour le ridiculiser : « Il fait venir les Américains des anciens Grecs et voici ses raisons : les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansait dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes ». Il faut autre chose à Voltaire que des souvenirs antiques pour lui faire voir les sauvages en beau.

que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos pères soit dans la nature humaine. » Il y a donc toujours eu quelque espèce de société, « nous n'étions pas faits pour vivre à la manière des ours ».

Mais, bientôt après, Voltaire proclame que, si malheureux et si barbares que puissent nous paraître les peuples du Nouveau Monde, ils sont encore supérieurs en intelligence et surtout en bonheur à ceux qu'il appelle les sauvages d'Europe, c'est-à-dire aux paysans qui vont à la messe et à l'armée [1]. « Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leur famille et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons; ne connaissant que la terre qui les nourrit et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillemens grossiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées et par conséquent peu d'expressions; soumis sans qu'ils sachent pourquoi à un homme de plume, auquel ils portent la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se réunissant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère et à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir surtout que les peuples de Canada et les Cafres qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot ont l'art de fabriquer eux-

1. C'est probablement ce passage de Voltaire qui fournit le titre d'un pamphlet intitulé *les Sauvages de l'Europe*, Berlin, 1760, et attribué à Louvel. Les sauvages de l'Europe sont les Anglais, que l'auteur est loin d'admirer.

mêmes tout ce dont ils ont besoin et cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres et nos sauvages n'ont même pas l'idée de la liberté. »

Pour Voltaire, la découverte de l'Amérique n'a qu'un intérêt historique, « car tous les peuples furent pendant des siècles ce que sont aujourd'hui les habitants des côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles et la moitié des Américains » ; ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que nous devions les admirer, et encore moins, chercher à les imiter.

L'attitude de Voltaire se montre encore plus clairement dans les lettres qu'il écrivit à propos d'un ouvrage qui fit grand bruit en son temps et qui n'avait guère de mérite. Un prêtre philosophe, ami de Frédéric, l'abbé de Paw prétendit dans ses *Recherches Philosophiques* sur les Américains prouver qu'avant l'arrivée des Européens, les sauvages du Nouveau Monde menaient une vie précaire et misérable et que leur sort n'avait cessé de s'améliorer depuis la conquête [1]. C'était la contrepartie de la théorie de Jean-Jacques. Il s'attachait surtout à montrer qu'on ne pouvait accorder aucune confiance aux missionnaires qui, « étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'à lire leurs *Lettres Edifiantes*, on se croit transporté au centre des absurdités et des prodiges. » En réalité, les Américains ne doivent être considérés que « comme une espèce dégénérée de l'humanité, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur et sans élévation d'esprit ». C'en est assez pour Voltaire qui le proclame « un vrai savant puisqu'il pense et qu'il n'est pas prévenu en faveur des modernes. » Par malheur, de Paw, poursuivant son œuvre de critique impitoyable et de destructeur de légendes, s'attaqua bientôt avec la même violence à la partie des *Lettres Edifiantes* qui traitait de la Chine. Voltaire, cette fois, se fâcha tout rouge. Tout est

1. Berlin, 1768-1769, 3 vol., petit in-8; le troisième volume contient une défense en réponse aux attaques de Dom Pernetty.

permis contre les Américains qui ressemblent trop aux hommes naturels de Rousseau pourvu que les coups portés aux uns n'atteignent pas les autres; mais holà! dès qu'on touche aux vertueux Chinois qui, par droit de conquête philosophique, appartiennent à M. de Voltaire; et le voilà qui se met en devoir de composer un pamphlet intitulé : « *Des lettres Chinoises, Indiennes et Tartares à M. de Paw par un bénédictin* ». Il n'y parle, du reste, que des Chinois, qui sont des civilisés supérieurs, ont une religion et surtout une philosophie remarquable, un gouvernement merveilleusement réglé, et qui depuis plusieurs siècles jouissent d'un bonheur que nous devons leur envier [1].

Il n'est guère plus tendre pour les sauvages dans *Candide*, malicieuse parodie des récits de voyages et des romans d'aventures, qui nous montre à quel point Voltaire avait pratiqué cette littérature spéciale [2]. On se souvient du portrait qu'il fait de ces Oreillons qui ressemblent tellement à des singes que Candide leur lâche un coup de fusil. On ne peut leur reconnaître qu'une qualité, ils n'aiment pas les Jésuites et les mettent à la broche à toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, ce qui est conforme « au droit naturel qui nous enseigne à tuer notre

1. Voir : *Lettre à d'Argental*, 5 septembre 1774 (XLIX, 74); *Lettre à Frédéric*, 21 septembre 1775 (XXX, 457); *Fragment sur l'Histoire générale*, XXIX, 229. On trouvera le pamphlet de Voltaire, XXIX, 437.

2. M. Lanson a montré, dans son volume sur Voltaire (Paris, Hachette), l'exactitude de la couleur locale de Candide; on pourrait aussi y voir une parodie : si la vieille raconte son histoire, c'est qu' « il est d'usage dans un vaisseau de conter des histoire pour se désennuyer »; Cacambo, « quart d'Espagnol, né d'un métis dans le Tucuman, et qui avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, soldat, sacristain, laquais », semble échappé des *Aventures de Beauchêne*. On rencontre des Flibustiers, des esclaves suppliciés, des Jésuites, missionnaires bottés; quant à l'Eldorado, il me semble bien y reconnaître une très forte influence de Foigny, « cette belle galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique dans laquelle ils cultivent les sciences », ressemble singulièrement à l'Haab.

prochain, et c'est ainsi qu'on en agit par toute la terre. » L'éloge est assez mince.

Le Huron ou l'Ingénu, malgré son titre prometteur, n'est pas plus favorable aux sauvages. D'ailleurs, l'Ingénu est un faux Huron, puisque il a été enlevé dans sa jeunesse et qu'il retrouve sa famille en Basse-Bretagne. Il pourrait être un Persan, un Turc ou un Siamois, sans qu'il fût besoin de changer une phrase au conte de Voltaire. Il ne fait même pas de comparaisons entre le bonheur des sauvages du Canada et le malheur des sauvages de France, et, malgré les infortunes qui l'accablent, il se trouve si bien de la civilisation que « M. Louvois vint à bout de faire un excellent officier de l'Ingénu qui a paru sous un autre nom à Paris et qui a été à la fois un guerrier et un philosophe intrépide »[1]. Nous sommes loin du sauvage de Delisle, qui refusait de rester dans les villes et demandait en grâce d'être ramené dans ses forêts.

Voltaire n'était pas le seul à partager ce mépris pour les Indiens. Déjà, La Condamine était revenu fort désillusionné de son voyage dans l'Amérique Méridionale. Il n'y avait trouvé ni la vertu, ni le bonheur que, sur la foi des missionnaires, il s'attendait à rencontrer. « On ne peut voir sans humiliation, disait-il dans le rapport qu'il lut à l'Académie, combien l'homme abandonné à sa simple nature et privé d'éducation et de société diffère peu de la bête[2] ». Malgré quelques réserves en faveur des sauvages,

1. Dans *l'Ingénu*, Voltaire s'inspire surtout des *Lettres Persanes* et peut-être des *Lettres Iroquoises* de Maubert de Gouvet, Paris, 2 vol. in-12, 1752. Comme le Huron, Igli l'Iroquois apprécie bien des choses dans notre société et en particulier les voitures, la table et les femmes. Par contre, il n'a que haine et mépris pour les prêtres et les moines. Le style est parfois amusant et ne perd pas trop à côté de celui de Voltaire. Voir en particulier l'énumération plaisante des moines qui emplissent une église, II, 85. C'est au même genre qu'il faut rattacher les *Lettres Chérokiennes*, mises en français de la traduction italienne par Jean-Jacques Rousseau, sauvage européen, à Rome (?), 1769. Grimm, *Correspondance littéraire*, avril 1769, dit qu'elles ont été attribuées à Diderot.

2. *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique*

c'est aussi le sentiment qui domine dans les écrits de Pierre Poivre [1]. Ce brave homme d'intendant qui parcourt les colonies françaises en faisant des conférences pour démontrer que le bonheur est l'effet d'une bonne agriculture, prêche le retour à la nature; mais par là il entend la vie des champs et non l'anarchie. Un homme qui considère qu'un pays mal cultivé ne peut être habité que par des barbares ou des esclaves, est loin des théories du *Discours sur l'Inégalité* et de l'admiration de Rousseau pour les peuples nomades.

*
* *

Il est assez difficile de déterminer l'action directe exercée sur Diderot par les récits de voyages. La tradition veut qu'il ait écrit une part considérable de l'*Histoire philosophique des Indes*, mais je ne crois pas que l'on ait jamais pu retrouver de façon précise les passages qui lui seraient dûs. Si nous nous en tenons à l'examen de ses œuvres, nous ne rencontrons que deux opuscules où il ait traité des peuples sauvages. Le premier est un fragment et n'a guère d'importance pour nous, car Diderot y recherche les moyens d'amener les barbares à la civilisation, tout en indiquant cependant qu'ils semblent aimer mieux leur barbarie [2]; le second, plus connu, est le fameux *Supplément au Voyage de Bougainville* [3]. On y distingue très nettement le point de vue intéressé qui caractérise l'exotisme américain chez tant d'auteurs. Ce que Diderot

Méridionale, Paris, 1745, p. 53. C'est sans doute pour cette raison que Jean-Jacques fait si peu de cas de cet ouvrage, *Discours sur l'Inégalité*, note J.

1. *Voyages d'un philosophe, ou Observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Londres et Lyon, 1769. La première édition est de 1768, mais la seconde est augmentée de deux discours curieux adressés aux colons de l'Ile de France.

2. *Fragment échappé du portefeuille d'un philosophe.*

3. *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile,* en 1766, 1767, 1768 et 1769, Paris, 1771.

trouve à louer chez les habitants de Taïti, c'est plus encore leur athéisme et leur vie licencieuse que la simplicité de leurs mœurs. L'ouvrage de Bougainville lui-même lui a fourni plus d'un trait, aussi est-il bon tout d'abord de dire quelques mots de la relation du navigateur.

Bougainville était l'enfant chéri des philosophes et n'en était pas médiocrement fier. C'est d'Alembert qui lui avait enseigné les mathématiques et « l'avait mis dans le cas de donner au public un ouvrage sur la géométrie », et c'est Diderot qui se chargea de présenter sa relation au public.

Il le fit dans des termes chaleureux : « Il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il est aimable, gai, c'est un vrai Français, lesté, d'un bord, par un *Traité du Calcul Intégral et Différentiel* et, de l'autre, par un *Voyage autour du Monde* ; il a de la philosophie, de la fermeté, du courage, des vues, de la franchise ; le coup d'œil qui saisit le vrai et abrège le temps des observations ; de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'instruire, d'être utile ; des mathématiques, des mécaniques, des connaissances en histoire naturelle, de la géométrie, de l'astronomie [1]. » C'était le voyageur philosophe tel que le demandait Jean-Jacques ; mais, par malheur, l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* avait commis la faute de blesser par avance le navigateur dans sa note dirigée contre les relations des marins ; aussi Bougainville débute-t-il par une attaque furibonde contre les prétendus savants qui dénigrent les récits de voyages tout en s'en servant. « Je suis voyageur et marin, s'écrie-t-il dans sa préface, c'est-à-dire un menteur aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux, qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leur imagination. Procédé bien inconcevable et bien singulier de la part des gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes,

1. Diderot, *Œuvres*, II, 199, édit. Assezat.

n'écrivent et ne dogmatisent que d'après ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser »[1]. C'est là un coup droit porté à Rousseau, et l'on s'attendrait après une telle profession de foi à trouver une réfutation en règle du second *Discours*. Elle se trouve en effet dans le *Voyage* de Bougainville, mais cachée de telle façon qu'en apparence au moins, il semble confirmer Rousseau. Son tempérament sensuel, la douceur du ciel de Taïti l'ont entraîné et exalté; sur le moment même, il n'a songé qu'à admirer; nous verrons que, quand il se reprend, il arrive à des conclusions singulièrement pessimistes.

Son récit est un des plus attrayants du XVIIIe siècle, malgré l'accumulation des détails techniques que lui reprochait Diderot. On ne peut en vouloir à ce marin d'aimer son métier et de rendre hommage aux qualités de ses matelots : « leur constance a été à l'épreuve des positions les plus critiques, et leur bonne volonté ne s'est pas un instant ralentie. C'est que la Nation française est capable de vaincre toutes les difficultés et que rien n'est impossible à ses efforts, toutes les fois qu'elle voudra se croire elle-même l'égale, au moins, de telle nation que ce soit au monde »[2]. Mais, si Bougainville, quand il est en mer, ne songe qu'à son commandement et ne nous fait pas grâce d'une manœuvre, dès qu'il est à terre, il reprend le ton malicieux, libertin et spirituel qu'il aurait eu dans un salon de Paris.

Ne pouvant le suivre dans toutes ses navigations, nous détacherons deux épisodes de sa relation : le récit de son escale au Paraguay et son séjour à Taïti.

Par une singulière bonne fortune, il arriva au Paraguay, au moment même où le gouvernement espagnol, inquiet de l'indépendance des Jésuites, se décidait à leur expulsion. Si l'on parlait beaucoup en Europe de cette répu-

1. Bougainville, *Discours préliminaire*, p. 16.
2. *Id.*, p. 18.

blique ecclésiastique, on était assez mal renseigné sur son compte[1]. Voltaire avait montré dans *Candide* comment on y recevait les voyageurs, et il n'y avait rien d'exagéré dans cette anecdote. On était donc forcé d'accepter sans contrôle les maigres informations données par les Bons Pères dans les *Lettres Édifiantes*, ce qui était fort insuffisant. Cependant, on s'accordait à admirer cette république fondée sur l'humanité et la douceur, et l'on n'était pas loin de penser que c'était la Salente idéale. Bougainville lui-même avait partagé cet enthousiasme. « Quand on se représente de loin et en général ce gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, et qui n'était lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux et où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement et l'entretien de son ménage. L'homme dans la vigueur de l'âge nourrit l'enfant qui vient de naître et, lorsque le temps a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance... les édifices sont beaux, le culte est uniforme et scrupuleusement suivi; ce peuple heureux ne connaît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses et de l'indigence. Telles ont dû paraître et telles me paraissaient les missions dans le lointain et l'illusion de la perspective; mais en matière de gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de la pratique[2] ».

Bougainville fut, en effet, surpris de constater que les Indiens paraissaient n'avoir aucun regret de la disparition

1. L'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix avait paru en 1756. Dans une note moins favorable aux Jésuites, on pourrait signaler Dom Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique*, traduit par Mauvillon, Paris, 1752, 2 vol. in-4. Voir pour d'autres ouvrages sur le Paraguay, Lichtenberger, *le Socialisme au XVIII*e *siècle*, 60-63, 363-364.

2. *Voyage autour du monde*, p. 98.

des Jésuites qui, à en croire les témoins qu'il interrogea, avaient institué une tyrannie insupportable. Les Indiens avaient pour le Père curé qui administrait la paroisse, une soumission tellement servile qu'ils se laissaient punir du fouet à la manière du collège ; dès huit heures, le peuple était occupé aux divers travaux de la terre, et ne quittait le travail qu'à cinq heures et demie du soir. Tout se faisait au son de la cloche avec une exactitude qui dépassait la discipline militaire; sans être accablés de besogne, les malheureux menaient la vie la plus monotone qu'on puisse imaginer, et étaient assujétis à une uniformité de travail et de repos cruellement ennuyeuse. « Cet ennui qu'on dit avec raison mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittaient la vie sans la regretter et mouraient sans avoir vécu. » Ils languissaient et dépérissaient sous cette surveillance de tous les instants, sous la main de maîtres qui avaient le droit de leur demander compte non seulement de leurs actions, mais de leurs plus secrètes pensées, et qui, chefs ecclésiastiques en même temps que militaires, avaient organisé un système d'espionnage auquel personne ne pouvait échapper. Il faut lire la conclusion de Bougainville qui est la condamnation formelle de toutes ces utopies socialistes du XVIIIe siècle. A ceux qui voulaient transformer la société, à ceux qui vantaient le communisme des sauvages et rêvaient comme l'auteur des *Sévérambes*, de *Jacques Massé*, ou de l'*Ile de Nandely*, d'un état où tous les produits de l'industrie auraient été mis en commun et distribués à chacun suivant ses besoins, Bougainville répond en montrant les résultats qu'avait fournis l'expérience, et ces résultats ne paraissaient pas très attrayants. « Au reste, dit-il pour terminer, les Jésuites nous représentaient ces Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvaient jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfants; la vie qu'ils menaient empêchait ces grands enfants d'avoir la gaieté des petits[1]. »

1. *Voyage autour du monde*, p. 102.

Si la propriété fait le malheur des civilisés, le communisme ne fait pas toujours le bonheur des sauvages, Jean-Jacques se serait trouvé fort embarrassé pour répondre.

Jusqu'ici, Bougainville reste donc le défenseur de la société telle qu'elle est organisée, bien qu'en disciple des philosophes, il soit résolument partisan de la liberté de penser et que, pour ce seul motif, le Paraguay ait dû lui déplaire. Il n'en est pas moins certain qu'il est anti-communiste; nul avant lui n'avait montré avec une telle force que l'homme ne peut travailler avec plaisir que s'il travaille pour lui et pour les siens. C'est en somme ce qu'avait dit Voltaire au début de l'*Essai sur les Mœurs*. L'éloge qu'il fait de Taïti n'en est que plus caractéristique, car, au moins pendant toute la durée de son séjour dans l'île, il semble avoir abandonné toutes ses théories de civilisé et aspiré lui aussi vers un retour à l'état de nature. M. John Morley a prétendu, dans son livre sur Diderot, que l'auteur du *Supplément au voyage de Bougainville* a commis un « anachronisme social » en transformant les pauvres gens de Taïti en sages et solides raisonneurs. Il importe d'analyser auparavant le récit de Bougainville lui-même; on pourra y voir que Diderot est moins original, et moins hardi que ne le pense le critique anglais.

Sentimentalité du temps, rêveries philosophiques, lassitude de civilisé, souvenirs de l'antiquité se mêlent pour faire de ces chapitres une idylle exotique des plus curieuses. L'endroit le plus délicieux, peut-être, d'un charme sensuel et d'une poésie indéniable, est l'arrivée dans l'île. Dès que la frégate est en vue de Taïti, elle est entourée de pirogues dirigées par des indigènes criant *Tayo* (ce qui, tout le monde le sait, veut dire ami en tahitien) et donnant mille témoignages d'amitié. « Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantages. Je le demande, s'écrie Bougainville, comment retenir au travail, au milieu d'un

spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes marins, et qui depuis six mois n'avaient pas vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger phrygien. Elle en avait la forme céleste »[1]. L'enthousiasme pour les mœurs simples des sauvages est amené là encore, comme chez Yves d'Évreux et les voyageurs du XVIe siècle, par l'admiration de la beauté plastique.

Quand Bougainville descend à terre, rien ne vient le décevoir. Il est reçu, lui et ses hommes, à bras ouverts, et, le soir, quand il retourne à bord, après une journée passée à visiter les cases des chefs, il remporte comme dernier souvenir, la vision d'un « insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège. Nous l'acceptâmes, mais cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux sons d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta une chanson sans doute anacréontique; scène charmante, et digne du pinceau de Boucher! » Des rapports d'amitié ne tardent pas à s'établir entre les sauvages et les matelots; souvent même des mariages momentanés s'ébauchent; on me permettra de ne pas insister sur ces idylles un peu trop naturelles que Bougainville décrit avec une tranquillité attendrie qui empêche de s'en scandaliser. Diderot ne s'est que trop bien souvenu de ce passage.

En somme, c'est le Paradis : « Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden, dit Bougainville plus loin, nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux

1. *Voyage autour du monde*, p. 190.
2. *Id.*, p. 194.

arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur [1]. » Il n'est pas besoin de faire remarquer la couleur antique qui pénètre tout ce tableau; Bougainville se croit transporté en pleine idylle et peut mettre en épigraphe à sa description de la Nouvelle Cythère, ces mots de Virgile.

Lucis habitamus opacis,
Riparumque toros, et prata recentia rivis
Incolimus...

Ce qui domine dans tout son voyage en Océanie, alors qu'il erre d'île en île, c'est la joie d'un « philosophe » qui se libère de la pudeur imposée à l'ancien monde, le culte de la Vénus physique, et la proclamation constamment répétée de la beauté du corps humain. « Jamais je n'ai rencontré nulle part d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Les femmes ont les traits assez délicats, mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont pas été défigurés par quinze ans de tortures » [2]. On voudrait rester sur cette impression, ne voir dans les Tahitiens que des hommes qui ont conservé les mœurs simples des premiers temps, cueillant les fruits sur les premiers arbres qu'ils rencontrent, ne connaissant point la propriété, « car là-bas tout semble être à tous », vivant sans souci du lendemain sur cette terre bénie; et l'on pourrait alors se demander si Jean-Jacques n'avait pas en partie raison,

1. *Voyage autour du monde,* p. 198.
2. *Id.,* p. 214.

et si l'homme de la nature n'a point vraiment existé. Mais ce tableau a une contre-partie, et c'est ce qu'il importe de bien voir. Sans doute, on trouve chez les Tahitiens « les apparences du bonheur », comme le disait Bougainville tout à l'heure, mais peut-être ne sont-ils pas heureux en fait. En tout cas, ils sont honnêtes et vertueux seulement en apparence : « tout d'abord, il n'y a pas en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays [1] ». De plus, une telle société ne peut subsister que parce qu'elle est fondée sur l'inégalité, et l'inégalité la plus inique. Si les Tahitiens d'une certaine classe passent leurs journées à rêver et à chanter en s'accompagnant sur une flûte de roseaux, il n'en est pas ainsi pour tous : « L'inégalité règne à Taïti avec une cruelle disproportion. Les Grands et les Rois ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets, et je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tataeinou*, hommes vils; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des Grands, le peuple ne vit que de légumes et de fruits. [2] » Il y a plus : les Tahitiens sont en guerre continuelle avec les habitants des îles voisines et ne cessent de se massacrer sans aucune raison valable puisque leur propre territoire leur fournit plus de vivres qu'ils n'en peuvent consommer. Dirons-nous que leurs orgies amoureuses se payent cher, au prix de la santé et souvent de la vie de ces malheureux amants? Ces nymphes si charmantes sont atteintes d'une maladie épouvantable dont les marins de Bougainville ne tardèrent pas à ressentir les tristes effets dès qu'ils eurent repris le large, et tous les indigènes souffrent du même mal [3]. Nous sommes encore une fois loin du *Discours sur l'Inégalité*.

1. *Voyage autour du monde*, p. 197.
2. *Id.*, p. 228.
3. *Id.*, p. 242.

On voit maintenant quels sont les traits de la relation originale, qui ont été reproduits par Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*. Après tant d'autres, il célèbre la liberté amoureuse des sauvages et réclame en faveur de l'instinct qui porte les êtres à s'unir, indépendamment de la morale acceptée et des lois de la société; comme Bougainville, il s'écrie : « Pourquoi résisterait-on à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple?... L'air qu'on respire, les chants, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer »; mais il oublie de rapporter les conséquences de cet abandon à la voix de la nature. Au reste, il ne faut pas attribuer trop d'importance à ce libertinage paradoxal; il y a dans l'ouvrage une partie plus sérieuse et plus intéressante. Étudiant les Tahitiens, libres enfants de la nature, Diderot a été amené à prendre parti dans le débat qui partageait voyageurs et philosophes en deux camps, et à se prononcer sur les avantages comparés de l'état de nature et de la civilisation. Il met aux prises un sauvage et un prêtre européen mais un prêtre assez singulier à qui sa soutane pèse fort, et qui est loin d'avoir l'étonnement que l'on pourrait supposer à se voir transporté dans ce paradis amoureux. C'est lui qui tire la morale de l'histoire, et cette morale est loin d'être Rousseauiste. Si dans tout le cours du *Supplément*, Diderot admire fort l'athéisme des Tahitiens et leur absence de gouvernement, s'il nous montre que notre société est fondée sur des préjugés[1], il ne s'ensuit pas qu'il admire aveuglément Taïti. « *Video meliora proboque*, ce qui n'est pas une raison pour vivre à la sauvage... Il y a moins d'inconvénient à être fou avec les fous, qu'à être sage tout seul.

1. Sur ce point, il se sépare nettement de son modèle : Bougainville avait montré que l'absence de gouvernement n'était qu'apparente, et il avait refusé de conclure sur la religion des habitants de Taïti : « Au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence », p. 219.

Disons-nous à nous-mêmes et crions incessamment que l'on attache la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes, mais ne les commettons pas, parce que la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux. » Il faudra donc imiter le curé de Diderot, catholique en France, et sauvage à Taïti; il faudra prendre le froc du pays où l'on va et garder celui du pays où l'on est; et surtout « être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec ces êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés ».

Cette morale n'est peut-être pas très élevée, au moins est-elle préférable au cynisme qu'affectait Diderot au début du *Supplément*; son libertinage est tout intellectuel. De toutes ces déclamations contre le mariage et la morale, nous pouvons en somme tirer une leçon qui était une leçon d'indulgence pour ce que le monde « appelle des fautes et des crimes et traite comme tels ». Cette conclusion humaine rachète bien des traits déplaisants.

Il y a encore dans le *Supplément* une leçon d'humanité et un cri de pitié vraiment éloquent en faveur des pauvres sauvages qui, entre les mains des Européens, étaient condamnés à voir disparaître si rapidement leur race. Bougainville, en homme pratique, songeait à établir une colonie française à Taïti; bien plus, il avait amené avec lui un indigène et se promettait d'en faire son intermédiaire : c'était un dessein osé, car les Tahitiens étaient loin de favoriser le séjour des étrangers dans leur île [1].

1. Bougainville, *Voyage autour du monde*, p. 192, racontant sa visite à un chef ajoute : « Cet homme vénérable parut à peine s'apercevoir de notre arrivée; son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race ». C'est sans doute le passage qui a fourni à Diderot l'idée fondamentale de sa tirade.

« Pleurez donc, malheureux Tahitiens, — s'écrie chez Diderot le vieillard qui a disserté si longtemps sur le bonheur de ses compatriotes, quand ces derniers fondent en larmes en voyant les Français s'embarquer, — pleurez, mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants. Un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils viendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci dans une main et le fer qui pend au côté de celui-là dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger et vous assujettir à leur extravagance et à leurs vices; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console; je touche à la fin de ma carrière et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O Tahitiens, mes amis, vous auriez un moyen d'échapper à ce funeste avenir mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent et qu'ils vivent! »

Bien peu, parmi ceux mêmes qui se proclamaient admirateurs des bons sauvages, songeaient, à cette date, à prendre leur défense, et s'apercevaient qu'au contact des civilisés ils perdaient non seulement leurs vertus naturelles, mais encore leurs terrains de chasse et leurs moyens d'existence.

*
* *

C'est ce sentiment de pitié pour des peuples incapables de résister à leurs conquérants, qui rend aujourd'hui possible la lecture du roman épique et philosophique que Marmontel consacra à la conquête du Pérou. La majeure partie, on peut l'avouer sans crainte de se tromper, en est morte et déplaisante. Prétendre que « ni la cupidité, ni la débauche, ni la licence » ne peuvent expliquer les cruautés commises par les Espagnols dans le Nouveau Monde et qu'au fanatisme « revient la cruauté froide et tranquille, l'atrocité qui se complaît dans l'excès

des maux qu'elle invente, et la rage aiguisée à plaisir[1] », est un procédé de polémique assez discutable. Au reste, tout cela était passé depuis plus de deux siècles, et il y avait peu de chances de voir de pareilles scènes se renouveler jamais en Europe ou même dans le Nouveau Monde. Mais Marmontel est d'opinion qu'il faut prendre le temps que les eaux sont basses pour travailler aux digues, autrement dit, pour écraser l'infâme de façon définitive. Il y a heureusement autre chose dans cette œuvre un peu trop calomniée, et, tout d'abord, une couleur locale assez exacte.

Dans le cours du récit, Marmontel ne cesse de renvoyer à Garcilasso de la Véga, à Herrera; mais son livre c'est la *Découverte des Indes Occidentales* de Las Casas, « publiée en Espagne en 1542, traduite en français en 1687. » Il me paraît bien aussi s'être servi, sans trop le dire, de l'*Histoire Générale des Voyages*, qui lui offrait un *compendium* facile à consulter sur le Pérou. On trouverait peu de détails de mœurs que l'on ne pourrait confirmer par un rapprochement avec la compilation de l'abbé Prévost, ou le récit de quelque historien. Je n'en donnerai que quelques exemples. Il n'est peut-être pas dans tout le roman d'épisode plus extraordinaire que celui où nous voyons un tremblement de terre survenir fort à propos pour permettre à un jeune Espagnol d'enlever celle qu'il aime du couvent des Vierges du Soleil; mais Prévost avait décrit de tels tremblements de terre, d'après dom Ulloa, et avait ajouté, toujours d'après ce religieux, qu'ils tenaient les habitants dans une terreur perpétuelle et qu'ils se produisaient presque tous les jours[2]. Si le roi Ataliba s'enfuit par un souterrain, ce qui nous semble un peu romanesque, et si nous nous étonnons que les Péruviens aient eu des couvents, les deux faits nous sont confirmés par tous les historiens de la conquête de la

1. *Les Incas*, Paris, 1777.
2. *Histoire générale des voyages*, XIII, 537.

Nouvelle Espagne. Il n'est pas jusqu'aux discours prononcés par les Incas et à leurs hymnes religieux qui n'aient été reproduits fidèlement par Marmontel.

Cette couleur locale, à vrai dire, est un peu pâle, et il n'en pouvait être autrement au temps où il écrivait; on ne saurait demander à l'auteur des *Contes Moraux* les peintures éblouissantes d'un Chateaubriand. Quelques-unes des scènes qu'il décrit ont cependant une certaine grandeur, voyez plutôt les premiers chapitres et la fête du Soleil : « Le roi, les Incas, le peuple, sur le vestibule du temple où l'image du Soleil, est adorée attendent son lever dans un religieux silence. Déjà l'Étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'astre à la brillante chevelure et qu'ils révèrent comme le favori du soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon et son doux frémissement se fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre et d'or peu à peu s'y répandent; la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul comme une mer brillante inonde les plaines du ciel; l'œil attentif des Indiens observe ces gradations et leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On dirait que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; et leur attente est aussi timide que si elle était incertaine. Soudain la lumière à grands flots s'élance de l'horizon... tout se prosterne, tout adore; et le pontife, au milieu des Incas et du chœur des vierges sacrées, entonne l'hymne solennelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répètent; et qui de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusques par delà le Potose[1] ».

Il y a dans les chœurs alternés qui suivent, dans les paroles qui s'échangent entre les Prêtres, le Peuple, les Incas et les Vierges, quelque chose de théâtral qui nous rappelle les parties les moins intéressantes des *Natchez*, car

1. *Les Incas*, chap. I, p. 31; *Œuvres complètes de Marmontel*, édit. 1819.

Chateaubriand s'est servi des *Incas*; mais il serait injuste de faire retomber toute la faute sur Marmontel qui aurait pu se justifier par d'amples références[1].

Nous laisserons, sans hésitation et sans regret, de côté l'histoire d'amour introduite assez maladroitement dans les *Incas*. Nous ne parlerons pas non plus du paradis sensuel de l'île de Mendoce, qui ressemble par trop à Taïti pour que nous en croyons Marmontel quand il déclare en avoir écrit la description avant la publication des voyages de Bougainville. Surtout, nous ne nous attarderons pas aux scènes de massacres et d'exécutions vraiment trop mélodramatiques, ni à tous les parjures des Espagnols. Il y a dans tout cela des rappels de faits malheureusement trop vrais, mais qu'il nous irrite de voir attribuer uniquement au fanatisme religieux. Nous savons trop bien que la soif de l'or est responsable en grande partie des horreurs commises aux Indes durant le XVIe siècle, et que les conquérants ont eu comme un moment de folie sanguinaire dont le catholicisme ne saurait être rendu responsable.

A tous ces monstres Marmontel a opposé très heureusement la belle figure de Las Casas, prêtre déjà philosophe, ami de la tolérance, et qui est le porte-parole de l'auteur. C'est au nom de l'humanité et de la vraie religion que l'apôtre des Indes apostrophe ses compatriotes, et fait entendre des paroles aujourd'hui banales, mais qui avaient besoin d'être dites à une date où l'esclavage existait encore dans les colonies françaises, aussi bien que dans les colonies espagnoles[2]. « Il nous faut renoncer

1. Chateaubriand a fait plus d'un emprunt aux *Incas*, mais ce n'est pas ici le lieu d'étudier les sources des *Natchez*.

2. Dans un ouvrage récent sur *Montesquieu et l'esclavage*, Paris, 1911, in-8, M. R.-P. Jameson a montré combien ces idées d'humanité avaient mis de temps à se répandre, et combien peu elles étaient populaires au moment de la publication de *l'Esprit des lois*. Les principes les plus évidents de notre morale sociale étaient loin d'être incontestés avant les philosophes et beaucoup même n'étaient pas soupçonnés.

au nom d'hommes, s'écrie Las Casas, abjurer le nom de chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des esclaves. Cet avilissement honteux où le plus fort tient le plus faible, est outrageant pour la nature et révoltant pour l'humanité. Mon frère, tu es mon esclave, est une absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure et un blasphème dans la bouche d'un chrétien[1] ».

Cette dénonciation de la traite des noirs et de l'oppression des Indiens est la partie noble et utile de l'œuvre accomplie par les philosophes. Il était bon alors d'attirer l'attention du monde civilisé sur la condition des esclaves dans les Iles ; il était bon de faire voir aux conquérants que l'Indien disparaissait devant la civilisation, et de nous demander plus d'humanité dans nos guerres avec les races inférieures. Après bien des discussions et des controverses, on commençait à s'apercevoir de la différence qu'il y avait entre conquérir et civiliser ; on entrevoyait confusément que les vieilles nations pouvaient, après tout, avoir des devoirs à l'égard de ces peuples primitifs. Il ne s'agissait plus de retourner à l'état de nature non plus que de faire des entreprises coloniales sans autre but que de nous enrichir des trésors du Nouveau Monde, mais bien d'amener à nous ces peuples enfants.

* * *

Après trois siècles de luttes, l'Indien semblait destiné à disparaître du Nouveau Monde. Une jeune et puissante nation allait y prendre la place qu'y avait longtemps occupée la France et l'Espagne. Il était temps de faire le bilan de la découverte et de se demander quels en avaient été les résultats. C'est la tâche difficile que se proposa l'abbé Raynal dans une œuvre beaucoup trop décriée. Je n'irai pas jusqu'à prétendre avec Grimm que, depuis

1. *Les Incas*, chap. XII, p. 123-127.

l'*Esprit des Lois* [1], notre littérature n'avait, peut-être, pas produit d'œuvre plus digne de passer à la postérité la plus reculée. Si on ne compose guère au XVIIIe siècle, l'abbé Raynal sait composer moins que personne. Ce défaut de plan peut, au reste, s'expliquer, si l'on admet l'hypothèse qui veut que Raynal n'ait été que le prête-nom d'une société de philosophes, au nombre desquels il faut compter en premier lieu Diderot, Naigeon, d'Holbach, Dutasta, Dubreuil, La Roque et bien d'autres encore. Il est assez difficile de se prononcer à distance; Raynal a eu au moins le mérite d'endosser la responsabilité assez grave de la publication et personne ne songea à lui en disputer la dangereuse paternité, tant qu'il y eut du danger. Sous sa forme la plus répandue, l'*Histoire Philosophique des Indes* est divisée en quatre volumes : le premier traite les Indes Orientales; le second de la découverte de l'Amérique Espagnole; le troisième de l'Archipel de l'Amérique, c'est-à-dire des Antilles; le quatrième enfin de l'Amérique Septentrionale et contient par surcroît un tableau de l'Europe. Il est impossible d'en faire l'analyse, pas plus qu'on ne peut analyser le *Dictionnaire* de Bayle ou l'*Encyclopédie*. Horace Walpole qui, à la fréquentation de nos écrivains, a pris le goût de la clarté française, a été fort en peine de s'y reconnaître et, de façon à peine exagérée, a indiqué quelques-uns des sujets contenus dans cet œuvre composite : « L'*Histoire Philosophique des Indes* parle de tout ce qui existe au monde : elle enseigne comment se font les conquêtes, les invasions, les fautes, les colonies, les faillites, les fortunes. L'auteur vous donne l'histoire

1. Pour la vie et la bibliographie de l'abbé Raynal, voir : E. Salone, *Guillaume Raynal, historien du Canada*, Paris, 1905, in-8; A. Feugère, *Un homme de lettres au XVIIIe siècle, l'abbé Raynal*, *Revue Bleue*, des 5 et 12 octobre 1912; John Morley, *Diderot*, London, 1878, in-12, p. 370 et suiv. On trouvera dans ce dernier livre l'analyse la plus claire que je connaisse d'une œuvre peu ou point composée.

naturelle et morale de toutes les nations; il y parle du commerce, de marine, de thé, de café, de porcelaine, de mines, de sel, d'épices, des Portugais, des Anglais, des Français, des Hollandais, des Danois, des Espagnols, des Arabes, des caravanes, des Persans, des Indiens, de Louis XIV, et du roi de Prusse, de La Bourdonnais et de Dupleix, de l'amiral Saunders, de riz, de femmes qui dansent toutes nues, de camelot et de guigan, de millions de livres de roupies, de cauries, de câbles de fer et des Circassiennes, de Law et du Mississipi, et par-dessus tout des gouvernements et des religions[1]. » L'énumération est incomplète, et cependant si l'on peut trouver des dissertations *de omni re scibili et quibusdam aliis* dans cet ouvrage, il n'est pas impossible de ramener à une simplicité relative les sujets traités par Raynal. Son but qui apparaît nettement est, tout d'abord, de donner au public des connaissances sur les voyages et de le faire profiter des découvertes faites par les voyageurs, et en particulier par les voyageurs français; de donner ensuite une leçon de tolérance et de bonté aux peuples de l'ancien monde, en leur montrant les crimes qu'ils ont laissé commettre dans les Indes par l'avarice et le fanatisme de quelques-uns au cours des trois siècles qui venaient de s'écouler; de ramener enfin à une juste proportion toutes les critiques de la société que l'on avait faites, avant et depuis Rousseau, et de décider définitivement le procès engagé entre la civilisation et la barbarie depuis le commencement du XVIe siècle. Il a réussi au moins en partie.

Il est tout d'abord certain, pour Raynal, que la civilisation elle-même ne saurait être rendue entièrement responsable des crimes de la conquête des Indes; ce n'est pas non plus, comme l'avait prétendu Marmontel, le fanatisme, et nous lui savons gré de cette modération. Deux choses ont empêché la conquête pacifique : la soif de l'or et l'esprit

1. Horace Walpole, *Letters*, VIII, édit. Toynbee, Londres, 16 vol.

de chevalerie qui régnait encore en Europe au moment de la découverte[1]. « Nous cherchons de grands périls et de grandes richesses », répondait Cortez à un ambassadeur Mexicain qui lui demandait pourquoi il avait quitté sa patrie, et cette réponse vaut pour les premiers aventuriers. L'audace et l'ambition caractérisaient donc les conquistadors et les grands navigateurs; or, nous savons et l'histoire des sociétés nous prouve que « l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie est communément un scélérat[2] ». De plus, ces gens qui étaient des civilisés et comme tels soumis à des lois, se voyaient brusquement affranchis de toute crainte; leur caractère sans scrupule s'explique par la « brusque détente d'âmes dans lesquelles les ressorts de la liberté avaient été comprimés pendant des siècles ». Ils n'étaient pas tous mauvais foncièrement, à preuve les Boucaniers « hommes passionnés de liberté » qui trouvèrent moyen de conserver quelques rares vertus au milieu de leurs vices, et qui, accompagnant leurs ordres à coups de bâtons, « tantôt font observer et tantôt font violer les commandements de Dieu ». Il en est résulté cependant chez tous une diminution du sentiment national et de l'idée de patrie qui, pour Raynal, ne peut se conserver que si l'on ne voyage pas, car les métropoles sont des foyers de l'esprit national et leur influence diminue à mesure que l'on s'éloigne. « Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglais, ni Hollandais, ni Français, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou qui excusent sa conduite. Rampant quand il est faible; violent quand il est fort; pressé d'acquérir, pressé de jouir; capable de tous les forfaits qui le conduisent rapidement à ses fins. La soif du sang le reprend. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt ». Et Raynal s'em-

1. *Histoire philosophique*, II, 24-29. Je renvoie à l'édition de Genève, 1780, en quatre volumes. La première édition parut en 1770.
2. *Id.*, III, 2.

presse d'en donner comme preuve les Portugais et les Espagnols qui se conduisirent de façon atroce au Mexique et au Pérou. On distingue le procédé; partant d'une idée qui en soi peut être vraie, il généralise et la pousse à l'extrême ; le raisonnement peut être appliqué aux Boucaniers et aux Flibustiers des Iles, et encore pas à tous, mais j'aimerais à renvoyer ici Raynal au brave Père Labat qui pointait si gaillardement le canon contre l'Anglais et avait appris si vite à ne pas « saluer leurs boulets ».

Pour Raynal, la vie sédentaire est la seule qui soit capable de développer les vertus de l'homme, tandis que « les expéditions au long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune; de ces amphibies qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni parents, ni amis, ni concitoyens; en qui les liens les plus doux et les plus sacrés sont éteints; qui quittent leur pays sans regret; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir; et à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce[1] ». Il faut avouer quand on songe à Lahontan, à Hennepin, à Robinson même, à Gulliver et à tant d'autres que Raynal avait quelques raisons de s'exprimer ainsi; il reste à se demander ce que ces anarchistes auraient fait dans leur pays, et si, au contraire, la découverte de l'Amérique n'a pas épargné bien des troubles intérieurs aux nations d'Europe.

Ayant ainsi défini le caractère des découvreurs, Raynal, par des exemples qu'il emprunte le plus souvent à Las Casas et à Benzoni traduit par Chauveton, n'a aucune peine à montrer les calamités qui ont résulté pour nous des voyages dans le Nouveau Monde : la bête humaine réveillée a pu se donner libre carrière, les Indiens ont été massacrés par millions; dans cette histoire « on marche

1. Raynal, IV, 704.

d'horreur en horreur »; nous n'avons pas à suivre Raynal sur ce terrain[1].

La conduite des Européens est d'autant plus hideuse que les Indiens ne pouvaient leur opposer qu'une résistance insignifiante, leurs qualités et leurs vertus mêmes contribuaient à leur faiblesse : « ils n'avaient pas le cœur gâté par ses mauvaises institutions qui nous corrompent, ils ne connaissaient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues partout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étaient inutiles à ces hommes qui ne suivaient que la nature[2]. » Si, au Canada et dans l'Amérique du Nord, les Indiens ont des qualités plus viriles et plus rudes, ce qu'il faut attribuer au climat, ils n'en pratiquent pas moins les vertus naturelles et la plus grande de toutes qui est la pitié pour leurs semblables. Devons-nous en conclure qu'il faille retourner à cet état de nature, ou même que l'état de nature soit supérieur à la civilisation. Pas le moins du monde : « Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que depuis la condition de nature la plus brute, jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à peu près, vices et vertus, biens et maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être plus ou moins grand que celui d'un autre individu; mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de la nature humaine, au delà desquelles il y a à peu près autant à perdre qu'à gagner[3]. »

D'où vient cependant que, pendant tant d'années et dans tant d'écrits, on a proclamé le bonheur supérieur des

1. Raynal, III, p. 1.
2. *Id.*, III, 20.
3. *Id.*, II, p. 103.

sauvages américains? et surtout des Indiens de l'Amérique Septentrionale, pourquoi les a-t-on offerts en modèle à toute l'Europe? La raison qu'en donne Raynal est au moins curieuse et, peut-être, partiellement vraie :

« L'austérité de l'éducation spartiate, la pratique des rudes travaux et l'usage des nourritures grossières ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes, séduits par les sentiments des maux de l'humanité, ont voulu consoler les malheureux que la fortune avait condamnés à ce genre de vie en leur persuadant que c'était le plus sain et le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un système qui leur endurcissait tranquillement le cœur, et les dispensait de la compassion et de la bienveillance. Non, il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société vivent aussi longtemps que l'homme qui jouit des fruits de leurs sueurs. Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. Un paysan est un vieillard à soixante ans, tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque sagesse, atteignent et passent souvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches et les grands, qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissements, et détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux pour la porter tout entière sur leurs chiens et leurs chevaux[1] ! » Donc, si l'aristocratie applaudissait aux tirades d'*Arlequin sauvage* contre la société, si les nobles ont adopté les idées de Jean-Jacques et favorisé le retour à la nature, s'ils ont feint d'admirer la simplicité de vie des sauvages américains, c'est qu'en agissant ainsi, ils mettaient leur conscience en repos. Ils pouvaient répondre, en s'appuyant sur les voyageurs et certains philosophes, que si les raffinements de

1. Raynal, IV, p. 13-14.

la civilisation sont cause du malheur des hommes, les paysans qui ne possédaient rien, qui menaient une vie plus dure que les Indiens du Canada, tout aussi près de la nature qu'eux et tout aussi loin de la civilisation, ne devaient pas jouir d'un moindre bonheur. On voit combien sont contradictoires les théories que l'on peut tirer des récits de voyages et combien il est difficile de préciser l'action qu'ils ont exercée. Si les révoltés pouvaient y trouver des raisons de condamner l'ancien régime, l'ancien régime lui-même y voyait une confirmation et une justification de son existence; les partisans et les adversaires de la civilisation pouvaient également se servir de cette « arme à tous bouts » comme aurait dit Montaigne.

Cependant, dans leur ensemble, c'est aux récits de voyages qu'il faut attribuer « la fermentation qui n'a cessé de régner en Europe » depuis la découverte et les progrès de la philosophie :

« Sans doute, il est important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie et des mœurs sauvages. C'est, peut-être, à cette connaissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avaient cherché l'origine et les fondements de la société dans les sociétés qu'ils avaient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs, le jetant dans l'aveuglement pour devenir ses guides et ses maîtres, ils appelaient mystérieux, surnaturel et céleste tout ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la faiblesse et de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérivaient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivaient indépendamment et sans culte, on a découvert les vices de la morale et de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venaient des fondateurs et des législateurs, qui, la plupart, avaient créé la police pour leur

utilité propre, ou dont les sages vues de justice et de bien public avaient été perverties par l'ambition de leurs successeurs et par l'altération du temps et des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières; mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu si tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; et pour la génération présente cette perspective riante doit être une consolation. Quoiqu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé en quelque sorte les peuples policés [1] ».

Cette aurore d'un beau jour dont parle Raynal est actuellement bien faible et la révolution lui apparaît comme encore très lointaine, du reste elle ne saurait être définitive : l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. « Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés; » bien hardi qui pourrait dire quel est le meilleur système de gouvernement, car, à étudier les sociétés, on voit que loin de progresser vers un avenir meilleur d'une marche continue, leur mouvement ne peut que se comparer qu'à ceux imprimés par les vents à une girouette.

A la tyrannie rendue nécessaire par le danger, succède la démocratie qui s'élève sur un cadavre; les lois règnent pendant quelques années, puis vient la dissolution fatale et la corruption, et tout recommence car « la loi de nature veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme et la dissolution, que les empires naissent et meurent et elle ne sera suspendue pour aucune [2] ».

C'est que nous vivons sous trois codes : le code naturel, le code civil et le code religieux, et que ces trois législations se contredisent sur bien des points. Pour sa part, Raynal renonce à les accorder. Il faut commencer par

1. Raynal, IV, p. 39.
2. *Id.*, IV, p. 392-399, et IV, 473.

détruire avant de songer à améliorer la société, tout le reste n'est qu'utopie et chimère. « Pour qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie qu'une aire couverte de matériaux entassés sans méthode et sans plan et malheureusement liés par les ciments les plus durables, ceux du temps, de l'usage et de l'autorité souveraine des prêtres. Alors le sage ne travaille qu'avec timidité, court plus de risque, et perd plus de temps à démolir qu'à construire [1]. »

Ce qu'il nous faut retenir de ces théories de Raynal, c'est l'aveu que la découverte du Nouveau Monde et les récits de voyages avaient opéré en Europe une révolution morale qui nécessitait une refonte de nos codes et de notre société; mais c'est aussi et encore bien plus une leçon de bonté et d'humanité. Ni Marmontel, ni Diderot, ni Raynal n'ont une admiration aveugle sans réserves pour les « bons sauvages » et pour l'état de nature; ils ne prétendent pas non plus nous faire renoncer à toute forme de civilisation.

A deux siècles d'intervalle ils font de nouveau entendre l'appel qu'avaient lancé au XVIe siècle Las Casas et Montaigne, et prêchent la pitié et la douceur dans nos rapports avec les races primitives. Sur ce point comme sur bien d'autres, le XVIIIe siècle rejoint le XVIe siècle; les philosophes ne font que répéter ce que deux cents ans auparavant Montaigne avait dit dans le chapitre des Coches [2].

1. Raynal, IV, 694.

2. Plusieurs ouvrages inspirés par *l'Histoire philosophique des Indes*, comme *le Discours sur les avantages et les désavantages de la découverte de l'Amérique*, de Chastellux, Paris, 1787, et *l'Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain* de l'abbé Genty, Paris, in-8, 1788, ne font que reproduire les arguments de Raynal; tous concluent que les Européens ont échoué en Amérique et mettent leur espoir dans la jeune nation des États-Unis.

CHAPITRE III

L'EXOTISME AMÉRICAIN DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

Comédies larmoyantes, drames bourgeois, tragédies à l'imitation d'*Alzire*, romans d'aventures, relations romanesques allaient répandre dans le grand public les théories des philosophes. Jamais encore on n'avait vu pareille invasion de « bons sauvages ». Ils s'attendrissent et discutent, satirisent et pleurent, prêchent et maudissent, vantent tantôt leur barbarie et tantôt notre civilisation, et souvent les deux à la fois. Ils annoncent bien haut qu'ils vont mettre en poussière les théories de Jean-Jacques et les reproduisent avec moins d'éloquence. Toutes les opinions, tous les systèmes s'entremêlent et se contredisent souvent dans la même œuvre; les pauvres sauvages sont soumis à de singuliers travestissements. Presque partout cependant, on retrouve le même attendrissement et la même sensibilité, ce qui est une nouveauté dans la littérature exotique; dans certaines œuvres trop rares, on rencontre un sens de la couleur locale et un désir de faire vrai qui se traduisent le plus souvent, il faut le reconnaître, par des énumérations de détails assez fastidieux.

*
* *

Au théâtre, on trouve un nombre relativement important de pièces consacrées à l'Amérique [1]. La plus connue,

1. Il faudrait citer : *la Péruvienne*, comédie en cinq actes de Boissi,

la plus charmante et l'une des plus calomniées est certainement *la Jeune Indienne* de Chamfort[1]. Dès son apparition, elle fut sévèrement jugée. « C'est un ouvrage d'enfant, disait Grimm, une pâle imitation d'une *Héroïde* de Dorat intitulée *Lettre de Zeila, jeune sauvagesse, esclave à Constantinople, à Valcourt, officier français*, qui n'était elle-même qu'une histoire contée par Addison dans le *Spectator*[2]. Les *Mémoires secrets* ajoutaient que *la Jeune Indienne* « ressemblait à tout » et en particulier à *Arlequin Sauvage*, alors que le vieux Quaker, personnage important de la pièce n'était qu'une copie du Fréport de *l'Ecossaise*. Il y avait un peu d'injustice dans ces rapprochements, mais, comme ce jugement sévère n'a jamais été discuté, on nous permettra de faire rapidement l'historique du sujet. Nous avons en étudiant Jean Mocquet signalé le passage où il racontait comment un marin anglais, après avoir été sauvé par une sauvagesse, l'avait lâchement abandonnée. En 1657, Richard Lingon, dans un ouvrage intitulé *A True and Exact History of the Island of Barbadoes*, London, *in-fol.*, reprenait le même thème en y ajoutant une variante. Au lieu de simplement abandonner sur le rivage celle qui

représentée le 5 juin 1748 et non imprimée, *Bibliothèque du Théâtre français*, III, 165; *la Péruvienne*, de Rochon de Chabannes, opéra comique, à Paris, chez Duchesne, 1754, in-12; *la Canadienne*, un charmant badinage de Vadé, imprimé à La Haye après sa mort, 1761, in-12; *l'Heureux naufrage*, de Favart le fils, dont la scène se passait chez les Amazones. Grimm, *Correspondance littéraire*, novembre 1786.

1. *La Jeune Indienne*, représentée au Théâtre Français le 30 avril 1764. On en trouvera le texte, *Répertoire du Théâtre Français*, t. XLVI. Voir aussi Grimm, *Correspondance littéraire*, 1er mai 1764; *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des lettres*, II, 54; F. Gaiffe, *le Drame en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1907, in-8, p. 251. Voir encore Grimm, décembre 1765, pour une représentation à laquelle assista Jean-Jacques. Pour Grimm, je me borne à indiquer le mois et l'année, je n'ai à ma disposition que la vieille édition Naigeon.

2. Je ne parle pas de *l'Héroïde* de Dorat, cette Zeila séparée par des corsaires de son amant, vendue comme esclave à Constantinople et qui trouve moyen, on ne sait comment, de correspondre avec Valcourt, n'a aucune ressemblance avec la Betti de Chamfort.

l'avait secouru dans sa détresse, le marin la prenait à bord et la vendait comme esclave à la Barbade; ainsi, disait Richard Ligon, « la pauvre Yarico pour son amour perdit sa liberté ». Dans le *Spectator* du 11 mars 1711, Steele, et non pas Addison, entreprenait à son tour de romancer l'histoire d'Yarico en y ajoutant quelques détails destinés à montrer tout l'odieux de la conduite du marin anglais. Il y donnait le nom de ce dernier qui se serait appelé Thomas Inkle de Londres. Non seulement dans la version de Steele, Inkle se débarrasse d'Yarico en la vendant comme esclave; mais, dans le dessein d'en obtenir un meilleur prix, il a bien soin de faire remarquer qu'elle va bientôt avoir un enfant. Steele, tout en versant des larmes sur le sort de l'infortunée Yarico, ne peut s'empêcher de remarquer qu'en agissant ainsi Inkle se conduisait comme « *a prudent and frugal young man*[1]. »

Examinons maintenant la pièce de Chamfort, nous allons voir qu'il y a ajouté un élément nouveau. La scène se passe à Charleston en Amérique : le jeune Belton, capitaine dans la marine marchande, revient dans sa patrie, après avoir fait naufrage comme tout navigateur qui se respecte. Jeté par une tempête dans une île habitée par des anthropophages, il allait être dévoré quand il fut miraculeusement sauvé par Betti, jeune Indienne qui s'est prise d'amour pour lui et qu'il a épousée à la mode des îles désertes. La reconnaissance aidant, il avait totalement oublié qu'il était déjà fiancé à Miss Arabella, la fille d'un Quaker; il ne s'en souvient qu'en rencontrant sur les quais de Charleston son futur beau-père, homme sentencieux et grave qui ne plaisante pas avec la morale. La sauvagesse Betti commence à gêner notre capitaine : d'une part, il a promis à Betti de l'épouser de façon régulière, dès qu'il serait rentré avec elle dans sa patrie; d'autre part, il a engagé sa foi à Miss Arabella qui l'attend

1. *Inkle et Yarico* devait encore subir d'autres transformations, nous les étudierons plus loin, dans la partie de ce chapitre qui traite des romans exotiques.

avec une chaste impatience; enfin, il commence à avoir un peu honte de la pauvre fille qui fait singulière figure avec son accoutrement étrange dans les rues de Charleston. Il la fait donc passer pour une sorte de servante qu'il aurait ramenée des Iles et cherche à gagner du temps. N'osant pas manquer ouvertement de parole à Betti, il veut lui faire comprendre que les conditions sont changées et, pour cela, lui fait un tableau fort noir de notre société régie par l'argent. Celui qui n'a pas de fortune est obligé de travailler pour les autres, de subir tous leurs caprices et tous leurs dédains; c'est, en effet, une scène qui rappelle assez *Arlequin Sauvage*. Mais Belton a compté sans l'amour et la simplicité de la jeune Indienne; il n'y aura en somme rien de changé. Dans son île déserte, Belton s'était fort bien accommodé de la coutume sauvage qui veut que la femme travaille, cultive le jardin et porte les fardeaux, tandis que le mari, « assis sur la pointe d'un roc, comme disait Du Tertre, contemple l'Océan »; elle travaillera donc, comme elle le faisait auparavant, et par son labeur assurera l'indépendance de son mari.

Belton est encore encouragé dans sa résolution d'épouser Arabella par son oncle, brave homme, qu'il a mis au courant de la situation, et qui, sans lui faire de grands sermons, s'efforce, avec sa bonhomie et sa sagesse de bon bourgeois, de lui faire voir où est son « véritable intérêt ». Il doit épouser Arabella, tout en gardant de la reconnaissance à cette brave Betti; on lui fera une petite rente et tout sera dit.

> ... Vous ferez tout pour elle.
> Il m'est doux de trouver mon ami généreux.
> Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
> De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage,
> Observez que déjà vous touchez à cet âge,
> Où, pour un état sûr, votre choix arrêté
> Doit vous donner un rang dans la société.
> Pour vous, par cet hymen, la fortune est fixée,
> Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

C'est de la jolie comédie de mœurs, d'autant que les caractères sont très finement dessinés, sans rien de trop appuyé et qui touche au mélodrame. C'est seulement dans la scène finale que Chamfort sacrifie à la sensiblerie du temps. Belton, qui est décidément un triste sire, est sur le point d'épouser Arabella, sans en rien en dire à Betti, comptant sur le temps pour arranger les choses. Déjà le notaire est là, quand Betti, fort innocemment, laisse échapper son secret. Comme le vieux Quaker, homme fort méthodique, lui demande si elle a une promesse de mariage par écrit, elle donne libre cours à son indignation : »

Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit! oui, j'en ai... les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire!
Il me doit tout! C'est peu d'avoir sauvé ta vie
Qu'un tigre ou que la faim t'aurait cent fois ravie.
Mes travaux, mes périls, t'ont sauvé tous les jours!

C'en est assez; Belton comprend enfin où est son devoir; l'amour parle plus haut que l'intérêt; il se précipite aux genoux de celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer dans le secret de son cœur, et lui demande pardon :

Dût cent fois dans tes bras, la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage,
Je brave ces besoins qui pouvaient m'alarmer.

Il épousera donc Betti, et le bon Quaker, qui ne peut résister à tant d'attendrissement, dotera la future d'une somme rondelette. On ne dit pas ce que devient la pauvre Arabella, qui attendait son capitaine avec tant d'impatience; elle aussi, sans doute, se sent incapable de résister à tant de vertu et se tait; nous lui en savons gré.

Il y a dans tout cela des maladresses, des gaucheries, de la déclamation par endroits; encore ne faut-il pas exagérer ces défauts. Mais j'y vois surtout un problème psychologique qui dépasse de beaucoup en intérêt toutes

les déclamations sur la société. Qu'on se rappelle la façon dont Lebeau avait traité la pauvre Marie qu'il pouvait aimer dans les forêts américaines, mais qu'il ne songe pas un seul instant à épouser et encore moins à ramener en France avec lui. Que l'on rapproche son égoïsme sans phrases et sans regret, des hésitations de Belton, partagé entre le remords d'abandonner sa sauvagesse et la quasi impossibilité dans laquelle il se trouve de l'épouser. Que l'on regarde enfin la pauvre Betti qui se donne avec la spontanéité d'une âme simple et aimante, et qui risque d'être broyée par ce qu'on peut appeler les exigences de la civilisation, on sera forcé de conclure qu'il y avait progrès dans l'étude des caractères. Chamfort a entrevu ce thème de la séparation et de l'adieu, qui revient dans tous les derniers chapitres des romans de Loti, et de cela au moins il faut lui savoir gré.

Nous voudrions pouvoir borner notre exposé du théâtre à *la Jeune Indienne* : il nous faut maintenant arriver à un genre littéraire beaucoup moins agréable : la scène va devenir une salle de conférences où les idées les plus étranges seront discutées, sans le moindre esprit. C'était déjà à ce genre qu'appartenait le *Fernand Cortez* de Piron et c'est à la même école que se rattache le *Manco Capac* de Leblanc qui en son temps fut considéré comme très hardi [1]. Un vers en est resté fameux, c'est peut-être le pire qui ait jamais été écrit en français :

Crois-tu de ce forfait Manco Capac capable?

s'écriait l'Inca, accusé d'avoir fait assassiner un de ses ennemis.

Les contemporains y virent autre chose; tout en remarquant que la pièce était mal faite, ils admirèrent fort le rôle d'un sauvage qui aurait pu être fort beau, « car on

1. *Manco Capac, premier Inca du Pérou*, tragédie en cinq actes de Leblanc, représentée le 12 juin 1763, *Répertoire du Théâtre Français*. A la même classe appartient *Azor ou les Péruviens*, tragédie en cinq actes de Du Rozoi, Genève, 1770, in-8.

y débite en vers tout ce que nous avons lu, épars sur les droits de l'homme, sur les rois, sur la liberté, dans l'*Inégalité des conditions*, dans *Emile* et dans le *Contrat Social* ». A en croire les *Mémoires Secrets*, le succès de la pièce fut assuré par un seul vers :

> Voilà l'homme civil et voilà le sauvage,

dit un sauvage « qui vient d'arracher un poignard que le grand prêtre levait contre le fils du roi; tel a été le ressort qui a remonté cette pièce détestable [1] ».

Cependant, *Manco* apparaît, à la lecture, comme célébrant les bienfaits de la civilisation plutôt que les vertus de l'homme de la nature. Manco y est représenté comme une sorte de Mahomet qui introduit la civilisation et la religion parmi de farouches Indiens; par sa bonté et sa clémence renouvelée d'Auguste, il amène à lui le farouche Huascar :

> Aimez les Dieux dans l'homme et soyez citoyens,

est un vers qui résume toute la philosophie du pacificateur des Péruviens.

Il y avait plus de couleur locale dans une pièce de Sauvigny, *Hirza ou les Illinois* [2]. Le décor devait en être splendide, on y voyait : « Dans l'enfoncement le saut du Niagara. D'un côté, des rochers et quelques arbres; de l'autre, un tombeau élevé sur des piliers matachés, et décoré de chevelures en forme de trophés; au pied du tombeau, est un autel sur lequel sont les armes du défunt, des flèches, son casse-tête et son manitou. Hiaskar est appuyé et paraît consterné; les autres Guerriers, le Conseil des Vieillards, Oukea et plusieurs femmes sauvages, sont épars çà et là dans des attitudes de douleur et de désespoir. »

1. *Mémoires secrets*, I, 266, 13 juin 1763.
2. *Hirza ou les Illinois*, tragédie par M. de Sauvigny, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi, le mercredi 27 mai, 1767. A Paris, chez la Vve Duchesne.

On trouve un assez curieux caractère dans cette œuvre, celui de Monréal, jeune Français, qui, par haine de la civilisation et d'un gouverneur injuste, s'est réfugié chez les Illinois dont il est devenu le général en chef, et avec lesquels il combat ses concitoyens. Il se convertit d'ailleurs à la fin de la pièce, tandis que sa sauvage amante, Hirza, dont l'âme ne sait s'attendrir, se tue plutôt que de se soumettre aux ennemis de son pays.

Songe que ton devoir est d'aimer ta patrie
De lui sacrifier ton amour et ta vie.
Tu vainquis une fois en osant la trahir,
Ne t'en souviens jamais que pour la mieux servir,

lui dit son père comme conclusion; les sentiments sont louables, mais les vers bien tristes.

L'auteur de *Zuma*, ne s'était point tant embarrassé du décor et de l'histoire : « c'est dans je ne sais plus quel historien espagnol que j'ai pris les idées premières de mon sujet », disait-il dans sa préface [1]. Cette fois, la tragédie est dirigée contre la civilisation; on y voit un fils de Pizarre qui condamne la cruauté de son père. Ayant trouvé par hasard une île déserte dans laquelle se sont réfugiés quelques Péruviens avec leur ancienne souveraine, il meurt en ordonnant à ses soldats de quitter l'île, mais non point sans célébrer la Nature qui, dans ces heureux climats,

Ose élever encore une voix libre et pure
Et de l'autre hémisphère ignorant les erreurs,
Se cache à l'homme ingrat qui corrompit ses mœurs.
J'expire, heureux encor qu'à ses lois moins rebelle
Le dernier de mes vœux soit un retour vers elle.

Citerons-nous encore *Odmar et Zulna*, tragédie en cinq actes de Maisonneuve, représentée le 3 janvier 1788 au Théâtre Français et où l'on retrouvait dans une intrigue analogue le fils d'un vice-roi du Mexique; ou encore

1. *Zuma*, tragédie en cinq actes par Lefèvre, représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 23 janvier 1777.

Azémia ou les Sauvages de La Chabaussière, qui s'était appelée auparavant *le Nouveau Robinson* et qui nous transportait dans une « île inconnue et déserte » où les sauvages ne paraissaient que pour exécuter des danses, et fuir aussitôt épouvantés par les coups de fusils que leur tiraient en manière de plaisanterie des Anglais très vertueux. Par contre, la même année, dans une pièce intitulée *la Négresse*, on voyait un Français philosophe, Dorval, bénir les amours de son fils et d'une beauté de couleur foncée, ce qui déplut au parterre, qui, suivant Grimm, paraissait assez disposé à soutenir le préjugé[1]. Il y avait des limites à la philosophie.

*
* *

Dans le roman et les relations romanesques nous allons constater, malgré l'abondance des œuvres et la sensibilité répandue partout, la même indigence et la même froideur. Romans d'aventures extraordinaires et impossibles, romans philosophiques n'ayant d'exotique que le nom des personnages, se multiplient dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle; mais, si dans quelques-uns, on voit paraître l'influence directe des récits de voyages, on peut y distinguer bien plus encore l'imitation des *Sévérambes*, du *Télémaque* et des *Voyages de Gulliver*.

1. Grimm, *Correspondance littéraire*, juin 1787. *La Négresse* était tirée de l'*Histoire philosophique des Indes*.

2. Le Nouveau Monde semble avoir peu inspiré les poètes du XVIII[e] siècle. Je citerai cependant un passage sur les Indiens, dans la cinquième Élégie de Baculard d'Arnaud (1751) (voir Henri Potez, *l'Élégie en France avant le Romantisme*, Paris, 1897, p. 78), et la *Colombiade* de Mme Dubocage, Paris, 1758, poème épique dédié à Benoît XIV. L'auteur y voulait peindre son père, « âgé de près de cent ans », dans un vieillard raisonneur :

> Dans ta frugalité, trop fortune sauvage,
> De l'auteur de mes jours, je retrouve l'image.

Cette citation suffit à juger le poème. Enfin, d'après un fragment d'André Chénier, il semble bien qu'il avait l'intention d'écrire une sorte de poème épique sur la conquête de l'Amérique; les quelques vers qui nous en ont été conservés ne nous permettent aucun regret.

Nous examinerons cependant quelques-unes de ces œuvres qui entretiennent dans le public le goût des îles désertes, des pays lointains. La collection des voyages imaginaires, publiée à la fin du XVIIIe siècle, comprend vingt-huit volumes : elle est loin d'être complète. Je ne connais pas de lecture plus effarante et je ne crois pas que jamais on ait compilé une plus extraordinaire encyclopédie des inventions qui peuvent passer par la tête des hommes. Nous ne l'analyserons point, et nous n'en donnerons même pas le catalogue; on trouvera un court résumé de la plupart de ces œuvres dans le livre de M. Lichtenberger. Sans refaire cette revue, il est cependant nécessaire de s'arrêter sur quelques œuvres où nous pourrons distinguer une lueur de bon sens, et où nous retrouverons parfois un souvenir de nos bons Indiens.

Nous ne ferons que citer le *Nouveau Gulliver*, ou *Voyages de Jean Gulliver, fils du Capitaine Gulliver*, par l'abbé Desfontaines, suite insipide de l'ouvrage de Swift[1]. On y trouve le mélange d'indécence et de philosophie qui se rencontre dans tant de ces œuvres et qui, sans doute, aurait fort scandalisé le Doyen Swift, malgré son cynisme. On y voit une île peuplée par une singulière sorte d'Amazones qui partent en guerre contre leurs ennemis, sans autre voile et sans autres armes que leur beauté : on y entend les discours du bon sauvage Abénoussaqui, une vieille connaissance pour nous; on y apprend que la Terre de Feu a été découverte en 1620 par le célèbre Magellan, ce qui nous surprend un peu; on peut s'indigner tout à son aise avec une jolie sauvagesse Manouham sur les vices de notre société; il est loisible de terminer le voyage par la visite de l'isle des Estats, peuplée de poètes, de géomètres, de philosophes, de musiciens, de comédiens, de médecins et de gourmands, et même de jeter un coup d'œil sur un affreux souterrain « qui conduit aux Enfers par des chemins très courts ».

1. *Bibliothèque des Voyages imaginaires*, t. XV. Desfontaines avait traduit les *Voyages de Gulliver en 1728*, Paris, 2 vol. in-12.

Les *Voyages de Nicolas Klimius dans le Monde Souterrain* [1] sont encore plus extravagants; mais de lecture plus agréable. Au moins, il y a un certain « humour » dans le portrait du héros lui-même, Nicolas Klimius, étudiant suédois, « chargé de diplômes mais fort léger de finances » qui, au cours d'une exploration dans les montagnes, tombe dans le monde souterrain. On trouve plus de vérité, du moins pour les paysages, dans un voyage anonyme ajouté par l'éditeur aux voyages de Klimius et qui, d'après lui. aurait été publiée dès 1723; l'auteur imite évidemment quelque récit de voyage à l'extrême Nord, s'il n'avait pas fait le voyage lui-même [2]. Contrairement à l'usage des romanciers du temps, il ne cherche pas à authentiquer sa relation; nous ne savons ni le nom du navire ni le nom des marins; on nous apprend seulement que, partis d'Amsterdam et allant vers le Nord, les voyageurs furent saisis par un effroyable tournant d'eau qui les força à se réfugier dans l'entre-pont. Quand ils ouvrirent l'écoutille après plusieurs jours passés dans l'obscurité et la terreur, ils se trouvaient sur une mer calme, couverte d'un brouillard si épais qu'il leur semblait flotter dans les airs. A partir de ce moment, ils voyagent dans un monde prodigieux, sans aucun doute, mais qui nous a été rendu familier depuis l'exploration des mers polaires. Iles de glaces flottantes sur lesquelles le soleil se réfracte, aurores boréales qui suppléent à l'absence de soleil, phoques dormant sur le rivage et attaqués par des ours blancs, oiseaux en bandes immenses qui obscurcissent le ciel de leurs vols et, d'autres fois, se laissent stupidement assommer à coups de bâtons : geysers d'eau bouillante à côté de sources glacées, ruisseaux limpides dont les

1. *Bibliothèque des Voyages imaginaires*, XIX. L'ouvrage serait du baron de Holberg et a été traduit en français (Copenhague, 1753), par Mauvillon.

2. *Relation d'un voyage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique, par le centre du monde : avec la description de ce périlleux passage, et des choses merveilleuses et étonnantes qu'on a découvertes sous le Pôle Antarctique, Voyages imaginaires*, t. XIX.

bords sont couverts de plantes grasses; bancs de brume blanchâtre, flocons cotonneux et immobiles des nuages suspendus dans l'atmosphère, tout le décor des voyages au Nord se trouve dans cette fantaisie extraordinaire, dont on ne trouverait guère d'équivalent que dans les *Aventures de Gordon Pym* d'Edgard Poë[1]. A tout le moins il n'y avait cette fois ni philosophie ni satire de la société et le mérite n'est pas mince dans un ouvrage de ce genre.

La *Relation du Monde de Mercure*, publiée en 1750, nous ramène en pleine Utopie, aux *Sévérambes* et aux *Voyages de Jacques Massé*. Comme chez Jacques Massé, les animaux domestiques se chargent de tous les gros travaux; les fondations sont creusées par les lapins et les taupes, tandis que les ours s'occupent de dresser les madriers des maisons, façon commode de résoudre les problèmes sociaux. Un autre auteur, une femme celle-là, Marie-Anne de Roumier, épouse de M. Robert, « muse qui cultivait les lettres dans la retraite et le silence », eut un dessein plus ambitieux; Mercure ne lui suffisait plus, il lui fallait écrire le *Voyage de Milord Céton dans les Sept Planètes*, en deux volumes[2]. Le plan en est simple : dans la Lune habitent les gens frivoles et épris de nouveauté; dans Mercure, les citoyens qui sacrifient tout à l'intérêt et à la fortune; dans Vénus, les gens voluptueux et sensibles aux plaisirs, on n'aurait pas admis qu'il en fût autrement; quant à Saturne, « il représente cet âge d'or, ce bon vieux temps des patriarches ».

Il y a pourtant quelques pages d'un maniérisme assez amusant dans cette froide allégorie; l'épouse de M. Robert a étudié l'histoire naturelle et observe les sept planètes

1. C'est encore un voyage au centre de la terre que *Lamekis ou les Voyages extraordinaires d'un Egyptien dans la terre intérieure, avec la découverte de l'île des Sylphides, enrichis de notes curieuses par M. le chevalier de Mouhy*, *Voyages imaginaires*, XIX. Mais *Lamekis* n'est qu'une froide imitation du *Télémaque*.

2. *Voyages imaginaires*, XVII, XVIII. Elle avait, paraît-il, composé plusieurs autres romans : *la Paysanne philosophe*, *la Voix de la Nature*, *Nicolle de Beauvais* et *les Ondines*.

au microscope, lisez plutôt cette description de Saturne : « On voit encore mille petits vermisseaux ailés se poursuivre sur l'herbe; tantôt l'œil les perd dans l'ombre verdâtre, et tantôt les voit en foule s'agiter aux rayons du soleil, ou s'envoler par légions, et faire dans les airs mille évolutions brillantes; d'autres que les jeux tumultueux et folâtres des Zéphirs précipitent les uns sur les autres à travers le gazon; semblables aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface des eaux, les tiges ondoyantes se courbent en murmurant, et le petit peuple chamarré dont elles sont l'asile, s'envole et contemple avec effroi au milieu des airs tous ces mouvements[1] ». Par malheur, la bonne dame ne sait plus s'arrêter, elle nous demande ensuite de « voir » cet insecte qui passe en bourdonnant, de « remarquer » cette noire forêt de sapins « dont les tiges rougeâtres s'élancent à travers des arbres épais », ce papillon « qui déploie ses ailes nuancées de couleurs diverses ». Quand aura-t-elle tout vu?

L'Australie avait cependant conservé ses fervents. Le *Théâtre des Passions* de Castera, 352 pages sans une division en chapitres et sans un alinéa, était une histoire australe[2]. Les *Mémoires de Gaudence de Lucques* nous transportent chez les Mezzoraniens, peuple de l'Afrique Centrale qui ressemble fortement aux Sévérambes[3]. De plus, les voyages de Bougainville et de Cook avaient de nouveau attiré l'attention vers les mers de l'extrême Sud. Restif de la Bretonne en profita très habilement pour publier une

1. *Voyages imaginaires*, XVIII, 277.

2. *Le Théâtre des Passions et de la Fortune, ou les Aventures surprenantes de Rosamidor et de Theglophire, Histoire australe*, Paris, 1731, in-12. Vers le milieu du siècle, on avait voulu mettre les connaissances sur l'Australie à la portée des gens du monde. Ch. des Brosses, *Histoire des navigations des terres australes*, Paris, 1756.

3. *Voyages imaginaires*, VI. L'éditeur dit en connaître une édition publiée en 1746 sous le titre de *Gaudentio di Lucca*, et une seconde différente due à Dupuy-Demportes, en 1754. L'ouvrage est attribué tantôt à Berkeley et tantôt à Simon Berington.

œuvre prophétique et fumeuse qui porte le titre étrange de *La Découverte Australe par un homme volant, ou le Dédale français, nouvelle très philosophique, suivie de la lettre d'un singe*, le tout en quatre volumes [1].

Cette nouvelle très philosophique est en même temps très peu morale; on pouvait s'y attendre de l'auteur de *M. Nicolas*. On y trouve des allégories, des divagations, des peintures de mœurs bourgeoises finement tracées, des projets de réforme, des plans de constitution, des rêves scientifiques, et des fêtes civiques qui montrent que la Révolution est proche; tout cela ne réussit pas à en faire un chef-d'œuvre. La première partie, assez amusante, raconte comment Victorin, clerc de notaire dans une petite ville du Dauphiné, construit une machine volante qui lui permet d'enlever sa belle et de la mettre en sûreté dans une vallée inaccessible des Alpes. Pour la servir, il enlève également, grâce à sa merveilleuse machine, des servantes et des serviteurs, malheureux dont les lois sociales empêchent le bonheur.

Bien que le gouvernement de Victorin soit quelque peu despotique, tout ce petit monde s'en accommode à merveille, jusqu'au jour où la vallée devenant trop étroite pour les habitants qui se sont multipliés, Victorin et ses fils partent à la découverte et abordent au continent austral. Ce n'est pas un paradis terrestre, loin de là; il n'est point peuplé par des hommes qui ont conservé l'innocence et les vertus des premiers temps, mais par des êtres qui tiennent le milieu entre l'homme et la bête. Il y a des hommes-singes, des hommes-ours, des hommes-grenouilles et des hommes-taureaux à qui la famille Victorin va apporter les bienfaits de la civilisation [2]. La partie philosophique du voyage est une expédition chez les Patagons, êtres peu intelligents, mais doués de la force

1. Leipsick et Paris, 1781, c'est la seule édition que je connaisse, il se peut que ce ne soit pas la première.

2. On retrouve une idée très analogue dans une fantaisie philosophique de l'écrivain anglais H.-G. Wells, *l'Ile du docteur Moreau*.

physique qui manque aux Français. Le fils de Victorin épousera la jeune géante Ishmichtriss, malgré la disproportion de taille, et ainsi va se former la race des Mégapatagons ou Franco-Christiniens, qui, détenant le privilège du vol aérien, pourront imposer les lois de Victorin à l'humanité et la contraindre au bonheur et à la vertu.

Nous retrouvons de vrais sauvages chez Mercier; mais, tout en suivant Rousseau sur quelques points, il n'a pas pour lui une admiration aveugle; il y a chez Mercier autant d'incertitude que chez Raynal sur l'état qui convient le mieux à l'humanité; les philosophes, à cette date, semblent incapables de se reconnaître au milieu de tant de théories différentes[1]. L'auteur supposé du récit de *l'Homme Sauvage* est le chevalier Baltimore qui, après avoir vainement couru le monde à la recherche de la vérité et d'un homme naturel, finit par trouver cet homme en Irlande dans le comté de Kilkenny où il vivait d'un bien acquis par une honnête industrie. Cet honnête personnage, qui avait l'aspect d'un bon fermier Irlandais, était en réalité un Indien Chébutois dont le véritable nom était Zidzem. C'était le dernier survivant d'une tribu autrefois puissante dans le Nouveau Monde, mais qui avait été décimée par les Espagnols, à l'instigation de missionnaires débauchés. Seuls, le père de Zidzem et ses deux enfants alors en très bas âge, purent échapper au massacre et se réfugier dans « un antre de lui seul connu ». Zidzem et sa sœur vont donc se trouver, dès leur enfance, séparés du reste de l'humanité; ils ne connaî-

1. La première édition est indiquée comme étant de 1767, j'ai eu entre les mains la seconde de 1768. Je renvoie à l'édition de Neuchâtel (1784), qui devait former le premier volume des œuvres complètes de Mercier. La *Biographie générale* dit que *l'Homme sauvage* est la traduction d'un roman allemand de Pfeil, que je n'ai pu retrouver et que personne n'a retrouvé, autant que je sache. Quant à l'allégation que Chateaubriand se serait servi de *l'Homme sauvage* pour composer *Atala*, qui se trouve également dans la *Biographie générale*, elle me parait des plus légères, et ce n'est pas ici la place de la discuter.

tront pas même les formes rudimentaires de société des Indiens; nous allons pouvoir étudier l'homme de la nature *in vitro*. C'est, en effet, le journal intime d'un homme qui se développe loin de ses semblables, qu'a voulu écrire Mercier. Le vieil Azeb, qui a vu des hommes « guidés par la soif de l'or et du sang, la rage dans le cœur, la flamme et la croix à la main » dévaster le pays des Chebutois, décide en effet d'élever ses enfants dans une ignorance complète du reste du monde. Il les abandonnera aux leçons de la bonne et sage nature, persuadé « que tout ce qu'elle fait est bien fait, et que ce n'est qu'en la contredisant que nous nous sommes ouvert la source de tant de maux[1] ». Azeb prend même soin de n'apprendre à ses enfants que quelques mots, et ceux-là seuls qui correspondent à des objets qu'il peut leur montrer, se cachant d'eux quand il doit tuer quelque animal, pour ne pas leur donner l'idée de la mort et la tentation de détruire; il s'occupe surtout de leur éducation physique : « La santé circulait dans nos veines; une vivacité bouillante régnait dans tous nos mouvements; jamais l'odieux joug de la contrainte n'affaissa le ressort de notre âme; libres, nous fûmes heureux. Si nous connûmes la douleur, peine inévitable et passagère, nous ne connûmes point le chagrin, l'inquiétude de l'avenir. Nos désirs se réduisaient à peu de chose; ils étaient tous satisfaits, et nous ne devinions pas qu'il existait des sciences que l'on n'acquiert que par les larmes, les tourments, et la captivité des premières années de la vie de l'homme[2] ».

Un nouveau sentiment devait au bout de quelques années mettre tout en question; sans savoir pourquoi, Zidzem recherche de plus en plus la compagnie de sa sœur Zaka et ne peut rester plus d'une heure éloigné d'elle. « Je sentis qu'il manquait quelque chose à mon bonheur,

1. *L'Homme sauvage*, I, 33.
2. *Id.*, I, 39.

moi qui jusqu'ici n'avais rien désiré ». Nous sommes au siècle de Chérubin; les écrivains se plaisent à étudier cette éclosion de l'amour dans les jeunes cœurs. Mercier ne le fait pas sans quelque délicatesse, du moins celle que l'on peut attendre d'un homme de ce temps. Citons entre autres une page qui est comme l'ébauche d'un tableau plus élevé qui se retrouve dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. N'était-ce pas du reste à cette date que Chateaubriand errait sous les ombrages de Combourg? Comme l'auteur de *René*, Zidzem avait sa sylphide :

« Je respirais avec plus de liberté quand je me trouvais dans un lieu parfaitement solitaire. Je n'éprouvais quelque repos que sur la cime des montagnes, ou dans le fond d'un bois ténébreux. Mes pensées, toutes contraires les unes des autres, se succédaient avec la plus grande rapidité. Tantôt les tourments que j'endurais se changeaient en sentiments agréables; tantôt une mélancolie sombre prenait le dessus et obscurcissait tout mon être. Un arbre touffu m'offrait-il son ombrage, je m'y arrêtais, et là, sur la première fleur que rencontraient mes regards, mon imagination dessinait les traits de Ziska. Des larmes involontaires coulaient de mes yeux, et je ne savais à qui reprocher la douleur muette et délicieuse qui remplissait mon âme. Je soupirais à la vue du cristal des fontaines, et de l'herbe molle des prairies, de la nuée transparente qui volait dans les airs; dans les objets mouvants de la nature. Je surabondais de vie et je la répandais sur les êtres inanimés. Ah! quand mon imagination fatiguée voyait fuir son adorable fantôme, tout demeurait autour de moi froid et immobile, comme la pierre sur laquelle je m'asseyais [1] ».

Il y a encore de la maladresse, mais, dans cette page qui n'est pas unique chez Mercier, on peut déjà distinguer un des principaux thèmes du romantisme. La corruption pénètre dans cet Éden avec un jeune Espagnol recueilli

1. *L'Homme sauvage*, I, 53.

par charité; il aime Zilda, et Zidzem connaît la jalousie; l'étranger apprend aux solitaires la valeur de l'or et des pierres brillantes qu'ils foulent dédaigneusement aux pieds, il les persuade, après la mort du vieil Azeb, de retourner dans la société dont il leur trace un tableau enchanteur. C'en est fait de leur bonheur.

La conclusion que donne Zidzem de ses expériences est assez curieuse. Lui qui a vu par lui-même l'état de nature et l'état de civilisation devrait mieux que personne pouvoir se prononcer; Mercier cependant hésite à nous donner l'opinion de son héros. La connaissance de l'homme primitif aiderait sans doute à celle de l'homme en général. On a peint dans presque tous les livres l'homme inculte comme vivant sans lois, sans religion, sans habitation fixe. Un tel sauvage est un être de raison, ou une exception rare à la loi générale. D'ailleurs l'homme, qu'il soit nu ou habillé. est à peu près le même partout, car il a les mêmes besoins et les mêmes désirs. Les philosophes qui ont représenté les sauvages comme vivant dans une heureuse simplicité, ont eu de bonnes intentions; ils voulaient rappeler l'homme aux lois de la nature dont il s'écarte pour son malheur; mais qui peut se flatter de les suivre dans leur intégrité pure, ces lois qui se modifient de tant de manières? « L'homme naturel n'est ni meilleur ni pire que l'homme civilisé. Il porte en soi des vertus et des lumières nécessaires pour sa conduite, il n'a pas eu l'occasion de perfectionner ses penchants; voilà, selon moi, toute la différence, et je pense qu'il faut vivre dans un état sauvage, c'est-à-dire, borné à une unique et petite famille, telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complètement des avantages de la civilisation[1] ».

1. *L'Homme sauvage*, II, 268. C'est en somme la conclusion à laquelle était arrivé le fameux abbé Dulaurens, dans le *Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'Esprit humain*, publié dès 1766 : « La vraie philosophie ne consiste point à avoir vu que l'illusion, le vice et la méchanceté sont l'apanage des hommes civilisés; ni à publier, en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les

Vivre avec une unique et petite famille semble être aussi l'idéal du chevalier des Gastines, dont l'histoire fut publiée par M. Grivel, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société philosophique de Philadelphie [1].

La scène se passe, comme il est naturel, dans une île déserte dans laquelle sont jetés par un naufrage le chevalier et la tendre Léonore. C'est une imitation de Robinson, mais, à cette date, on ne se contente plus de la société d'un sauvage, tous les naufragés ont une compagne. Retenue par ses sentiments religieux, Léonore résiste d'abord à l'amour du chevalier, tout en lui promettant sa main pour le jour où ils rentreront dans la société. Peut-être auraient-ils vieilli ainsi côte à côte, si Léonore n'était tombée gravement malade et, dans son délire, ne s'était écriée : « C'en est fait, mon cher Chevalier, je cède à votre tendresse, les marques touchantes que je viens d'en recevoir accompagnées des motifs pressants que vous m'avez offerts avant ma maladie ont décidé ma résolution. Je ne veux plus vous affliger par un refus que mon cœur désavoue, et que, dans notre situation présente, le ciel même semble condamner. » Ils se marieront donc devant la nature et prononceront leurs vœux d'éternelle fidélité sur un autel rustique entouré de palmiers, mais non sans verser des larmes. Cette union devait être féconde : d'après les calculs de l'auteur, Léonore née le 20 avril 1682 eut ses premiers enfants le 31 juillet 1701, la dernière naissance eut lieu le 28 avril 1727; cette précision est admirable. En 1763 ces vingt-deux enfants mariés avaient donné 180 petits-enfants, qui engendrèrent 230 arrière-

lois, les opinions différentes en sont la cause, ni à devenir sauvages après ce bel exploit, mais elle consiste à savoir vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle soit ». Mais Dulaurens est un adversaire de Rousseau, comme l'a montré M. Lichtenberger, tandis que Mercier est considéré comme un de ses disciples. Sa réfutation des théories du *Discours sur l'Inégalité* n'en prend que plus de valeur.

1. *Bibliothèque des Voyages imaginaires*, VII, VIII, IX, 1783-87.

petits-enfants ce qui portait la population totale de l'île à 412 personnes de tout sexe et de tout âge, déduction faite des morts inévitables, mais aisément acceptées. Il n'y a rien de plus insupportable que le ton prêcheur de M. Grivel, il laisse loin derrière lui Robinson Suisse lui-même; on voit que l'auteur avait écrit un *Traité de l'éducation* et qu'il n'en voulait rien laisser perdre. Toute l'Encyclopédie passe dans cette description d'une société qui s'organise et se développe si rapidement : on y apprend à fondre des canons, à construire des frégates, à tisser la laine, à labourer et à semer, à soigner les malades et à exterminer les sauvages, car on part en guerre contre les indigènes des îles voisines. On peut même prévoir à la fin que cette société si vertueuse à l'origine, va se dissoudre rapidement, car des révoltes s'élèvent, l'autorité du chef n'est plus respectée et il doit sévir contre ses enfants rebelles. En vérité, on ne comprend plus le dessein de l'auteur. Si, même dans les îles désertes, on retrouve au bout des deux générations tous les arts et tous les vices de la société, à quoi bon faire naufrage [1] !

Le sentiment et la philosophie ont tout envahi, même les voyages extraordinaires. Il nous reste à voir maintenant les bons sauvages, transformés en personnages tendres et sensibles; on en trouve plus d'un. Voici d'abord les *Deux Amis* [2], Tolbo et Mouza, les plus unis des hommes; ils aiment tous deux la même sauvagesse Erimé, et, après avoir vainement essayé de se cacher leurs sentiments, ils décident de se partager les faveurs de cette aimable

1. C'est au même genre qu'appartient *l'Élève de la Nature* de Beaurieu, La Haye et Paris, 2 vol. in-12, 1763. Placé par son père dans une sorte de cage en bois, dans une île déserte, l'élève de la nature tombe amoureux dès qu'il en sort, visite le monde et revient vivre dans son île, qu'il gouverne suivant les principes de Rousseau. *Zélie dans le désert*, de Mme Daubenton, Paris et Londres, 1786, est une imitation de la première partie de *l'Ile inconnue.*

2. *Les Deux amis, conte iroquois*, MDCCLXX, s. l. et sans nom d'éditeur ou d'auteur.

Je ne citerai que pour mémoire les *Lettres d'une Péruvienne*, de Mme de Graffigny, Paris, 1747. Ce n'est pas que la couleur locale

personne ; ce qui n'empêche pas « l'heureuse Erimé d'être toujours vigilante, douce, attentive, laborieuse, et le modèle de la fidélite conjugale ». Je n'insiste pas, mais il faut cependant citer quelques lignes des promenades que fait Mouza, les nuits où il est seul : « L'air était frais, le ciel était pur, la nuit tranquille, les étoiles étincelaient à travers les arbres, les pâles rayons de la lune perçaient le feuillage, ils tombaient sur la rosée du gazon qui sembloit couvert d'un voile d'argent; un ruisseau peu distant roulait et murmurait dans une prairie voisine : Mouza l'entendait, il entendait aussi le chant voluptueux et tendre de quelques oiseaux qui annonçaient le crépuscule. Ce calme et cette fraîcheur de la nature, cette douce lumière, cette obscurité modérée, ces sons variés qui interrompaient faiblement le silence de la nuit, l'espérance de voir bientôt renaître l'aurore, ne firent point cesser la mélancolie de Mouza, mais lui prétèrent des charmes. Son âme avait encore des regrets, de l'inquiétude; ces regrets étaient accompagnés d'amour, d'amitié, d'espérance : ces sentimens, les plus agréables de l'humanité, dominaient dans le cœur de Mouza : il se livrait à une sensibilité vive et profonde, et l'exprima bientôt avec cette facilité et ce talent naturel que tous les sauvages ont pour la poésie. J'aime, dit-il, j'aime; l'esprit d'amour est dans mon âme; qu'il me donne de vie et de

y manque, et qu'Aza et Zilia n'y parlent pas le langage le plus péruvien qui se puisse imaginer. On me permettra également de ne pas analyser *Zélaskim, Histoire américaine, ou les aventures de la marquise de P., avec un discours pour la défense des romans, par M. B.*, Paris, 1765, 4 vol. en deux tomes. L'exemplaire de la Nationale porte les armes de Marie-Antoinette. Il y a peu de couleur locale, malgré le titre, et énormément de polissonneries dans cette œuvre, due probablement à Béliard. La *Bibliothèque des romans*, septembre 1778, vol. 26, donne une longue analyse des *Mémoires de la vie et des Aventures de Tsonnonthouan, chef de la nation indienne occidentale des Têtes Rondes, tirés des papiers originaux*. Analyse d'un roman paru à Londres en 1763, 2 vol. in-12, que je n'ai pu retrouver, c'est une basse satire dirigée contre les prêtres catholiques, les Français du Canada et les Quakers; seuls, les Presbytériens sont épargnés.

délices! J'aime! Mes larmes coulent; il m'échappe des soupirs profonds; mes larmes me sont chères, mes soupirs sont doux, j'aime! Que ce silence, cette douce obscurité, ces astres d'or, cette belle lune, ce chant des oiseaux ont de charme pour moi. J'aime! J'aime Erimé, j'aime Tolho, et c'est parce qu'ils me sont chers que tout me plaît dans la nature. L'aurore va blanchir l'Orient; le jour va paraître, il sera plus délicieux encore que cette belle nuit. J'aime [1]! »

Chateaubriand est encore bien loin sans doute mais déjà on voit s'ébaucher quelques-uns des thèmes qu'il reprendra. Comparons cette nuit dans la forêt, ce clair de lune, cet attendrissement, au passage analogue que nous avons trouvé dans *Cléveland* et un peu plus tard dans Lebeau, on sentira toute la différence. Si les *Deux Amis* n'annoncent pas *Atala*, ils font au moins, pressentir la *Lettre de chez les Sauvages* envoyée à M. de Malesherbes par le futur auteur d'*Atala*.

Florello, histoire méridionale, publié en 1776 par Joseph Marie Loaisel de Tréogate est plus près de Chateaubriand. M. Baldensperger a retrouvé cette curieuse histoire qui dénotait, de l'aveu d'un contemporain, « une imagination vive et sensible, mais mélancolique et sombre ». C'est presque déjà l'histoire de René chez les Natchez; le bon Kador ressemble fort à Chactas et les lamentations de Florello « sont pénétrées d'une amertume que ne désavouerait par Chateaubriand [2] ».

Il y a encore plus d'attendrissement et beaucoup plus de naïve immoralité dans les *Lettres Taïliennes* de Mme de Montbart. « Des hommes heureux habitent cette île fortunée, disait l'auteur dans sa préface, ils sacrifient au

1. *Les Deux amis*, p. 81-83. Il faudrait encore citer une curieuse description du Niagara; les deux amis manquent de disparaître dans la cataracte et se sauvent en employant des procédés analogues à ceux dont Chateaubriand fera usage plus tard.

2. Baldensperger, *Un prédécesseur de René en Amérique, Revue de philologie française*, XV, 228.

Dieu des plaisirs, et leur innocence épure son culte; l'amour est leur passion dominante, ou plutôt ils n'en connaissent pas d'autre; tous les momens de leur vie lui sont consacrés; l'Ile entière est son temple, les gazons, ses autels, et la bonne foi la garantie de ses sermens. Aimant le repos sans être paresseux, ils goûtent lentement le plaisir d'être dans les douceurs d'une vie tranquille, mais non désoccupée, et, après en avoir joui sans chagrin, ils la quittent sans terreur, et regardent la mort comme un doux sommeil »[1]. Malgré ce bonheur parfait Zeir est venu à Paris, délaissant son amante Zulica pour apprendre aux Français l'amour à la mode de Taïti. La satire qu'il fait de notre société n'a rien de nouveau, nous n'y reviendrons pas. Son roman d'amour avec Mme de Germeuil, femme mûre et despotique qui se cramponne à son sauvage et lui arrache une promesse de mariage, est plus curieux. Mme de Germeuil est presque une femme de Balzac. Mais Zulica rejoint son amant, en payant son passage à la façon de Sainte Marie l'Egyptienne. Tout s'arrangera : Zeir épousera Zulica et les deux Taïtiens retourneront dans leur pays, non sans lancer cette apostrophe vengeresse à Paris. « Adieu Paris! ville de boue et de fumée, où la vertu est écrasée par le vice, où la pauvreté est un défaut, où la richesse est un mérite; Adieu, Sirènes enchanteresses, qui cachez sous l'attrait des Grâces des âmes viles et vénales! »

C'est à la même classe de romans sentimentaux qu'appartient *Inkle et Iarico, Histoire Américaine tirée en partie de l'Anglais et en partie de l'Allemand*[2]. C'était une fois de plus

1. *Lettres Taïtiennes*, par Mme de Montbart, Bruxelles, 1786. Il y a toute une littérature taïtienne qui commence même avant Bougainville : voir La Dixmerie, *le Sauvage de Taïti aux Français, avec envoi au philosophe ami des sauvages*, Paris, 1770, in-12; Poncelin de la Roche Tilhac, *Histoire des Révolutions de Taïti, avec le tableau du gouvernement, des mœurs, des arts et de la religion de cette île, par messire Poutavery, Grand Earée de Taïti*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, et plusieurs autres; en général ce sont des réfutations partielles de Rousseau.

2. *Bibliothèque des romans*, novembre 1778, vol. 28. Les sources

l'anecdote rapportée par Addison mais arrangée au goût du jour ; Gessner avait en effet entrepris de terminer l'histoire de façon heureuse et l'éditeur applaudissait à ce plan « fait pour plaire aux âmes sensibles et honnêtes ». L'abominable Inkle, comme dans la version primitive, après avoir fait naufrage dans un île habitée par des anthropophages, était sauvé par la tendre Iarico; en manière de récompense, il la vendait comme esclave à son arrivée à la Barbade; mais un tel dénouement était vraiment trop cruel. Un bon gouverneur anglais, ayant appris l'histoire de la malheureuse, la renvoie à sa famille et condamne Inkle à servir à sa place. Le châtiment de l'ingrat cesse quand Iarico donne naissance à un fils et réclame son époux repentant. Il lui est rendu, devient prince-consort chez les Caraïbes de Saint-Vincent et les gouverne avec sagesse : « Sa postérité y règna avec le même succès jusqu'aux petits-fils qui dégénérèrent de la vertu de leur ancêtre, ce qui permit aux Anglais de substituer leur gouvernement à celui des descendants d'Inkle et d'Iarico ». Si je ne me trompe c'était ce même Gessner qui avait refait les Fables de Lafontaine « pour les rendre plus morales », on pouvait s'attendre à tout d'un tel homme [1].

* * *

Les récits de voyages eux-mêmes n'échappaient pas aux défauts des romans. Ils perdent beaucoup de leur intérêt

indiquées par l'éditeur sont : *le Spectator*, 1er volume, feuille 9; une traduction en vers allemands de Gilbert; une adaptation française de Sedaine; enfin la version revue et augmentée de Gessner.

1. A la même inspiration appartient une anecdote que je trouve dans les *Affiches américaines*, 16 avril 1777 (plus tard *Gazette de Saint-Domingue*). Penn y bénit les amours de deux sauvages américains en leur disant : « Ah ! mes enfants, c'est assez que vous portiez les chaînes de l'amour, je ne vous ferai jamais porter celles de l'esclavage. Penn ne vous impose d'autre loi que de vous aimer toujours ». Le journaliste indique comme source les *Nouvelles de Londres*, que je n'ai pu me procurer.

et de leur originalité littéraire, dans cette seconde moitié du xviii[e] siècle. Un certain nombre de voyageurs semblent avoir pris à cœur de se justifier des reproches partiellement justes que leur avaient adressés les historiens du Nouveau Monde et cherchent à faire œuvre de savants et d'observateurs. Le Page du Pratz, dans son *Histoire de la Louisiane*[1], s'applique à dresser un catalogue exact des tribus de la vallée du Mississipi et des productions du sol de la Louisiane; il ne s'arrête guère qu'une fois au cours de ces trois volumes pour nous donner une impression personnelle : il est vrai que la page est jolie : « Dans les voyages de l'espèce de celui-ci, on prend toujours son gîte auprès du bois et de l'eau où on s'arrête de bonne heure pour avoir le temps de faire la chaudière. Alors au coucher du soleil, on est ravi du ramage enchanteur des différents animaux que l'on dirait s'être réservé ce moment favorable à la douceur et à l'harmonie de leur chant, pour célébrer sans trouble et plus à leur aise les bienfaits du créateur : on les voit s'efforcer à l'envi l'un de l'autre de rendre leurs actions de grâce au Tout-Puissant qui leur a procuré une nourriture bienfaisante, et préservé des serres des oiseaux de proye à la vue desquels ces faibles hôtes des bois semblent être anéantis »[2]. Bougainville déclare écrire pour des marins; Pierre Poivre voyage en philosophe, par là, il faut entendre en économiste, et s'applique à présenter une liste complète des ressources de nos colonies et des moyens de les développer. Il n'y a guère plus de pittoresque et de couleur chez des voyageurs, comme Chabert et Chastellux ou l'abbé Robin[3]. Seuls, des écrivains étrangers, mais tra-

1. Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, Paris, 1758, 3 vol. in-12.

2. Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, p. 100.

3. Chabert, *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, Paris, 1753, in-12; Chastellux, *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, en 1780-1781, Paris, 1786, in-8; abbé Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique Septentrionale*, Paris, 1782, in-8. — Sur la place qu'occupaient les récits de voyages dans les bibliothèques privées du xviii[e] siècle, voir les

duits en français, comme Carver, Bartram et quelques autres dont s'est servi Chateaubriand — nous les étudierons plus tard dans le livre que nous préparons sur l'« américanisme » de l'auteur d'*Atala* — méritent de retenir l'attention.

Dans ce fatras de théories philosophiques, de descriptions d'insectes et d'animaux, il y a encore de la curiosité, mais l'émerveillement, qui faisait le charme des vieux voyageurs comme Yves d'Évreux ou Du Tertre, a presque complètement disparu ; tout cela manque de naturel et de simplicité. Par contre, on trouve quelques relations à tournure romanesque qui offrent plus d'intérêt. Une des plus curieuses est celle de M. Bossu, capitaine au service du Roi, qui, après avoir exploré la Louisiane, en rapporta pas mal de rancœur contre ses chefs et une admiration sans limite pour le génie poétique des Akansas ». « Il est certain, disait-il, que Properce, Tibulle, Horace lui-même, n'ont jamais peint l'amour plus délicatement que ne le font ces peuples, dans mille chansons que je nommerais volontiers dignes d'Anacréon. En effet, si leurs chansons de mort ont tout le sublime des héros d'Homère, leurs naïves élégies sont dignes du tendre et délicat Ovide [1] ». C'est ce même Bossu qui décrivait en ces termes les rives du Mississippi : « Là, ce sont des allées semées d'un gazon frais qui forment des berceaux de vignes sauvages ou des lianes impénétrables aux rayons du soleil. Ici, ce sont des bouquets d'arbres fruitiers plantés çà et là par la nature sur le penchant des collines,

statistiques dressées par M. Daniel Mornet, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1910.

1. *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales par M. Bossu, capitaine dans les troupes de la marine*, Paris, 1768, in-12, nouvelle édition. Grimm, *Correspondance littéraire*, 16 mai 1768, semble considérer cette édition comme la première et nous dit qu'à la suite de la publication de son livre, Bossu fut mis à la Bastille à la requête de son ancien chef, M. de Kerlerec. Il semble, si l'on peut s'en rapporter à des lettres, jointes par Bossu à sa préface, que la première édition ait dû être publiée vers 1765.

qui offrent une perspective mille fois plus gracieuse que les compartiments les plus symétrisés. Dans quelques bocages délicieux coulent de petits ruisseaux sortis d'une même source, et qui, après avoir fait mille détours, se réunissent pour se jeter dans la rivière... Cette plaine ressemble à un verger qui produit en abondance toutes sortes de fruits dont plusieurs sont inconnus en Europe. Les eaux de la rivière, claires et limpides dans la belle saison, invitent à se rafraîchir sur ses bords couverts d'une infinité de taureaux sauvages, de cerfs, de chevreuil, d'ours et d'autres animaux [1] ». Il y a encore moins de vérité dans une relation peut-être authentique, mais bien romancée, publiée l'année suivante sans nom d'auteur [2]. Retenons-en cependant que c'est pour avoir lu dans sa jeunesse alors qu'il était au collège « différents mémoires parmi lesquels étaient ceux du P. Labat, les surprenantes aventures de Robinson Crusoé et quantité d'autres de cette espèce », que le Chevalier prend un tel goût pour les voyages qu'il « en avait jour et nuit l'imagination remplie et négligeait entièrement ses études [3]. »

Je ferai cependant exception pour deux ouvrages écrits dans une veine entièrement différente : la *Relation du Naufrage de Mme Godin, sur la Rivière des Amazones*, suivie d'une *Lettre de M. Godin des Odonais à M. de la Condamine*, et surtout le *Naufrage et Aventures de M. Pierre Viaud, capitaine de navire* [4]. Il n'y a plus là ni romanesque ni utopie, mais un tableau des souffrances éprouvées par les naufragés qui contraste curieusement avec toutes ces îles désertes

1. Bossu n'est pas toujours aussi idyllique; l'histoire de M. de Belle-Isle qui, fait prisonnier par les Attakaps, fut forcé d'épouser pour sauver sa vie, une sauvagesse vieille et hideuse, est comme une parodie assez amusante de la *Jeune Indienne*.

2. *Voyages et Aventures du chevalier de* **, à Londres et Paris, 1769, in-12.

3. *Id.*, p. 4.

4. On trouvera ces deux récits dans les *Voyages imaginaires*, t. XII, publié en 1777. Le *Naufrage de Mme Godin* avait été publié en 1773.

qui sont des Iles Fortunées. M. Viaud a même parfois un réalisme assez atroce. Parti du Petit-Goave avec son associé et quelques passagers, il est saisi par une tempête et jeté à la côte; la petite troupe des survivants s'égrène peu à peu jusqu'au jour où le capitaine se trouve seul avec une passagère, Mme Lacouture et un nègre. Il n'y a ni idylle ni attendrissement; la principale et la seule préoccupation des malheureux est de ne pas mourir de faim. Nus, car ils ont perdu leurs vêtements dans la traversée d'un fleuve, ils ne songent même pas à avoir honte de leur nudité. « A peine songions-nous, depuis que nous voyagions ensemble, que nous étions d'un sexe différent. Je ne m'étais aperçu de celui de ma compagne, que par la faiblesse ordinaire aux femmes. Elle ne voyait dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchais de lui inspirer, et les secours que mes forces, un peu plus grandes que les siennes, me mettaient en mesure de lui donner. Tout autre sentiment était mort en nous, et la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandait que des aliments[1]. » C'est la vérité même; nous sommes loin de l'île déserte du chevalier des Gastines et de la tendre Léonore! La faim rend Mme Lacouture féroce; depuis plusieurs jours, Viaud songeait à sacrifier son nègre, mais peut-être ne l'aurait-il pas fait, quand, dit-il, « Mme Lacouture m'appela d'une voix faible; je jetai les jeux sur elle; elle porta les siens sur mon nègre, et, me le montrant de la main, elle les retourna sur moi d'une manière terrible, et fit un geste plus expressif encore que j'entendis. Je n'hésitai plus; ravi de la voir penser comme moi, je me crus justifié, je me lève avec précipitation, et saisissant un bâton noueux dont je me servais pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui était assoupi, et je lui en décharge un coup violent sur la tête[2]... » J'arrête la cita-

1. *Aventures de P. Viaud*, p. 345.
2. *Id.*, 324-328.

tion, les détails qui suivent sont vraiment trop horribles et ne peuvent guère se supporter. Qu'il me suffise de dire que Viaud n'achève le malheureux qu'après s'y être repris à trois fois; Mme Lacouture est forcée de tenir les mains de la victime et de s'accroupir sur sa poitrine; en bonne ménagère, elle incline le cadavre pour favoriser l'écoulement du sang. Si nous ignorons l'art d'accommoder les nègres, ce n'est point la faute de cette aimable personne.

*
* *

Si l'on considère l'état de l'exotisme à la fin du XVIII[e] siècle, on est forcé après avoir parcouru ces robinsonnades, ces relations ou trop spirituelles ou trop scientifiques, de conclure que rien n'est plus plat et plus médiocre que toutes ces productions. Il est toujours aisé de prophétiser après coup; peut-être de toutes ces œuvres qui n'ont plus guère qu'un intérêt historique, pourrions-nous extraire quelques citations et prédire à coup sûr qu'un écrivain allait bientôt paraître, qu'il insufflerait une nouvelle vie à cette littérature desséchée. Mais, pour qui lit les relations de voyages et les romans prétendus exotiques de ce temps, rien ne fait prévoir l'éclosion proche d'un chef-d'œuvre. L'exotisme allait cependant être renouvelé, on pourrait presque dire créé à nouveau, par le génie de Bernardin de Saint-Pierre.

L'auteur de *Paul et Virginie* se rattache toutefois à la tradition par plus d'un point et il a subi lui aussi l'influence de son siècle. Même dans son chef-d'œuvre, on trouve des traces évidentes des théories des philosophes. On y rencontre certains de ces discours humanitaires dont Mme Necker disait qu'ils produisaient l'effet d'un verre d'eau à la glace; ils montrent, à n'en pouvoir douter, que Bernardin avait lu non seulement Rousseau, mais encore et surtout l'abbé Raynal. Nous n'oublions pas que les *Études de la Nature* sont remplies de dissertations sur

la politique, la société, le gouvernement, l'allaitement maternel et la pédagogie; les effusions, les invocations, les apostrophes grandiloquentes alternent avec des remarques d'une naïveté enfantine sur les causes finales. Nous savons aussi que Bernardin, tout comme un autre, bâtit son Utopie. Il en construisit même deux : l'une était située en Arcadie et avait été édifiée sur les conseils de Jean-Jacques; l'autre sur les bords de l'Amazone et celle-là s'inspirait « du gouvernement idéal de Platon ». Ses tendances scientifiques se montrent dans ces extraordinaires rapports et mémoires sur la cause des marées, sur les vents, les courants, l'aplatissement de la terre aux pôles, que sais-je encore? S'il est disciple de Jean-Jacques plus que des Encyclopédistes pour la morale et certaines théories politiques, il subit l'entraînement de son temps pour les sciences et l'histoire naturelle.

Il ne considère cependant pas la nature avec les mêmes yeux que ses contemporains; non point parce qu'il a eu Rousseau pour maître, mais bien parce qu'il reprend au XVIIIe siècle la tradition de l'exotisme pittoresque que les missionnaires philosophes et les politiques avaient fait oublier. C'est peut-être *Robinson* qui lui inspire tout d'abord le désir des aventures; mais je note cependant que, dès son enfance, il voulait se faire Capucin « pour bien manger et voyager ». Quand, plus tard, il est mis au collège des Jésuites, il continue à pratiquer les relations de voyages et son enthousiasme est encore excité par les lectures que faisait le professeur « des récits des missionnaires, la veille des saints de leur ordre. » Bientôt il est pris d'une telle fureur pour les ouvrages de ce genre qu'il les dérobe à la bibliothèque du collège et consacre toutes ses économies d'écolier à en acheter des exemplaires dépareillés [1].

Il ne devait jamais oublier les leçons de ces vieux

1. Pour ces premières années de Bernardin de Saint-Pierre, voir Fernand Maury, *Étude sur la vie et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1892, in-8.

annalistes du Nouveau Monde, et c'est peut-être pour s'en être souvenu qu'il dépasse ses contemporains. Son exotisme est d'une qualité non pas nouvelle, mais oubliée, et qui n'était plus de mode au XVIII[e] siècle. Il a eu des modèles, mais il les a pris parmi les braves Capucins, Cordeliers ou Jésuites du XVII[e] siècle, qui regardaient la nature avec des yeux tout neufs, ne craignaient pas d'avouer l'horreur secrète qui s'emparait d'eux sur l'Océan et dans les forêts d'Amérique, et, d'autres fois, contemplaient avec une joie émerveillée les singularités des Iles. Qu'on lise la *Septième Étude*, ce n'est ni La Condamine, ni Bougainville, ni Le Page du Pratz qu'il invoque; les noms qu'il cite sont ceux de Léry, de Claude d'Abeville, d'Antoine Biet, de Du Tertre et de Charlevoix. Ce sont là ses maîtres; ce sont eux qui lui ont inspiré le désir de courir le monde; ce sont eux qui lui ont ouvert les yeux, et lui ont appris à étudier la nature, non en savant, mais en peintre. C'est chez eux qu'il a pris pour la première fois contact avec cette nature luxuriante des Iles, qui a placé sur les arbres, à « l'ombre et à la portée de la main tout ce qui est nécessaire et agréable à la vue humaine. » Bien que la Réunion ne soit pas la Martinique, nous retrouvons chez Bernardin les mêmes types coloniaux que chez Du Tertre ou le P. Labat, la même vie un peu molle et insouciante, les mêmes croquis légers de négresses en habits de fête et des petites cases toutes semblables à celle qui abrite Mme de la Tour. Il a eu beau dire ailleurs que « l'art de la nature est si nouveau que les termes n'en sont même pas inventés, il avait eu des prédécesseurs et il vaudrait la peine d'examiner ce qu'il leur doit exactement. Ces primitifs de l'exotisme n'étaient cependant ni de très grands artistes ni de vrais poètes. On trouve chez eux des traits épars, tous les éléments du tableau que devait tracer Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*; chez aucun d'eux, le tableau n'est fait. « Je sais, disait l'auteur dans sa préface, que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions

enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs des habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage ». Il était donc le premier à reconnaître ce qu'il devait à ses devanciers. Mais personne avant lui n'avait placé dans ces paysages des Iles, au milieu de ces scènes de la vie coloniale, une poétique, simple et tragique histoire. « Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies, et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. » C'était tracer en quelques mots le programme d'une nouvelle forme de littérature, ou plutôt c'était faire rentrer dans la littérature une forme d'art qui jusque-là était restée en dehors.

Paul et Virginie est cependant autre chose qu'une idylle. La pastorale finit en drame; le vent de la tempête qui engloutit le *Saint-Géran* emporte toutes les théories philosophiques du bon vieillard et toutes les fadeurs du roman. Cette nature des Iles riche, variée, aimable et souriante qui berce les créoles indolents dans leurs songes voluptueux est de plus « mystérieuse », comme l'a dit Bernardin, et peut devenir hostile[1]. Dans son emportement et dans sa révolte, elle broie des vies humaines; l'ouragan détruit l'Eden et ne laisse derrière lui que des ruines et la solitude. « Nul depuis vous n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever vos humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et l'on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de bassin de rochers. » En plaçant le drame de deux cœurs dans ce décor magnifique et tragique, en le faisant dénouer par la force aveugle des éléments, l'auteur de *Paul et Virginie* avait vraiment créé une formule nouvelle.

1. *Paul et Virginie*, préface.

CONCLUSION

Trois siècles de littérature américaniste nous ont conduits jusqu'au seuil de la Révolution. Il n'est peut-être pas inutile maintenant d'indiquer brièvement les conclusions qui nous semblent pouvoir résulter de cette enquête. Le fait qui, à notre avis, apparaît comme le plus remarquable dans cette longue série d'ouvrages, est la continuité parfaite et le développement ininterrompu de la même idée dans toutes les relations de voyages. Le XVIe siècle avait reçu du moyen âge la vieille légende du Paradis Terrestre, et l'avait modifiée par des souvenirs de l'âge d'or empruntés aux poètes latins; dès la découverte même, la vision des voyageurs en avait été déformée. Que certains aient retrouvé les gracieuses scènes des idylles antiques dans les Antilles et plus tard en Océanie, que d'autres se soient crus transportés au temps des patriarches ou aux premiers âges du christianisme, il y a, au fond de toutes ces théories et de tous ces tableaux, un élément antique, biblique et chrétien qu'il n'est pas possible de négliger. A l'enthousiasme érudit de la Renaissance nous avons vu succéder l'enthousiasme chrétien des missionnaires, puis les rêveries de Jean-Jacques Rousseau; mais de la première *Lettre* de Colomb jusqu'au *Discours sur l'Inégalité*, il est possible d'établir un lien continu. Les utopies philosophiques du XVIIIe siècle, les systèmes les plus révolutionnaires ont, quand on remonte à leur source lointaine, des origines classiques et chrétiennes; et le XVIIIe siècle continue, au moins sur ce

point particulier, une tradition vieille de plusieurs siècles. Montaigne, Jean-Jâcques Rousseau et l'abbé Raynal marquent les époques de cet exotisme philosophique ou utopique qui se confond presque avec le socialisme, à partir de la Révolution française.

C'est au contraire après cette date que l'exotisme sentimental commence vraiment d'exister; et c'est Chateaubriand qui va lui donner sa forme la plus parfaite. On ne peut dire cependant qu'il l'ait créé. Nous n'avons pu qu'indiquer, comme en passant, la genèse des principaux thèmes d'*Atala*; nous en avons assez dit cependant pour faire voir qu'il est possible de retrouver l'arbre généalogique des personnages des Natchez. Chactas, philosophe sauvage qui a visité la France, continue la longue lignée des « philosophes nuds » et, surtout dans les *Natchez*, il est aisé de percevoir sa parenté évidente avec le sauvage Adario des *Dialogues du Baron de Lahontan*, l'Iroquois de Maubert de Gouvet, le bon vieillard de Bougainville et de Diderot. Atala est la sœur de la pauvre Marie des *Aventures de Lebeau*, de la Betti de Chamfort et de plusieurs attendrissantes sauvagesses dont les malheurs furent contés entre 1790 et 1800. Quant à René lui-même, Français qui fuit sa patrie, la combat au besoin et se marie « à la sauvage » chez les Natchez, il est, en plus d'un sens, apparenté aux révoltés qui couraient les bois du Canada et les savanes des Antilles. Enthousiasme philosophique pour les bons sauvages, attendrissement, sensibilité vive et pitié pour les pauvres gens imparfaitement adaptés à la civilisation; recherche du bonheur dans les pays lointains, éblouissement causé par la nature luxuriante des tropiques, tels sont les éléments que Chateaubriand va combiner, mais non pas inventer. Il y joindra cependant un sentiment nouveau. De tous les voyageurs que nous avons étudiés, il en était peu qui, au sein des forêts, regrettaient la patrie lointaine et ne se sentaient pas parfaitement heureux. Venus en Amérique pour trouver le bonheur, flibustiers, coureurs des bois, aven-

turiers comme Lahontan ou comme Hennepin, le rencontraient ou croyaient le rencontrer chez les sauvages. Il leur suffisait de chausser des mocassins, d'endosser la casaque de cuir des chasseurs et de suivre un guide Indien pour se croire devenus des hommes nouveaux. René, le premier, sentira pleinement l'impossibilité d'échapper à soi-même et de dépouiller le vieil homme. Dans les *Cosaques* de Tolstoï, le junker Olénine, petit-fils authentique du héros de Chateaubriand, se sent pris de dégoût à la pensée de la vie qu'il menait à Pétersbourg. « Les hommes vivent ici comme vit la nature; ils meurent, naissent, s'unissent, naissent de nouveau, se battent, boivent, mangent, s'égayent et meurent de nouveau, et il n'y a aucune autre condition, sauf ces conditions immuables que la nature a imposées au soleil à l'animal, à l'herbe et à l'arbre. Ils n'ont pas d'autre loi... et c'est pourquoi ces hommes, relativement à lui, lui semblaient beaux, forts, libres; et en les regardant il devenait honteux de lui-même et triste. Souvent il songeait sérieusement à tout quitter, à s'inscrire comme Cosaque, à épouser une Cosaque... à vivre avec l'oncle Erochka, à aller avec lui à la chasse et à la pêche... Mais une voix lui disait d'attendre, de ne pas se décider encore, la conscience vague qu'il ne pouvait vivre absolument comme Erochha et Loubachka, et qu'il y avait en lui d'autres exigences de bonheur qui le retenaient. » Ainsi aurait pu parler René sur les bords du Mississippi.

Bien des écrivains après Chateaubriand exprimeront à leur tour cette incapacité du civilisé de revenir à la vie simple des peuples primitifs; mais aucun, avant lui, ne l'avait ressentie avec la même intensité douloureuse : c'est pour l'avoir le premier exprimée qu'il se distingue nettement de tous ses devanciers, et qu'*Atala* et *René* marquent le commencement d'une époque nouvelle dans l'histoire de l'exotisme.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

1598

Jacques Cartier, *Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier, aux Terres Neuves de Canada, Norembergue, Hochelage, Labrador et pays adiacens dites Nouvelle France, avec particulières mœurs et cérémonies des habitants d'icelle.* Rouen, Raphaël du Petit Val, 1598. Traduit de Ramusio.

Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes.* Paris, in-8, 1598, 1600, 1606, 1616, 1617, 1619, 1621. Traduc. de l'espagnol, Madrid, 1590.

1601

Du Périer, *les Amours de Pistion, par Antoine Du Périer, sieur de Sarlagues, gentilhomme Bourdelois.* Paris, chez Thomas de la Ruelle, in-12.

1603

Du Hamel, *Acoubar ou la Loyauté trahie,* tragédie. Rouen, 1603, 1611.

Des Escuteaux, *Les véritables et heureuses amours de Clidamant et de Marilinde.* Paris, in-12.

Champlain, *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage, fait en la France Nouvelle, l'an mil six cens trois.* A Paris, chez Claude de Monstr'œil, s. d., privilège du 15 novembre 1603, pet. in-8.

1605 (?)

Artus Thomas, *Description de l'Isle des Hermaphrodites.* Chez les héritiers de Herman Demen, réimp. 1724, in-12.

1609

Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France.* Paris, 1609, in-8; réimp. Paris, 1611-12, 1618; (allemand), Augspurg, 1613; (anglais), Londres, 1609 (?), 1610.

Lescarbot, *les Muses de la Nouvelle France.* Paris, 1609, réimprimé à la suite du précédent.

1611

François Pyrard, *Discours du voyage des François aux Indes Orientales.* Paris, 1611, in-12; Paris, 1616, in-8; 1679, in-4. D'après Brunet, l'auteur véritable pourrait être Pierre Bergeron.

1613

Anonyme, *Discours et congratulation à la France sur l'arrivée des Pères Capucins en l'Inde Nouvelle de l'Amérique Méridionale...,* Paris, in-12.

Champlain, *les Voyages du sieur de Champlain, Xaintongeois,* Paris, 1613, in-4; Paris, 1620, 1627, 1632, 1640.

Davity, *les Empires et principautez du monde,* Paris, 1613, in-4; Paris, 1643, 5 vol. in-folio; 1660, 6 vol. in-folio.

1614

Claude d'Abeville, *Histoire de la Mission des Pères Capucins.* Paris, François Huby, 1614, in-8.

1615

Yves d'Evreux, *Suitte de l'Histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnon es années 1613 et 1614.* Paris, François Huby, 1615, in-12; réimpr. Paris-Leipzig, 1864, in-8.

1616

P. Biard, *Relation de la Nouvelle France.* Lyon, 1616, in-12. C'est la première des relations vraiment sérieuses publiées par les Jésuites. Les relations de 1624, 1634 et 1636 sont les plus importantes.

Jean Mocquet, *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales.* Paris, 1616; Rouen, 1645, 1665.

1617

Queiros, *Copie de la requeste présentée au Roy d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir.* Paris, 1617, in-12, trad.

1619

Jardin et Monard, *Histoire des drogues, espices et de certains medicamens simples qui naissent es Indes et en l'Amérique.* Lyon, 1619, in-12.

1620

Las Casas, *Brève relation.* Paris, 1620. Le succès de Las Casas continue au XVIIe et au XVIIIe siècle, les éditions de l'*Histoire des Indes* et de la *Brève relation* sont très nombreuses. Paris, 1630, 1635; Lyon, 1642; Paris, 1692, 1695, 1697, 1701.

Robin, *Histoire des plantes nouvellement trouvées en l'Isle de Virginie.* Paris, 1620, in-18.

1622

Gomberville, *la Carithée de M. Le Roy, sieur de Gomberville.* Paris, 1622, Pierre Billaine, in-12.

1629

Pierre Bergeron, *Traité de la navigation et des voyages de descouvertes*. Paris, chez Jean de Heucqueville, 1629.

Gomberville, *le Polexandre*, publié sous sa forme définitive, en 1637.

1632

Sagard, *le Grand voyage au pays des Hurons*. Paris, 1632, in-8.

1634

Garcilasso de la Vega, *le Commentaire royal ou l'Histoire des Yneas, rois du Peru, escritte en langue péruvienne par l'Ynca Garcilasso de la Vega, natif de Cozco, et fidellement traduite sur la version espagnole par I. Beaudoin*. Paris, 1634, 2 vol. in-4, trad. Paris, 1658, 1672; Amsterdam, 1704; Leyde, 1731; La Haye, avec préface de Lenglet du Fresnoy, 1735; Amsterdam, 1737; Paris, 1744.

1636

Sagard, *Histoire du Canada et des voyages que les Frères mineurs Récollets y ont faicts*. Paris, 1636; réimp. Paris, Tross, 1866, 4 vol. in-4.

1643

Grotius, *De Origine Gentium Americanorum*. Paris, 1643, in-12.

Davity, *Description générale de l'Amérique*, troisième partie du monde. Paris, 1643, in-fol.

1645

Guillaume Coffier, *Histoire et voyage des Indes Occidentales*. Lyon, 1645, in-8.

1648

Godwin (?), *l'Homme dans la lune ou le Voyage fait au monde de la lune*, par Dominique Gonzalès, le Courrier volant, trad. de l'anglais, par Beaudoin, Paris, 1848.

1649

Pierre Bergeron, *les Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc*. Paris, 1649 (?); Paris, 1658, in-12; Amsterdam (hollandais), 1654; Londres (anglais), 1660, sous le titre *The World Surveyed*, in-fol. avec portrait de Leblanc.

Arrivée des ambassadeurs du royaume de Patagoce et de la Nouvelle France, traduit par le sieur I. R. Paris, 1659, in-8.

1651

Gomberville, *la Jeune Alcidiane*. Paris, in-8.

1653

Anthoine de Calancha, *Histoire du Péru, partie principale des Antipodes au Nouveau Monde*. Tolose, 1653, in-4, trad.

1654

Paul Boyer, *Véritable relation de tout ce qui s'est passé au voyage de M. de Brétigny*. Paris, 1654, in-8.

Jean de Laon, sieur Daigremont, *Relation du voyage des Français au Cap Nord de l'Amérique*. Paris, 1654, pet. in-8.

Du Tertre, *Histoire générale des Isles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1654, in-4.

1658

Rochefort, *Histoire naturelle et morale des Isles Antilles de l'Amérique*. Rotterdam, 1658, in-4; *id.*, 1665, 1667, 1681; Londres (anglais), 1666.

1659

Annat, *Faussetez et imposture d'un cahier qui a pour titre Lettre de l'Illustrissime Jean de Palafox*. Paris, Florentin Lambert, 1659.

Cyrano de Bergerac, *Histoire comique de l'Empire de la Lune*.

Herrera, *Histoire générale des voyages et conquestes des Castillans aux Indes Occidentales, traduit de l'espagnol par N. de la Coste*. Paris, 1659-1660, 3 vol. in-4; réimpr. Paris, 1671.

Palafox, *Lettre de l'illustrissime Jean de Palafox au pape Innocent X, traduit de l'original latin*, s. l., 1659.

Segrais (Mlle de Montpensier?), *Relation de l'Isle imaginaire*, Paris, in-8.

1661

Mme de la Calprenède, *la Princesse Alcidiane*, Paris, 1661, in-8.

Palafox, *Histoire des bonnes qualités de l'Indien*, traduit de l'espagnol. Saragosse (?), 1661.

1662

Cyrano de Bergerac, *Histoire des Estats du Soleil*.

1663

Anonyme, *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé la Terre australe, dédiez à notre Saint Père le Pape Alexandre VII, par un ecclésiastique originaire de cette mesme terre*. Paris, Cramoisy, 1663, in-12.

Thevenot, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point esté publiés*. Paris, en diverses parties, 1663, 1664, 1666, 1672, 1683, 1696, in-fol.

1664

Biet, *Voyage de la France Equinoxiale en l'Isle de Cayenne*. Paris, 1664, in-4.

1667

Du Tertre, *Histoire générale des Antilles, habitées par les François*. Paris, 2 vol. in-4, 1667 (?); le privilège est daté de 1666, vol. III et IV, publiés en 1671.

1672

Denys, *Description géographique et historique des Costes de l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1672, 2 vol. in-12.

1676

Foigny, *Usage du Jeu royal de la langue latine*, Lyon, 1676.

Foigny, *la Terre australe connue...*, par M. Sadeur. Vannes (?), chez Jacques Verneuil, 1676.

1677

Vairasse, *Histoire des Sévérambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelée Terre australe*. Amsterdam, 1677 (voir *Bibliothèque des Voyages imaginaires*, t. V).

1678

Anonyme, *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure amériquain*. Rouen, 1678, in-12.

1681

Marquette, *Voyages et découvertes de quelques pays et nations de l'Amérique Septentrionale, par le P. Marquette et le sieur Joliet*. Paris, 1681, in-12.

1682

Acugna, *Relation de la rivière des Amazones*. 2 vol. in-12, traduite par feu M. de Gomberville; réimpr. Paris, 1716.

1683

Hennepin, *Description de la Louisiane*. Paris, 1683, in-12; *id.*, 1684, 1688.

1684

Anonyme, *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique, qui n'ont point estez encore publiez*. Paris, 1684, in-12.

1686

Exquemelin ou Oexmelin, *Histoire des Aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*. Paris, 1686, traduction; Paris, 1689, avec les *Aventures de Raveneau de Lussan*, 1726, 1744; Trevoux, 1775.

1687

Durans du Dauphiné, *Voyage d'un Français exilé pour la religion*. La Haye, in-8.

1690

Antoine Arnauld, *Histoire de Don Juan de Palafox*, s. l., 1690, in-12.

1697

Hennepin, *Nouvelle découverte d'un très grand pays*. Utrecht, 1967; Amsterdam, 1698.

Tonti, *Nouvelles découvertes dans l'Amérique Septentrionale, par M. de la Sale*. Paris, 1697, in-12.

1698

Hennepin, *Nouveau voyage d'un païs plus grand que l'Europe*. Utrecht, 1698, in-12, et encore La Haye, 1704; Amsterdam, 1711, 1712. Traduit en plusieurs langues : voir Thwaïtes, *Hennepin's travels*. Chicago, 1903, 2 vol. in-8.

1699

Fénelon, *Télémaque*.

1700

Claude Gilbert, *Histoire de l'île de Calejava*. Dijon, 1700, in-12.

1702

Ferrier, *Montézume*, tragédie en cinq actes; *Histoire du Théâtre Français*, XIV, 252.

Lettres édifiantes. Le premier recueil est de 1702, la collection véritable commence en 1703 et va jusqu'en 1776, 34 vol., réédition très augmentée, 1780.

1703

Lahontan, *Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan*. La Haye, 1703, in-12.

Mémoires de l'Amérique Septentrionale ou la suite des voyages de M. le baron de Lahontan. La Haye, 1703, in-12.

Supplément aux Voyages du baron de Lahontan, où l'on trouve des dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé. La Haye, 1703, in-12.

1710

Tyssot de Patot (?), *Voyages et aventures de Jacques Massé*. Bourdeaux (Amsterdam?), 1710, in-12.

1713

Gueudeville, *Atlas historique, ou nouvelle introduction à l'histoire, et à la chronologie et à la géographie avec des dissertations sur l'histoire de chaque état, par M. Gueudeville*. Paris, 1713.

1716

Zarate, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, 1716, 2 vol. in-12, trad.

1720

Bonrepos, *Description du Mississippi; les mœurs des sauvages qui y habitent; la manière de faire la guerre et la paix... la fertilité du pays et la chasse*. Paris, 1720; Rouen, 1772.

Tyssot de Patot, *La vie, les aventures et le voyage de Groënland du révérend cordelier, Père Mésange*. Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12.

1721

Delisle de la Drevetière, *Arlequin sauvage*. Paris, 1721, in-12.
Defoë, *Robinson Crusoë*, trad. Saint-Hyacinthe. Amsterdam, 1720, 1721.

1722

François Coréal, *Voyage aux Indes Occidentales*, traduction de l'espagnol, nouvelle édition. Paris, 1722, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1722, 1738. Je ne connais pas l'original espagnol, Sabin affirme qu'il n'existe pas.
Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1724, 4 vol. in-12.
Labat, *Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique*. Paris, 1722, 6 vol. in-12; La Haye, 1724, 1738, 4 vol. en 2 tomes; Paris, 1748, 8 vol. in-12.

1723

Anonyme, *Voyage du Pôle Arctique au Pôle Antaretique par le centre du monde. Voyages imaginaires*, XIX.
Bernard Picard et Bruzen de la Martinière, *Cérémonics et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 11 vol. in-fol., 1723, 1743. Réimpression très modifiée, due à Poncelin de la Roche Tilhac, 1783, d'après Brunet.
Marivaux, *Ile des Esclaves*, comédie.

1724

Lafitau, *Mœurs des Sauvages Amériquains*, Paris, 1724, 2 vol. in-4.

1730

Charlevoix, *Histoire de l'île espagnole de Saint-Domingue*. Paris, 1730, 2 vol. in-4.
Labat, *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, Isles voisines et Cayenne*. Paris, 1730, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1731.

1731

Du Perron de Castera, *le Théâtre des passions, Histoire australe*. Paris, 1731, in-12.
Prévost, *le Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland*. Paris, 2 vol. in-12; *Cleveland* parut de 1731 à 1738.
Prévost, tomes V, VI et VII des *Mémoires d'un homme de qualité*, ce dernier contenait *Manon*, qui ne parut en France qu'en 1733.

1732

Buffier, *Cours de seiences sur des principes nouveaux pour former le langage et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie*. Paris, 1732, in-fol.
Lesage, *les Avantures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne*. Paris, 1732, 2 vol. in-16.
Lesage et d'Orneval, *la Sauvagesse*. Théâtre de la Foire, XIX, 222.

1734

Lesage et d'Orneval, *les Mariages de Canada*. Théâtre de la Foire, IX, 301.

1735

Fuselier, *les Indes galantes*, ballet. Paris, 1735, in-12.

Riccoboni et Romagnesi, *les Indes chantantes*, *Histoire du théâtre italien*, IV, 181.

1736

Voltaire, *Alzire*, tragédie.

Riccoboni et Romagnesi, *les Sauvages, parodie d'Alzire*, *Histoire des théâtres de Paris*, I, 71.

Bonn, *les Indes dansantes*. Paris, 1736.

1738

Lebeau, *Aventures du sieur Lebeau*. Amsterdam, 1738, 2 vol. in-12; Erfurt et Frankfurt, 1752 (allemand); Leipzig, 1793.

1744

Piron, *Fernand Cortez ou Montézume*, tragédie.

Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec un Journal historique*. Paris, 1744, 3 vol. in-4.

Prévost, *Voyages du capitaine Robert Lade*. Paris, 1744, 2 vol. in-12.

1745

La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1745, in-8.

1746

Simon Berington (?), *Mémoires de Gaudentio di Lucca*, trad. Paris, 1754.

Prévost, *Histoire générale des voyages*, Paris, 1754; les tomes I à VII inclus sont la traduction des *Travels* de John Green; les tomes suivants jusqu'à XV inclus (1756-1759) sont dûs à Prévost et de XV à XX à une société de géographes. La publication se prolongea jusqu'en 1780.

1747

Mme de Graffigny, *Lettres péruviennes*. Paris, 1747; Amsterdam, 1760, 2 vol.; Paris, 1761; Amsterdam, 1764, avec une suite, 2 vol. in-12.

1748

Boissi, *la Péruvienne*, comédie en cinq actes, non imprimée, *Bibliothèque du Théâtre Français*, III, 165.

1749

Anson, *Voyage autour du monde*, trad. par Elie de Goncourt. Paris, 1749, in-12.

1750

Béthunes (?), *Relation du monde de Mercure*. Genève, 1750, in-12.
Rousseau, *Discours sur les lettres, les arts et les sciences*.

1752

Maubert de Gouvet, *Lettres iroquoises*. A Irocopolis, in-12.

1753

Chabert, *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1753, in-18.
Holberg, *Voyages de Nicolas Klimius*, trad. par Mauvillon. Copenhague, 1753, in-12.

1754

Rochon de Chabannes, *la Péruvienne*, opéra comique en 1 acte. Paris, Duchesne, in-12.

1756

Charlevoix, *Histoire du Paraguay*. Paris, 1756, 3 vol. in-4.

1757

Vie du Vénérable Dom Juan de Palafox. Cologne et Paris, 1757, in-8.

1758

Mme du Bocage, *la Colombiade, ou la foi portée au Nouveau Monde*. Paris, 1758, in-8.
Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*. Paris, 1758, 3 vol. in-12.
Voltaire, *Candide*.

1761

Vadé, *la Canadienne*, comédie en 1 acte. La Haye, 1761, in-12.

1763

Baurieu, *l'Élève de la nature*. La Haye et Paris, 1763, 2 vol. in-12.
Leblanc, *Manco Capac*, tragédie en 5 actes.
Les Hommes volans ou les Aventures de Pierre Wilkins. Paris, 1763.

1764

Dorat, *Lettre de Zeila*, février 1764. La *Réponse de Valcourt à Zeila* parut en juin 1764.
Chamfort, *la Jeune indienne*, comédie en un acte en vers. Paris, 1764.

1765

Béliard, *Zelaskim, Histoire américaine*. Paris, 1765, 4 vol. en 2 tomes, in-12.

1767

Mercier, *l'Homme sauvage*. Amsterdam, 1767 (?); Paris, 1768; Neuchatel, 1784; traduction Pfeil (?).

Sauvigny, *Hirza ou les Illinois*, tragédie en 5 actes. Paris, Vve Duchêne, 1767, in-12.
Voltaire, *le Huron ou l'Ingénu*, 1767.

1768

Bossu, *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales, par M. Bossu, capitaine des troupes de la marine*, nouvelle édition. Paris, 1768, 2 vol. in-12. La première édition est inconnue. Amsterdam, 1769, 2 vol.: Londres, 1781 (anglais); Amsterdam, 1769 (hollandais); Francfort, 1771, et Helmstadt, 1776 (allemand).
Fontenelle (?), *la République des philosophes ou Histoire des Ajaciens*, Genève, 1868, in-12.
Marmontel, *le Huron*, comédie en 2 actes et en vers (d'après le roman de Voltaire), Paris, 1768, in-12.
Poivre, *Voyages d'un philosophe*. Yverdon, 1768, in-12; Londres et Lyon, 1769; Maestrich, 1779; Paris, an II et an IV.

1769

Anonyme, *Voyages et aventures du chevalier de P....* Londres et Paris, 1769, in-12.
Lettres chérokiennes par Jean-Jacques Russus, sauvage européen. Rome (?), 1769.
Paw (abbé de), *Recherches philosophiques sur les Américains*. Berlin, 1768, pet. in-8. Les volumes II et III parurent en 1769, ce dernier contenait une *Défense des recherches* adressée à Dom Pernetty, Londres (en français), 1771; Berlin, 1771, 1772, 1774, 1777; Paris, 1799.

1770

Anonyme, *les Deux amis*, conte iroquois, s. l., 1770, in-18.
Du Rozoi, *Azor ou les Péruviens*. Genève, 1770, in-8.
Raynal, *Histoire Philosophique des Indes*.

1771

Bougainville, *Voyage autour du monde*. Paris, 1771, in-4.

1773

Relation du naufrage de Mme Godin sur la rivière des Amazones. Paris, 1773. Voir aussi *Voyages imaginaires*, XII, 387.
Parny, *Voyage à l'île Bourbon*. Lettres à Bertin.
Bernardin de Saint-Pierre, *le Voyage à l'Isle de France et à l'Isle Bourbon*. Paris, 1773, 2 vol. in-8.

1776

Loaisel de Tréogate, *Florello*, Histoire méridionale. Paris.

1777

Lefèvre, *Zuma*, tragédie en cinq actes. Paris, 1777.
Marmontel, *les Incas*. Paris, 2 vol. in-8.

1778

Inkle et Iarico, histoire américaine. Bibliothèque des romans, XXVIII, novembre, 1778.

Mémoire de la vie et des aventures de Tsonnonthouan. Bibliothèque des romans, 1778.

1781

Restif de la Bretonne, *la Découverte australe.* Leipsick, 1781, 4 vol. in-12.

1782

Poncelin de la Roche-Tilhac, *Histoire des Révolutions de Taïti.* Paris, 1782, 2 vol. in-12.

Abbé Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique Septentrionale.* Paris, 1782, in-8.

1786

Chastellux, *Voyages dans l'Amérique Septentrionale.* Paris, 1786, 2 vol. in-12.

Mme Daubenton, *Zélie dans le désert.* Londres et Paris, 1786, 2 vol. pet. in-8, 21 éditions jusqu'en 1861.

Favart (fils), *l'Heureux naufrage*, comédie en un acte. Voir Grimm, *Correspondance littéraire*, 19 septembre 1786.

Mme de Montbart, *Lettres taïtiennes.* A Bruxelles, chez B. Le Francq, 1786, pet. in-8.

1787

Chastellux, *Discours sur les avantages et désavantages de la découverte de l'Amérique.* Paris, 1787. — *Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur de Paris.*

La Chabeaussière, *le Nouveau Robinson*, opéra comique, devenu *Azemia ou les Sauvages*, comédie en prose la même année, Paris, 1787.

Radet et Barré, *la Négresse*, opéra-comique en 2 actes.

Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie.*

1788

Abbé Genty, *Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain.* Paris, 1788, in-8.

Maisonneuve, *Odmar et Zulma*, tragédie en 5 actes.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LE XVIII[e] SIÈCLE AVANT JEAN-JACQUES ROUSSEAU

QUATRIÈME PARTIE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

258-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 7-13.





Prix : 9 francs

